



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

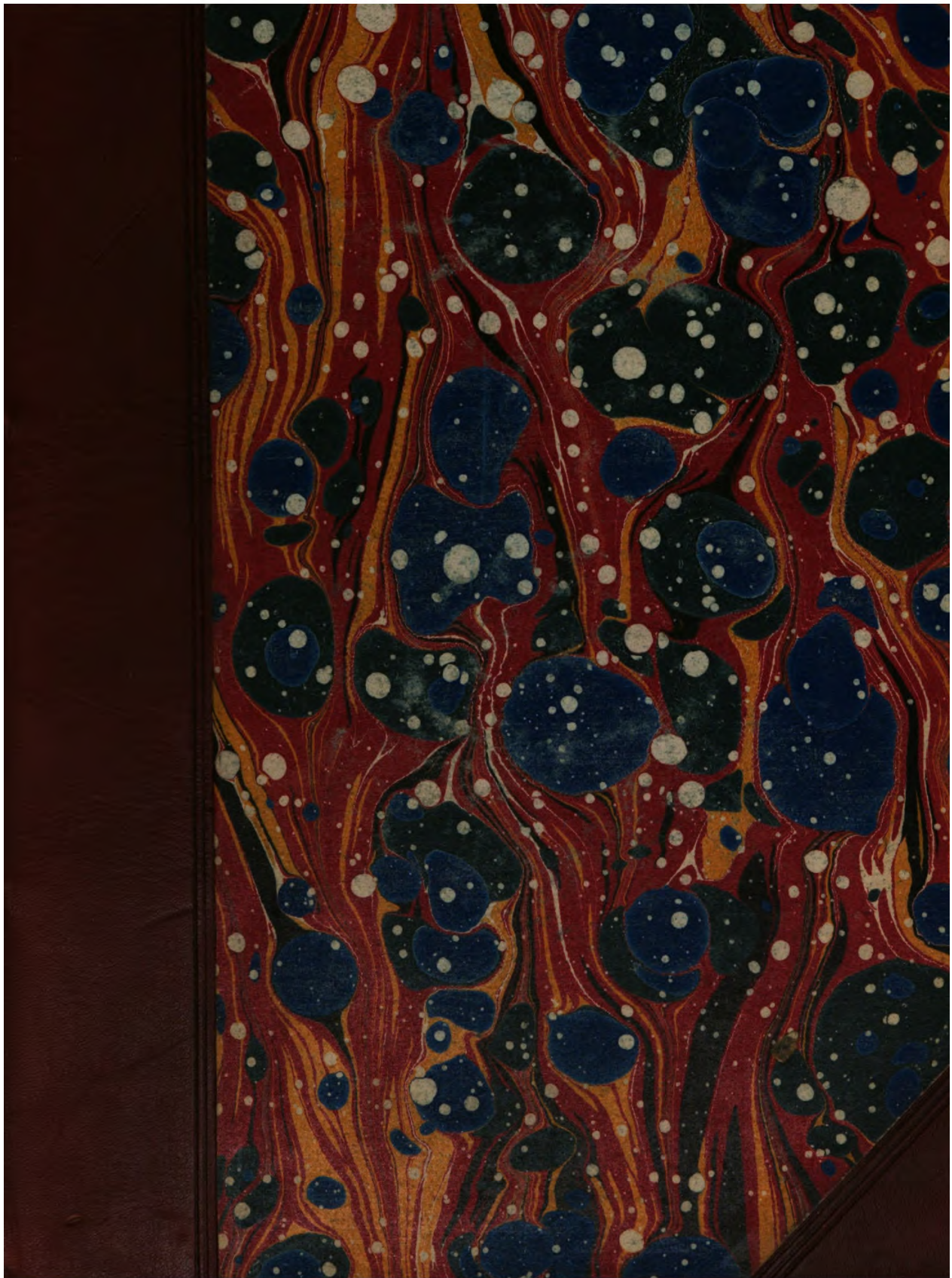
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

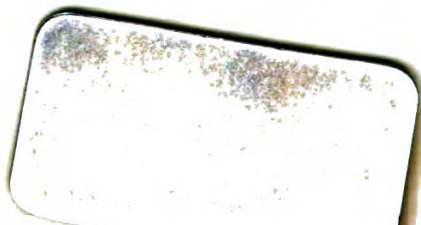
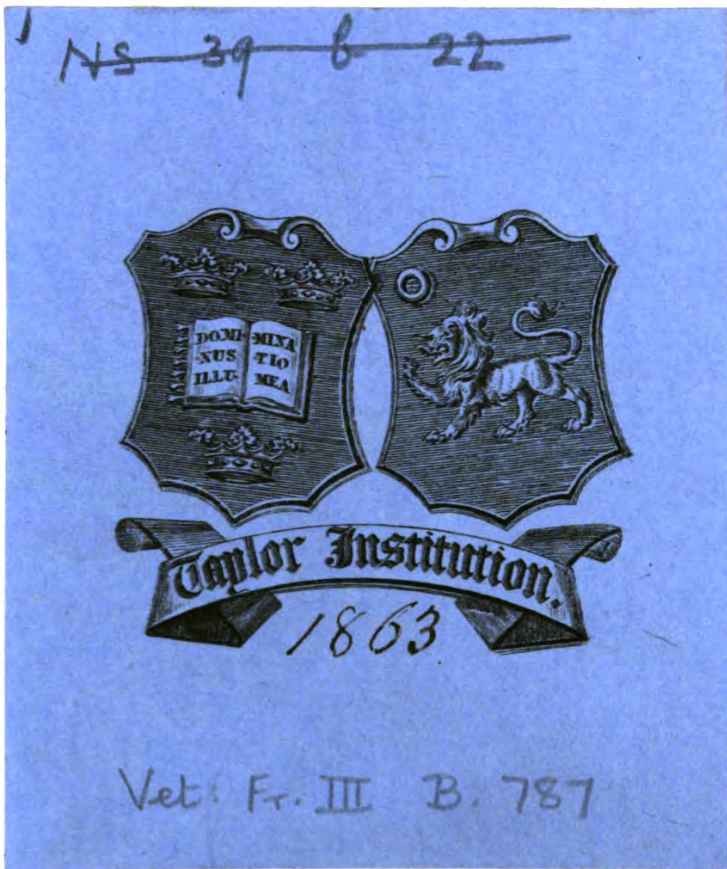
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

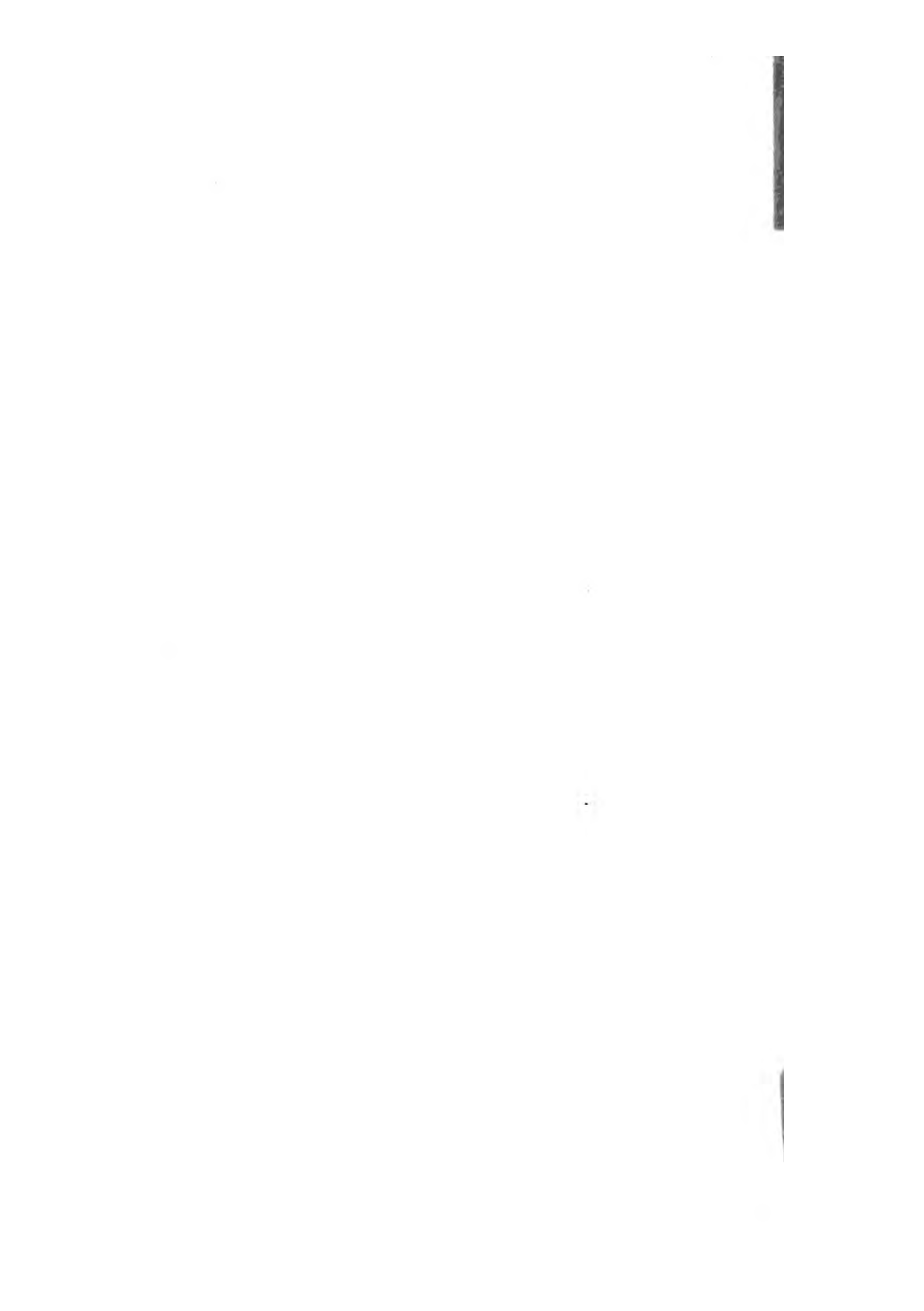


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~28. l. 21~~

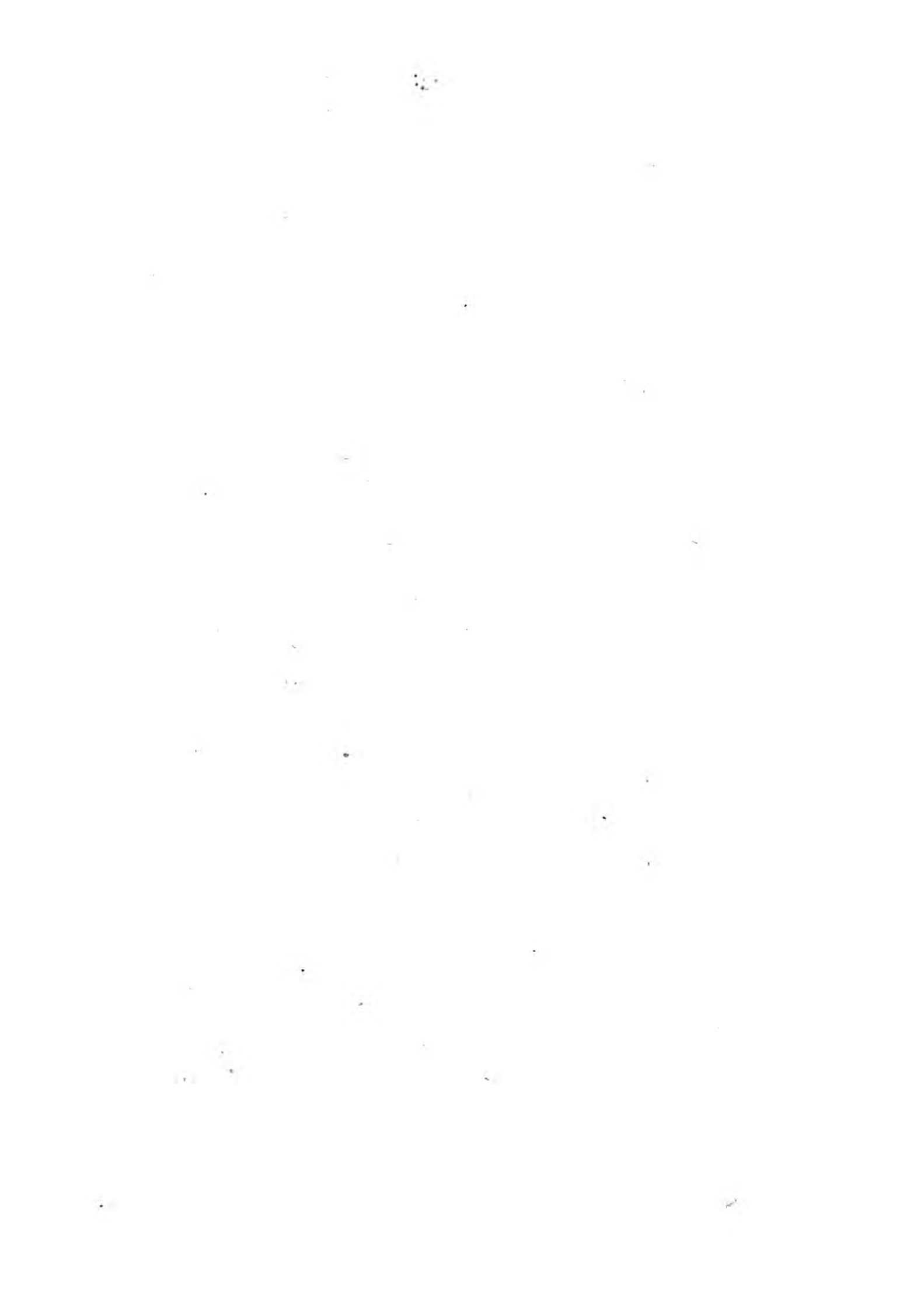






ESSAI
SUR
L'ÉLOQUENCE
DE LA CHAIRE.

IMPRIMERIE DE COMYNET,
A AVALLON.





JEAN SIFFREIN MAURY
(Orateur Chrétien),
Cardinal Prêtre de la S^{te} Eglise Romaine
Membre de l'Académie Française,
Né à Valréas (Dép^t de Vaucluse) le 26 Juin 1746.
Mort à Rome le 10 Mai 1817.

ESSAI

SUR

L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE;

PANÉGYRIQUES, ÉLOGES ET DISCOURS;

PAR S. EM. M^{GR} LE CARDINAL MAURY,

ARCHEVÊQUE, ÉVÊQUE DE MONTEPIASCO ET DE CORNETO, MEMBRE
DE L'INSTITUT, etc.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ CASTEL DE COURVAL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SAVOIE, N° 6.

M DCCC XXVII.



DISCOURS

PRONONCE

PAR M. L'ABBÉ MAURY ,

A SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
LE 27 JANVIER 1785.

MESSIEURS, s'il se trouve au milieu de cette assemblée un jeune homme, né avec l'amour des lettres et la passion du travail, mais isolé, sans intrigue, sans appui, destiné à lutter dans cette Capitale contre tous les découragements de la solitude; et si l'incertitude de son avenir affaiblissant le ressort de l'émulation dans son âme, il est encore assez fier néanmoins ou plutôt assez sage pour n'attendre jamais aucune espèce d'avancement que de son application et de ses progrès, qu'il jette sur moi les yeux dans ce moment, et qu'il ouvre son cœur à l'espérance, en se disant à lui-même : Celui qu'on reçoit aujourd'hui dans le sanctuaire de l'éloquence, dut à la seule médiation de l'Académie française le bonheur de voir aussitôt la route aplaniée sous ses pas. En entrant dans la carrière, il porta ses regards vers cette Compagnie; il y aperçut tous les premiers hommes de la Littérature et les plus vertueux, les plus dignes amis des lettres, et leurs plus zélés protecteurs; et il se persuada que si, par un heureux

effort, il parvenait à s'en faire connaître, il devrait bientôt à leur indulgence les plus honorables encouragements. Ses espérances ne furent point trompées. Profondément saisi, comme on l'est dans le premier âge, d'amour pour les vertus touchantes de l'archevêque de Cambrai, et d'admiration pour les vertus héroïques de saint Louis, il s'annonça par leur éloge. Dès-lors il vit l'Académie française l'accueillir, et le désigner avec intérêt à l'Opinion publique. La distinction dont elle honora son premier essai lui concilia la bienveillance d'un prélat digne, par les qualités de son âme, du nom chéri de Fénélon. L'Académie fit plus encore; ayant daigné porter ses sollicitations aux pieds du trône en faveur du jeune panégyriste de saint Louis, elle obtint pour lui, de la bonté si naturelle au feu Roi, une grâce marquée. Si depuis cette époque, le disciple qu'elle avait en quelque sorte adopté par ses bienfaits, a pu se dévouer avec plus de calme et d'émulation aux pénibles travaux du ministère évangélique, c'est uniquement à ce Corps illustre qu'il en est redevable; et c'est son propre ouvrage que l'Académie achève aujourd'hui, en lui accordant la plus glorieuse des récompenses littéraires.

Tel est, Messieurs, le point de vue attendrissant sous lequel j'envisage dans ce moment l'Académie. Que d'autres se la représentent comme l'un des grands monuments de la gloire du cardinal de Richelieu, de ce Ministre qui mesura tous les Empires, calcula leurs forces, leurs intérêts, leurs rapports, apprit aux souverains le danger des victoires qui affaibli-

raient trop un ennemi ou fortifieraient trop un allié, parut rendre désormais impossibles les anciennes révolutions des conquérants, et acquit des droits à l'éternelle reconnaissance du genre humain, en fondant sur l'équilibre des puissances la grande famille des nations. Que d'autres voyent dans ce sanctuaire du goût le tribunal de la langue, le Trésor public de la littérature, où chaque écrivain apporte le fruit de ses études et de ses veilles, et au milieu d'une nation spirituelle et cultivée, la plus précieuse élite des talents répandus dans toutes les classes de la société. Que d'autres contemplent ici avec une admiration patriotique, des écrivains dont les ouvrages, composés avec un art qui n'est connu qu'en France, ont fait de Paris la Capitale des Lettres, et ont imposé à toute l'Europe la nécessité d'étudier notre langue qui éclaire et rallie aujourd'hui tous les peuples. Que d'autres enfin se plaisent à distinguer sur votre liste, des noms destinés à perpétuer ce long héritage de gloire qui honore l'esprit humain. Pour moi, Messieurs, ma reconnaissance élève encore plus haut mes pensées. Je me trouve ici au milieu de mes bienfaiteurs. Je considère l'Académie française comme le foyer de l'émulation, le patrimoine du génie, l'asile et le centre commun de toutes les espérances des gens de lettres, le conseil de l'Opinion publique pour les encouragements dus aux jeunes littérateurs, et les écrivains illustres qui la composent, comme les protecteurs naturels des talents naissants.

Mais en mesurant ainsi l'étendue de votre gloire, Messieurs, combien dans ce moment je me sens

abaissé moi-même ! combien plus encore, lorsque je me retrace les grands hommes qui ont été assis dans ce sanctuaire, et qui, dans la carrière de l'éloquence, où je suis entré, ont rendu nos chaires l'un des plus riches domaines de la littérature française, et ont fait parmi nous, de la tribune sacrée, la digne rivale de la tribune antique ! Je ne puis me livrer ici aux sentiments d'admiration et d'enthousiasme dont me pénètrent comme vous, Messieurs, la simplicité majestueuse et la véhémence prophétique de Bossuet, l'attrait irrésistible et doucement victorieux de l'auteur immortel du *Petit-Carême*, l'onction céleste de Fénelon ; mais une réflexion à laquelle je ne dois point me refuser, c'est qu'abstraction faite de leurs incomparables talents oratoires, au seul titre de moralistes, ils méritent encore éminemment les respects et la reconnaissance du genre humain. Je la fais sans doute à propos cette observation, dans un moment où l'on recueille parmi nous avec tant de magnificence les préceptes moraux des écrivains du paganisme ; et j'ose dire non-seulement que si l'on compare leurs maximes à la morale de l'Évangile, qui, par la divinité de sa source, est tant au-dessus de toute comparaison, mais que si l'on rapproche, sous un rapport purement littéraire, Confucius, Epictète, Sénèque, Marc-Aurèle lui-même, de vos Orateurs de Meaux, de Cambrai, de Clermont, l'on sera forcé d'avouer que, par la connaissance du cœur humain, par la peinture des mœurs, par la honte qu'ils attachent au vice, par le charme qu'ils donnent à la vertu, par le style enfin, par le

génie, par l'éloquence avec laquelle ils plaident la cause de l'humanité souffrante, nos Orateurs Français sont encore supérieurs à tous les sages de l'Antiquité.

Je m'aperçois, Messieurs, que des objets si attachants et si intéressants pour moi suspendent trop long-temps l'hommage que je dois aujourd'hui à l'homme illustre dont je viens occuper la place, et je me sens d'autant plus pressé de m'acquitter de ce devoir au nom des Lettres, que la voix publique, devenue si favorable à M. de Pompignan au moment de sa mort, ne s'est pas toujours montrée aussi juste envers ses écrits, qu'elle l'est envers sa Mémoire. Il semble que la renommée ne se plaise à célébrer que des Ombres. M. de Pompignan, dont le rare mérite était, pendant sa vie, une espèce de secret pour une partie de la nation, a fondé sa réputation sur des titres aussi variés que durables. En effet, avoir possédé une littérature vaste et féconde, et réuni à une connaissance approfondie de l'hébreu, du grec, du latin, de l'espagnol, de l'italien, de l'anglais, le talent de bien écrire en vers et en prose dans sa propre langue, la plus difficile de toutes; avoir allié une érudition immense aux dons de l'imagination, et mérité des succès éclatants au théâtre, dans les tribunaux, dans les académies: avoir su passer des plus hautes conceptions de la poésie aux recherches de l'histoire, aux méditations de la morale, aux calculs de la géométrie, aux défrichements même de la science numismatique; avoir parcouru tous les domaines de la littérature, et s'être mesuré tour à

tour, par des tentatives plus d'une fois heureuses, avec Virgile et Racine, Pindare et Rousseau, Boileau et Horace, Anacréon et les commentateurs de la langue des Grecs; avoir ajouté à cette variété de connaissances et de talents, les lumières d'un jurisconsulte, souvent même les vues d'un homme d'État; enfin, avoir couronné, par de bonnes et louables actions, une carrière si honorable, et consacré les travaux d'un homme de lettres et les vertus d'un citoyen par les principes et les motifs toujours sublimes de la religion : tel est, Messieurs, le tableau que présente la vie de l'écrivain justement célèbre, qui entre aujourd'hui dans la postérité.

Né avec des talents distingués, et avec ce besoin de renommée qui les accompagne ordinairement, M. de Pompignan fit des études solides et brillantes sous le célèbre père Porée, dont le nom, cher aux lettres, parviendra glorieusement aux âges futurs avec ceux des grands hommes qu'il eut pour disciples, et dont il était si digne de cultiver l'esprit et de former le goût. Il avait à peine atteint sa vingt-deuxième année, lorsque sa verve, inspirée par le génie de Virgile, enrichit notre littérature de la tragédie de Didon, et l'éclatant succès de son premier ouvrage ne s'est point démenti depuis plus d'un demi-siècle. Racine avait indiqué ce beau sujet dans sa préface de Bérénice, avec une prédilection qui semblait promettre un digne rival au poète le plus parfait de l'Antiquité : mais, soit que sa retraite prématurée l'eût détourné de cette heureuse idée, soit que la faiblesse du caractère d'Énée l'eût rebuté,

soit enfin qu'il fût effrayé de la ressemblance inévitable de Didon avec Ariane, que Thomas Corneille avait peinte, je ne dis pas avec le coloris et l'élégance de Racine, mais avec des traits si naturels et si touchants; l'auteur de Phèdre avait laissé à M. de Pompignan la gloire de faire passer du poème latin sur la scène française, le personnage le plus intéressant que le génie antique eût jamais inventé. Un plan sage, des caractères soutenus, des ressorts vraisemblables et tragiques, une sensibilité qui égale souvent l'éloquence des personnages à l'intérêt des situations, un style enfin où l'on aurait pu désirer, il est vrai, plus d'énergie, mais déjà pur, attachant, et périodique, annoncèrent dès-lors à la nation un élève formé dans l'art d'écrire, et dans la connaissance du cœur humain, à l'école de Virgile, de Racine, de Métastase; et ses principes de goût ont toujours attesté depuis, que son talent méritait de les choisir pour maîtres et pour modèles.

L'amour passionné de M. de Pompignan pour les Anciens, ce sentiment, la marque la plus sûre des bons esprits, manifesté en lui dès sa jeunesse, ne s'est jamais ni affaibli ni corrompu; et ce n'est pas un éloge médiocre à lui donner en présence des dépositaires du goût. Je sais à regret, Messieurs, qu'on ne lit presque plus aujourd'hui les ouvrages de l'Antiquité que dans les collèges. Des études profondes épouvantent de jeunes littérateurs plus impatients de renommée qu'avidés d'instruction, et qui échangent aveuglément les frivoles succès de nos cercles, avec cette gloire tardive, mais durable, qui leur survi-

vrait dans l'avenir. Il faut savoir vivre long-temps seul quand on veut devenir célèbre. Tout homme de lettres qui a pour les Anciens une estime profondément sentie, écrit ordinairement avec goût; et on s'aperçoit, à son style naturel et simple, qu'il a puisé l'idée et le sentiment du beau dans leur source. En effet, c'est dans leurs immortels écrits que nous trouvons cet ensemble, ces développements, cette chaîne de conceptions qui forme le tissu du style, cette vérité d'expression qui est l'image vivante de la pensée, cette justesse de goût qui respecte toujours la langue et ne la tourmente jamais, ce ton, cette couleur de la nature qui n'exagère rien et qui n'affaiblit rien, cette simplicité touchante à laquelle on n'ose s'abandonner que lorsqu'on a le courage du bon goût et la conscience de son talent. C'est dans le commerce des Anciens que nous contractons cette habitude constante de creuser un sujet, une pensée, un sentiment, avec laquelle un génie méditatif atteint aux profondeurs de la nature, tandis qu'un esprit léger effleure à peine des surfaces. C'est en lisant les Anciens que l'on peut s'approprier une foule d'expressions neuves : plus on les imite, plus dans sa propre langue on devient soi-même original; et l'on reconnaîtra, Messieurs, au nombre, au mouvement, à l'harmonie du style, un écrivain qui a fréquenté les auteurs de l'Antiquité, comme autrefois la Fable trouvait une voix plus mélodieuse aux oiseaux qui avaient voltigé sur le tombeau d'Orphée. Je ne crains pas d'être démenti par vous, Messieurs, en avançant que le talent de l'écrivain dépend souvent de son

instruction, et que la perfection du style, dans notre Langue, tient plus que l'on ne pense à une étude réfléchie des langues anciennes. Quel est l'homme de lettres qui ne sente chaque jour, par le besoin de traduire sa pensée en latin pour parvenir à l'exprimer dans toute sa force, combien le célèbre Arnaud avait raison de dire qu'on apprend à écrire en français, en lisant Cicéron? Si Racine avait moins médité la langue de Tacite, il n'aurait point transporté dans Britannicus la couleur et l'énergie de l'historien latin; s'il avait été moins familier avec la langue d'Homère et de Virgile, on n'en eût pas retrouvé l'intérêt et le charme dans Iphigénie et dans Andromaque; comme on n'eût point reconnu l'esprit et l'accent des livres saints dans Athalie, s'il n'eût pas été imbu, dès son enfance, du style des prophètes à l'école de Port-Royal. Enfin, Messieurs, il me semble que les Anciens sont, dans la littérature, ce que sont les vétérans dans les armées, des hommes éprouvés auxquels, sur la foi de leur gloire, on peut se confier pour s'en laisser conduire. Aussi voyons-nous que jamais les Anciens n'ont été plus honorés que par les plus illustres des écrivains modernes. Jamais Homère n'a été mieux loué que par Fénelon, Euripide que par Racine, Pindare que par Rousseau, Phédre que par La Fontaine, Horace que par Boileau, Aristote et Pline enfin, que par ce grand homme leur émule (1), que je vois placé au milieu de vous, comme une des principales colonnes de ce temple.

(1) M. Buffon.

Qu'on me pardonne cette digression si appropriée à ma situation et à mon sujet, dans l'éloge d'un homme de lettres qui avait voué aux Anciens le culte le plus vrai et le plus constant. Il suffit en effet de parcourir les ouvrages de M. de Pompignan, pour juger de sa piété littéraire envers l'Antiquité, comme du caractère dominant de son esprit. Je voudrais en vain dissimuler, Messieurs, que dans ses traductions des Géorgiques et de quelques livres de l'Enéide, il n'a ni l'imagination dans l'expression, ni la couleur, ni l'harmonie, ni la verve et le mouvement toujours animé, toujours varié de ce traducteur célèbre, qui parmi vous a porté la magie du style poétique à un si haut degré de perfection; mais au moins, ces traductions de M. de Pompignan réunissent-elles d'une manière très-estimable, la fidélité, la clarté, le naturel, la précision, souvent assez de nombre et de mélodie pour satisfaire même une oreille délicate, et singulièrement ce goût sage et pur, qui ne tient pas sans doute lieu du génie, mais qui, dans les ouvrages d'agrément, peut quelquefois consoler de son absence. Tous ces caractères, je ne dis pas d'un talent éminent, mais d'un bon esprit, se font de même apercevoir dans les traductions en vers qu'il nous a données de l'éloquente élégie d'Ovide à son départ de Rome pour son exil, du voyage charmant d'Horace à Brindes, des plus belles odes de Pindare et d'Horace, de quelques morceaux de Lucien, de Dion Cassius, enfin du poème philosophique et moral *des travaux et des jours*, chef-d'œuvre d'Hésiode, et l'un des plus précieux monuments de la poésie

antique, où le traducteur français réunit quelquefois l'énergie de Juvenal à la précision de Despréaux. C'est ainsi que M. de Pompignan s'est constamment attaché à faire revivre, sous les yeux de la littérature française, les modèles de l'Antiquité. Dans les époques de l'affaiblissement du goût, les hommes éclairés par de longues études, et qui s'intéressent sincèrement à la gloire des lettres, ne peuvent pas sans doute créer les talents; mais ils peuvent du moins rappeler à la génération naissante les principes et les exemples consacrés par le suffrage de toutes les nations et de tous les siècles : comme chez les anciens peuples, on allait, dans les temps de calamité, tirer du fond des temples les statues des héros et des dieux, pour les offrir de plus près aux regards et aux hommages des citoyens.

La traduction d'Eschyle est, dans ce genre de travail, le service le plus signalé que M. de Pompignan ait rendu aux lettres. Eschyle, le père de la tragédie, et peut-être lui-même le plus tragique des poètes grecs, donne aux passions le caractère le plus énergique et le plus terrible dans l'Agamemnon, dans les Coéphores, dans les Euménides. Il trempe sa plume dans le sang pour peindre le crime, la vengeance, le remords; mais des métaphores quelquefois trop hardies, ou trop forcées, ou peut-être restreintes aux mœurs de la Grèce, obscurcissaient souvent la pensée d'Eschyle, et la rendaient impénétrable aux hellénistes les plus profonds, et aux scolastes eux-mêmes. M. de Pompignan semble avoir dissipé le premier ces ténèbres, comme il est le pré-

mier qui, dans notre langue, ait osé traduire Eschyle tout entier. C'est dans cette traduction, dont les traits libres et hardis ressemblent aux premiers mouvements du génie, qu'on voit un grand littérateur sans aucun faste de notes ambitieuses ou superflues. Jamais poète dramatique, avant lui, n'avait traduit des tragédies; et l'on sent, à cette lecture, combien son talent venait heureusement au secours de son érudition. On lit l'Eschyle de M. de Pompi-guan sans penser jamais au traducteur, qui, à force d'art, s'efface lui-même et disparaît. C'est en effet, Messieurs, le triomphe d'un écrivain qui traduit, de s'éclipser devant ses lecteurs, pour concentrer toute leur attention sur l'auteur qu'il veut reproduire : comme c'est le triomphe d'un orateur de se faire oublier, pour montrer le héros qu'il célèbre : comme c'est le triomphe du poète dramatique de se cacher toujours à l'ombre du personnage qu'il fait parler.

Des services moins éclatants, dont la république des lettres est redevable à ce savant écrivain, mais qui ajouteront beaucoup à sa gloire quand ils seront connus, sont conservés, Messieurs, dans l'immense recueil de ses correspondances. C'est un riche et vaste dépôt de littérature, de jurisprudence et d'histoire, et partout on y sera étonné de l'étendue et de la variété de son érudition. Vous pouvez juger d'avance, Messieurs, du singulier mérite de cette collection, plus volumineuse que les œuvres de M. de Pompi-guan, par les idées, les vues, les principes de goût qu'il a développés dans la lettre universellement estimée qu'il écrivit à Racine le fils, auquel il

demandait et proposait des observations sur les ouvrages de son illustre père. Mais ce qui m'a surtout frappé dans cette lecture, c'est l'aimable intérêt qui attire sensiblement son cœur vers ce commerce d'instruction. Cet écrivain, si austère avec le public, semble amollir son style, et l'attendrir au nom de l'amitié, dont il a la cordialité, l'abandon, les aimables inquiétudes, et son âme lui fait développer alors un nouveau talent, celui d'une douce éloquence. Ainsi, Messieurs, ce qui, dans l'art d'écrire, lui a le moins coûté, sera peut-être un jour ce qui honorerà le plus sa mémoire; et il aura ce trait de ressemblance avec M. le chancelier d'Aguesseau, dont il fut chéri et estimé, que ses lettres seront l'un des plus beaux monuments de ses travaux et de son génie.

On s'aperçoit, Messieurs, en lisant attentivement les ouvrages de M. de Pompignan, et en les comparant avec ses lettres familières, que toutes les fois qu'il les destinait à paraître aux yeux du public, la sévérité de son goût surveillait de près, et intimidait son talent. C'est là ce qui refroidit souvent son imagination dans ses épîtres morales, parmi lesquelles cependant je crois devoir en distinguer une qui respire la sensibilité la plus ingénue et la plus touchante; elle est adressée à son fils mort quelques jours après sa naissance, à ce même enfant qu'il voit aussitôt au milieu des chœurs des anges, et qu'il invoque avec l'onction d'une foi vive et tendre, et l'accent d'une douleur touchante et respectueuse, mais en conservant, toujours à genoux devant ce berceau, devenu

pour lui un autel, la dignité si douce et si légitime de la paternité. C'est, j'ose le dire, Messieurs, l'une des plus belles idées que la poésie chrétienne ait jamais conçues, et que le génie de la religion puisse inspirer à la piété paternelle d'un poète.

Mais comment est-il donc arrivé, Messieurs, qu'avec ce goût scrupuleux et craintif qui semble, devant le public, effrayer et faire vaciller quelquefois la plume de M. de Pompignan, il se soit comme abandonné au genre de poésie qui demande le plus de courage et d'audace, je veux dire le genre lyrique? Ne serait-ce point par la raison même qu'il est très-naturel et très-simple de se précipiter ainsi hors de sa sphère, lorsqu'on a le sentiment de sa timidité, et qu'on s'efforce de la vaincre? De là vient sans doute, Messieurs, que dans ses odes il a plus d'élans heureux que de mouvements soutenus, parce que la force de résolution n'a qu'un moment, et que, dans le génie comme dans l'âme, il n'y a que la force de caractère qui soit constante. Ici, Messieurs, je dois rappeler, à l'avantage de M. de Pompignan, une observation qu'on a faite avant moi; c'est que le genre de l'ode a perdu parmi nous le grand intérêt patriotique et moral qui l'animait dans les beaux climats où elle prit naissance. Chez les Grecs, en effet, le poème lyrique n'était rien moins qu'un jeu fictif de l'imagination, et l'essor d'un enthousiasme solitaire ou factice. Le Poète était bien réellement parmi eux l'organe de la Religion, de la Patrie, ou de la Gloire, l'interprète des sentiments d'un peuple entier réuni en Corps de Nation, et le prêtre des

Muses. On l'appelait aux jeux Olympiques, aux jeux Pythiques, aux jeux Isthmiques, aux courses Néméennes, comme un Pontife inspiré et accrédité du ciel, pour célébrer et couronner solennellement les vainqueurs, avec toute l'autorité d'un Ministre public, en présence de la Grèce assemblée; et c'était alors que *le nom de poète était véritablement sacré* (1), selon l'expression très-juste de Cicéron. Au milieu de ces grands Spectacles, il était facile sans doute à un homme né pour l'éloquence d'être saisi d'un enthousiasme soudain; mais comment, dans nos constitutions modernes, ce feu divin allumera-t-il avec la même ardeur l'imagination d'un poète solitaire qui n'a plus qu'un objet idéal, et ne peut représenter qu'un personnage isolé? Cependant, malgré cette espèce de dégradation du genre lyrique, quoique le génie d'Horace n'ait été secondé qu'une seule fois par l'appareil de ces solennités nationales, le poète latin marche encore avec gloire après Pindare qu'il imite, et qu'il compare lui-même à un fleuve impétueux qui n'a point de fond. Malherbe et Rousseau se sont également illustrés par de superbes odes dans notre langue. M. de Pompignan, quoiqu'inférieur à l'un et à l'autre, s'est montré, dans la force de son talent, digne de les suivre; et j'oserai dire qu'il égala un moment la pompe et la magnificence du style de Rousseau, en déplorant sa mort. C'est dans cette ode, Messieurs, que l'on admire l'une des plus sublimes strophes dont notre Parnasse puisse jamais

(1) *Verè sanctum poetæ nomen. Pro Archiâ Poetâ.*

s'honorer ; et ce qui ajoute encore à son mérite , c'est qu'elle est consacrée à célébrer le triomphe du Génie sur l'Envie. Inscrivons donc sur sa tombe , comme l'építaphe la plus digne d'un poète lyrique , cette strophe à jamais mémorable , par la réunion d'une grande idée à une plus grande image ; et puisqu'elle peint merveilleusement les travaux des gens de lettres , franchissant les âges pour éclairer l'univers , qu'il me soit permis de répéter avec orgueil dans son éloge cette magnifique apologie des grands hommes , dont M. de Pompignan , méconnu à son tour dans son talent lyrique , aura la gloire d'être l'immortel vengeur , au milieu même de ses funérailles littéraires.

Le Nil a vu sur ses rivages
 Les noirs habitants des déserts
 Insulter , par leurs cris sauvages ,
 L'astre éclatant de l'Univers.
 Cris impuissants ! fureurs bizarres !
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussaient d'insolentes clameurs ,
 Le dieu , poursuivant sa carrière ,
 Versait des torrents de lumière
 Sur ces obscurs blasphémateurs (1).

La grande et peut-être l'unique ressource de l'ode

(1) J'ai entendu quelquefois comparer à cette superbe strophe que rien ne surpasse et n'égale peut-être en ce genre dans aucune langue , une autre strophe dont le même poète a sçu enrichir la neuvième et très-belle Ode du premier livre de ses Poésies sacrées. C'est une imitation du psaume 79, *qui regis Israel, intende, etc.* où se trouvent les versets suivants : *Vineam de Ægypto transtulisti ; eiecisti gentes , et plantasti eam , dux itineris fuisti in conspectu ejus ;*

parmi nous, Messieurs, c'est le genre sacré, parce qu'il est susceptible d'un véritable enthousiasme, et

plantasti radices ejus , et implevit terram. Operuit montes umbra ejus , et arbusia ejus cedros Dei. Extendit palmites ejus usquetad mare , et usque ad flumen propágines ejus.

Il étoit difficile sans doute de transporter dans notre langue timide, et beaucoup moins poétique aussi que philosophique, ces images trop hardies pour nous, cette vigne qui voyage, et que Dieu précède et conduit au loin. Le talent de M. de Pompignan a très-heureusement triomphé de toutes les difficultés, en faisant parler ainsi le Roi-Prophète, avec autant de naturel que d'imagination et d'élégance.

Du milieu des vastes campagnes ,
 Cette vigne que tu chéris,
 Elève ses bourgeons fleuris
 Jusques au faite des montagnes.
 Les cèdres rampent à ses pieds ;
 Ses rejetons multipliés
 Bornent au loin les mers profondes.
 Le Liban nourrit ses rameaux ,
 Et l'Euphrate roule ses ondes
 Sous l'ombrage de leurs berceaux.

Cette strophe n'approche nullement, à mon avis, de celle que je rapporte dans mon discours. Le style n'en est ni aussi ferme, ni aussi plein, ni aussi coulant, ni aussi rapide, ni aussi énergique, ni aussi étonnant par la richesse des rimes, comme par la magnificence de l'élocution et des images; mais ce n'en est pas moins une très-belle période poétique, et pour peu qu'elle soit soutenue par la déclama-tion officieuse du lecteur, elle a beaucoup de pompe et d'harmonie.

Je ne puis résister à l'occasion et au plaisir d'honorer ici la mémoire du talent lyrique de mon prédécesseur, en citant encore une autre strophe de l'Ode XI de son premier livre. Voici comment il a rendu le passage du psaume 103 : *Benedic , etc. terminum posuisti quem non transgredientur , neque convertentur operire terram.* « Vous avez marqué à la mer les bornes qu'elle ne passera point et qui l'empêcheront d'inonder la terre ». Il dit donc que Dieu a renfermé les eaux de la mer, en leur opposant une barrière insurmontable.

que dans tous les arts d'imagination, les idées religieuses sont la plus féconde et peut-être l'unique

Les bornes qu'il leur a prescrites
 Sçauront toujours les resserrer ;
 Son doigt a tracé les limites
 Où leur fureur doit expirer,
 La mer dans l'excès de sa rage ,
 Se roule en vain sur le rivage
 Quelle épouvante de son bruit ;
 Un grain de sable la divise :
 L'onde écume , le flot se brise ,
 Reconnaît son maître et s'enfuit.

Ces six derniers vers sont d'un vrai poète, et leur beauté lyrique allant toujours en croissant, le dernier de tous est le plus sublime.

Il serait aisé de multiplier ces citations, pour constater, en l'honneur de M. de Pompignan, des titres poétiques du premier ordre. Les amateurs de la poésie française appelleront dans tous les siècles les regards de la postérité sur ce recueil où ils admireront tant d'autres strophes, et même des odes entières, dignes des éloges du bon goût. J'avoue à regret qu'en s'assurant par de si beaux titres une place parmi les poètes du premier ordre, M. de Pompignan aurait pu réduire, presque de moitié, la collection de ses *Poésies sacrées*, sans rien perdre de sa gloire, et qu'il n'auroit pas dû sur-tout la rendre encore plus volumineuse, en y ajoutant par un mauvais calcul d'amour-propre, le prolix *examen*, ou plutôt l'ennuyeux commentaire en forme d'apologie ou de panégyrique, composé avec le goût poétique d'un économiste, par *l'Ami des hommes*, M. le marquis de Mirabeau, dont l'admiration pernicieuse rappelle l'enthousiasme ridicule du docteur Mathanasius, dans le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*.

On sçait combien Voltaire, ennemi déclaré de M. de Pompignan, lui fit expier chèrement sa vanité littéraire, et sur-tout son zèle religieux, par ses pamphlets et ses plaisanteries. Ce même Voltaire qui s'est tant moqué des *Poésies sacrées*, sans justice et sans bon-foi, n'aurait certainement pas pu trouver dans cette collection, des vers aussi décolorés, aussi faibles, aussi dépourvus de poésie et de goût que la tirade qu'on est surpris de lire encore dans un poème

source du vrai beau, du beau idéal. Les prophètes, que je considère ici sous l'unique rapport de la poésie, et indépendamment de l'inspiration divine, écrivaient dans une langue que sa pauvreté même forçait d'être hardie, énergique, figurée et par-conséquent éminemment pittoresque. Leur nation avait des rapports continuels et intimes avec Dieu, qui la gouvernait

de son meilleur temps, dans un ouvrage de courte haleine qu'il a retouché plusieurs fois, enfin dans le *Temple du goût*.

Près de-là dans un cabinet
 Que Girardon et le Puget
 Embellissaient de leur sculpture,
 Le Poussin sagement peignait ;
 Le Brun fièrement dessinait ;
 Le Sueur entre eux se plaçait :
 On l'y regardait sans murmure ;
 Et le Dieu qui de l'œil suivait
 Les traits de leur main libre et sûre ,
 En les admirant se plaignait
 De voir qu'à leur docte peinture
 Malgré leurs efforts il manquait
 Le coloris de la nature.

On ne conçoit pas qu'un si grand poète ait pu composer, revoir et conserver de pareils vers, ou plutôt ce ne sont pas là des vers, et pour me servir ici du mot propre, d'une expression technique que le très-savant antiquaire Dom Tassin, bénédictin, emploie souvent dans l'histoire littéraire de la Congrégation de S. Maur, de pareils bouts rimés par l'auteur de la *Henriade* ne sont que de la prose carrée, uniquement réservée aux inscriptions en style lapidaire, dont chaque ligne doit présenter un sens complet. Voltaire écrit ordinairement en prose avec beaucoup plus d'imagination et de verve qu'il n'en a montré en caractérisant, d'une manière si languissante, nos plus grands sculpteurs et nos peintres les plus célèbres. Qu'auroit-il dit du talent poétique de M. de Pompignan, si sa muse tant ridiculisée eût parlé la même langue pour célébrer nos artistes du premier ordre ?

immédiatement, dans les principes de la théocratie, où le palais du souverain était le seul temple de la divinité. C'était là que Moïse avait chanté, après le passage de la mer Rouge, la première et la plus belle de toutes les odes. Le génie de David, tout énérvé qu'il est dans nos versions, étincelle encore de traits sublimes. Plein de verve et d'images, il assiste à la création, quand il en peint la magnificence; il vole de merveilles en merveilles, et anime toutes ses expressions d'un mouvement vif et pressant. *Le Seigneur, dit-il, tonna sur la tête des méchants, et aussitôt la terre les vit tomber en cendres* (1). C'est un homme qui vous parle de haut et de loin; il n'a que le mot important de son idée à vous transmettre, ne s'énonce que par traits; et, dans cette rapide concision, il vous découvre la cause la plus merveilleuse, en vous entraînant et en se précipitant avec vous vers ses effets les plus lointains et les plus sublimes. Jamais l'esprit divin ne communiqua au génie de l'homme tant d'ascendant et de puissance. David commande en souverain aux éléments, à la mort, à l'avenir; et, depuis les astres du ciel jusqu'aux abîmes de la terre et de l'enfer, l'Eternel semble avoir mis toute la nature sous l'empire de son Poète.

Rousseau, celui de tous nos écrivains lyriques qui s'est montré le plus digne d'imiter David, si David,

(1) C'est la traduction littérale du texte hébreu de cet étonnant verset des psaumes : *Intonuit super peccatores dominus, et illico ceciderunt cinis super terram*. Ils étaient debout, ils tombent foudroyés, et dans ce rapide intervalle de leur chute ils sont déjà réduits en cendres!

dans la véhémence et la rapidité de son génie, n'était pas inimitable, Rousseau n'a voulu ou n'a osé traduire que douze de ses plus beaux psaumes ; et, en s'efforçant d'égaliser son modèle, il semble avoir porté le style de l'ode à son plus haut degré d'élévation. Simple et magnifique à-la-fois, il a l'accent de l'enthousiasme dans un langage toujours soumis aux lois de l'analogie et du goût, l'art de dompter toujours et si heureusement la rime qu'il n'en laisse jamais remarquer le travail, et que cette contrainte embellit au contraire sa pensée en l'exprimant avec plus d'harmonie, d'éclat et de précision, dans une diction toujours élégante, pure et harmonieuse, la majesté la plus imposante et la plus naturelle du ton lyrique, la pompe des expressions les plus solennelles, le talent de revêtir ses pensées d'images augustes qui parlent aux yeux et peignent à l'esprit toute la majesté de l'Être suprême..... Heureux s'il eût plus souvent déployé cette sensibilité qui rend la voix de David si touchante, et dont il a lui-même, une fois au moins, répandu tout le charme dans le cantique d'Ezéchias !

Ce fut à l'exemple de Rousseau, et en le prenant pour modèle, que M. de Pompignan conçut le projet d'enrichir notre littérature des trésors qui restaient encore à recueillir dans les livres saints ; et le secret qu'il semble avoir réellement dérobé à ce grand lyrique, c'est celui d'une versification toujours claire et correcte, et ordinairement facile et harmonieuse. Je n'inviterai point sans doute les amateurs de la poésie, Messieurs, à lire de suite un recueil de cent odes sacrées, pour constater la justice de cet éloge ;

c'est une épreuve trop redoutable , peut-être , pour toute espèce de vers français , quand ils ne sont pas soutenus par l'intérêt d'une action dramatique. Mais qu'on lise par intervalles , comme le caractère de notre poésie et le génie de notre nation semblent l'exiger , les psaumes , les prophéties , les cantiques , les discours philosophiques et en vers , tirés des livres sapientiaux , les hymnes très-poétiques enfin de M. de Pompignan. On y trouvera peut-être que , trop préoccupé du soin de flatter l'oreille , il se néglige quelquefois sur les moyens que son talent lui fournirait pour intéresser l'âme ; que , trop satisfait du ton élevé qu'il a su prendre et soutenir , il ne recherche point assez les douces modulations qui en sauveraient la monotonie ; qu'il laisse souvent à désirer plus d'imagination dans l'expression , et plus de sensibilité dans ses vers ; et qu'enfin l'ambition de grossir le volume de ses poésies lyriques , a nui à la solide gloire que lui aurait acquise un recueil choisi des belles odes sacrées dont il est l'auteur , s'il avait voulu y borner son talent. Mais dans celles-ci , du moins , qui sont en assez grand nombre , on reconnaîtra une élocution animée , abondante et correcte , une très-riche variété de rythme , un beau caractère de poésie , la tradition et la manière des oracles du goût , l'art de rendre quelquefois heureusement des expressions de l'Écriture , qui semblaient inaccessibles à notre langue , et souvent dans la fierté imposante de ses débuts une verve qui imite l'inspiration (1).

(1) Son agréable *Voyage de Provence et de Languedoc* est écrit en vers avec beaucoup de correction et d'élégance.

Tels étaient, Messieurs, les principaux titres littéraires de mon prédécesseur, lorsque la voix publique l'appela au partage de votre gloire. Chef d'une cour souveraine, favorisé des dons de la fortune, qui sont si utiles au développement des talents, quand ils ne les étouffent point; accoutumé à jouir d'une admiration universelle, ou plutôt d'une espèce de culte dans nos provinces méridionales, où, au danger de trouver tant d'hommages, se joignait encore pour lui le malheur de n'avoir point de rivaux et de ne trouver qu'un trop petit nombre de juges, généralement estimé parmi les gens de lettres, épargné par la critique, ébloui, peut-être, par de trompeuses espérances, environné de la considération d'un frère (1) distingué dans le clergé de France par ses vertus et par ses lumières, il venait d'ajouter à Montauban une nouvelle Colonie à la république des lettres, quand il parut devant ce sénat littéraire pour obtenir les honneurs du triomphe. Je ne saurais penser ici, Messieurs, sans un regret amer, à la perspective de bonheur qui semblait s'offrir aux regards de M. de Pompignan, lorsqu'invité par vos suffrages à venir s'asseoir parmi vous, il n'avait plus qu'à jouir du repos dans le sein même de la Gloire. Un moment, et, en apparence, le plus heureux moment, a tout empoisonné. Je ne vois plus mon prédécesseur, durant le reste de sa carrière, qu'à travers un nuage sombre.... Mais c'est sans doute, Messieurs, rendre hommage à votre délicatesse et

(1) M. l'archevêque de Vienne.

à votre justice , que de séparer à vos yeux les talents qui ont illustré une vie toute entière , d'un excès de zèle qui en a obscurci le plus beau jour. Le zèle pour la religion n'attend point ici de moi un éloge superflu : il n'en a pas besoin ; je m'interdirai donc par les mêmes convenances la censure des écarts auxquels il peut conduire. Consolons plutôt l'ombre affligée de M. de Pompignan , que je me représente dans ce moment à mes côtés , rapprochant par ses regrets les deux séances qui composent toute sa vie académique , celle de son adoption , celle de son éloge funèbre ; et attendant aujourd'hui des mains de son successeur les dernières palmes qui doivent couronner devant vous l'ombre plaintive et intéressante de l'auteur de *Didon*. Non, Messieurs, vous n'avez point oublié que les liens qui l'attachaient aux lettres, l'unissaient toujours à vous. S'il a pu se croire étranger à cette Compagnie , l'erreur a été à lui seul ; mais , dans le cours de ce long et déplorable divorce , ses travaux littéraires vous appartiennent, et je porte aujourd'hui , avec confiance , tous ses titres et tous ses succès en tribut à votre gloire.

Depuis cette fatale époque , M. de Pompignan semble avoir cherché , dans la retraite de la campagne , des consolations que la Capitale ne pouvait plus promettre à son âme agitée. C'était là qu'entouré d'une bibliothèque savante dans laquelle il avait recueilli le précieux dépôt des livres de Racine , il trouvait au milieu de sa solitude la société de l'esprit humain , concentrait son talent dans les paisibles jouissances de l'érudition , et se dérobaît , par des

études profondes, au sentiment de ses regrets et de ses douleurs. C'était là que, partagé entre les travaux littéraires et les plaisirs de la bienfaisance, il vivifiait la contrée qu'il habitait, assistait les malheureux, de sa fortune, de ses conseils, de ses lumières, qu'il environnait sa vieillesse de bonnes œuvres, et qu'il se hâtait d'en remplir les restes d'une vie qui devait bientôt lui échapper. C'était là que sa conduite honorait ses principes, qu'il montrait la piété chrétienne en action, qu'il fondait un hospice pour fixer dans sa terre les héroïnes de la charité, les dignes filles de saint Vincent de Paul; et que, d'un seul don et en un seul jour, il sacrifiait une somme de quarante mille livres à l'éducation des enfants et au soulagement des malades : nouveau genre de gloire qu'il est si doux de pouvoir ajouter aux succès littéraires, parce que le génie et la vertu ne brillent de tout leur éclat, que lorsqu'on parvient ainsi à les réunir ? Enfin, c'est là qu'après avoir déployé, dans ses longues souffrances, le courage de la résignation, il vient de terminer sa carrière au milieu des larmes de sa famille et des bénédictions de ses vassaux : hommage plus touchant et plus glorieux à sa mémoire, que tous les applaudissements des théâtres ou des académies, et le vain bruit de la célébrité !

Avant sa mort, M. de Pompignan a rendu grâce à la solitude, du calme qu'elle avait répandu sur sa vieillesse ; et son talent a été consacré enfin une fois à célébrer son bonheur. L'un de ses écrits les plus récents a été une *Épître sur la retraite*, dans laquelle, à la vue de l'astre bienfaisant qui se levait sur la

France, il formait, en poète citoyen, les vœux les plus ardents pour la prospérité d'un règne dont l'aurore semble s'annoncer à la nation sous d'heureux présages : objet bien digne en effet des derniers chants d'une muse qui n'a jamais rendu hommage qu'à la vertu. Eh ! certes, Messieurs, quel Français, s'il n'est pas insensible à la gloire de son pays, a pu voir, sans une sorte d'enthousiasme, un prince qui, dès sa plus tendre jeunesse, ne s'est montré passionné que pour la justice et pour la vérité, la marine créée, la servitude abolie, les lois plus humaines, une politique morale, le crédit fondé sur l'économie du gouvernement, une guerre sollicitée hautement par le vœu public et couronnée par une paix glorieuse, enfin l'indépendance de l'Amérique assurée à l'histoire par un monarque de vingt-sept ans ? La gloire des lettres n'a pas été oubliée, Messieurs, dans cette grande révolution qui doit tant influencer sur le sort des deux Mondes. Le Roi vient de cimenter une nouvelle alliance littéraire entre les États-Unis et la France, en dotant d'une riche collection de livres les universités de Virginie et de Pensylvanie. Vous voyez assis parmi vous un guerrier (1) qui, après avoir combattu pour cette république naissante, vient de lui obtenir le nouveau bienfait de notre jeune monarque, et qui a le double mérite d'avoir contribué à procurer aux Américains les deux plus grands biens de l'ordre social, la liberté et les plus belles productions de l'esprit humain. Ainsi, vos

(1) M le marquis de Chastellux.

ouvrages, Messieurs, deviennent, pour ainsi dire, un nouveau ressort diplomatique, entre les mains de votre auguste Protecteur. Ce sont vos trésors littéraires qui forment ses plus magnifiques présents; et il ne se montre jamais plus grand lui-même, que lorsque, répandant la lumière avec tant d'éclat du haut de son trône, il dispense aux nations les plus reculées les chefs-d'œuvre de nos écrivains. Mais, par un noble échange de gloire entre lui et le Génie, ce prince a trouvé une manière, inconnue avant son règne, d'honorer les grands talents et les hautes vertus. Jusqu'à nos jours, en effet, Messieurs, les peuples avaient dès long-temps érigé des statues aux souverains, tandis qu'aucun monarque n'avait encore décerné le même honneur à ses sujets les plus illustres et les plus utiles à leur patrie. Louis XVI est donc pour l'Histoire le premier souverain qui se soit imposé le devoir d'acquitter cette dette si ancienne et si sacrée du trône, en élevant des statues, dans son palais, aux plus grands hommes de sa nation, et en faisant servir ainsi l'émulation dont il anime les beaux-arts, à réveiller l'amour de la gloire dans toutes les classes de la Société.

Voilà peut-être, Messieurs, dans la science d'électriser et d'enflammer les esprits, l'unique secret qui eût échappé à la munificence de Louis XIV. Les murs de ce sanctuaire ont retenti cent fois des hommages que l'éloquence et la poésie ont rendus à ce grand roi, qui voulut qu'après la mort de l'illustre chancelier Séguier, la protection des lettres, désormais trop honorable pour un sujet, devînt, dans son em-

pire, l'apanage éternel de la couronne, fit régner avec lui, pendant un siècle, tous les beaux-arts, et à qui son heureux génie inspira souvent des traits dignes de Corneille ou de Bossuet, sans que, durant tout le cours de son long règne, il ait proféré une seule parole qui ait démenti la dignité de son rang et l'élévation de son âme. Aussi, Messieurs, plus ce monarque s'éloigne de notre âge, plus il s'agrandit à notre vue. A mesure que les Mémoires de ses généraux nous rendent, en quelque sorte, témoins de sa vie privée, l'ancien enthousiasme de la France se réveille pour exalter un prince à qui elle doit tout, ses lois, sa discipline militaire, ses places fortes, sa police, ses premières routes, sa marine, ses arsenaux, ses ports, ses manufactures, ses académies, ses plus beaux monuments publics. Pour moi, Messieurs, qui viens à votre suite, et à une si grande distance de vos talents, apporter aux pieds de Louis XIV le faible tribut de mon admiration, dans ce temple où il régnera toujours par ses bienfaits et par votre reconnaissance, ne pouvant plus rien ajouter à vos éloges, je rassemblerai du moins sous vos yeux les traits épars de sa gloire ; et je dirai simplement et sans art : Il eut à la tête de ses armées Turenne, Condé, Luxembourg, Catinat, Créquy, Boufflers, Montesquiou, Vendôme et Villars. Duquesne, Tourville, du Guay-Trouin commandaient ses escadres. Colbert, Louvois, Torcy étaient appelés à ses conseils. Bossuet, Bourdaloue, Massillon lui annonçaient ses devoirs. Son premier sénat avait Molé et Lamoignon pour chefs, Talon et d'Agues-

seau pour organes. Vauban fortifiait ses citadelles. Riquet creusait ses canaux. Perrault et Mansard construisaient ses palais; Puget, Girardon, Le Pousin, Le Sueur et Le Brun les embellissaient. Le Nôtre dessinait ses jardins. Corneille, Racine, Molière, Quinault, La Fontaine, La Bruyère, Boileau éclairaient sa raison et amusaient ses loisirs. Montausier, Bossuet, Beauvilliers, Fénelon, Huet, Fléchier et l'abbé Fleury élevaient ses enfants. C'est avec cet auguste cortège de génies immortels, dont la plupart appartiennent à cette compagnie, que le premier Roi Protecteur de l'Académie française, toujours fier de sa nation, qui sous lui s'illustra dans tous les genres de gloire, appuyé sur tant de grands hommes qu'il sut mettre et conserver à leur place, se présente aux regards de la postérité!



~~~~~

# RÉPONSE

## DE M. LE DUC DE NIVERNOIS,

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

AU DISCOURS

DE M. L'ABBÉ MAURY.

**M**ONSIEUR, c'est un hasard malheureux pour vous, que celui qui me charge d'avoir l'honneur de vous répondre, et je ne me cache pas ce que vous y perdez. Obligé de remplacer M. l'archevêque de Toulouse, je sens mon insuffisance, je l'avoue sans honte, je remplis un devoir, et je n'aspire qu'à de l'indulgence.

Heureusement pour moi, Monsieur, le choix que l'Académie vient de faire en vous adoptant, diminue beaucoup le poids de la fonction dont je suis chargé. Que pourrais-je apprendre de vos talents à cette assemblée? Que pourrais-je dire de ceux de votre prédécesseur, que vous n'avez dit bien mieux dans le discours que vous venez de prononcer? On serait même presque tenté de croire, que, malgré tout le mérite de M. de Pompignan, la compagnie, au nom de qui j'ai l'honneur de parler, pourrait s'abstenir de célébrer son nom dans des murs si peu témoins de sa présence. Il y est entré précédé de sa réputa-

tion ; il y a paru un instant , et il en a disparu pour jamais , nous laissant à nous plaindre et de son absence , et des motifs qui en furent la cause ; mais quels qu'ils puissent être , nous ne saurions priver sa mémoire du juste hommage qu'ont mérité ses talents : c'est un tribut que doit l'académie à quiconque meurt avec des droits à l'estime de la postérité.

M. de Pompignan les avait acquis à plusieurs titres, parce qu'il s'était exercé dans plusieurs genres. L'étude des langues savantes et des langues modernes l'avait mis en état de traduire ou d'imiter avec succès les morceaux de poésie ou ancienne ou étrangère les plus précieux. Hésiode et Pindare , Virgile et Horace , Shakespear et Pope , sont devenus tour à tour sous sa plume des poètes français. Familiarisé même avec la langue des livres saints, il a su, il a osé, après Rousseau , naturaliser en France les pseumes , les cantiques, les prophéties, en cinq livres de poésies sacrées , où l'on trouve souvent des strophes dignes de la sublimité du sujet , et où l'on s'instruit toujours dans des notes où l'auteur déploie une érudition vaste et une critique judicieuse. Enfin des odes, des épîtres , des poésies familières , des ouvrages dramatiques et lyriques tirés de son propre fonds , ont encore ajouté à sa gloire ; et , sans trop présumer de ses forces , il n'a pas craint d'entrer dans la même lice où avaient brillé avant lui Boileau , Quinault , Corneille et Racine , Rousseau et Voltaire. Il était impossible de surpasser de semblables devanciers , peut-être même de les égaler ; mais la seconde place est assez honorable après eux , et une versification

élégante, correcte et harmonieuse, un goût pur et formé sur l'antique, assurent à M. de Pompignan cet honneur qu'il n'est pas aisé de mériter.

Je dirai après vous, Monsieur, qu'il avait pour les Anciens une espèce de sentiment religieux ; mais j'ajouterai que son culte n'était pas de la superstition. Il les regardait en même temps, et comme des guides qu'il faut suivre, et comme des modèles dont on peut approcher.

Eux seuls font leurs pareils, (*dit-il*) : sans l'Iliade ;  
Nous aurions Alaric, mais non la Henriade.

Ajoutons à cet éloge du seul poème épique dont la France puisse s'honorer, que ce poème si plein de beautés a été le fruit de la jeunesse de son auteur, ce génie rare, à qui la nature destinait une si longue et si vaste carrière de gloire dans tous les genres. C'est que les hommes nés pour faire honneur à leur siècle commencent de bonne heure à se distinguer, et M. de Pompignan lui-même en offre un exemple. A peine âgé de vingt-quatre ans (1), il fit représenter sa tragédie de Didon, digne des applaudissements qu'elle reçut au théâtre, et de l'estime des gens de lettres, qui y mit le sceau. L'immortel Racine avait terminé ses travaux dramatiques par un chef-d'œuvre enrichi des plus sublimes traits de l'Écriture ; on vit avec étonnement un jeune homme s'approprier avec succès, dans son premier ouvrage, les plus grandes beautés de Virgile. Les encouragements ne pouvaient

---

(1) M. de Pompignan était né en 1710 ; il a donné sa tragédie de Didon en 1734.

pas manquer à un pareil essai ; ils lui furent prodigués ; et le jeune auteur entra dans le monde littéraire sous les auspices les plus heureux et les plus flatteurs.

Mais la carrière des lettres n'est pas la seule où M. de Pompignan se soit distingué. Il était né magistrat, et dans sa jeunesse il s'était livré à l'étude des lois et de la jurisprudence : revêtu de la charge d'avocat général dans une cour des aides, il sonda toutes les profondeurs de l'assiette et de la perception des impôts ; et, portant dans cette étude aussi sèche qu'importante son ardeur infatigable pour le travail, il se rendit bientôt capable d'exercer dignement ce ministère si difficile, qui impose le double devoir de veiller en même temps aux intérêts du peuple et à ceux du fisc. Il s'acquittait de ces nobles fonctions dans l'une des contrées qui jadis avait vu Agricola (1) présider à leur administration avec tant de sagesse : il y montra les mêmes vertus, mais il ne sut peut-être pas aussi bien que lui en tempérer l'usage par une prudente économie. Il ne sut peut-être pas assez que leur pratique demande de la mesure, surtout la pratique du zèle : vertu dangereuse, même pour celui qu'elle anime, quand elle n'est pas circonscrite dans ses justes bornes. Un discours éloquent où il s'abandonnait à tout son enthousiasme pour la réformation des abus, fut regardé comme l'effervescence inquiétante d'un esprit qu'il fallait réprimer. M. de Pompignan fut exilé, et cette disgrâce

---

(1) Au commencement du règne de Vespasien.

le dégoûta d'un état où il se voyait entre le danger de paraître s'exagérer ses devoirs, et celui de ne pas les remplir à son gré dans toute leur plénitude. La charge de premier président dont il fut pourvu ensuite ne put le rattacher à la magistrature ; et il y renonça au bout de quelques années, pour se donner tout entier à la république des lettres.

Il aurait pu y trouver la gloire et le repos ensemble ; il n'y trouva que la gloire. Le repos semblait le fuir, les querelles semblaient le suivre. Il eut des admirateurs, et il les mérita ; mais il n'eut guère moins d'ennemis, et on lui reprocha de se les être attirés. Quoi qu'il en soit, il les aurait aisément regagnés, s'il leur avait laissé le temps, s'il les avait mis à portée de reconnaître, en le pratiquant, que la bonté de cœur et l'amour du vrai faisaient le fond de son caractère, si un naturel ardent et peu flexible ne lui avait fait préférer le parti du schisme à celui de la tolérance et des ménagements. On n'en doit point aux vices ; mais on en doit aux opinions, et même aux erreurs, surtout lorsqu'on est sans mission pour les combattre.

Lors même qu'on est chargé par état de les attaquer, il est beau, il est sage, il est utile de ne faire jamais parler au zèle que le langage de la charité, et de reprendre les hommes sans les aigrir, parce que, si on les aigrir, on ne les corrige pas. La société repousse et la religion désavoue l'orateur chrétien, qui, tenant en main le flambeau de la vérité, l'allume pour brûler et non pour éclairer. Heureux celui qui ne tonne que pour avertir, et qui n'aspire à des

conquêtes que pour répandre la consolation et les bienfaits!

C'est ainsi, Monsieur, que s'acquirent une immortelle renommée les grands hommes du Clergé français, dont vous avez si bien analysé l'esprit et les ouvrages dans votre excellent Discours sur l'Eloquence de la Chaire; vous nous avez révélé tous les secrets de leur génie; mais vous avez fait plus encore: pénétré de leur esprit, vous vous êtes attaché à le conserver, comme les élèves de Raphaël ont su perpétuer dans son école la pureté de son dessin et la sagesse de ses ordonnances, s'ils n'ont pu atteindre tout-à-fait jusqu'à la sublimité de ses conceptions et à la grâce inimitable de ses contours. Organe, après Fénelon et Bossuet, après Bourdaloue et Massillon, de la parole sacrée, vous ne lui avez rien laissé perdre de ses droits; vous nous avez fait voir Elisée, portant dignement le manteau de son maître.

Exciter les riches à la charité, les pauvres au travail; humilier l'orgueil des grands sans les exposer à la haine des petits, et consoler ceux-ci de leur infériorité, sans les affranchir des liens utiles de la subordination; montrer la vérité sans voile, enseigner la religion sans fanatisme, et mêler à ses saints préceptes les leçons de la morale et de la philosophie, pour la faire pénétrer dans tous les esprits: telles sont, Monsieur, les sublimes fonctions que vous avez eu à remplir dans les temples de la capitale; tel est le noble genre des succès qui vous ont fait appeler à ceux de la Cour.

C'est à la Cour, Monsieur, que l'exercice de votre



auguste ministère est souverainement important, délicat et difficile. On doit la vérité aux Rois : c'est le seul bien qui peut leur manquer. On la doit surtout à un jeune Roi qui l'aime, et qui la cherche pour la faire servir au bonheur de ses peuples. Mais autant une crainte pusillanime qui arrêterait la vérité sur les lèvres du ministre des autels serait une prévarication vile et coupable, autant serait répréhensible une audace téméraire qui violerait le respect qu'on doit toujours à son Roi, même en l'enseignant, même en lui présentant le miroir où il doit reconnaître ses faiblesses. Ces deux écueils, placés sur la route de vos pareils, sont fameux par plus d'un naufrage, et ce n'est pas un petit mérite à vous de les avoir évités. Le mérite de savoir parler aux princes sans adulation et sans témérité, n'est ni commun ni médiocre; il ne peut appartenir qu'à une âme élevée jointe à un esprit judicieux qui connaît la concordance nécessaire, mais difficile, de tous les devoirs entre eux.

Il me serait aisé de m'étendre davantage sur ce qui vous concerne, Monsieur, et je serais écouté avec plaisir; mais les éloges académiques ne sont pas institués dans la vue de flatter l'amour-propre de nos nouveaux confrères; ils ont un but plus sage, une intention plus pure. L'objet de l'Académie est de justifier ses choix aux yeux du public à qui elle doit rendre compte de ses motifs, parce qu'elle ambitionne son suffrage; et sous ce point de vue, Monsieur, je ne dois pas m'attacher à une énumération détaillée de vos succès, qui sont si bien connus parmi tous les ordres des citoyens.

Ils brilleront encore avec plus d'éclat, et bientôt le plus glorieux de vos triomphes sera consacré par un monument que le Roi destine à ce héros de la charité, dont vous avez si dignement célébré les vertus. Vous avez fait pour S. Vincent de Paul plus que n'avait fait sa canonisation même. Elle n'a pu lui assurer que le culte de ceux qui ont le bonheur de professer la religion dont il a été un des principaux ornements; et vous, Monsieur, dans le beau Panégyrique où vous nous invitez à l'honorer avec autant d'attendrissement que d'admiration aux pieds des autels, vous l'avez montré aux hommes de tous les climats et de toutes les religions, à l'univers enfin, comme un bienfaiteur de l'humanité entière, à qui toute âme sensible doit un tribut d'amour et de reconnaissance. La statue de cet homme unique sera un jour offerte à nos hommages, et c'est à votre éloquence que nous la devons : ainsi, Monsieur, vous verrez s'associer votre gloire à celle de votre héros, et à celle d'un Monarque qui a la vraie piété des Rois, puisqu'il met la sienne dans l'amour du bien public, de l'ordre et des mœurs. Il n'y a point d'adulation à vous féliciter de cet avantage, et je remplirais mal mon devoir, si je gardais le silence sur un si noble prix décerné à vos talents.

Ils vous ouvrent aujourd'hui les portes de l'Académie, Monsieur; mais dès long-temps ils lui avaient inspiré un sensible intérêt; et vous n'avez pas oublié la preuve qu'elle vous en a donnée, lorsqu'à sa sollicitation vous avez reçu un bienfait de Sa Majesté : récompense plus honorable encore qu'utile de votre

beau Panégyrique de S. Louis. Aussi, Monsieur, assurée depuis long-temps de la reconnaissance dont vous venez de lui rendre un hommage public, la Compagnie pressent avec plaisir que vous remplirez avec exactitude les devoirs que la qualité d'académicien vous impose. Ils sont doux à remplir pour un homme de lettres aussi honnête qu'éclairé. Les sentimens d'une confraternité sincère, source d'une aménité constante dans les entretiens, dans les disputes même, et une assiduité régulière à des assemblées où l'on trouve un commerce utile d'instructions réciproques : voilà ce que l'Académie exige de ses membres, plus encore que les talents; voilà ce qu'elle attend de vous, Monsieur; et c'est ainsi que vous lui ferez oublier la perte qu'elle fait dans l'écrivain illustre que vous remplacez, et l'espèce de divorce qu'elle a pu lui reprocher.

---

---

# ESSAI

SUR

## L'ÉLOQUENCE

DE

### LA CHAIRE ET DU BARREAU.

---

Tous les discours que l'on trouvera dans ce Recueil ont été déjà réimprimés plusieurs fois. Mais les diverses éditions qu'on en a faites sont épuisées; et je n'ai pas cru devoir réunir ces différents morceaux dans un même volume sans les revoir avec soin, pour les rendre plus dignes de l'indulgence du public. J'ai fait quelques additions au *Panegyrique de S. Louis*; j'ai aussi ajouté de nouvelles notes à *l'Eloge de Fénelon*. J'ai donné plus d'étendue aux *Réflexions sur les Sermons de Bossuet*. Je joins à ces premiers essais de ma plume le *Panegyrique de S. Augustin*, que je prononçai en présence de l'assemblée générale du clergé de France, en 1775, et qui ne pouvait plus être prêché devant un autre auditoire. Ce recueil contient enfin mon discours de réception à l'Académie française. En rassemblant ces faibles productions de ma jeunesse, je vais offrir au public, avec une juste défiance de mes lumières,

<sup>l.</sup>  
Objet de cet  
ouvrage.

l'hommage de quelques réflexions qui se sont présentées à mon esprit, dans le cours de mes études ou de mes compositions oratoires, sur l'art de l'éloquence que je cultive. Je ne les avais d'abord destinées qu'à mon instruction particulière; et, lorsque je me suis déterminé à les publier, pour les rendre utiles aux jeunes orateurs qui voudront entrer dans la même carrière que j'ai parcourue, j'ai trouvé dans ces feuilles éparses un ouvrage presque tout fait sur les différentes parties de l'éloquence sacrée. C'est vers ce but que j'ai dirigé le développement de mes idées, durant cette espèce de *voyage* littéraire, dont le récit me retrace tout le charme de mes lectures, et me rappelle les premiers motifs qui ont fixé mon opinion en matière de goût. Si je me suis quelquefois permis un ton décidé dans mes jugements, je supplie le lecteur de se souvenir que je les avais d'abord rédigés uniquement pour mon usage; que je m'explique avec franchise, mais sans présomption; et que je suis fort éloigné moi-même de regarder les résultats de mes observations comme des règles de l'art.

Voici donc l'idée générale que je me forme de l'Eloquence de la Chaire.

II.  
Image de  
l'Éloquence  
de la Chaire.

Un homme sensible voit son ami engagé dans quelques démarches contraires à son intérêt ou à ses devoirs : il veut l'en détourner; mais il craint d'éloigner la confiance de l'amitié, en le heurtant par une contradiction précipitée : il s'insinue donc avec douceur dans son esprit : il ne combat pas d'abord, il discute. On ne l'écoute pas; il ne demande qu'à être entendu : il prend l'accent le plus persuasif de

l'intérêt ; et aussitôt il expose ses raisons, il présente les arguments de l'évidence avec la modestie du doute. On ne lui répond rien, on ne daigne pas lui opposer un seul mot. Alors il se plaint, non de l'obstination, mais du silence ; il va au-devant de toutes les objections, et les réfute. Animé par le zèle indulgent de l'amitié, il est loin de prétendre à briller par son esprit, ou à humilier par ses reproches : il ne parle que le langage du sentiment. Enfin, sûr d'intéresser, il s'interdit tout reproche, il découvre le précipice sous les pas de son ami, et lui en montre toute la profondeur pour étonner en lui l'imagination, la plus faible et la plus dominante de nos facultés. C'est avec cet instrument qu'il parvient à l'ébranler : il s'humilie jusqu'à la supplication, et donne un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. C'en est fait, le cœur se rend, la vérité triomphe, les deux amis s'embrassent ; et c'est à l'éloquence d'une indulgente tendresse que la raison et la vertu doivent l'honneur de la victoire. Orateur chrétien ! voilà votre modèle. Cet homme compatissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous ; et cet ami qu'il faut émouvoir pour le détromper, c'est votre auditoire. Mais, que dis-je ? Une mission toute divine va-t-elle donc se borner aux artifices d'un rhéteur ? Non, sans doute. En offrant ainsi à votre talent des préceptes en exemples, ou plutôt en action, j'ai voulu employer d'abord avec vous les mêmes moyens d'insinuation oratoire, que je viens de développer dans cette allégorie ; mais je sens que je dégraderais trop la puissance de votre ministère, si je ne plaçais pas

sur le trône même de Dieu le solide point d'appui du levier sacré que la religion met entre vos mains pour mouvoir une assemblée immense, à laquelle il vous est donné de pouvoir dire avec la sublime énergie de Corneille dans Polieucte : *C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire*. N'avez-vous donc que des motifs humains à développer dans la chaire où vous exercez l'autorité du juge suprême de l'univers ? N'en connaissez-vous donc point d'autres étrangers et supérieurs aux intérêts de la vie présente ? Et ne sentez-vous pas combien vous affaibliriez le ressort tout-puissant de votre éloquence, si elle oubliait qu'elle emprunte toute sa force des souvenirs profonds de la conscience, et de l'imposante perspective de la mort, et de l'éternité ?

Vous voilà donc placé entre le ciel et la terre comme le défenseur de tous les droits du Créateur, et de tous les intérêts des créatures. Or la totalité du genre humain, et à plus forte raison l'universalité de vos auditeurs, se présente à vos regards, dans un seul individu, dans un seul être collectif qui les réunit, et les représente tous avec la plus exacte ressemblance.

III.  
Des moyens  
de convaincre  
une grande as-  
semblée.

En effet, il n'existe en quelque sorte, par cette fiction oratoire, qu'un seul homme pour l'orateur dans la multitude qui l'environne ; et, à l'exception des détails qui exigent quelque variété pour peindre les passions, les états, les caractères, il ne doit parler dans sa composition qu'à un seul auditeur, à un seul infortuné, à un seul coupable, dont il déplore les égarements, les désastres, les erreurs, les peines,

les misères ou les vices : cet homme est pour lui comme le démon de Socrate, qu'il voit toujours debout, toujours à ses côtés, et qui tour à tour s'attendrit ou s'irrite, résiste ou promet, s'humilie ou se courrouce, et ne cesse de lui répondre que pour l'interroger. C'est lui qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on compose, jusqu'à ce que l'on parvienne à triompher de ses préjugés, de ses inconséquences et de ses travers. Les raisons qui seront assez persuasives pour surmonter sa résistance individuelle suffiront pour subjuguier la plus nombreuse assemblée. L'orateur tirera même de nouveaux avantages d'une grande affluence, où tous les mouvements, excités à-la-fois, comme les vagues d'une mer agitée qui s'entrechoquent de tous les côtés, multiplieront les triomphes de l'art, en formant une espèce d'action et de réaction entre l'orateur et l'auditoire. C'est dans ce sens que Cicéron a raison de dire *que nul homme ne peut être éloquent, sans une multitude qui l'écoute* (1). L'auditeur venait entendre un discours ; mais dès qu'il paraît, l'orateur le prend à partie : il l'accuse, il le confond : il lui parle, tantôt comme son confident, tantôt comme son médiateur, tantôt comme son juge. Voyez avec quelle adresse il lui dévoile ses sentiments les plus cachés, avec quelle sagacité il lui révèle ses pensées les plus intimes, avec quelle force il anéantit ses excuses les plus séduisantes. Le coupable se reconnaît : une attention

---

(1) *Orator sine multitudine audiente eloquens esse non potest. Brutus. 38*



profonde, l'effroi, la confusion, le remords, tout annonce que l'orateur a deviné, dans ses méditations solitaires, le secret des consciences. Alors, pourvu qu'aucune saillie ingénieuse ne vienne émousser les traits de l'éloquence chrétienne et refroidir cette sainte émotion des cœurs, la parole évangélique se gravera plus avant et achèvera son œuvre. Vous verrez encore, il est vrai, dans le temple des milliers d'auditeurs; mais il n'y aura plus qu'une seule pensée, un seul intérêt, un seul sentiment : c'est-à-dire, Dieu et le pécheur, ou plutôt le repentir et la clémence. Je me trompe : le ministre de la parole, devenu ainsi un ange de réconciliation, se confondant avec son auditoire, qui réagira puissamment sur lui-même, mêlera de douces larmes de joie aux pleurs attendrissants de l'amour, qui scelleront le pacte solennel de la miséricorde; et tous ces individus réunis reproduiront devant vous, pour l'honneur immortel d'un si beau ministère, l'homme idéal que l'orateur avait présent à sa pensée pendant la composition de son discours.

IV. Mais où chercher cet homme abstrait, cet interlocuteur fictif, ainsi formé de tous ces traits divers, sans s'exposer à peindre un être chimérique? Où trouver ce fantôme, cette espèce de simulacre d'atelier, dans lequel tous peuvent se reconnaître, sans qu'il ressemble individuellement à personne? Où le trouver? dans votre propre cœur. Descendez-y souvent, parcourez-en tous les replis : c'est là que vous découvrirez, et les prétextes des passions que vous voulez combattre, et l'origine des faiblesses et

Des avantages de l'Orateur qui s'étudie lui-même.

des contradictions que vous devez nous développer pour nous en guérir. Massillon avouait sans détour que c'était celui de ses livres qui l'avait le plus instruit ; et le peintre le plus fidèle du cœur humain, l'éloquent et pieux Racine, se vit honoré du plus digne éloge que puisse obtenir un écrivain moraliste, lorsqu'après avoir entendu ces deux vers de ses cantiques :

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !  
Je trouve deux hommes en moi,

Louis XIV dit aussitôt : *Je connais bien ces deux hommes là !*

Il faut donc rentrer ainsi en soi-même pour être éloquent. Aussi les premières productions d'un jeune orateur sont-elles ordinairement trop recherchées, parce que son esprit, toujours tendu, fait des efforts continuels, sans oser s'abandonner jamais à la simplicité de la nature, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que, pour atteindre au sublime, il est bien moins nécessaire d'exalter son imagination que de se recueillir profondément en soi-même et dans son sujet. Si vous avez médité les livres saints ; si vous avez étudié les hommes ; si vous avez bien lu les moralistes, qui ne sont pour vous que des historiens ; si vous vous êtes familiarisé avec la langue des orateurs, peignez-nous ensuite vos propres combats, vos faiblesses, vos inclinations, vos inconséquences : c'est le secret de la nature humaine que vous allez nous révéler. Faites sur vous-même l'épreuve de votre éloquence. Devenez pour ainsi dire l'auditeur de vos propres discours ; et, en anticipant ainsi sur

l'effet qu'ils doivent produire, vous tracerez, sans les altérer jamais, des caractères frappants; vous nous subjuguerez par une suite de ces mouvements et de ces tableaux qui frappent et entraînent l'auditoire, dont le silence attentif et profond atteste que l'orateur est dans le vrai, et qu'il a saisi l'accent et la langue de la nature. Vous verrez que, malgré les nuances qui les distinguent, tous les hommes se ressemblent intérieurement, et que leurs vices sont uniformes, parce qu'ils dérivent toujours ou de la faiblesse, ou de l'intérêt, ou de l'orgueil, et surtout de l'orgueil; car la première et la plus dominante de nos passions, n'est pas l'intérêt personnel, dans le sens qu'on attache vulgairement à ce mot, mais l'amour-propre qui en triomphe presque toujours. Enfin, vous ne mettrez rien de vague dans vos peintures; et plus vous aurez approfondi les sentiments de votre propre cœur, mieux vous retracerez l'histoire du cœur humain.

V.  
De la manière  
de préparer  
les compositions  
oratoires

Ces principes généraux sont insuffisants. Il faut donc passer aux détails, et appliquer les règles de l'Art à la composition d'un discours. *C'est une grande et dangereuse entreprise*, dit l'orateur romain, *d'oser parler seul au milieu d'une nombreuse assemblée qui vous entend discuter les plus importantes affaires; car il n'y a presque personne qui ne remarque plus finement et avec plus de rigueur les défauts que les beautés de nos discours, et on nous juge toutes les fois que nous parlons en public* (1).

---

(1) *Magnum quoddam est onus atque munus suscipere atque pro-*

En effet, outre le talent naturel que l'éloquence exige, et auquel le travail ne supplée jamais, tout orateur qui veut satisfaire son auditoire est obligé d'ajouter à l'instruction qu'il a puisée dans ses études préliminaires, une connaissance très-approfondie du sujet qu'il se propose de traiter, et qu'il est et doit être supposé connaître mieux que ses auditeurs. Plus il l'aura étudié à loisir, plus il s'assurera d'avantages sur eux et de confiance en lui-même, pour en faire l'objet d'un discours public. Qu'il le médite donc long-temps, s'il veut en pénétrer tous les principes et en découvrir tous les rapports. C'est par ce travail préalable que l'on fait amas, selon l'expression de Cicéron, *d'une forêt d'idées et de choses* (1), qui, en s'accumulant, donnent à l'orateur je ne sais quelle impatience d'écrire, ou plutôt un invincible besoin de déclamer seul, dans le silence même des nuits, ses heureuses et soudaines inspirations qui rendent ensuite la matière plus abondante, et la composition plus riche, plus rapide et plus pleine. Mais, pour n'être point appauvri ou détourné par d'importunes réminiscences après ces instants de création, il faut écrire à mesure que l'on produit, et tenir ainsi son imagination toujours en haleine, et toujours libre dans son essor, en ne l'exposant à aucune distraction par les dépôts divers qu'elle serait chargée de sur-

---

*fiteri se esse, omnibus silentibus, unum maximis de rebus, magno in conventu hominum audiendum. Adest enim ferè nemo quin acutiùs atque acriùs vitia in dicente quam recta videat: quoties enim dicimus, toties de nobis judicatur.* Brutus, 27, 125.

(1) *Silva rerum ac sententiarum comparanda est De Orat. 29.*

veiller, si elle les confiait à la mémoire. Ce sont deux facultés qu'on ne peut employer à-la-fois, sans les affaiblir l'une et l'autre; et de là vient que pour improviser avec succès, il faut s'abandonner à la verve du moment, et se défendre en toute rigueur de préparer d'avance une seule phrase. Quand on a ainsi rapproché les principales preuves, qui sont comme les matériaux de l'édifice, on se rend bientôt maître de son sujet : on en fait aisément la distribution oratoire; et l'on entrevoit déjà de loin l'ensemble du discours à travers ces idées détachées, qui deviendront des masses régulières, dès qu'une combinaison oratoire les réunira. Cette ordonnance coûte peu à l'orateur; car *le discours*, dit Fénelon, *est la proposition développée, et la proposition est le discours en abrégé* (1).

Au moment où j'indique cette méthode de travail, je m'y conforme, et j'en recueille le fruit. Le dépôt de mes notes et de mes idées de réserve est sous mes yeux. Ces réflexions détachées que me suggéraient mes lectures, sur les principes ou sur les compositions de l'art oratoire, et que je jettais dans ce cahier sans ordre et sans liaison, viennent se placer ici d'elles-mêmes sous ma plume. Si toutefois malgré ces provisions vous éprouvez en écrivant la lassitude et les langueurs d'une imagination refroidie, sortez aussitôt de votre retraite, et ne perdez pas plus de temps, selon le langage des Anciens, à vouloir écrire *malgré Minerve*. Une conversation de

---

(1) Lettre sur l'Éloquence.

choix est un stimulant plus prompt et plus actif qu'aucune lecture qui serait de commande et non pas d'instinct. Allez donc vous délivrer de cette sécheresse d'esprit, dans les entretiens d'un ami éclairé qui partage vos études. Sa présence et vos entretiens intimes agrandiront la sphère de vos conceptions solitaires. La stérilité, qui n'est que le sommeil du talent, cessera bientôt. L'inspiration vous sera rendue. Vous trouverez dans un instant de verve, ces raisons, ces images, ces pensées fécondes que vous cherchiez vainement quand vos ressorts intellectuels étaient détendus. Vous vous écrierez alors comme le favori des Muses, au moment où son génie poétique revient l'inspirer : *Deus! ecce Deus!* et dans cet accès d'effervescence et d'enthousiasme, votre imagination électrisée enrichira vos tableaux d'une multitude de traits heureux qui auraient échappé à vos méditations dans la solitude du cabinet.

Avez-vous ainsi creusé les principes, et vu le fond de votre sujet? C'est ici que l'art commence. Il est temps de fixer votre plan; et c'est presque toujours la partie qui coûte le plus de travail à l'orateur, et qui a le plus d'influence sur le succès de son discours. Toute sa gloire dépend de cette première ordonnance du tableau. Le plan doit ouvrir un champ vaste et fécond à l'éloquence. S'il est trop circonscrit, il vous met hors de votre matière, au lieu de vous fixer au centre du sujet. C'est ainsi que Cheminai, séduit par le cliquetis d'une antithèse brillante, se borne, dans son sermon sur l'ambition, à présenter l'ambitieux esclave et l'ambitieux tyran : sans s'aper-

VI.  
Du plan  
d'un discours.

cevoir combien il s'appauvrit en se renfermant dans ces deux coins trop resserrés, où il ne peut plus peindre les sacrifices, les bassesses, les injustices d'un autre genre, que coûte cette malheureuse passion, et tous les étranges mécomptes auxquels ses mauvais calculs livrent ordinairement ses victimes. Il ne faut qu'une erreur pareille dans le plan, erreur qui est l'équivalent d'un mauvais choix de sujet, pour ôter à un discours comme à un drame toute espèce d'intérêt, et pour égarer et entraîner à une chute inévitable le même orateur, le même poète, dont le talent mieux dirigé s'est signalé par des chefs-d'œuvres dans la même carrière. Ce danger est principalement réservé aux beaux-arts d'invention, surtout à l'éloquence et à la poésie; et c'est aussi ce qui rend nos succès plus difficiles, plus incertains, et par conséquent plus honorables. Un écrivain ne court jamais le même risque dans les ouvrages d'un ordre inférieur, qui n'exigent que du travail, de la raison, ou même que de l'esprit et du goût.

Plus un orateur méditera son plan, plus il abrégera sa composition. Laissons donc blâmer la méthode des divisions comme une contrainte funeste à l'éloquence; et adoptons-la néanmoins sans craindre qu'elle ralentisse la rapidité des mouvements oratoires, en les dirigeant avec plus de régularité. Le Génie a besoin d'être guidé dans sa route, ou de se guider lui-même, en nous disant d'où il vient et où il va; et la règle qui lui épargne des écarts le contraint pour le mieux servir, quand elle lui donne de salutaires entraves: car le Génie n'en est que plus ferme et plus grand,

lorsqu'il marche avec ordre, éclairé par la raison et dirigé par le goût. L'auditeur qui ne sait où l'on veut le conduire est bientôt distrait; et le plan est tellement nécessaire pour fixer son attention, qu'il ne faut plus délibérer si l'orateur doit l'indiquer. Ce plan, aussi indispensable pour composer avec méthode que pour être entendu avec plaisir, est-il mal conçu, obscur, indéterminé? Il y aura dans les preuves une confusion inévitable, une fatigante divagation, et du mouvement sans progrès. Les objets ne seront point nettement séparés; et les raisonnements s'entrechoqueront, au lieu de se prêter une force corrélatrice et un appui réciproque. Plus on creuse son plan, plus on étend son sujet. Des rapports qui paraissaient d'abord assez vastes pour présenter la matière du discours dans toute son étendue, forment à peine une sous-division assez riche, quand on sait généraliser et développer ses idées. Loin donc, loin d'un orateur chrétien ces plans éblouissants par une singularité sophistique, ou par une antithèse stérile, ou par un paradoxe subtil! Loin ces plans qui ne sont ni assez clairs pour être retenus, ni assez importants pour mériter d'être remplis, et qui ne présentent qu'une vaine abstraction sans intérêt! Loin ces plans fondés, ou sur des épithètes sans fécondité, qui n'ouvrent aucune route à l'éloquence, ou sur des aperçus sans étendue, plus propres à servir d'épisode que de partage à une solide instruction! Loin surtout ces sous-divisions correspondantes et symétriques entre les deux parties d'un discours, où elles forment une opposition



puérile, également indigne et d'un Art si noble et d'un Ministère si auguste ! Evitez ces défauts brillants, présentez-moi un plan simple et raisonnable. Vos preuves lumineuses et bien distinctes se graveront aussitôt dans ma mémoire ; et je rendrai à votre éloquence le plus beau de tous les hommages, si je conserve un souvenir profond de ce que j'aurai entendu : car le meilleur sermon est toujours celui que l'auditeur retient le plus aisément.

VII.  
Des plans  
tirés du texte.

Tout orateur qui a des idées à lui, des idées originales, aura des plans neufs et frappants, sans se proposer jamais d'étonner, et par le simple besoin de marquer le but vers lequel l'appelle son génie. Les plans ne sont souvent que singuliers ou bizarres, surtout lorsqu'on veut les tirer du texte du discours. Cette pénible contrainte ne réussit presque jamais dans les sermons de morale. Massillon a calqué la division de son sermon sur la confession, dans lequel on trouve tant de beautés de détail, sur un passage de l'Évangile ; il prend pour texte ce verset de Saint Jean : *Erat multitudo cæcorum, claudorum, et aridorum. Il y avait un grand nombre d'aveugles, de boiteux, et de ceux qui avaient les membres desséchés.* Massillon compare les pécheurs qui environnent les tribunaux de la pénitence, aux malades qui étaient rassemblés sur les bords de la piscine de Jérusalem ; et il montre l'analogie de ces infirmités corporelles avec les abus les plus communs qui rendent les confessions inutiles. *Il y avait des aveugles : défaut de lumière dans l'examen. Il y avait des boiteux : défaut de sincérité dans l'aveu de ses fautes.*

*Il y avait des malades dont les membres étaient desséchés* : défaut de douleur dans le repentir. Cette application est très-ingénieuse sans doute ; mais elle est aussi très-recherchée , et le goût exquis de Massillon n'a succombé que cette seule fois à la tentation de puiser un plan artificiel dans l'analyse de son texte. L'usage qu'il a fait du fameux passage , *Consummatum est* , dans son sermon sur la passion , est plus heureux. Cette interprétation ne lui appartient point : elle avait été développée avant lui dans plusieurs ouvrages ascétiques , d'où il a très-bien fait de la tirer pour la produire au grand jour. Il me semble que la méthode d'adapter le texte au plan ne saurait presque jamais être employée avec succès dans les instructions purement morales , et qu'elle réussit beaucoup mieux dans les mystères , dans les homélies , dans les oraisons funèbres , et dans les panégyriques , où le texte devient étranger au discours quand il n'annonce pas le sujet , et même quand il ne renferme pas , au moins implicitement , la division. Il est aisé de trouver dans l'Écriture Sainte des versets analogues à l'idée principale qu'on veut développer en ce genre ; et on sait toujours gré à l'orateur de ces applications heureuses qui consacrent en quelque sorte le plan qu'il a choisi.

Je regarde comme le modèle d'un plan fécond et heureux d'un sermon , et qui ouvre une belle et vaste carrière à la logique , à l'imagination , à l'éloquence de l'orateur , cette division admirable du discours du père Le Chapelain , pour la profession religieuse de madame la comtesse d'Egmont : « Dans » ce monde distingué qui m'écoute , il est un monde

» qui vous condamne : il est un monde qui vous  
 » plaint : et il est un monde qui vous regrette.  
 » Il est un monde qui vous condamne : et c'est  
 » un monde injuste que je dois confondre. Il est  
 » un monde qui vous plaint : et c'est un monde  
 » aveugle que je dois éclairer. Il est un monde qui  
 » vous regrette : et c'est un monde ami de la vertu  
 » que je dois consoler. Voilà ce qu'on attend de moi,  
 » et ce que vous devez en attendre vous-même. En  
 » trois mots, justifier la sagesse de votre sacrifice  
 » aux yeux du monde injuste qui vous condamne :  
 » ce sera la première partie. Eclairer sur le bonheur  
 » de votre sacrifice le monde aveugle qui vous plaint :  
 » ce sera la seconde partie. Consoler enfin, autant  
 » qu'il est en moi, de l'éternité de votre sacrifice,  
 » le monde raisonnable et chrétien qui vous regrette :  
 » ce sera la troisième partie. C'est à vous, divin Es-  
 » prit, que j'ai recours. Vous êtes l'esprit de force,  
 » l'esprit de lumière, l'esprit de consolation : j'ai  
 » besoin de tous ces dons pour confondre le monde,  
 » pour éclairer le monde, pour consoler le monde.»  
 Le discours est, pour ainsi dire, fait dès qu'un plan  
 si riche est trouvé. L'orateur qui ne saurait pas le  
 remplir serait incapable de le concevoir.

VIII.  
 De la pro-  
 gression du  
 plan.

Mais soit que l'on traite ainsi un sujet moral, soit  
 que l'on exerce son talent sur les mystères, ou sur  
 les panégyriques, dont les sujets vraiment propres à  
 l'éloquence sont en très-petit nombre, il importe tou-  
 jours d'observer dans la distribution du plan une gra-  
 dation marquée, pour assurer ou plutôt pour aug-  
 menter toujours l'intérêt des faits, la progression des

preuves, la force du raisonnement et la véhémence des mouvements oratoires. Il est aussi rare que difficile de faire les deux parties d'un sermon égales en beauté, parce qu'elles n'offrent presque jamais les mêmes ressources à l'imagination de l'orateur. Mais la seconde, si le sujet s'y prête, doit l'emporter sur la première : c'est la méthode de nos grands maîtres. En Italie, au contraire, la seconde partie des sermons n'est comptée pour rien, ne prouve rien, ne conduit à rien ; et elle finit toujours ou presque toujours, sans aucune péroraison éloquente, à moins que l'orateur ne termine son discours par la paraphrase d'un psaume : ce qui est très-beau, et malheureusement aussi très-rare. Cette mauvaise routine d'énoncer un second point, et de le réduire à deux ou trois pages insignifiantes, est l'une des causes de l'infériorité des prédicateurs italiens comparés à nos Orateurs du premier ordre ; car plusieurs d'entr'eux ont beaucoup plus de talent qu'on ne le suppose à Paris : comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Il est manifeste que l'éloquence déchoit toujours quand elle cesse de s'élever : c'est donc au second membre de la division, habilement combiné pour distribuer avec art l'intérêt progressif du sujet, qu'il faut réserver les raisons les plus triomphantes et les sentiments les plus pathétiques. La marche de Cicéron, dont les plans sont très-nets et très-oratoires dans toutes ses harangues, quoiqu'il les énonce rarement dans l'exorde, sa marche, dis-je, est très-favorable à l'accroissement de ses preuves, et l'oblige de se surpasser continuellement par de nouveaux

efforts, à mesure qu'il avance dans les difficultés de sa matière. Ouvrez ses plaidoyers : il nie d'abord le fait qu'on lui oppose ; et ensuite il prouve qu'en le supposant vrai on n'en pourrait rien conclure contre son client. Je me bornerai à citer ici deux exemples frappants de cette excellente méthode. En défendant Archias qui avait été son instituteur, et dont il parle toujours avec l'accent de la piété filiale, Cicéron divise ainsi son discours. « Je prouverai qu'Archias est citoyen romain, et que, s'il ne l'était pas, il serait digne de l'être. » Le plan de la harangue pour Milon n'est pas moins pressant. « Milon, dit-il, n'a point tué Clodius : et s'il l'avait tué, il aurait bien fait. » Il n'est pas donné à l'esprit humain de raisonner avec plus d'ordre et de vigueur en éloquence. Eh ! qu'on ne croie pas que Cicéron procède ainsi par hasard dans quelques occasions particulières ; car dans ses *partitions oratoires*, dans ce dialogue charmant, où ce grand homme subit un examen sur l'éloquence, en répondant à toutes les questions que lui propose son fils sur l'art oratoire, Cicéron en fait un système raisonné ; et il consacre comme une règle fondamentale de l'éloquence du barreau, cette manière de diviser le discours. *Voici*, lui dit-il, *comment vous devez procéder : ou il faut nier le fait qu'on vous oppose ; ou, si vous l'avouez, il faut prouver qu'il n'en résulte point les conséquences que votre adversaire en déduit* (1). J'avoue qu'il est très-rare de

---

(1) *Aut ita consistendum est ut quod obicitur factum neges, aut illud quod factum fateare, neges eam vim habere, atque id esse quod odversarius criminetur.* Parag. 29, 101.

pouvoir suivre cette marche didactique dans nos chaires, où les discussions morales ne sont jamais problématiques, et où la conscience, qui ne ment jamais, ne saurait contester la vérité à ses remords. Mais Bourdaloue oppose souvent cette logique pressante aux excuses ou aux prétextes de la faiblesse et de la mauvaise foi. Plus nous imiterons cette méthode, plus nous approcherons de la perfection.

A toutes ces règles que l'art prescrit pour diriger le plan du discours, hâtons-nous d'ajouter un plan général de composition, dont ne doivent jamais s'écarter les Orateurs, et surtout les Orateurs chrétiens. Quand on entre dans la carrière, le zèle dont on est animé pour le salut des âmes ne fait pas toujours oublier les avantages inséparables des grands succès. Mais souvent aussi un désir aveugle de briller et de plaire coûte la solide gloire qu'on pourrait acquérir si l'on s'abandonnait aux seules impulsions de la piété, qui s'allie si bien avec la sensibilité nécessaire à l'éloquence. Il est à souhaiter, sans doute, que l'on n'aspire qu'à se rendre utile à la Religion, en se condamnant aux travaux effrayants que ce Ministère exige, et dont on ne saurait jamais être dignement récompensé par le vain bruit de la célébrité. Mais si des motifs si élevés et si purs n'agissent point assez puissamment sur votre âme, trop éprise encore de l'attrait ou de l'espoir également trompeur d'une réputation que vos mécomptes vous apprendront tôt ou tard à mieux apprécier, calculez du moins les véritables intérêts de votre amour-propre : et voyez combien ils sont inséparables de l'efficacité apostolique

IX.  
Du tort que  
l'esprit fait à  
l'éloquence.

de vos instructions sacrées. Dans cette carrière, une renommée solide et durable ne peut s'établir que par un auditoire vraiment religieux, et par l'affluence des fidèles qui environnent les chaires chrétiennes. Voilà les suffrages utiles, les seuls suffrages permanents, dont vous deviez vous honorer ! D'ailleurs est-ce donc pour vous que vous exercez le Ministère public de la parole évangélique ? est-ce pour vous, et pour nourrir votre orgueil, que la Religion rassemble ses enfants dans ses temples ? Vous n'oseriez le penser, vous rougiriez au moins de le dire ; mais n'importe, je veux bien un moment ne considérer en vous qu'un orateur. Dites-moi donc : qu'est-ce que l'éloquence ? est-ce le misérable métier d'imiter cet accusé, dont nous parle si énergiquement un ancien poète dans ses satires, *qui balançait devant ses juges avec des antithèses symétriques, les accusations capitales, dont il était chargé* (1) ? Est-ce le secret puéril de combiner de froids jeux de mots, d'arrondir des périodes, de dédaigner la simplicité d'un style naturel, plein de force et d'onction, pour symétriser des phrases obscures et maniérées, et de se tourmenter dans de longues veilles pour faire dégénérer une instruction si sérieuse et si sainte en un vain et sacrilège amusement ? Est-ce donc là l'idée que vous avez conçue de cet Art divin, qui réproûve les ornements frivoles, qui domine les plus nombreuses assemblées, va droit à la conscience, au lieu de s'abaisser à ne parler qu'à l'esprit, et donne à un

---

(1) *Crimina rasis librat in antithetis. Pers. Sat. 1.*

seul homme la plus personnelle et la plus auguste de toutes les souverainetés, un empire absolu sur tous les cœurs, par l'unique puissance de la parole? — Mais la gloire! dites-vous : quoi? vous cherchez la gloire? vous la fuyez. Non, non, l'esprit seul n'est jamais sublime. Ce n'est que par la véhémence des passions, et, si j'ose parler ainsi, par une raison passionnée qu'on peut être éloquent. Comptez tous les orateurs illustres de tous les pays et de tous les siècles : trouverez-vous parmi eux des écrivains ingénieux, diserts, épigrammatiques? Ah! ces hommes immortels se bornaient à émouvoir, à persuader, à faire verser des larmes : et c'est pour avoir toujours été simples qu'ils seront toujours grands. Eh quoi! vous aspirez à leurs triomphes : et vous n'osez pas marcher sur leurs traces! et vous vous abaissez aux dégradantes prétentions d'un rhéteur? et vous comparez, en suppliant qui mendie des suffrages, devant ces mêmes hommes qui devraient trembler au bruit de vos menaces, sous le poids des anathèmes du ciel, en vous conjurant de fléchir son courroux! Relevez-vous donc, hâtez-vous de vous préserver de cette ignominie : soyez éloquent par intérêt si vous ne l'êtes par zèle, au lieu de ne vous montrer qu'un déclamateur par vanité; et croyez hardiment que le moyen le plus sûr de bien prêcher pour soi, c'est de prêcher utilement pour les autres.

L'esprit plaît dans une épigramme ou dans une chanson. Mais dans la chaire, l'esprit à prétention est une espèce de miniature placée trop haut pour sa perspective optique; il n'y produit jamais de grands

X.  
De l'exorde.



effets sur une nombreuse assemblée : et la vraie éloquence proscrit toutes les pensées trop fines ou trop recherchées pour être saisies par le peuple. Eh ! qu'est-ce en effet qu'un trait brillant pour émouvoir ou pour échauffer une multitude qui ne présente d'abord à l'orateur qu'une masse immobile qui bien loin de partager les sentiments de celui qui parle ou de lui prodiguer de l'intérêt, lui accorde à peine une froide et vague attention ? Le début d'un discours doit être simple et modeste pour concilier au prédicateur la bienveillance de l'auditoire. L'exorde mérite cependant d'être travaillé avec beaucoup de soin. La doctrine et l'exemple des maîtres de l'art avertissent de s'y restreindre au développement d'une seule idée principale qui découvre et qui fixe toute l'étendue de l'*argument oratoire*, ou de la matière qu'on veut traiter. C'est là qu'au moment même où elle est annoncée, les points de vue de l'orateur sont indiqués sans occuper trop d'espace ; que les germes du plan se hâtent de paraître comme l'explication naturelle et nécessaire du sujet ; qu'une logique de raison plutôt que de raisonnement règle le choix des rapports auxquels le Ministre de la parole préfère de se borner : en mettant à l'écart tous ceux qui seraient communs, vagues, abstraits, ou stériles : et en circonscrivant le discours avec autant de discernement et d'exactitude que de clarté et de précision ; et qu'enfin des principes lumineux annoncent par d'importants résultats les méditations profondes d'un Orateur qui a beaucoup réfléchi, et qui ajoute l'empire du talent à l'autorité de son Ministère pour captiver

l'attention d'une assemblée nombreuse qu'il associe à toutes ses pensées, en lui présentant un si grand intérêt. Tel est l'art de Bossuet, quand, pour frapper vivement les esprits, il dit, en commençant l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, « qu'il veut dans » un seul malheur déplorer toutes les calamités du » genre humain, et dans une seule mort, faire voir » la mort et le néant de toutes les grandeurs humai- » nes. » Tout ce qui ne prépare point aux principaux objets d'un discours est inutile dans un exorde. Écartons donc de cette partition oratoire les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs, et même les images et les métaphores ambitieuses; car, *il ne faut*, dit l'orateur romain, *employer alors les mots, que dans leur sens le plus usité : de peur que le discours ne paraisse travaillé avec trop d'apprêt* (1). Marchons au but par le plus court chemin : tout doit être ici approprié au sujet, puisque, selon l'expression de Cicéron, l'exorde n'en est que l'*avenue* (2). N'imitons point ces prolixes rhéteurs, qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent et se retournent dans tous les sens, comme un voyageur qui ne connaît pas sa route, et laissent l'auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter. L'exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet et le dessein du discours.

---

(1) *In exordiendâ causâ servandum est ut usitata sit verborum consuetudo, ut non apparata oratio esse videatur. Ad Herennium, lib. 1, 7.*

(2) *Aditus ad causam. Brutus.*

XI.  
De l'exposition  
du sujet.

A peine le sujet est-il exposé qu'il faut se hâter de le bien définir. Cette précaution est surtout nécessaire quand on traite des questions abstraites, telles que *la providence, la vérité, la conscience*. etc.; et on est sûr d'errer dans des spéculations vagues, si l'on néglige de se fixer d'abord par des notions précises. Il est dangereux sans doute de vouloir trop s'élever dans ces morceaux préparatoires; et l'expérience apprend tous les jours à se méfier de la prétention des débuts éloquents. Il est néanmoins nécessaire, comme je l'ai déjà observé, d'intéresser fortement l'attention d'une assemblée distraite; et je ne vois pas que l'on viole les règles de l'art en frappant l'auditeur par un trait soudain qui le sépare de ses propres pensées, en le mettant à la suite et à la merci de l'homme éloquent qui le captive et le domine, pourvu que cette brusque émotion ne trompe point son attente, et que le triomphe de l'orateur aille toujours en croissant. « Je veux, dit Montaigne, » des discours qui donnent la première charge dans » le plus fort du doute, je cherche des raisons bonnes » et fermes, d'arrivée. » Montaigne a raison. Rien n'est plus important et plus difficile que de s'emparer de ses auditeurs, de les réunir promptement à soi, et d'entrer dans son sujet par un mouvement qui puisse les frapper, au lieu de laisser hésiter leur intérêt et divaguer leur imagination. Dans sa tragédie de la Troade, Sénèque ouvre la première scène par un monologue sublime. Trois vers lui suffisent pour émouvoir tous les cœurs. On aperçoit dans le lointain la ville de Troie consumée par les flammes. A la vue

d'un spectacle si analogue à son triste sort, Hécube chargée de fers, seule sur le théâtre, prononce en soupirant ces éloquents paroles (1) : « Vous, potens » tats, qui vous fiez à votre puissance ; vous qui » dominez sur une Cour nombreuse ; vous qui ne » craignez point l'inconstante faveur des Dieux ; et » vous aussi qui vous livrez au sommeil si doux de » la prospérité, regardez Hécube, et contemplez » Troie ! » Qui ne rentre alors en soi-même ! qui échappe à l'effroi d'un pareil contraste, et en regardant le ciel ne réfléchit pas du moins sur l'incertitude et sur les dangers de sa destinée ? C'est ainsi qu'un grand Orateur doit profiter de tout ce qui l'environne, pour intéresser et s'associer le cœur humain. C'est ainsi qu'il est beau d'enrichir le commencement d'un discours ; mais je ne puis trop répéter qu'il faut que la suite soit digne d'être écoutée, quand on a élevé son auditoire à cette hauteur.

Nous arrivons ici au moment du travail, où le talent de l'orateur va se montrer, et déployer tous les charmes qui lui sont propres. C'est cette propagation continuelle des grandes idées, et des sentiments analogues, qui se suivent, s'engendrent, s'appellent et s'enchaînent mutuellement : c'est elle

XII.  
De la propagation des idées.

---

(1) *Quicumque regno fudit, et magnâ potens  
Dominatur aulâ, nec leves metuit deos,  
Animumque rebus credulum lætis dedit,  
Me videat et te, Troja !.....*

Toute la force et la sublimité de ce trait poétique sont dans ces derniers mots, que l'incendie visible de Troie rend si énergiques : *Me videat et te, Troja !*

qui caractérise les compositions oratoires; c'est le bel art de former le tissu du style, et d'avancer sans cesse sur la même ligne tracée par le fil des conceptions progressives, qui donne de la rapidité au discours, du nerf à l'éloquence, de la grâce aux transitions, et tout l'intérêt du dialogue le plus entraînant à un monologue continu, mais toujours varié, et qui lie enfin, comme dans un seul faisceau, des réflexions privées de connexion et de suite, qu'on verrait languir sans mouvement et sans vie, si elles étaient incohérentes ou isolées. Le progrès qui soutient la marche de chaque période est l'image naturelle des élans qui doivent animer d'un bout à l'autre les compositions Oratoires; d'où il résulte qu'il n'appartient qu'aux pensées vastes et fécondes de rendre un écrivain éloquent. Les phrases incisives, les idées accessoires, les comparaisons descriptives, les définitions ingénieuses, la prétention de faire effet, ou de surprendre à chaque mot, enfin le luxe de l'esprit n'enrichissent point un orateur : tout ce qui l'arrête dans sa course le gêne et l'appauvrit. Qu'il évite donc, comme les plus dangereux écueils de son talent, ces saillies séduisantes qui ralentiraient son impétuosité et son ardeur. Qu'il retranche sans pitié de ses productions cet amas de fleurs qui étouffent l'éloquence au lieu de l'embellir; et qu'il se précipite avec force, plutôt qu'avec toutes ces convulsions de rhéteur, vers son but principal, sans regretter jamais les sacrifices apparents qu'il fera sur sa route. *Qu'est-ce en effet, dit Cicéron, qu'est-ce donc que l'éloquence, si ce n'est le mouvement continu de*

*l'âme*? (1) Si l'auditeur se retrouve sans cesse à la même place; s'il aperçoit la langueur de l'amplification, les variantes des idées, le pléonasme des énumérations, enfin le jeu de la phrase, ce n'est plus un orateur véhément qu'il admire avec transport, c'est un déclamateur fleuri, dont il se détache à chaque instant, qu'il juge avec rigueur, et qu'il écoute sans intérêt.

Il ne l'écoute, il ne le suit même pas long-temps : il fait aussi, comme l'Orateur, des réflexions oiseuses sur chaque mot : il a d'autant plus d'objections et de critiques à lui opposer qu'il ne peut pas l'interrompre : il perd sans cesse de vue le fil du discours, au milieu de ces écarts d'un rhéteur qui cherche à briller, tandis que son sujet languit énérvé par tant d'esprit, sans chaleur, sans couleur et sans vie. L'Assemblée, fatiguée de cette surabondance de paroles, sent à chaque instant son attention rebutée se lasser et mourir. Ah! si vous sçaviez être éloquent, faux bel esprit, qui le glacez par vos assoupissantes antithèses, il n'aurait pas la liberté de se distraire : il partagerait vos émotions : il pressentirait tout ce que vous allez dire ; il croirait découvrir lui-même les raisons simples et frappantes que vous lui présenteriez, composer en quelque sorte avec vous un discours qui lui raconterait et lui développerait si fidèlement ses sentiments les plus intimes : sa satisfaction serait à son comble, ainsi que votre gloire ; et vous éprouveriez que c'est toujours le charme de

---

(1) *Quid aliud est eloquentia, nisi motus animæ continuus ?*  
Cicer. Orator.

celui qui écoute qui assure le triomphe de celui qui parle. « Un habile appréciateur de l'Art Oratoire, » dit Cicéron, que je traduis ici fidèlement, n'a » pas besoin d'entendre un Orateur pour juger du » mérite de son éloquence, Il passe ; et sans s'ar- » rêter, sans prêter attention, il voit d'un coup-d'œil » les juges qui tournent la tête de côté et d'autre, » bâillent, ou conversent entr'eux, envoient et ren- » voient s'informer à chaque moment, s'il n'est pas » temps encore de finir l'Audience, et de congédier » le suppliant. C'en est assez pour lui : il comprend » aussi-tôt que la Cause n'est point plaidée par un » homme éloquent qui sache se rendre maître de » tous les esprits, comme un joueur de luth gou- » verne à son gré les sons qu'il veut tirer des cordes » d'un instrument. Mais, s'il aperçoit, au contraire, » en passant, ces mêmes juges attentifs, la tête haute, » le regard fixe, et paraissant frappés d'admiration » pour celui qui parle, comme un oiseau s'incline » absorbé dans le charme d'une douce et ravissante » harmonie ; s'il voit sur-tout les spectateurs, écouter » avec cette même admiration un discours qui les » tient, pour ainsi dire, en extase, se dresser pour » mieux observer l'impression qu'il produit sur l'es- » prit des juges ; et, ce qui est encore plus tran- » chant, s'il voit toute l'Assemblée entraînée tour-à- » tour, de la terreur à la pitié, de l'amour à la » haine, et je ne sais quel mouvement involontaire » agiter tout-à-coup les esprits par un redoublement » de véhémence.... Ah ! si comme je l'ai dit d'abord, » il aperçoit en passant de pareils effets oratoires, il

» ne lui en faut pas davantage : il n'a plus besoin de  
 » rien entendre pour asseoir son jugement : il com-  
 » prend, il décide avec certitude, que la cause est  
 » plaidée dans ce tribunal par un Orateur du pre-  
 » mier ordre ; et que l'Éloquence y fait son œuvre,  
 » au plus haut degré de perfection (1) ».

Le Barreau est une excellente école pour appren-  
 dre à donner aux idées cette propagation Oratoire ,  
 qui est l'un des plus difficiles secrets de l'Art. J'ai  
 suivi les Audiences du Palais : j'y ai entendu quelques  
 Avocats assez éloquents, et un bien plus grand nom-  
 bre de ces rhéteurs diserts que Cicéron appelait,  
*non pas des Orateurs, mais des ouvriers exercés à*  
*une grande volubilité de langue* (2), J'avoue cepen-  
 dant que j'y ai quelquefois admiré des Avocats,  
 d'ailleurs fort médiocres, qui me surprenaient par  
 un singulier talent de distribuer parfaitement leurs  
 plaidoyers, de disposer les preuves avec méthode,

XIII.  
 De l'élo-  
 quence du bar-  
 reau.

---

(1) *Itaque intelligens dicendi existimator non assidens et attentè audiens, sed uno adspectu et præteriens de oratore sæpè/judicat. Videt oscitantem judicem, loquantem cum altero, non nunquam etiam circumstantem, mittentem ad horam quæsitorem ut dimittat rogantem: intelligit oratorem in eâ causâ non adesse qui possit animis judicem admovere orationem tanquam fidibus manum. Idem si præteriens adspexerit erectos intuentes judices, ut avem cantu aliquo, sic illos viderit oratione quasi suspensos teneri; aut id quod maximè opus est, misericordiâ, odio, motu animi aliquo perturbatos esse vehementiùs: ea si præteriens, ut dixi, adspexerit, si nihil audierit, tamen oratorem versari in illo judicio, et opus oratorum fieri aut perfectum jam esse profectò intelliget. Brutus, 54, 200.*

(2) *Non oratores, sed operarios linguâ celeri et exercitatâ, Brutus, 18, 83.*



et de donner une progression soutenue au raisonnement. Ce mérite oratoire, aussi commun au barreau qu'il est rare par-tout ailleurs, y est aussi beaucoup moins remarqué : soit parce qu'il est réservé aux gens de l'Art d'en sentir tout le prix dans le développement d'un discours : soit parce que la force des arguments étant plus graduée dans les discussions juridiques, il suffit de se conformer à l'ordre naturel des *Moyens* pour les exposer avec avantage dans la défense d'une Cause qui trace elle-même la route de l'Orateur. Il n'en est pas ainsi des discours de morale, où la distribution des preuves étant du seul domaine du goût, tout appartient au raisonnement et rien au sujet, qu'il est si important et si difficile de développer avec une progression toujours croissante. Toute question de Droit, au contraire, étant fondée sur des faits successifs, devient pour ainsi dire historique, et présente d'elle-même à l'Orateur un commencement, un milieu et une fin, qu'il ne pourrait déplacer et confondre, sans en être aussitôt averti par l'impossibilité de rendre sa Cause claire et intelligible.

On trouve encore au Barreau des esprits très-distingués et d'excellents logiciens ; mais on s'y plaint depuis long-temps, et avec raison, d'une triste décadence. L'homme qui s'est acquis le plus de gloire dans ce siècle, en y exerçant les fonctions du Ministère public, M. le chancelier d'Aguesseau, est regardé universellement comme un dialecticien exact et lumineux, un jurisconsulte profond, un écrivain élégant et correct. Voilà son vrai mérite littéraire !

Il me semble que la voix publique ne lui accorde pas, à beaucoup près, la même supériorité comme Orateur. Il ne fut jamais éloquent, quoiqu'il ait traité plusieurs sujets susceptibles de la plus haute éloquence. Sa célébrité oratoire, comme toutes les réputations de ce genre au Palais, ne pouvait et ne devait pas lui survivre. Il est vrai que ce grand Magistrat n'était pas placé dans son véritable talent, et n'en avait même pas encore toute la vigueur quand il exerçait le beau Ministère d'Avocat-Général; et il y aurait de l'injustice à ne juger un écrivain de cet ordre, très-grand littérateur, très-recommandable ami des Lettres, que sur les discours et les plaidoyers qui furent les premières productions de sa jeunesse.

En général, les Avocats ne travaillent point assez leurs Causes, ou du moins leurs Mémoires et les plaidoyeries qu'ils écrivent. Ils parlent devant un parterre trop éclairé, ou trop indulgent, et ils en abusent. Ils ont quelquefois de la fécondité, jamais de la véhémence; et plusieurs d'entr'eux sacrifient la gloire à la vanité, en prolongeant leurs allocutions pour remplir plus long-temps ou plus souvent les Audiences auxquelles le Public assiste. Mais il ne suffit pas de se montrer, il faut être admiré quand on veut devenir célèbre. Aussi ne sçaurait-on se dissimuler que les Gens de Lettres, accoutumés à écrire avec plus de soin, ont une supériorité marquée sur les Avocats, toutes les fois qu'ils partagent leurs fonctions. Ce n'est en effet ni Le Maître, ni Patru, qui occupent le premier rang au Barreau français. Cet honneur est réservé à Péliſson, qui sçut mériter

une gloire immortelle, en composant ses Mémoires pour le surintendant Fouquet ; il appartient sur-tout à ce fameux Antoine Arnauld, qui se signala dans la controverse, en forme juridique, par son chef-d'œuvre sur *la perpétuité de la foi* (1), dont on ne

---

(1) Arnauld composa ce chef-d'œuvre pour réfuter les trois ministres protestants Claude, Blondel et Aubertin, qui ne purent lui opposer rien de raisonnable. Voici avec quelle généreuse modestie l'auteur d'un si étonnant ouvrage avoue, ou plutôt apprend lui-même à ses lecteurs, qui sans, lui n'en auraient jamais rien su, qu'il en doit la première conception à quelques lignes de Bellarmin, dont il ne voudrait paraître que le simple commentateur. Le Cardinal Bellarmin, dit-il à la fin de sa préface, digne « des plus grands éloges, emploie l'argument de la perpétuité de la « foi, appliqué par les Jésuites aux controverses avec les Reli-  
« gionnaires, plus particulièrement contre les Calvinistes sur l'E-  
« charistie, et en fait un de ces arguments généraux qu'il expose  
« dans le troisième livre de ses Controverses, chap. 8 ». Pour  
reconnaître, dit-il, que notre doctrine n'est point une invention nouvelle, mais que c'est l'ancienne foi de l'Eglise, il suffit de considérer l'accord des Grecs, sur ce point, avec l'Eglise Romaine ; car il y a plus de dix siècles que les Grecs se sont séparés de nous : ce qui les aurait empêchés de recevoir de nouvelles opinions de l'Eglise Latine, et cependant ils n'ont jamais eu sur ce point aucun différend avec les Latins, et ils n'en ont point encore, etc. « On  
« peut juger par la manière dont ce savant cardinal propose cet  
« argument, de l'utilité qu'il y a de développer et de mettre dans  
« toute leur force certaines preuves qui demeurent obscurcies dans  
« les livres..... Mais comme Bellarmin se contente de l'indiquer,  
« il le propose d'une manière qui frappe trop peu. Il ne parle que  
« des Grecs, et il pouvait parler de toutes les autres communions  
« qui étaient séparées de l'Eglise Romaine long-temps avant les  
« Grecs..... En discutant à-la-fois tous les points controversés, il  
« n'a pas pu traiter chaque preuve avec la même étendue, et la  
« même force qu'elles peuvent avoir dans les écrits appliqués à  
« chaque preuve en particulier. C'est proprement ce qu'on a eu

sçaurait trop admirer le style, l'éloquence du raisonnement, l'érudition et la dialectique. Arnauld composa ces trois volumes *in-4°*. pour développer et pour démontrer une seule phrase du cardinal Bellarmin : et il en fit dans sa préface un aveu d'autant plus noble, qu'on eût ignoré à jamais, sans lui, qu'il étoit redevable à un Jésuite de l'idée très-lumineuse de son ouvrage. Mais il ne dut qu'à son seul génie le choix d'un autre sujet dans lequel il a surpassé tous les Orateurs du Barreau : je veux dire son invincible *Apologie des Catholiques d'Angleterre*, accusés d'une conspiration contre le roi Charles II, en 1678. Lisez cette éloquente discussion. Que de larmes Arnauld vous fera répandre sur la mort du vertueux vicomte de Stafford? Orateur sans chercher à l'être, il ne paraît pas se proposer de vous émouvoir; mais, par le simple récit des faits, par la seule dialectique, par les dépositions des témoins sur lesquelles les catholiques furent condam-

---

« dessein de faire de cet argument de Bellarmin, et que l'on pour-  
 « ra faire encore, tant de lui que d'autres écrivains catholiques,  
 « en leur laissant de bon cœur la gloire de les avoir trouvés les  
 « premiers : et en reconnaissant que l'on ne fait que marcher sur  
 « leurs pas et suivre leurs pensées ».

J'invite les Orateurs de la chaire et du barreau à lire cet ouvrage, dans lequel un article de foi devient pour ainsi dire une simple question de fait. Ils y trouveront, ainsi que dans les autres chefs-d'œuvre de Port-Royal, en ce genre, tels que *l'Unité de l'Eglise*, *les Préjugés légitimes*, *les Calvinistes convaincus de schisme*, etc. l'art de la dialectique dans toutes sa perfection, et la véritable manière de prouver et de démontrer un fait, avec une force de raisonnement qui est la véritable éloquence polémique, et qu'il n'est pas possible de porter plus loin.

nés, il prouve péremptoirement leur innocence : il vous attendrit sur le sort des infortunés dont il raconte les désastres : il remue votre sensibilité, par le seul ressort de l'évidence, qu'il a sçu rendre pathétique ; et il rend exécration pour toujours la mémoire du fameux Ouatès, qui inventa cette absurde calomnie. Jamais on n'a porté plus loin la démonstration morale ; et il ne faut point oublier, en l'honneur du défenseur officieux qui s'est tant illustré par une pareille apologie, que dans cet ouvrage, malgré les plus violentes préventions du jansénisme, Arnauld justifie victorieusement les Jésuites qu'il déteste, et qui devenus à leur insçu les Clients de leur antagoniste le plus redoutable, durent être bien étonnés de l'entendre plaider leur Cause, avec un zèle aussi généreux que touchant : bienfait dans lequel ils furent forcés d'admirer la plus sublime des vengeances !

Il serait à désirer sans doute que ce célèbre Arnauld, si injustement préféré par Boileau à tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dans l'accès de la plus aveugle admiration que l'esprit de parti puisse inspirer, eût toujours traité des questions aussi propres à faire triompher son génie. Ce fameux chef de l'École de Port-Royal n'avait pas encore atteint sa vingt-huitième année, lorsque Descartes le consulta, *comme l'homme du siècle*, disait-il, sur ses *Méditations Physiques*, et proclama lui-même dans ses lettres la prééminence de ses talents en tout genre. Il était né avec un esprit guerrier. On disait de lui, comme du docte Pétau jésuite, qu'il n'écrivait jamais que pour critiquer ou réfuter les livres

d'autrui. Il ne composa guère en effet que des ouvrages polémiques ; mais il aurait pu être compté parmi les plus grands Orateurs, comme il le fut parmi les premiers Controversistes de son siècle. On sçait qu'il fut un grammairien très-profond, et qu'il égala, pour le moins, en métaphysique, ce même Mallebranche, qui, malgré ses erreurs en physique et ses hypothèses idéales, conserve et mérite encore, par le charme très-attachant de son style, et par l'intérêt qu'il répand sur les matières les plus sèches ou les plus abstraites, la réputation d'être le premier de nos écrivains dans le genre de la philosophie. Ce même Arnauld, que Racine révérait et consultait comme le juge dont il ambitionnait le plus le suffrage, était également l'oracle de Boileau dans toutes les questions de grammaire, de poésie et de goût. Après lui être resté courageusement fidèle durant sa longue disgrâce, Despréaux se montrant, à son sujet, plus hardi que juste, et oubliant le génie si dominant de Bossuet qui venait de descendre au tombeau, osa rendre encore à cet illustre proscrit, mort alors depuis dix ans, cet étonnant hommage, jusques dans l'épithaphe de Bourdaloue.

Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France  
Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

Cette digression sur le *Grand Arnauld* ne m'a point éloigné de l'éloquence judiciaire qui est ici l'objet de mes observations. Il a marqué tous ses pas dans cette carrière, par des monuments durables : il a prouvé que sans traiter des questions d'Etat, comme les Anciens, on peut s'élever dans le genre

XIV.  
De Cicéron.

délibératif, au ton d'une véritable éloquence. On prétendrait donc bien vainement excuser la distance infinie qu'on trouve entre les avocats du Barreau français et les orateurs du Sénat romain, par la différence des intérêts qui leur ont été confiés. Cicéron a eu quelquefois la gloire d'être le défenseur, et même le sauveur de la République, j'en conviens; mais ne soutenait-il pas plus souvent aussi des Causes beaucoup moins importantes; et la plus grande partie de ses plaidoyers n'est-elle pas consacrée aux affaires quelquefois obscures de ses concitoyens? N'a-t-il pas même défendu scandaleusement de très-mauvais procès: tels que celui de Popilius Léna, lequel le réfuta ensuite, ou plutôt l'en punit d'une manière si infâme, en devenant lui-même son assassin, lorsque Marc-Antoine, qui venait de proscrire ce grand homme, alla lui choisir un bourreau parmi ses propres Clients? Et le célèbre Père Porée, qui, ainsi que son digne émule, M. Le Beau, fut bien plus excellent professeur que grand écrivain, n'avait-il pas imaginé une très-ingénieuse méthode de former le goût, et d'exciter l'émulation de ses Ecoliers, en donnant habituellement pour sujet de composition, à l'élite de sa Classe, la réfutation des plaidoyers de Cicéron, sans autre secours que la faiblesse de ses Moyens de défense, et sans autres armes que celles qu'il fournit contre lui-même? Ces habiles maîtres faisaient mieux approfondir ainsi l'étude de ses ouvrages, pour suppléer aux répliques de son éloquent adversaire Hortensius, qui, heureusement pour la gloire du prince de l'éloquence Romaine, ne sont point parvenues à la postérité.

Il est donc constant que ce grand Orateur, toujours éloquent devant le préteur comme dans la tribune aux harangues, n'avait pas besoin d'une Cause liée aux destins de Rome pour déployer toutes les richesses de son talent; et qu'il était même souvent plus éloquent lorsqu'il plaidait au milieu du peuple, que lorsqu'il parlait en présence de César. Sa harangue pour Ligarius est écrite, il est vrai, d'un style enchanteur; mais elle est bien loin d'être estimée comme l'un de ses discours du premier ordre. Cicéron y demande la vie de Ligarius à un usurpateur, comme s'il implorait la clémence d'un souverain légitime. Les éloges qu'il prodigue adroitement à César dans son ingénieuse péroration semblent justifier les reproches dont l'accabla le stoïcien Brutus, après la mort du dictateur, dans cette fameuse lettre où cet austère Republicain l'accuse de flatter basement Octave, et qui est comptée avec raison parmi les chefs-d'œuvre de l'Antiquité. C'est dans les *Verrines*, c'est dans les *Catilinaires*, c'est dans la seconde *Philippique*, c'est dans les pérorations de tous ses plaidoyers, c'est dans ses traités immortels qui ont pour titres, *l'Orateur, de l'Orateur, et des Orateurs illustres*, qu'on trouve toute l'éloquence de Cicéron, disons mieux, la mesure de l'Eloquence antique elle-même. Pour mieux accabler les ennemis de sa Patrie, qu'il traduit dans les tribunaux, c'est toujours aux adversaires qu'il poursuit, c'est à Marc-Antoine, à Verrès, à Catilina, que Cicéron adresse la parole devant les juges; et la véhémence de ce style direct rend chacune de ses *Actions* juridiques un véritable



pugilat oratoire. Tous ces écrits classiques doivent être le manuel des Orateurs Chrétiens. La rapidité avec laquelle il composait ces admirables discours, malgré la multitude et l'importance des affaires dont il était surchargé, ne l'empêchait point de donner à son langage une si rare et si désespérante perfection, qu'il est aussi aisé d'entendre ses harangues, que difficile d'en reproduire le charme inexprimable, en les transportant dans notre Langue. Il est vrai qu'il serait peut-être également impossible à Cicéron et à Démosthène lui-même de traduire dans leurs beaux et riches idiômes, notre incomparable Bossuet, sans lui rien faire perdre de son originalité, de sa verve, de ses inventions de style, de son énergie, de sa sublime simplicité et de sa prodigieuse magnificence.

Les étonnans exemples de fécondité que nous offrent les dernières compositions de l'Orateur Romain prouvent évidemment que nos Avocats ne sauraient justifier la négligence de leur élocution, par les travaux ou par les distractions inévitables de leur état. Non certes ce n'est pas le temps seul qui leur manque pour écrire avec tant de perfection : c'est le talent, c'est le goût, c'est l'inspiration du génie. Ce fut dans un intervalle bien court, et pendant les orages continuels d'une guerre civile que Cicéron publia tous ses fameux plaidoyers contre Marc-Antoine, qu'on appelle les *Philippiques*. On se prosterne d'admiration, quand on rapproche la sublimité et la célérité d'une composition si vaste, et si complètement finie ; et l'on ne conçoit pas qu'il ait pu conserver assez de liberté d'esprit, après la mort

de César, pour entreprendre et pour achever, en si peu de temps, dans la soixante-quatrième et dernière année de sa vie, la Collection unique en ce genre d'éloquence, des quatorze discours sur la même Cause, par lesquels il termina si glorieusement sa carrière. Son courage y parut agrandir encore son talent. Jamais il n'approcha de plus près, de l'énergie et de la véhémence de Démosthène. Aussi son triomphe devint-il son arrêt de mort; et Marc-Antoine, Triumvir, sentit si bien l'impossibilité de se défendre contre un tel Accusateur, qu'il ne lui répondit, qu'en forçant la main lâche d'Octave son complice à souscrire l'ordre d'assassiner Cicéron.

Brutus, dont le goût était aussi sévère que la morale, désapprouvait néanmoins dans les harangues de l'Orateur Romain cette inépuisable fécondité, cette abondance stérile, quoique toujours élégante et harmonieuse, ce luxe ou cette richesse d'expressions et d'images, qui énervent peut-être quelquefois sa vigueur; et il disait à Cicéron lui-même que son éloquence manquait de *reins*. L'impartiale postérité a pensé comme Brutus.

Ce ne fut point sans doute par un principe de goût, mais par la crainte trop bien fondée qu'Auguste ne se souvînt encore qu'Octave avait sacrifié honteusement aux Triumvirs ses collègues, son bienfaiteur Cicéron, que Virgile et Horace eurent la lâcheté de ne nommer jamais, dans leurs poésies, cet Orateur aussi célèbre aujourd'hui que Rome elle-même. Virgile sur-tout!.... Ah! comment Virgile a-t-il pu l'oublier ensolemnisant la gloire du peuple

romain? L'assassin de Cicéron régnait! Et quoiqu'Auguste eût assez d'esprit et de pudeur pour dire à ses propres neveux, quand il les surprit lisant les *Philippiques*, qu'ils avaient bien raison d'admirer ces plaidoyers, et que Cicéron avait été un grand citoyen, Virgile ne croya t pas sans doute à la clémence des remords, n'osa jamais rappeler ce nom accusateur dans ses écrits; et le poète courtisan n'hésita point de sacrifier aux dangereuses réminiscences d'Octave, devenu souverain de son Pays, l'un des plus beaux titres de gloire de sa Patrie, en accordant aux Orateurs de la Grèce la supériorité de l'éloquence sur le consul de Rome : *Orabunt alii meliùs causas*, etc.

XV.  
De Démosthène.

Malgré l'adulation ou l'affirmation de Virgile, les gens de Lettres n'ont point encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène. Ces deux Orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et dans l'opinion de plusieurs Rhéteurs, à-peu-près, sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival, en littérature et en philosophie. Mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'Éloquence : il le regardait lui-même comme son Maître : il le louait avec tout l'enthousiasme de la plus haute admiration : il traduisait ses ouvrages; et si ces traductions officieuses étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable qu'en lui rendant un service trop généreux, Cicéron se serait placé lui-même pour toujours au-dessous de Démosthène. C'est lui-même qui nous autorise à le croire, par l'éloge le plus accompli que puisse faire d'un Orateur l'exaltation du ravissement.

C'est lui, c'est Cicéron qui trouve dans Démosthène, non-seulement un Orateur parfait, mais encore toute la perfection de l'Art et le beau idéal du genre Oratoire. *Rien, dit-il, rien ne manque à Démosthène. Il ne me laisse absolument rien à désirer : il n'a de rivaux dans aucune partie de son Art. Il remplit, ajoute-t-il, l'idée que je me suis formée de l'Éloquence ; et il atteint le degré de perfection que j'imagine* (1).

C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvements Oratoires, qui caractérisent l'éloquence de l'Orateur Athénien : il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que les élans impétueux d'une âme ardente ; il parle, non comme un écrivain élégant qui veut être admiré, mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente, et dans lequel la haine de la tyrannie concentre et exaspère toutes ses facultés ; comme un Citoyen accablé ou menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir la fougue de son indignation contre les ennemis de sa Patrie. L'audace de son style se compose de l'emploi, de l'alliance, ou de la simplicité hardie et pittoresque de ses expressions ; et, s'il ose se montrer familier,

---

(1) *Recordor me longe omnibus unum anteferre Demosthenem, qui vim accomodarit ad eam quam sentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipse agnoverim. Orator, n° 23. Unus eminet inter omnes, in omni genere dicendi. Orator, n° 104. Planè quidem perfectum, et cui nihil admodum desit, Demosthenem facile dixeris. Brutus seu de claris Oratoribus, n° 35.*

il devient sublime. Son ascendant est irrésistible, et l'empire tout-puissant de l'Evidence sur l'esprit humain est dans sa bouche. Tout cède devant lui à la domination de ses paroles : et sa langue conquérante s'enrichit des trésors inépuisables de sa verve et de son imagination. *Que serait-ce*, disait Eschine, son rival, aux jeunes Athéniens qui, n'ayant pu entendre sa foudroyante harangue sur *la Couronne*, la déclamaient devant lui avec l'accent et les transports de l'enthousiasme, *que serait-ce donc*, leur disait-il, *si vous eussiez entendu le Monstre lui-même*? C'est l'athlète de la raison ; il la défend de toutes les forces de son âme et de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugué à-la-fois ses Auditeurs, ses Adversaires, ses Juges ; il ne paraît point chercher à vous attendrir : écoutez-le cependant et vous pleurerez par réflexion. Il accable ses Concitoyens de reproches ; mais alors il n'est que le précurseur et l'interprète de leurs remords. Réfute-t-il un argument ? il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaitra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe ? Ce n'est plus un Orateur qui parle : c'est un Général, c'est un Roi, c'est le Prophète de l'Histoire, c'est l'Ange tutélaire de sa Patrie ; et quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'Esclavage, on croit entendre retentir au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le Tyran.

On admire, depuis plus de deux mille ans, et avec toute raison, les *Philippiques* de Démosthène, et sa fameuse harangue *pour la Couronne*, en faveur

de Ctésiphon (1); mais il me semble que les gens de Lettres et les Orateurs chrétiens lisent trop peu ses autres Ouvrages, son discours *sur la Paix*, sa première et sa seconde *Olinthiaque*, sa harangue de la *Chersonèse*, et plusieurs autres chefs-d'œuvre véritablement dignes de sa renommée. C'est dans ces écrits trop négligés par les Prédicateurs, et qui semblent même inutiles à la réputation de Démosthène, puisqu'on ne lui en tient aucun compte, c'est là que l'on pourrait trouver des titres suffisants pour justifier sa gloire, si toutes ses autres productions Ora-toires étaient inconnues. Bornons-nous à en citer ici un seul trait. Les ennemis de Démosthène, (c'étaient, à l'exception d'Eschine, quelques écrivains sans talents, qui osaient se croire ses rivaux, parce qu'ils faisaient dans Athènes le métier de sophistes), tous ces envieux détracteurs de Démosthène, dis-je, l'accusaient de chercher plutôt dans ses discours les applaudissements de la multitude que l'utilité publique.

---

(1) « Boileau ne pouvait se lasser d'admirer l'Oraison de Démosthène, *pro Coronâ*. C'étoit, selon lui, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. *Toutes les fois que je la lis*, disait-il, *je voudrais n'avoir jamais écrit*. Un de ses amis lui dit un jour : Ah ! Monsieur, je lis maintenant un auteur qui est bien mon homme : c'est Démosthène. *Si c'est votre homme* ; lui répondit Des-préaux, *ce n'est pas le mien*. Comment l'entendez-vous donc, lui répliqua son ami ? *C'est qu'il me fait tomber la plume des mains*. » Lettres de Boileau à Brossette tome III, page 212.

Or si la lecture de Démosthène inspirait un tel découragement à un si grand poète, quelle impression ne doit donc pas faire son éloquence sur l'esprit d'un orateur qui sçait aussi en apprécier le prodigieux mérite, et peut se croire d'autant plus obligé de s'en rapprocher qu'il parcourt la même carrière ?

Ce grand homme fier de sa conscience, outragé longtemps sans se plaindre, daigna enfin exercer envers eux la suprême justice du génie, pour confondre à jamais leurs insolentes clameurs, en présence de tout le Peuple Athénien; et voici ce qu'il leur dit dans sa harangue *de la Chersonèse*. « Je suis tellement éloigné de regarder tous ces vils rhéteurs comme des » citoyens dignes de leur Patrie, que si quelqu'un » me disait en ce moment : Et toi, Démosthène, » quels services as-tu rendu à la République? Ô » Athéniens! je ne parlerais ici ni des dépenses que » j'ai faites pour mes Concitoyens dans l'administra- » tion de mes emplois, ni des captifs que j'ai rache- » tés, ni des dons que j'ai faits à la Ville, ni de tous » les Monuments qui attesteront un jour mon zèle » pour mon Pays; mais voici ce que je répondrais : » J'ai toujours eu une conduite opposée aux maximes » de ces misérables. J'aurais pu sans doute les imiter, » et vous flatter comme eux; mais je vous ai toujours » sacrifié mon intérêt personnel, mon ambition, et » même le désir d'enlever vos suffrages. Je vous ai » parlé de manière à me mettre au-dessus de pareils » citoyens en vous élevant vous-mêmes au-dessus des » autres peuples de la Grèce. O Athéniens! il doit m'être » permis de me rendre aujourd'hui ce témoignage. » Non, je n'ai pas cru pouvoir devenir le premier » parmi vous, si je vous rendais vous-mêmes les der- » niers de tous les hommes ». C'est à ses ennemis, c'est à la triste nécessité de les accabler de toute l'autorité de son génie et de sa gloire, que Démosthène doit ce sublime morceau, l'un des plus beaux

mouvements de son éloquence. Il serait très-facile de multiplier de pareilles citations quand on parle d'un si grand Orateur ; mais mon intention n'est point de dispenser les Prédicateurs de le lire. Je les exhorte au contraire à l'apprendre par cœur, et à transporter son énergie, sa vigueur et son pinceau, dans les compositions de la Chaire qui leur présentera une foule de sujets dignes de les faire revivre. Je les exhorte sur-tout à se bien convaincre eux-mêmes, par la lecture de ses harangues, que son éloquence franche et impétueuse, dédaigne toute manière, toute afféterie, toute recherche d'esprit, et ne lui coûte pas le moindre effort, parce qu'elle ne s'abaisse jamais à aucune prétention. *Il se sert de la parole, dit Fénelon (1), comme un homme modeste de son habit pour se vêtir et non pour se parer. Il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui entraîne tout.*

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre Nation. Que l'on se représente donc un de ces Orateurs que Cicéron appelle *véhéments*, et en quelque sorte *tragiques* (2), qui doués par la nature de la souveraineté de la parole et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'Art à toute la hauteur de leurs propres conceptions, un Orateur qui par ses élans monte jus-

XVI.  
De Bossuet,

(1) Lettre à l'Académie française sur l'Eloquence.

(2) *Grandis et, ut ita dicam, tragicus orator.* Brutus, 203.



ques aux cieux , d'où il descend avec ses vastes pensées agrandies encore par la religion , pour s'asseoir sur les bords du tombeau , et abattre l'orgueil des princes et des rois devant le Dieu qui , après les avoir distingués sur la terre , durant le rapide instant de la vie , les rend tous à leur néant et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine ; un Orateur qui a montré dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde , le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les Lettres , et qu'on peut placer , avec une juste confiance , à la tête de tous les écrivains anciens et modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain (1) ; un Orateur qui se

---

(1) Je me souviens que lorsque je discernai pour la première fois cet hommage de la préséance du génie à notre grand Bossuet , M. de la Harpe qui ne connaissait pas alors la vingtième partie de ses ouvrages ne fut point de mon avis , et combattit mon opinion avec beaucoup de vivacité dans nos sociétés littéraires. A cette époque il n'avait encore lu que les Oraisons funèbres , et l'Histoire universelle : création unique de l'esprit humain , étrangement méconnue par Voltaire , qui a critiqué la grande et sublime conception par laquelle tous les événements sont dirigés d'en haut vers l'établissement de la Religion , c'est-à-dire précisément ce qu'il y a de plus admirable et de plus merveilleux dans cet ouvrage. Ce chef-d'œuvre , réuni à l'*Histoire des variations* , assure à la France la primauté littéraire dans le genre historique. M. de la Harpe , devenu depuis un si célèbre critique , voulut opposer alors à Bossuet , Homère , Platon , Aristote , Démosthène , Cicéron , Tacite , Leibnitz , Newton , Pascal , nos autres grands écrivains du dix-septième siècle , et principalement l'universalité supposée de l'esprit de Voltaire , qu'il exaltait par-dessus tout. La discussion de tous ces objets de comparaison fut tellement favorable à l'immortel évêque de Meaux , qu'elle réduisit , sinon à la conviction , du moins au silence , mon adversaire et ses partisans. Je dois ajou-

crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caract-

---

ter à ce récit, que plus de vingt ans après notre dispute, ila rendu, de son propre mouvement, la même justice que moi au génie transcendant de Bossuet, en motivant son opinion sur une partie des raisons que je lui avais opposées. Voici comment il s'exprime, en paraissant supposer, je ne sais pourquoi, qu'il fait un acte de courage littéraire, lorsqu'il s'honore lui-même par un si beau tribut de justice, dans le treizième volume de son *Cours de Littérature*, page 66. « Un homme, si j'ose dire ce que j'en pense, me paroît avoir été plus magnifiquement partagé que personne, puis-que seul il s'est élevé au plus haut degré ; dans ce qui est de la science et ce qui est du génie, c'est Bossuet. il n'a point d'égal dans la partie de l'éloquence, dans celle de l'oraison funèbre, dans celle de l'histoire, dans celle des affections religieuses \*, dans celle de la controverse \*\* ; et en même temps personne n'a été plus loin dans une science immense qui en renferme une foule d'autres : celle de la religion. C'est, ce me semble, l'homme qui fait le plus d'honneur à la France et à l'Église des derniers siècles. ».

Je ne comprends pas bien ce qu'a voulu dire M. de la Harpe, par la réserve de ces trois derniers mots. Aucun des Pères de l'Église ne peut être comparé à Bossuet sous le rapport de l'éloquence. S. Jean Chrysostôme et bien plus encore S. Augustin, ont été très-certainement des hommes du plus grand talent, mais le mauvais goût du siècle dans lequel ils ont vécu auroit suffi pour les placer à une extrême distance de Bossuet, quand même ils auroient été, ce que je suis loin de croire, aussi magnifiquement partagé que lui par le ciel, dans la distribution des dons du Génie. Ce sont, à mon avis, les Pères de l'Église, que La Bruyère flatte et non pas Bossuet, en disant de lui : *Parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Église !* Cet hommage étoit assurément très-honorable et très-beau pour un évêque vivant qui le recevait en personne, au milieu d'une séance publique de l'Académie française. Mais il me semble que depuis la mort de ce grand homme, en mettant à part l'incomparable autorité que donnent le titre authentique et sacré de *Père de l'Église*, et le droit d'être

\* Voyez ses Méditations sur l'Évangile,

\*\* Voyez l'histoire des Variations,

tère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiôme dont il se sert semble changer de caractère et se diviniser en quelque sorte sous sa plume; un Apôtre qui instruit l'univers, en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes du fond de leur cercueil les pre-

---

compté parmi les anneaux dont se forme la chaîne de la tradition : en ne considérant que sous des rapports purement littéraires l'érudition, la dialectique et l'éloquence des écrivains ecclésiastiques ; enfin en admettant dans l'échelle graduée de son admiration, pour fixer les rangs parmi les hommes les plus célèbres, aucune autre règle d'appréciation que la mesure de leurs talents individuels : il me semble, dis-je, qu'on pourrait en jugeant ainsi Bossuet, l'appeler avec autant de confiance que de vérité, *le premier des Pères de l'Eglise*.

A la suite de l'opinion de M. de la Harpe, en faveur de Bossuet qu'il regardait comme l'écrivain qui honore le plus la France, je me plais à citer de lui un autre passage où il a montré qu'il sentait toute la sublimité d'un si grand talent. « Qu'un homme de « goût, dit-il, le relise, qu'il le médite : Il en sera terrassé d'admiration. Je ne saurais exprimer autrement la mienne pour « Bossuet. Dans ses écrits on ne trouve jamais la moindre apparence d'effort ni d'appât, rien qui vous fasse songer à l'auteur. « Il vous échappe entièrement, et ne vous attache qu'à ce qu'il « dit. C'est là sur-tout, on ne saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand talent et de la médiocrité, du bon goût, « et du mauvais. Si votre imagination vous commande, vous me « commandez ; et dans ce cas je ne verrai rien dans vous qui démente cette impression. Je ne vous verrai rien chercher, rien « affecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut « des airs, traversant l'étendue de l'horizon : il vole, et ses ailes « semblent immobiles. On croirait que les airs le portent : c'est « l'emblème de l'orateur et du poète dans le genre sublime, c'est celui de Bossuet ». Cette dernière image est une très-belle imitation du style de Bossuet lui-même, et par là même la plus vraie et la plus heureuse manière de le louer.

miers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles ; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine ; enfin, un Orateur dont les discours inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémence et la plus sublime, sont en ce genre des ouvrages absolument à part, des ouvrages où sans guide et sans modèles, il atteint la limite de la perfection, des ouvrages classiques consacrés en quelque sorte par le suffrage unanime du genre humain, et qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les Arts on va former son goût et mûrir son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvres de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge si mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la Religion des peuples.

Bossuet a été en Europe le véritable créateur et le plus parfait modèle de l'éloquence de la Chaire. Linguettes, qui aurait pu prétendre et participer à cette gloire ; n'osant pas se fier à notre idiôme encore barbare, traduisit lui-même ses sermons en latin, après les avoir prêchés en français, avec de grands applaudissements, sous le règne de Louis XIII, et durant la minorité de Louis XIV. Notre Langue n'était encore garantie, à ses yeux, par aucun monument littéraire qui obligeât l'Europe de l'étudier ou même

XVII.  
De la priorité et de l'influence de la poésie sur le style oratoire.

de la comprendre, pour se mettre de niveau avec les progrès des lumières et les oracles du goût; elle était prête à se former sous la plume de Malherbe et de Corneille, qui sçurent à-la-fois l'épurer et l'enrichir de la magnificence ou du germe de toutes les beautés du style, en la dotant d'une Poésie sublime que le naïf badinage de Marot n'avait pas dû lui faire espérer. L'Eloquence devait venir et vint à sa suite.

C'est la marche naturelle et philosophique de l'esprit humain, dans la fixation des langues, chez les peuples qui ont des lumières sans avoir encore du goût. On commence en ce genre par le plus difficile, parce qu'il faut un très-grand effort, c'est-à-dire un très-grand charme, pour entraîner la multitude, qu'on ne ravit et qu'on ne domine que par les grands succès populaires de la Poésie. En tout temps et en tout pays, dans la Grèce, à Rome, dans la moderne Italie, en France, enfin chez tous les peuples qui ont une Littérature, les poètes du premier ordre ont précédé les grands prosateurs. (1).

Faut-il en être surpris? Les annales des premiers âges du monde attestent que les élans de l'esprit dans une nation qui se civilise sont d'abord des hymnes

---

(1) Chez les Grecs, Homère et Hésiode précédèrent Démotène et Périclès. Lucrèce était admiré par les Romains long-temps avant Cicéron. La langue italienne a été illustrée par le Dante, par Pétrarque, et par le Tasse, avant de pouvoir s'honorer de l'éloquence de Machiavel, de Muratori, de Tiraboschi, du Cardinal Casini, et d'aucun de ses plus médiocres orateurs. Marot, Regnier, Malherbe et sur-tout Corneille étaient la gloire de la Langue Française, avant qu'elle fût ennoblée par aucun titre oratoire.

d'actions de grâces qu'on offre ensemble à l'Éternel. Réunis devant les autels qu'ils érigent à l'Être-Suprême, les hommes ne composent plus qu'une seule famille. Cette communauté de besoins, de prières ou d'actions de grâces appelle naturellement le chant qui en augmente l'expression ; et la parole ainsi modulée, doit être nécessairement soumise à une mesure uniforme de temps, c'est-à-dire de mouvement et de repos, pour en régler et en cadencer toutes les syllabes. La Religion, qui est le premier et le plus salutaire besoin de l'homme en société, crée donc ainsi à-la-fois la musique et la poésie ; et les pieuses affections qu'elle inspire ne se réunissent, pour ainsi dire, en un faisceau, qu'avec le secours du rythme ; de la prosodie, de la rime ou de la mesure poétique (1). Avant cette réunion, tout est isolé dans une Langue, et rien ne peut faire autorité dans l'art d'écrire. Il n'existe encore alors aucune convention de goût, aucune base reconnue d'harmonie, aucun point de comparaison, aucun type qu'on puisse imiter, aucun auxiliaire pour la mémoire, qui ne retient rien sans effort de ce qui a quelque étendue en prose, enfin aucun régulateur pour l'oreille, qu'on ne domine jamais que par le secret de la flatter sans cesse, et dont Cicéron préconise la superbe et suprême autorité, pour juger seule en dernier ressort de ce qui plait à sa chatouilleuse délicatesse dans la mélodie du style : *Superbissimum auris judicium*.

---

(1) Il faut en excepter la seule poésie des Hébreux, qui a un mécanisme particulier. Voyez l'excellent Traité de Lowth augmenté par Michaëlis, *de sacrâ poësi Hebræorum*.

C'est donc par la contrainte heureuse de la versification, première musique de l'oreille, qu'une Langue acquiert d'abord l'harmonie qui lui est propre, par la combinaison de la mesure la plus analogue à ses éléments; ensuite, la pureté et la correction de sa syntaxe plus facile à fixer et à démêler dans une marche si régulière, par le cadre des rythmes variés qui rendent les fautes grammaticales plus saillantes au milieu du court espace de chaque vers; la force et l'énergie, par cette sévérité du mètre qui fixe rigoureusement au poète, dans chaque ligne, le nombre des syllabes, le condamne à une précision qui l'autorise à des licences heureuses, et agrandit sa pensée en resserrant son style; la couleur et les images, par le besoin continuel des mots figurés, pour faire mieux ressortir les idées réduites à cette sobriété de paroles; les mouvements impétueux de l'imagination ou de la sensibilité, par la verve des débuts, par la rapidité et la variété des tournures que commande chaque période et quelquefois chaque ligne; l'élévation par la liberté ou plutôt par l'essor poétique, qu'on est obligé d'accorder à une diction si contrainte et subordonnée à tant de règles; l'élégance, par l'habitude et la nécessité de choisir et de combiner toutes ses expressions; enfin le naturel et la grâce, par l'obligation singulière de paraître sans cesse indépendant et libre, malgré le poids des chaînes dont on est accablé, et de cacher à force d'art, au milieu d'un pareil esclavage, toute apparence de contrainte, de gêne, d'embarras, et même d'effort. Voilà les entraves des Poètes, et voilà aussi les ser-

vices que la Poésie rend à toutes les Langues qui la cultivent !

On sent avec quelle promptitude le goût général d'une Nation qui attache du prix aux plaisirs de l'esprit, doit se former à cette école ; car le public apprend à juger, en même temps que les auteurs apprennent à écrire. Toutes ces découvertes de style se transportent dans une proportion que le goût fixe bientôt, de la poésie à l'éloquence qui l'avoisine et la suit de près. C'est la véritable raison des avantages sensibles que donne aux Orateurs l'exercice ou du moins l'essai préalable de la versification dans la carrière de l'Eloquence (1), quoique l'Eloquence de

---

(1) La justesse de cette observation vient d'être constatée par un nouvel exemple ; dans l'Eloge de Corneille, qui a remporté avec tant d'éclat le prix au jugement de notre Académie française. L'auteur de ce discours, M. Victorin Fabre, dont le triomphe littéraire a dû m'inspirer d'autant plus d'intérêt, qu'il honore le voisinage du Pays où je suis né, est à peine entré dans sa vingt-troisième année. Il s'était déjà fait connaître par d'autres succès d'un heureux présage dans la poésie, et cette nouvelle couronne académique a prouvé combien l'étude et l'exercice de l'Art des vers avaient hâté les progrès de son talent dans le genre oratoire. Un tel début ne promet pas seulement, il montre un écrivain qui saura soutenir dans cette carrière la gloire de notre Nation. Il me semble que le grand Corneille n'avait pas encore été si bien loué. On ne pouvait ni l'apprécier avec plus d'esprit et de goût, ni le célébrer avec plus de raison et d'éloquence. Cet Eloge, qui s'est fait remarquer par des beautés du premier ordre, doit ranimer la vicille admiration des Français pour le créateur des Horaces et de Cinna. Notre littérature peut donc se féliciter d'avoir un Orateur de plus en ce genre, où aucun peuple moderne n'est encore parvenu à nous égaler. Cette lice n'est guère ouverte pour les gens de Lettres, que dans la seule route des Concours Académiques.



la Prose et celle de la Poésie n'aient presque rien de commun entr'elles, et qu'il soit très-rare ou comme impossible qu'un même écrivain les réunisse, en excellant dans l'une et dans l'autre. Les Orateurs arrivent donc toujours les premiers, après les Poètes, dans les sentiers du bon goût. Ainsi, Pascal, qui fut parmi nous le premier écrivain classique en Prose, en surpassant Amiot, Montaigne, du Vair, Prosateurs d'une Langue qui manifestement n'avait point encore de Poésie (1), Pascal, dis-je, se montra dès lors un véritable et même un grand Orateur dans quelques-unes de ses Lettres Provinciales; et aussitôt l'influence du style poétique signalé par lui dans le style Oratoire, s'étendit des Ouvrages d'Eloquence à tous les autres genres d'écrits en Prose.

Lingendes avait beaucoup contribué par ses Sermons à cette heureuse harmonie de notre Langue

Il est à désirer pour le talent de M. Victorin Fabre, qu'après s'y être signalé dès sa jeunesse; il puisse encore y briller d'un plus grand éclat, quand le gouvernement aura rempli le vœu déjà décrété mais auparavant si ardemment exprimé par M. Thomas, vers la fin de son Essai sur les Elozes, en ouvrant une carrière plus étendue et plus magnifique à la haute éloquence, par les nouvelles solennités funèbres ou triomphales que nos Orateurs auront désormais à célébrer, en l'honneur des armées françaises dans le Temple national de la Victoire.

(1. Je ne fais mention ici ni de Balzac ni de Voiture. Outre qu'ils écrivirent tous deux, et même hors de saison, dans le style Oratoire qui paraît toujours le premier à la suite de la poésie dans toutes les langues aussi-tôt qu'elles s'épurent, se développent et s'enrichissent d'une Littérature, il faut convenir que dans le genre de l'éloquence, ni l'un ni l'autre ne peuvent être comptés parmi les modèles, quoiqu'ils ayent contribué à les former.

Oratoire ; mais il ne sçut pas en pressentir le perfectionnement : il la répudia en traduisant et en publiant ses discours dans l'idiôme de Cicéron, auquel il se confia davantage, et qu'il se flattait de sçavoir beaucoup mieux. Il ne crut pas que la Langue Française pût vivre aussi long-temps que ses Ouvrages, qu'elle fit bientôt oublier ; et en se déshéritant ainsi lui-même des conquêtes et des triomphes de notre Littérature, il n'eut pas plus d'influence sur nos Prédicateurs du Grand Siècle, que les anciens Orateurs Romains qu'il était si loin d'égaliser.

Enfin Bossuet parut : son talent se forma et se développa d'abord dans la Chaire, où il obtint des succès distingués dès sa première Jeunesse. On admire encore quelques beautés du plus heureux présage dans ses Essais en ce genre ; et l'on peut en citer pour exemple ce portrait si caractéristique et si fidèle de l'Oratoire, dans lequel il dit (1), « que l'a-  
» mour du Cardinal de Bérulle (2) pour l'Eglise, lui  
» suggéra le dessein d'établir une Compagnie, à la-  
» quelle il n'a point voulu donner d'autre esprit que  
» l'esprit même de l'Eglise, ni d'autres règles que ses

XVIII.  
De la révo-  
lut on opérée  
par Bossuet  
dans la Chaire.

---

(1) Oraison funèbre du Père Bourgoin, troisième général de la Congrégation de l'Oratoire.

(2) Bossuet parle de lui, de son propre mouvement, dans son Oraison funèbre de la reine d'Angleterre en 1669 ; et il exprime ainsi son admiration pour cet illustre Cardinal. *Les Prêtres de l'Oratoire, que le GRAND PIERRE DE BÉRULLE avait conduits avec cette Princesse, etc.* Une telle épithète décernée spontanément, avec solennité, par Bossuet au Cardinal de Bérulle quarante ans après sa mort, serait pour lui indépendamment de toute autre gloire, un gage suffisant d'immortalité.

» Canons, ni d'autres supérieurs que ses Evêques ;  
 » ni d'autres liens que sa charité, ni d'autres vœux  
 » solennels que ceux du Baptême et du Sacerdoce.  
 » Là, une sainte liberté devient un engagement, et,  
 » selon le résumé très-juste d'un grand Magistrat,  
 » c'est un Corps où tout le monde obéit, et où per-  
 » sonne ne commande ».

On reconnaît sans doute beaucoup de perspicacité et beaucoup de justesse analytique dans un tableau si précis et si vrai. Mais on voit étinceler de temps en temps le génie lumineux et original de Bossuet, avec un tout autre éclat, dans ces mêmes compositions par lesquelles il débuta dans la Chaire. On a très-judicieusement observé, en étudiant le caractère unique de son talent, dès ses premiers essais Oratoires, qu'il semble que son beau naturel commence où la grandeur des autres finit. En voici un exemple tiré d'une superbe et frappante allégorie, qu'il était seul capable d'inventer, de hasarder en présence d'une Cour, et sur-tout de soutenir, d'un bout à l'autre, avec une si étonnante vigueur d'imagination : « La vie humaine, dit-il, est semblable à  
 » un chemin dont l'issue est un précipice affreux.  
 » On nous en avertit dès le premier pas ; mais la loi  
 » est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais  
 » retourner en arrière. Marche ! marche ! Un poids  
 » invincible, une force irrésistible nous entraînent ;  
 » il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille  
 » traverses, mille peines nous fatiguent et nous in-  
 » quiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter  
 » ce précipice affreux ! Non, non ; il faut marcher,

» il faut courir : telle est la rapidité des années. On  
» se console pourtant parce que de temps en temps  
» on rencontre des objets qui nous divertissent, des  
» eaux courantes, des fleurs qui passent. On vou-  
» drait s'arrêter. Marche ! marche ! Et cependant on  
» voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé :  
» fracas effroyable, inévitable ruine ! On se console,  
» parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en  
» passant, qu'on voit se faner entre ses mains du  
» matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les  
» goûtant : enchantement ! illusion ! toujours entraîné,  
» tu approches du gouffre affreux : déjà tout commen-  
» ce à s'effacer ; les jardins moins fleuris, les fleurs  
» moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les  
» prairies moins riantes, les eaux moins claires :  
» tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la Mort se  
» présente : on commence à sentir l'approche du  
» gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore  
» un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête  
» tourne, les yeux s'égarer. Il faut marcher ; on  
» voudrait retourner en arrière ; plus de moyens :  
» tout est tombé, tout est évanoui, tout est échap-  
» pé ! (1) »

Voilà bien l'imagination et l'éloquence de Bossuet !  
Il y a des beautés de ce genre, des beautés du pre-  
mier ordre dans tous les Discours de sa Jeunesse ;  
mais ce ne sont pourtant pas encore de beaux Ou-  
vrages, ou pour m'exprimer avec plus de respect et

---

(1) Sermon pour le jour de Pâques.

de justice, ils se trouvent tellement surpassés par les compositions Oraires de sa maturité, qu'après une si désespérante perfection, où il éclipse lui-même tout ce qu'il avait fait briller avec moins d'éclat, on ne peut plus les compter parmi ses trésors littéraires. Bossuet ne déploya toute son éloquence dans des écrits publics, que vers sa quarantième année; et dès que son talent se fut une fois montré dans toute sa splendeur, il en fit succéder les prodiges sans interruption et sans décadence jusqu'à la fin de sa carrière. Il me semble qu'il s'éleva pour la première fois, dans l'opinion de la France, à sa véritable hauteur, pour n'en plus déchoir, dans la lettre savante, lumineuse, fortement pensée et parfaitement écrite, qu'il adressa aux Religieuses de Port Royal, avant d'être Evêque, pour les amener à la signature du Formulaire. On vit alors le génie de l'érudition sacrée appliqué par Bossuet, avec le plus grand succès, à la dialectique Théologique, comme Descartes avait appliqué avec tant de gloire l'algèbre à la géométrie. Ce grand homme réunit ainsi au plus haut degré le double mérite qui le distingue éminemment, et que les Anciens avaient caractérisé par une si ingénieuse allégorie; je veux dire, la beauté du talent Oratoire, qu'ils comparaient à l'emblème de la main qui s'ouvre, et la puissance de la logique dans la force du syllogisme qu'ils représentaient sous l'image du poing fermé. Mais ce n'est pas de ses triomphes dans le genre de la Controverse que je dois m'occuper : je me borne ici à l'éloquence.

Le sermon de Bossuet sur *l'Unité de l'Eglise*,

qu'il prêcha si à propos, avec le succès le plus inoui et le mieux mérité, à l'Ouverture de l'Assemblée à jamais glorieuse du Clergé de France, en 1681, me paraît son plus beau Discours pour la Chaire, et, par conséquent, incomparablement le plus magnifique Ouvrage de ce genre qui ait jamais été composé dans aucune Langue. Lui seul était capable de réunir si éminemment tant de différents genres de mérites. C'est une création Oratoire absolument à part, un prodige d'érudition, d'éloquence, de sagesse et de génie. L'exorde est le plus admirable qu'il ait jamais fait : c'est la verve, l'inspiration, l'imagination, la magnificence d'allégorie d'un Prophète. Je me proposais de citer ici les passages les plus frappants de ce chef-d'œuvre, je les avais notés; et quand j'ai voulu y faire un choix, j'ai vu avec un enthousiasme mêlé de regrets que mon admiration impatiente du bonheur d'en expliquer toutes les sublimes beautés, comme je les sens, serait obligée de le copier tout entier. Le moyen de choisir entre tant de pages sublimes qui se succèdent sans interruption! le moyen d'en rien retrancher, quand tout fournit un commentaire intéressant, pour quiconque veut s'instruire, et se connaît en éloquence! il faut donc lire ce Discours d'un bout à l'autre, et puis le relire encore avec la certitude d'y découvrir toujours de nouveaux motifs de l'admirer.

Ce grand homme créa également un nouvel Art, et en posa la borne dans le genre de l'oraison funèbre; et par une heureuse singularité bien digne d'être remarquée, ce fut à l'âge de soixante ans qu'il eut la

sagesse ou le bonheur de terminer sa carrière Oratoire, en 1687, par le plus magnifique de ses Eloges, l'Oraison funèbre du Grand-Condé. On regrette pourtant, dans le ravissement qu'excite un si bel Ouvrage, que durant les dix-sept dernières années de sa vie, Bossuet ait tenu si fidèlement la parole qu'il avait donnée en Chaire à son héros, en lui adressant ses derniers et pathétiques adieux, lorsque rappelant la touchante leçon que lui donnaient dès-lors ses cheveux blancs, il dit à l'Ombre auguste et chérie de ce Prince, avec une voix interrompue par ses sanglots, que cet Eloge mettrait *fin à tous ces Discours*. Je dis qu'on le regrette, non pour la gloire de Bossuet qui était alors à son comble; mais pour celle de la Religion et de l'Eloquence, qu'il aurait pu enrichir encore de tant d'autres chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas ici le lieu de m'arrêter plus long-temps à ses sermons posthumes. J'ai assez témoigné, dans un autre Ecrit inséré dans ce Recueil, la vive et profonde admiration qu'ils m'inspirent; et je me plais à la publier encore, parce qu'on aime toujours à multiplier ou à renouveler les hommages que l'on doit au Génie.

Quelques siècles avant lui S. Bernard et Gerson avaient honoré en France leur talent pour la Chaire, par des Sermons latins où l'on trouve de l'esprit, de la raison, de la méthode, assez de goût, et même quelquefois une douce éloquence. Tous ces genres de mérite se faisaient remarquer dans nos Ecrivains Français, avant le milieu du dix-septième Siècle,

toutes les fois qu'ils empruntaient le bel idiôme des anciens Romains, dont ils imitaient en même temps la sage manière d'écrire. Le mauvais goût les entraîna dès qu'ils voulaient se servir de leur propre Langue, qui n'était pas encore faite, du moins pour la littérature. Maillard, Menot, Corénius, Vallayer, et une foule d'autres Prédicateurs dont les noms sont inconnus ou ridicules, *disputant*, dit Massillon (1), *ou de bouffonnerie avec le Théâtre, ou de sécheresse avec l'Ecole, et mêlant à la parole sainte des termes barbares qu'ils n'entendaient pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre*, avaient avili l'Eloquence de la Chaire par un style abject, une érudition barbare, une mythologie indécente, de plates bouffonneries, et même quelquefois des expressions ou des images obscènes. Voilà la dégradation honteuse, dont le beau siècle de Louis XIV nous a enfin affranchis!

Avant d'entrer dans cette carrière, Bossuet s'était déjà exercé par les disputes de l'Ecole, à la souplesse et à la vigueur de la lutte Oratoire dans la Controverse; et il dut peut-être à la surveillance inexorable des protestants, cette justesse d'expression, ce ton noble, cette exactitude et cette force de raisonnement, enfin cet accord fidèle de la Dialectique et de l'Eloquence qui formèrent le caractère constant de tous ses Discours. Voulez-vous connaître et mesurer la révolution qu'il opéra dans la Chaire? lisez les Sermons de Bourdaloue, dont il fut le précurseur

---

(1) Discours de réception à l'Académie française.



et le modèle. Un génie original et créateur se signale ainsi, dans chaque genre, par son Ecole plus encore que par ses Productions ; et ses Disciples achèvent de développer son influence en devenant ses émules. C'est cette espèce de paternité littéraire, c'est cette noble et brillante postérité qui consacrent les grands Noms, les séparent de la médiocrité toujours stérile, toujours solitaire, et perpétuent, comme une famille adoptive, les talents et les réputations du premier ordre dans les Lettres comme dans les Arts. Ainsi parmi nous la véritable tige de l'Eloquence, d'où sortent de si magnifiques rameaux, c'est Bossuet, dont Bourdaloue a été l'un des premiers et des plus beaux Ouvrages. Bossuet, en effet, ne me paraît jamais plus grand que lorsque je lis Bourdaloue, qui entra vingt ans après lui dans cette nouvelle route, où il sut se montrer original en l'imitant, et où il le surpassa en travail, sans pouvoir jamais l'égaliser en éloquence et en génie.

Voulez-vous choisir dans des temps plus reculés un autre objet de comparaison ? placez donc Bossuet entre les Orateurs les plus illustres du seizième Siècle ( si toutefois il y en eut de tels à cette époque ), et même du Siècle suivant, sur lequel il domine avec tant de majesté. Par exemple, comparez le discours, déjà cité plus haut, qu'il prononça devant notre fameuse assemblée du Clergé, au Sermon que l'évêque de Bitonto avait prêché, le troisième dimanche de l'Avant 1546, à l'Ouverture du Concile de Trente. Vous croirez qu'il y eut entre l'évêque de Bitonto et l'évêque de Meaux le même intervalle qui s'écoula

depuis l'expulsion de Tarquin jusqu'au règne d'Auguste. La différence n'est cependant guère que d'un Siècle ; mais ces deux époques si voisines l'une de l'autre, sont éloignées de toute la distance qui sépare la barbarie la plus grossière du goût le plus épuré.

J'ai eu durant le cours de mes études Oratoires, la curiosité de lire dans l'édition du Concile de Trente, faite à Louvain en 1567, tous les Sermons qui furent prononcés au commencement de chaque Session en présence de cette Assemblée, la plus savante et la plus célèbre qui ait jamais illustré les fastes de l'Eglise. On y voit aussi quelques Oraisons funèbres, et plus de trente autres Discours qui furent prêchés par des Evêques, par des Docteurs de la Faculté de Paris, ou par des Moines. Celui de l'évêque de Bitonto est le seul qui ait conservé quelque réputation ; et comme il est incomparablement le meilleur de la Collection, c'est sur cette pièce qu'on peut juger de l'Eloquence du seizième Siècle. Ce Sermon brille de loin en loin de quelques éclairs de beautés Oratoires au milieu d'une épaisse fumée ; mais il est écrit sans ordre et sans goût, et il offre quelquefois un mélange indécent de l'Ecriture Sainte et de la Mythologie. L'évêque de Bitonto dit, « Que » la Nature nous a donné deux mains, deux yeux » et deux pieds, afin que l'Homme soit l'abrégé d'un » Concile, en se servant à-la-fois de tous ses mem- » bres, parce qu'une main en lave une autre, et » que le pied soutient l'autre pied (1) ». On citerait

---

(1) *Quemadmodum ei ipsa natura, manus nobis geminas, gemi-*

de ce Discours vingt pages du même style, de la même couleur et du même genre d'esprit : il n'en faut qu'une seule pour apprécier le mérite d'un pareil Orateur, quand on le rapproche de Bossuet. Ce n'est plus ainsi qu'il est permis de parler dans la Chaire, depuis que ce grand Homme en a fait le trône de la véritable et de la plus sublime Eloquence.

XIX.  
De l'interrogation.

Aussi le Temps que Montaigne appelle le *grand Justicier du passé*, le Temps qui dévore toutes les Réputations usurpées, ajoute-t-il chaque jour une nouvelle splendeur à l'aurole de cet immortel Écrivain ; et j'observe avec joie que ce Prince des Orateurs, auquel on osait autrefois comparer Fléchier dans les Colléges, et dont le mérite prodigieux était indignement méconnu durant ma première jeunesse par je ne sais quelles Coteries Littéraires, est enfin universellement admiré comme un Génie à part, depuis qu'on a renoncé au goût ridicule de l'*Eloquence Académique*, et que sa dénomination même a si heureusement disparu parmi nous. Il est, quoiqu'en puisse dire une vieille prévention, du moins autant qu'un Orateur peut et doit l'être, aussi soutenu et d'un aussi bon goût qu'il est sublime. La véhémence qui le caractérise, ainsi que Démosthène, me semble avoir sa principale source dans les interrogations accumulées qui leur sont si familières à l'un et à l'autre.

En effet, de toutes les Figures Oratoires, la plus

---

*nosque oculos, pedes item geminos ideo dedisse videtur, ut quasi collecto Concilio homo semper agat ; nam es manus manum lavat, pes pedem sustentat.* Oratio Cornelii ep Bitont.

dominante et la plus rapide, c'est l'interrogation; mais si on l'emploie dans le développement des Principes sur lesquels le Discours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, et une espèce de déclamation et de vague qui dégoûte les bons Esprits. C'est après une exposition lumineuse du Sujet et des Devoirs de l'Homme, que les droits et les détails de la Morale, animés par ce mouvement entraînant, mettent en scène, et pour ainsi dire aux prises l'Orateur et l'Assemblée, imposent silence à tous les prétextes de la mauvaise foi, et aux vaines excuses de la faiblesse, frappent fortement les Auditeurs, ajoutent le Remords à la Conviction, arment, pour ainsi dire, la Loi contre la Conscience, ou plutôt la Conscience contre elle-même. C'est par des interrogations pressantes et réitérées que l'Orateur, comme le Poète tragique, démontre et attaque, accuse et répond, affirme et prouve en employant les formules du doute, émeut et instruit, éclaire et confond, et porte le flambeau effrayant de la Vérité jusqu'au fond d'une âme désabusée, à laquelle il ne reste plus ni erreurs, ni illusions, ni paroles, ni d'autre Langue que les larmes. Y a-t-il en l'Éloquence une voie plus sûre pour remuer le Cœur Humain, que ces questions entassées, dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parce qu'elle est inévitable et uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du Coupable, qu'en lui épargnant la honte d'un reproche personnel, au moment même où on l'attaque directement, et où le Ministre du Ciel le devine sans le connaître, en l'environnant de tous les côtés du

souvenir ou du tableau de ses Vices? Connaissez-vous une Eloquence plus poignante et plus intime? Eh! comment donnerait-on plus de force à la Vérité, plus de poids à la Raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger une Conscience d'autant plus éloquente contre elle-même, qu'elle reste muette pour l'Assemblée dans le Monologue du Remords? Comment le malheureux Accusé peut-il échapper à un Orateur qui lui ferme toutes les issues par lesquelles il cherche à s'éviter lui-même; à un Orateur qui le choisit pour Juge, et pour Juge unique et Suprême, et pour Juge secret, dans le fond le plus caché de son propre cœur? Qu'opposera-t-il si les questions générales dont il fait lui seul autant d'accusations individuelles, se précipitent, se rapprochent, s'enchaînent, se fortifient; et si à ces inculpations accablantes succède tout-à-coup une grande et touchante explosion d'intérêt et de pitié, qui, à la suite de tant de tortures, vient calmer ou plutôt agiter dans un autre sens son imagination, en lui faisant éprouver par des paroles de paix et d'amour la plus attendrissante émotion du cœur, et retentit au fond de ses entrailles, comme un cri de grâce, comme un Jugement Solennel de Pardon et de Miséricorde, que la Religion se hâte d'annoncer au Coupable, après l'avoir ainsi confondu? Telle est cette fameuse et sublime apostrophe que Massillon adresse à l'Eternel dans son Sermon sur le petit nombre des Prédestinés. *O Dieu! où sont vos Élus?* Ces paroles si simples, mais si terribles, répandent une épouvante glaciale et muette comme le Désespoir. Chaque Auditeur se

place lui-même dans le dénombrement des Réprouvés qui a précédé ce trait; il n'ose plus répondre à l'Orateur qui lui demande et redemande s'il est du nombre des Justes qui ont conservé leur innocence, ou des Pénitents qui l'ont recouvrée aux yeux de la Justice divine, et dont les Noms seront seuls écrits dans le Livre de Vie; et rentrant avec effroi dans son cœur qui s'explique, pour lui du moins, par sa foi et par ses remords, le Pécheur consterné croit entendre d'avance l'Arrêt irrévocable de sa Réprobation.

Le Peintre le plus vrai et le plus éloquent du Cœur Humain, Racine qui en connaissait si bien tous les secrets et tous les leviers, Racine procède presque toujours par interrogations dans les situations passionnées; et cette Figure donne aussitôt la plus vive rapidité à son style, anime, abrège et échauffe tous ses raisonnements, qui ne sont jamais ni froids, ni languissants, ni abstraits. Quels coups de tonnerre que ces interrogations si courtes, si promptes, et si terrassantes d'Hermione à Oreste, qu'elle écrase par son désaveu, au moment même où il s'attend à être récompensé du meurtre qu'elle lui a commandé, en lui promettant sa main à ce prix.

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?

Qui te l'a dit?.....

Eh! pourquoi, dirai-je ici, pourquoi donc l'Eloquence Sacrée ne serait-elle pas susceptible de la même véhémence dans les Sujets et dans les situations pathétiques? Le succès de ce mouvement Oratoire est infailible en Chaire, quand il est bien placé: c'est le langage naturel d'une âme profondément

émue ; et si l'on veut en admirer un autre exemple consacré par l'autorité d'un grand Maître, il en est un fameux qui doit se présenter ici à l'esprit de tous les Lecteurs. On connaît ce beau début de Cicéron, qui ne pouvant contenir la vive indignation de son zèle patriotique, s'élançe brusquement sur Catilina, et le renverse aussitôt par l'impétuosité de ces interrogations : « Jusques à quand abuseras-tu, Catilina, » de notre patience? Combien de temps serons-nous » encore l'objet de ta fureur? Jusqu'où prétends-tu » pousser ton audace criminelle? Ne reconnais-tu » pas à la Garde qu'on fait continuellement dans la » Ville, à la frayeur du Peuple, au visage irrité » des Sénateurs, que tes pernecieux desseins sont » découverts? Crois-tu que j'ignore ce qui s'est passé » la nuit dernière? N'as-tu pas distribué les Emplois, » et partagé toute l'Italie avec tes Complices (1)? » Voilà l'Eloquence! voilà la Nature! c'est en parlant ainsi son langage que l'Orateur perce de ses traits, dans toute sa profondeur, un cœur assiégé de remords. Quand on lit ces foudroyantes Catilinaires, on applique sans cesse à Cicéron ce qu'il a dit de Dé-

---

(1) *Quousque tandem abutere, Catilina, patientiâ nostrâ? quamdiù etiam furor iste tuus nos eludet? quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? nihil ne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi Senatûs locus, nihil horum ora vultusque moverunt? Patere tua consilia non sentis? quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris? etc.. in Catil. Orat. 1.*

mosthène, ce que je me plais à répéter ici pour lui en faire hommage à lui-même, en gravant avec tout l'enthousiasme qu'inspirent leurs chefs-d'œuvre, les noms immortels des deux Orateurs d'Athènes et de Rome sur la dernière borne de l'Art Oratoire. *Il remplit, dit-il, l'idée que je me suis formée de l'éloquence, et il atteint ce beau idéal, ce haut degré de perfection que j'imagine, mais dont je n'ai jamais trouvé d'autre exemple.*

S'il reste encore parmi nous quelques traces de cette Eloquence antique et nerveuse, qui n'est autre chose que le premier cri de la Nature imité ou répété par l'Art, c'est dans les Missions, c'est dans les campagnes qu'il faut aller en chercher des exemples. Là des Hommes Apostoliques, véritables et dignes Orateurs du Peuple, doués d'une imagination forte et hardie, ne connaissent point d'autres succès que les Conversions, point d'autres applaudissements que les larmes. Quelquefois dénués de goût, ils descendent à des détails trop familiers, j'en conviens; mais ils font brèche; mais ils arrivent au but; mais ils vont se placer au milieu des Consciences; mais ils enflamment l'imagination; mais tout est ou devient Peuple en leur présence, ils frappent fortement les sens, la Multitude les suit et les écoute avec enthousiasme, enfin plusieurs d'entre eux ont des traits sublimes; et un Orateur ne les entend point sans utilité, quand il sait observer et reproduire les grands effets de l'Art.

J'ai regretté souvent avec surprise, pour l'intérêt de l'Eloquence, autant que pour le triomphe du

XX  
De l'Élo-  
quence de M.  
Bridaine.



Ministère, que la Chaire si riche parmi nous en chefs-d'œuvre, dont rien de ce genre n'approche dans aucune Langue, ne se fût point encore illustrée au même degré dans la carrière des Missions, dont Fénelon eût été si digne de nous donner la *Poétique*, au retour de son premier Apostolat dans les campagnes de l'Aunis et de la Saintonge. Depuis S. Vincent de Paul, qui s'était signalé par de grands succès, nous avons eu plusieurs Missionnaires renommés en France; mais, soit que leurs Sermons fussent improvisés, soit que ces Compositions séparées de l'action et de l'organe qui en cachaient les négligences et en formaient le prestige, n'ayant pu soutenir la nudité de l'impression, leurs talents sont morts avec eux; et toutes ces Réputations Viagères ont dû s'éteindre avec les générations contemporaines, puisqu'elles n'ont eu pour appui et pour garantie que le souffle évanoui de la parole. Nous n'avons encore aucun Ouvrage Classique pour ce Ministère qui a été beaucoup plus et beaucoup mieux cultivé en Italie. Le parfait Missionnaire écrit n'existe donc pas encore dans notre Littérature Sacrée, pour les jeunes Orateurs qui voudraient suivre cette carrière. Si jamais la Providence nous destinait un pareil Modèle, ce ne serait probablement pas à Paris qu'il se formerait; car un grand Talent de cet ordre, qui n'arriverait point déjà exercé et même célèbre dans cette Capitale, y prendrait infailliblement une autre direction.

L'homme de ce Siècle, le plus justement prôné parmi les Missionnaires Français, M. Bridaine, était

né avec une Éloquence populaire , pleine de verve , d'images et de mouvements. Nul n'a possédé aussi éminemment que lui le rare talent de s'emparer d'une Multitude assemblée. Il avait un si puissant et si heureux organe qu'il rendait croyables tous les prodiges que l'Histoire nous raconte de la déclamation des Anciens ; et il se faisait entendre aussi aisément de dix mille personnes en plein air , que s'il eût parlé sous la voûte du Temple le plus sonore. On remarquait dans tout ce qu'il disait une éloquence naturelle qui jaillissait des sources du Génie ; des élans dont la vigueur agreste découvrait plus de talent et plus d'idées que l'indigence superbe de l'imitation ; des tours naturellement Oratoires ; des métaphores très-hardies ; des pensées brusques , neuves et frappantes ; une élocution très-simple , mais assez noble dans sa popularité ; un art parfait d'exciter et de soutenir l'attention du Peuple , qui ne se lassait jamais de l'entendre ; des Apologues ingénieux , attachants et quelquefois sublimes ; le secret merveilleux d'égayer pieusement ses Auditeurs et de les faire pleurer à volonté ; l'accent de l'indulgence mêlé aux cris déchirants d'une indignation douloureuse ; tous les caractères d'une riche imagination ; des beautés originales et inconnues , que les règles des Rhéteurs n'ont jamais devinées ; quelques traits ravissants , par fois même des morceaux entiers traités avec un soin qui tempérerait son imagination , et dans lesquels la régularité de sa Composition attiédissait sensiblement sa chaleur ordinaire. On peut se souvenir encore de lui avoir entendu répéter le début du premier Sermon

qu'il prêcha dans l'Eglise de Saint-Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute Compagnie de la Capitale voulut l'entendre par curiosité. En arrivant à la Chaire, Bridaine aperçut dans l'Assemblée plusieurs Evêques, un grand nombre de personnes décorées, une foule innombrable d'Écclésiastiques; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'Exorde qu'on va lire, et qui, dans son genre, ne paraîtra peut-être pas indigne de Bossuet ou de Démosthène.

« A la vue d'un Auditoire si nouveau pour moi,  
» il semble, Mes Frères, que je ne devrais ouvrir la  
» bouche que pour vous demander grâce en faveur  
» d'un pauvre Missionnaire, dépourvu de tous les  
» talents que vous exigez, quand on vient vous  
» parler de votre Salut. J'éprouve cependant aujour-  
» d'hui un sentiment bien différent; et si je me sens  
» humilié, gardez-vous de croire que je m'abaisse  
» aux misérables inquiétudes de la vanité : comme  
» si j'étais accoutumé à me prêcher moi-même ! A  
» Dieu ne plaise qu'un Ministre du Ciel pense jamais  
» avoir besoin d'excuse auprès de vous ? car, qui  
» que vous soyez, vous n'êtes tous comme moi, au  
» jugement de Dieu, que des Pécheurs. C'est donc  
» uniquement devant votre Dieu et le mien que je  
» me sens pressé dans ce moment de frapper ma  
» poitrine. Jusqu'à présent j'ai publié les Justices du  
» Très-Haut dans les Temples couverts de chaume.  
» J'ai prêché les rigueurs de la Pénitence à des in-  
» fortunés dont la plupart manquaient de pain ! J'ai  
» annoncé aux bons habitants des Campagnes les  
» vérités les plus effrayantes de ma Religion ! Qu'ai-

» je fait, malheureux ! j'ai contristé les Pauvres, les  
» meilleurs Amis de mon Dieu ! j'ai porté l'épouvante  
» et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que  
» j'aurais dû plaindre et consoler ! C'est ici, où mes  
» regards ne tombent que sur des Grands, sur des  
» Riches, sur des Oppresseurs de l'Humanité souff-  
» frante ou sur des Pécheurs audacieux et endurcis ;  
» ah ! c'est ici seulement, au milieu de tant de Scan-  
» dales, qu'il fallait faire retentir la Parole sainte  
» dans toute la force de son tonnerre, et placer avec  
» moi dans cette Chaire, d'un côté la Mort qui vous  
» menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui doit  
» tous vous juger. Je tiens déjà dans ce moment  
» votre Sentence à la main. Tremblez donc devant  
» moi, Hommes superbes et dédaigneux qui m'é-  
» coutez ! l'abus ingrat de toutes les espèces de Grâ-  
» ces, la nécessité du Salut, la certitude de la Mort,  
» l'incertitude de cette Heure si effroyable pour  
» vous, l'Impénitence finale, le Jugement Dernier,  
» le petit nombre des Elus, l'Enfer, et par-dessus  
» tout l'Eternité ! L'Eternité ! Voilà les Sujets dont  
» je viens vous entretenir, et que j'aurais dû sans  
» doute réserver pour vous seuls. Eh ! qu'ai-je  
» besoin de vos suffrages qui me Damneraient peut-  
» être sans vous Sauver ? Dieu va vous émouvoir,  
» tandis que son indigne Ministre vous parlera ; car  
» j'ai acquis une longue expérience de ses Miséri-  
» cordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui, dans  
» quelques instants, va remuer le fond de vos  
» Consciences. Frappés aussitôt d'effroi, pénétrés  
» d'horreur pour vos iniquités passées, vous vien-

» drez vous jeter entre les bras de ma Charité, en  
 » versant des larmes de componction et de repen-  
 » tance ; et à force de remords vous me trouverez  
 » assez éloquent. »

Qui ne sent, en lisant et après avoir lu un pareil Exorde, combien cette éloquence de l'âme est au-dessus des froides prétentions du Bel Esprit moderne? En s'excusant, pour ainsi dire, d'avoir prêché sur l'Enfer dans les Villages, Bridaine regrettait apostoliquement d'avoir été trop menaçant ou trop sévère au milieu des pauvres et bons habitants des Campagnes; il se mettait par ce zèle courageux à sa véritable place; il prenait hautement sur son imposant Auditoire tout l'ascendant qu'il avait à craindre lui-même; il exerçait dès son début toute l'autorité qui appartenait à son Ministère; et il préparait ainsi tous les cœurs aux terribles Vérités qu'il se proposait d'annoncer. Ce ton mâle et fier avec mesure lui donnait le droit de tout dire. Plusieurs Personnes dignes d'en juger ont encore présents à leur mémoire quelques traits de son Sermon sur l'Éternité, où il avait pris pour texte ce verset des Pseaumes, *Annos æternos in mente habui*, et qui était divisé en trois points : *Il y a une Éternité : nous touchons à l'Éternité : nous sommes les Maîtres de notre Éternité.* Une Tradition récente nous a conservé le souvenir de l'effroi prodigieux qu'il répandait dans l'Assemblée, lorsque mêlant, selon son usage, des comparaisons populaires et frappantes à des conceptions sublimes, il s'écriait : « Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, » Mes Frères, pour croire votre dernier jour si

» éloigné? Est-ce sur votre jeunesse? Oui, répondez-  
» vous : je n'ai encore que vingt ans, que trente ans.  
» Ah! vous vous trompez du tout au tout. Non ce  
» n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans : c'est  
» la Mort qui a déjà vingt ans, trente ans d'avance  
» sur vous, trente ans de grâce que Dieu a voulu  
» vous accorder en vous laissant vivre, que vous  
» lui devez, et qui vous ont rapproché d'autant du  
» terme où la mort doit vous achever. Prenez-y donc  
» garde, l'Éternité marque déjà sur votre front l'ins-  
» tant fatal où elle va commencer pour vous. Eh!  
» savez-vous ce que c'est que l'Éternité! c'est une  
» pendule dont le balancier dit et redit sans cesse  
» ces deux mots seulement dans le silence des tom-  
» beaux : Toujours, jamais! Jamais, toujours! Et  
» toujours! Pendant ces effroyables révolutions, un  
» Réprouvé s'écrie : Quelle heure est-il? Et la voix  
» d'un autre misérable lui répond, *l'Éternité!* »  
L'organe tonnant de Bridaine ajoutait dans ces occasions, une nouvelle énergie à son éloquence; et l'Auditoire accablé par l'impétuosité de son Action et la puissance de ses Figures, était alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnait dans l'Assemblée, surtout quand il prêchait, selon sa coutume, à l'entrée de la nuit, était interrompu de temps en temps par des soupirs longs et lugubres, qui partaient à-la-fois de toutes les extrémités du Temple dont les voûtes retentissaient enfin de cris inarticulés et de profonds gémissements. Ces accents d'une douleur sourde et étouffée, se démêlaient dans le lointain, au milieu des agitations du remords qui faisait éclater

bientôt son action secrète et profonde sur les Consciences, par les coups soudains et redoublés dont chacun frappait alors sa poitrine. Orateurs, qui ne songez qu'à votre seule Renommée, reconnaissez ici votre Maître ! Tombez aux pieds de cet Homme Apostolique ; et apprenez d'un Missionnaire ce que c'est que la véritable Eloquence ! Le Peuple ! le Peuple ! voilà le véritable, le premier Juge de votre talent, et, dans votre carrière, l'infailible et suprême Dispensateur de la Gloire !

Bridaine trouvait dans son zèle même l'Art merveilleux de se concilier, de soutenir et de ranimer l'attention de la Multitude pendant toute la durée de ses plus longs Sermons (1), Il savait en varier sans cesse le ton et la couleur, pour mieux fixer l'intérêt de son Auditoire. A la suite de ses tirades les plus véhémentes ou les plus pathétiques, il prenait tout-

---

(1) Quand ses conférences excédaient la mesure ordinaire, il profitait des intervalles de repos qui en séparaient les différents Points, pour soulager et ranimer l'attention par des cantiques spirituels qui faisaient briller dans un autre genre sa très-belle voix, et que le Peuple répétait en chœur. D'autres fois il bénissait hautement le Ciel, en remerciant et en félicitant ses innombrables Auditeurs de l'attention pieuse avec laquelle ils daignaient l'entendre ; il en rapportait toute la gloire à leur amour pour la Religion ; il disait qu'il n'avait jamais vu nulle part la Parole de Dieu écoutée avec plus de respect et de foi ; qu'il en était édifié et consolé ! qu'un pareil recueillement lui donnait la plus haute idée de son Auditoire et de son Ministère, et devenait pour lui-même une Instruction dont il conserverait toujours le souvenir. Le Peuple n'était pas insensible au compliment, et se montrait vivement satisfait de *l'honnêteté du Missionnaire*, dont le Sermon était ensuite toujours trop court à son gré.

à-coup un air calme : il changeait de marche et de route pour arriver à son but ; et ce relâche apparent n'était qu'un nouveau moyen Oratoire d'enfoncer plus avant, et de retourner dans tous les sens le trait dont son Eloquence cachait et augmentait ainsi la force, en le poussant au fond de tous les Cœurs. On verra dans un moment sa théorie en action. Cette espèce de délassement de l'Orateur Missionnaire préparait ainsi l'Auditoire par un court intervalle de repos, au récit très-adroit et très-intéressant d'une allégorie parfaitement adaptée à son Sujet, sans qu'on pût soupçonner jamais son intention, avant le dénouement de l'espèce de drame dont il se réservait le secret. C'étaient des Apologues qu'il tirait d'une allusion ou d'une Parabole de l'Écriture, des Voyages des Missions Etrangères, de la Vie des Saints, de l'histoire ecclésiastique, de son Imagination, ou de sa Mémoire toujours inépuisable en ce genre si propre à piquer la curiosité des Auditeurs, et dans lequel il savait être familier avec Eloquence.

Je peux en citer un exemple qui ne manquait jamais de produire un très-grand effet dans sa Conférence sur la Communion indigne. Après avoir tonné avec toute la Puissance de son zèle, de son talent et de son organe contre les Sacriléges, il s'arrêtait, il se séparait, pour ainsi dire, de son Auditoire : il regardait fixement l'Autel en levant ses deux mains jointes : il semblait absorbé dans le respect et dans la douleur devant le Tabernacle. Ce silence frappait encore plus que ses paroles ; il l'interrompait tout-à-coup, en disant lentement, les yeux



fermés, avec cette demi-voix qu'il savait si bien affaiblir, au lieu de la rendre plus sonnante, quand il voulait commander une grande attention : *Les aveugles! les ingrats!... Que leur dirais-je de plus s'ils ne partagent pas d'eux-mêmes les tranches de ma Foi?....* « Dieu, poursuivait-il en s'asseyant ou » plutôt en paraissant succomber à son abattement, » Dieu réveille en ce moment dans mon esprit le » souvenir d'une Histoire édifiante, dont vous avez » tous autant besoin que moi pour soulager votre » Piété, du récit et du poids de ces horribles Profanations. Il y avait donc, Mes Frères, très-loin » d'ici, dans une Ville que je ne dois point nommer, » pour ne pas vous faire connaître les Parties intéressées; il y avait, dis-je, un jeune Homme d'une » très-grande Famille, d'une parfaite Conduite, de » la plus belle Espérance, et qui jouissait dans tout » le Pays de la meilleure Réputation. C'était un Fils » unique connu par son excellent cœur, et qui faisait » la gloire et les délices de ses Parents. Il arriva que » d'autres Jeunes Geus de son âge, avec lesquels il » n'avait aucune liaison, se compromirent, de la » manière la plus grave, dans une très-mauvaise » Affaire avec sa propre Famille qui voulut absolument en avoir Justice. On leur fit donc leur Procès, » qui fournit bientôt assez de Preuves pour les pouvoir » tous condamner à Mort. La désolation était universelle dans la Ville où ils devaient subir leur triste » Sort au milieu de la Place Publique. Notre Charitable Jeune Homme-en fut touché; et ne voyant » point d'autre moyen d'obtenir leur Grâce, poussé

» par son bon naturel, il sut si bien s'y prendre, que  
» par un effort de la Générosité la plus extraordi-  
» naire, il intervint comme Partie Principale dans  
» ce Procès Criminel, en se substituant lui-même à  
» cette troupe de Malheureux. Ce n'est pas tout. Il  
» faut vous dire encore qu'il était le Fils du Seigneur  
» du Lieu ; il poussa donc la Charité jusqu'à se faire  
» charger Juridiquement, et à se charger par son  
» propre Fait de toute la responsabilité du Crime  
» qu'ils avaient commis, paraissant ainsi l'unique  
» Criminel aux yeux de la Justice ; de sorte que les  
» Juges ne virent plus et ne durent effectivement  
» plus voir que lui seul à Poursuivre et à Punir.

» On l'admira, on le plaignit. Mais la rigueur des  
» Formes et la Lettre de la Loi obligèrent les Ma-  
» gistrats de prononcer contre lui, quoiqu'à regret,  
» un Arrêt de Mort. Ce fut une Consternation Gé-  
» nérale. Le jour de l'Exécution est fixé au lende-  
» main. Par une disposition de la Providence, au  
» moment où le Bourreau arrive sur la Place pour  
» préparer l'échafaud, il est frappé lui-même de Mort  
» subite en présence de tout le Peuple. On s'écrie  
» sur-le-champ de tous les côtés que c'est une dé-  
» claration manifeste du Ciel, et qu'il faut absolu-  
» ment faire Grâce au pauvre Patient, victime vo-  
» lontaire du dévouement le plus héroïque. Tous les  
» cœurs déchirés poussent à-la-fois le même cri en  
» sa faveur. Mais tout-à-coup un autre Jeune Homme  
» fait entendre sa voix au milieu de la Multitude :  
» c'était précisément l'un des Complices impliqués  
» dans le même Procès Criminel, et auquel un si

» beau sacrifice venait de sauver la Vie. Personne  
« ne se présente, dit-il pour dresser l'échafaud : eh  
« bien ! je prends sur moi ce soin. Il n'y a pas de  
« Bourreau ! j'en ferai les fonctions, et je me char-  
« ge du Supplice. Tout le Monde frissonna d'horreur  
« comme nous tous tant que nous sommes ici pré-  
« sent, en entendant une proposition si barbare, que  
« les Juges n'étaient pas en droit de rejeter. Il se  
« mit donc à l'Œuvre et la Sentence fut exécutée.  
« Vous frémissez, mes Frères ! A la bonne heure !  
« Mais je suppose que vous me comprenez. Ce Jeu-  
« ne Homme si intéressant qui vient de mourir en  
« quelque sorte devant vous pour le Salut de ses Frè-  
« res, savez vous qui c'est ? c'est Jésus-Christ en son  
« état de Victime toujours vivante dans le Sacrement  
« de l'Eucharistie ! Et ce Bourreau d'office, ce  
« Bourreau volontaire qui est-il ? C'est vous tous Pé-  
« cheurs Sacrilèges qui m'écoutez. Jésus-Christ, vo-  
« tre Rédempteur et le mien, s'était donné pour vous  
« une seconde Vie par le Testament et par le Prodi-  
« ge de son Amour. Il semblait pour toujours à l'abri  
« d'une nouvelle Mort dans ce Tabernacle. C'est  
« vous tous, malheureux Judas, c'est vous qui avez  
« renouvelé son Supplice après sa Résurrection ; c'est  
« vous qui par vos Communions en état de Pêché  
« Mortel, avez dit, sinon en paroles, au moins par  
« le fait, ce qui est pis encore ; Tirez Jésus-Christ  
« du fond de ce Sanctuaire où il est caché sous les  
« voiles Eucharistiques : livrez-le-moi sur cette Ta-  
« ble Sainte : c'est moi qui vais le crucifier de nou-  
« veau : c'est moi qui veux élever de mes mains sa

« Croix sur un autre Calvaire : c'est moi qui me charge d'être son Bourreau ! »

Un Prédicateur à la mode se donnerait bien de garde de hasarder un pareil Mouvement d'Eloquence , si son talent lui en suggérait l'idée ; mais heureusement Bridaine osait être sublime. Ces Suppositions Oratoires réussissent toujours , et font un merveilleux effet dans la Chaire. C'est l'une des parties les plus brillantes de l'abbé Poulle , qui s'enrichissait à propos de ces hypothèses si favorables aux Orateurs. Entr'autres exemples de son Art et de ses succès dans l'heureux emploi de cette Figure , on peut voir dans son Sermon sur la Parole de Dieu , le parti qu'il sait en tirer , en se demandant à lui-même , et en développant ce que pourrait penser du Ministère Evangélique un Sauvage à qui notre Religion et notre Langue seraient inconnues , et qui entrerait tout-à-coup dans le Temple , s'il voulait deviner l'objet du Discours par l'émotion du Prédicateur et par l'indifférence de l'Auditoire. « Cet infidèle , dit-il , « ne s'imaginerait-il pas , en voyant le Prédicateur « si ému et les Auditeurs si tranquilles , que c'est ici « un Criminel déjà condamné , qui tâche par toutes « sortes de moyens d'attendrir et de fléchir une Mul- « titude de Juges insensibles à son infortune ? » Cet Apologue rendu en quelque sorte magique par l'Action de l'Orateur , excitait une commotion d'enthousiasme dans l'Assemblée ; j'en indique ici le trait principal sans oser en rapporter l'ensemble , si près de la Véhémence dramatique de Bridaine , qui en éclipserait trop l'éclat.

XXI.  
Du choix des  
Sujets.

Le succès de ce genre d'Eloquence Populaire est infailible, quand on réunit à un Organe éclatant, des Poumons assez robustes pour en soutenir l'énergie, et un tact assez délicat pour en éviter les écueils, d'où il faut conclure qu'il y a une étrange et fatale méprise à rejeter du Ministère sacré ces Sujets effrayants qui allument l'imagination du Prédicateur comme des Auditeurs, et mettent à-la-fois en mouvement toutes les Consciences. Outre que la Religion est fondée sur ces Vérités terribles dont ses Ministres ne sauraient éluder l'exposition, et qu'on redoute d'autant plus d'entendre qu'elles seraient plus efficaces pour opérer des Conversions éclatantes; à ne les considérer même ici que sous les seuls rapports de l'Eloquence et pour l'unique intérêt du Talent, je ne connais point de matières qui ouvrent un plus vaste champ à l'Art Oratoire; et l'Orateur Chrétien qui les dédaigne ou ne sait pas enrichir ses Compositions, renonce évidemment à ses plus grands avantages. Le véritable beau, le beau idéal de tous les Arts libéraux ne se trouve que dans la haute sphère du culte, de la langue, des idées, des sentiments et des images de la Religion.

Mais lorsqu'on présente ces objets de terreur à une Assemblée de Fidèles, on ne saurait trop se dire à soi-même qu'il vaudrait mieux laisser les Pécheurs dans l'apatie, que de les précipiter dans le désespoir, que passer le but ce n'est plus l'atteindre; que l'Évangile est une loi de Charité, et non pas un Code de fureur; que le Rigorisme désolant d'une Morale outrée serait un démenti donné par l'orgueil

et par l'ignorance à celui qui a dit que son joug était doux et son fardeau léger ; que les hommes étant malheureusement si foibles , et leur Nature revenant simplement à son propre fonds toutes les fois qu'elle pèche , leurs fautes doivent inspirer plus de commiseration que de courroux ; qu'un Prédicateur n'est point le Ministre des vengeances du Ciel , mais l'heureux interprète de ses Miséricordes ; qu'au lieu de rebuter les Pécheurs , il doit donc les toucher , les attirer , les ramener par la crainte à l'amour , s'interposer entre le Juge et les Coupables , pour obtenir grâce et pardon à tous les malheureux qui se repentent avec un cœur brisé de douleur ; ne menacer jamais que pour attendrir , enfin tempérer toujours la rigueur de la loi par l'attrait de la Clémence. Ah ! sans doute , il serait trop dur et trop triste de ne faire entendre que des menaces et des anathèmes à des hommes qu'on gagne beaucoup plus sûrement par des espérances et par des consolations !

Choisissez de préférence , mais avec cette mesure , et sans craindre qu'ils fassent déroger votre talent , des Sujets Religieux et vastes qui vous placent au milieu de la Conscience de vos Auditeurs , et qui en les environnant sans cesse de l'horison de l'Eternité , embrassent tous les grands intérêts de l'Homme Chrétien. Méfiez-vous de ces Sujets intermédiaires qui circonscrivent l'Orateur dans des bornes trop étroites , qui ne tiennent à aucun précepte de l'Evangile , et qu'on ne peut lier à la Religion par les fils les plus miuces qu'à force de subtilité , ou qui rentrent dans tous les autres Discours de Morale ; de ces Su-

jets frivoles dont la surface paraît brillante , mais qui ne présente plus, quand on veut les approfondir, qu'une pointe sans base, un angle étroit, des détails trop fins et trop déliés pour les grands tableaux qu'aime l'Eloquence , des Bienséances plutôt que des Devoirs , ou la matière d'une Lettre et d'un fragment , mais non pas le fonds d'un Sermon ; de ces Sujets bizarres , qui ne sont pour la Multitude , comme pour l'Orateur lui-même , que les jeux d'un esprit à facettes , et font de la Morale une pompeuse déclamation à laquelle le Cœur est trop étranger pour y trouver sa part ; de ces Sujets Philosophiques , également étrangers à la Religion et à l'Eloquence , plus dignes du Portique ou du Lycée que de la Chaire Evangélique , étonné de faire entendre au Peuple Chrétien des Discours auxquels un Orateur Cosmopolite n'aurait besoin de faire aucun changement pour les débiter avec la même convenance dans les Mosquées de Mahomet ou dans les pagodes des Indes ; enfin de ces Sujets que l'on croit neufs et piquants , et qui ne sont que recherchés et stériles , et où l'on ne tâche de montrer tant d'Esprit que parce qu'on est dépourvu de talent.

*Dilataz donc*, vous dit Bossuet (1) , *dilataz vos talents du côté du Ciel*. Il reste encore aux Orateurs Chrétiens plusieurs beaux Sujets à créer , et on peut tous les rajeunir ; mais il ne faut pas avoir la prétention de les traiter , quand ils ne viennent point se présenter naturellement à l'esprit et solliciter pour

---

(1) Dans la 151<sup>e</sup> de ses Lettres de Piété.

ainsi dire , sa préférence par l'attrait et l'inspiration du goût. Etudiez d'abord le caractère dominant de votre génie ; et après en avoir essayé les facultés sur divers sujets de raisonnement , d'imagination , de sentiment , suivez avec constance le genre auquel vous êtes le plus propre , et vers lequel la Nature elle-même vous attire ; mais ne craignez point de vous rendre indigent et trivial en suivant les routes battues. Un Orateur fécond découvre toujours de nouveaux trésors dans une Morale confrontée avec l'ensemble de la Religion et développée par la connoissance du Monde et des hommes.

Eh ! pourquoi hésiteriez-vous de travailler sous de nouveaux rapports des matières qui ont été déjà traitées avec succès ? Serait-ce parce que nos grands Maîtres s'étant emparés de leurs beautés les plus frappantes et ayant moissonné ce terrain vierge dans la première abondance du défrichement , ils en auraient assez épuisé la fécondité , pour vous réduire à ne pouvoir plus que glaner humblement à leur suite ? Cultivez avec la même ardeur les champs qui les ont enrichis , et vous leur rendrez cette fertilité primitive. Autant vaut l'Orateur , autant vaudra le Sujet. Soyez de bonne foi : si vous ne connoissez point ces plans lumineux , ces idées originales , ces tableaux touchants , ces rapprochements sublimes , que vous admirez dans leurs Ecrits avec tant de justice , les auriez-vous conçus de vous-mêmes ? La Supériorité des Modèles doit enflammer le Génie , au lieu de décourager l'Emulation. Si Bossuet , Bourdaloue , Massillon revenaient sur la terre , pensez-vous que leur ta-



lent créateur , embarrassé par leurs premiers Chefs-d'œuvre , ne sût pas en enfanter de nouveaux , et que ces immortels Orateurs ne parvinssent point encore aujourd'hui à égaler leurs plus imposants titres de gloire ? Du génie , du travail et du zèle ! et les Sujets qui paroissent épuisés recevront de vos méditations une nouvelle Vie , et l'Orateur qui saura être original en imitant ces Ecrivains Inventeurs , renouvellera leurs prodiges en partageant leurs triomphes.

XXII. On ne saurait rappeler les immortels monuments et l'excellent genre de nos Orateurs Classiques de la Chaire , sans avouer et sans déplorer les erreurs de goût qui à la suite du grand Siècle ont sensiblement diminué parmi nous l'éclat de l'Eloquence. J'aurai trop d'avantages , si généralisant ici la question sous tous les rapports de l'Art Oratoire , je mettais en parallèle avec nos grands Hommes de cette première époque , Fontenelle , La Motte , Marivaux et d'Aguesseau lui-même , qui furent sans doute de très-beaux Esprits , mais qui ne parvinrent jamais à se montrer véritablement éloquents. On ne peut refuser sans doute un tribut particulier d'admiration à la couleur et à la chaleur du style de J. J. Rousseau , qui malgré ses contradictions et ses paradoxes , s'est élevé de nos jours à la plus haute éloquence ; on ne le contestera pas non plus aux magnifiques pages de Buffon , dont l'imagination pittoresque , mais trop éprise de l'amour des systèmes signale beaucoup plus en lui un Poète qu'un Orateur , excepté néanmoins dans la neuve et très-belle conception qui lui montre par-tout l'Homme , au milieu de l'univers , comme le Roi de la Na-

Des Causes  
de la déca-  
dence de la  
Chaire.

ture. Mais en me renfermant dans le genre sacré, je ne puis me dissimuler que depuis nos étonnants et éternels Modèles du dix-septième Siècle, l'Eloquence est tristement déchuë parmi nous dans la Chaire qui était son plus beau et presque son unique domaine. Il n'est pas difficile d'en indiquer les diverses Causes, dont l'Action réunie devait être et a été si funeste.

Outre l'affaiblissement toujours croissant des Principes Religieux, affaiblissement qui n'a cessé de se refroidir depuis la Régence, avec l'intérêt du public; l'émulation des Prédicateurs, et l'enthousiasme que leur inspiraient à-la-fois leur Art et leur Ministère; outre les fatales Contestations du Jansénisme qui ont éloigné de cette Carrière des talents supérieurs, en favorisant par nos débats les progrès si déplorables de l'Irreligion; outre la privation presque absolue des grands et nombreux encouragements qui avaient appelé et exalté les Orateurs du premier ordre dans cette route, sous un Gouvernement créateur qui faisait naître de grands Hommes dans chaque genre, en les mettant tous à leur place; outre ces Différences de Temps et ces Causes de Décadence que je suis forcé de reconnaître, j'avoue encore que la Nature, qui est une autre Puissance avec laquelle il faut compter, puisqu'en dernière analyse elle règle tout; j'avoue, dis-je, avec regret, qu'en accordant des talents très-distingués aux principaux Successeurs des Oracles de la Chaire, cette même Nature ne s'est pourtant pas montrée aussi prodigue de ses faveurs envers la nouvelle génération qui les a remplacés, et

qu'elle ne me paraît pas les avoir dotés, à un si haut degré des plus heureux dons du Génie (1).

Si cette infériorité de moyens est incontestable, comme je le crois, elle ne suffit que trop pour expliquer la décadence de la Chaire, qu'elle rendait iné-

(1) Dans son *Siècle de Louis XIV*, chapitre 32; intitulé *des Beaux-Arts*, Voltaire reconnaît formellement cette décadence de nos Orateurs Sacrés ainsi que de tous nos autres Écrivains, à la même époque. Il l'attribue uniquement à l'épuisement de chaque genre traité avec succès par des Hommes de Génie, et il fait de cette dégénération une espèce de loi de la Nature. « L'Eloquence « de la Chaire, dit-il, et sur-tout celle des Oraisons funèbres, « sont dans le même cas (d'épuisement). Les Vérités Morales une « fois annoncées avec éloquence, les Tableaux des Misères et des « Faiblesses humaines des Vanités de la Grandeur, des ravages « de la Mort étant faits par des mains habiles, tout cela devient « lieu commun. On est réduit à imiter ou à s'égarer. . . . . Ainsi « donc le Génie n'a qu'un Siècle, après quoi IL FAUT QU'IL DÉGÉ-  
NÈRE. » Il ajoute que vers le temps de la mort de Louis XIV, la Nature sembla se reposer. C'est parler de la nature en Poète et non pas en métaphysicien. Je ne crois nullement que les dons du Génie épuisent la Nature, qu'ils lui coûtent même le moindre effort, et qu'elle ait besoin de repos pour les reproduire. Je crois encore moins que le Génie soit ainsi condamné par la Nature à dégénérer après un siècle de gloire. Je ne crois pas non plus que les Vérités Morales qu'un Orateur peut traiter sous tant d'innombrables rapports, partagent l'épuisement très-réel des combinaisons dramatiques, quand les Tableaux en ont été faits par des mains habiles. Enfin il me semble que la composition des Oraisons funèbres sur-tout, bien loin d'être la partie de l'Eloquence Sacrée la plus prompte à s'épuiser, comme Voltaire le prétend, est au contraire, par la diversité des caractères, des talens, des intérêts, des états, des relations, des événements et des circonstances, le plus inépuisable des genres Oratoires, celui de tous qu'il est le plus facile de varier, et par conséquent de rajeunir en Chaire.

vitable. Il faut pourtant y ajouter que les Prédicateurs célèbres du dix-huitième Siècle, qu'on ne doit jamais comparer à leurs prédécesseurs, mais dont la plupart étaient nés avec assez de sagacité et de justesse d'esprit pour pouvoir se distinguer dans une autre carrière littéraire, se mirent encore par leur propre faute dans l'impossibilité la plus manifeste de les égaler. En effet ils n'eurent malheureusement plus en partage ce goût du Beau, ce goût simple, naturel, mâle et sain, ce bon goût de l'Antiquité, pour laquelle la vraie beauté était la force, et qui n'accordait que du dédain ou du mépris, soit au style guindé, tendu épigrammatique, où chaque phrase (car on ne peut pas dire chaque période), montre l'ambitieuse recherche d'un trait fin et brillant, soit au tourment que se donne un Rhéteur pour exprimer avec emphase et prétention des idées subtiles, fausses, vagues ou communes. Journallement répandus dans la Société, où l'on peut devoir sa fortune à *cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile* (1), mais où le talent ne gagne rien pour sa gloire, ils ne firent plus une étude aussi approfondie de la Religion, de l'ancienne et savante Littérature, distraits par d'autres travaux ou par d'autres fonctions, ils ne se consacrèrent plus si exclusivement à un genre et à un Ministère qui exigent, au moins pendant les dix premières années, l'entière application de l'Orateur qui veut s'y dévouer. Des différences si déplo-

---

1) Voltaire dans son Siècle de Louis XIV Catalogue des Écrivains, art. de Valincourt.

rables durent donc les rejeter à une distance encore plus grande de leurs Modèles.

Mais quand on a levé l'appareil d'une plaie, il faut la sonder dans toute sa profondeur. Disons donc ici la vérité toute entière. Non-seulement ce beau Ministère est ainsi déchu dans notre Siècle de sa première splendeur ; mais encore il me semble évident pour tout juge impartial qui a bien étudié cette période littéraire, que nos nouveaux Orateurs sont aussi restés au-dessous d'eux-mêmes : je veux dire au-dessous des talents que leur avait départis la Nature, et qui leur eussent assuré une toute autre renommée, si *connaissant mieux les dons du Ciel*, ils avaient su ou voulu en faire usage. C'est une Vérité d'autant plus importante à développer, qu'aucun Critique ne l'ayant aperçue jusqu'à présent, on sera peut-être surpris de la singulière Époque et de l'étrange Cause que je vais assigner à la décadence de la Chaire.

Je crois donc en découvrir la véritable origine dans la dernière Station prêchée à la Cour, avec un applaudissement universel, par l'admirable Massillon, qui devint à son insu le premier Moteur de cette funeste Révolution, contre la double Autorité de sa Doctrine et de son Exemple.

En effet, après avoir mis en sûreté son genre d'éloquence et sa gloire personnelle, par son grand Carême, son Avent, et surtout par ses Conférences Ecclésiastiques (1), riches collections de Chefs-d'œu-

---

(1) En composant ces magnifiques Conférences sur les *Devoirs*

vre qui dureront autant que notre Langue , et contribueront à la perpétuer , Massillon , à peine nommé

---

*Ecclésiastiques*, l'immortel Évêque de Clermont a ouvert parmi nous une nouvelle et superbe route à l'Eloquence sacrée. Ses Discours sont incomparablement plus originaux et plus riches en idées neuves et lumineuses que ses Sermons. Ceux qu'il prononçait tous les ans devant son Clergé augmentaient sensiblement de force et d'éclat, d'année en année, durant tout le cours de son Episcopat. Aucun de nos Orateurs, dont les ouvrages ont été livrés à l'impression, ne l'a encore suivi dans cette belle Carrière. Son zèle Episcopal semble y avoir entièrement changé sa méthode, sa manière et même la nature de son talent. Ce n'est plus l'indulgence et l'onction, c'est l'austérité, c'est la vigueur, c'est l'énergie qui dominent dans ses Conférences. Massillon Prédicateur est doux et pathétique; mais Massillon Evêque beaucoup plus frappé des abus que son Ministère lui découvre parmi ses coopérateurs, ne parle presque plus que le langage de l'autorité, de la douleur, de l'indignation, de la menace et du courroux. Un très-petit nombre d'indignes Ministres des Autels absorbe toutes ses pensées, lui fait oublier l'immense majorité des bons Prêtres, dont il n'a pas besoin de s'occuper, et qui ne trouvent rien ou presque rien à s'appliquer dans les instructions qu'il adresse à ses Assemblées Synodales. Les Conférences qu'il avait composées pour le Séminaire de Saint Magloire à Paris, sont plus travaillées; et il me semble même qu'étant plus analogues à son genre, elles deviennent aussi plus éloquentes, à mesure que les Sujets en sont moins effrayants. Ces Discours qui ne contiennent rien d'approprié au Diocèse de Clermont, doivent être lus de préférence, et le seront avec beaucoup de fruit dans les Retraites Ecclésiastiques. Massillon a montré qu'il avait autant de sagesse d'esprit que d'éloquence, en ne traitant aucun des Sujets terribles qui auraient pu s'offrir à son zèle et qui eussent été peut-être plus nuisibles qu'utiles dans les nombreuses réunions des exercices annuels de son Séminaire diocésain, tels que les *Abus de confiance*, les Scandales, les Sacrilèges, l'Incrédulité, la Mort et l'Enfer des mauvais Prêtres. Massillon n'a pas cru sans doute que de pareilles instructions fussent adaptées aux besoins du plus grand nombre de ses Auditeurs.

sous la Régence à l'évêché de Clermont, fut invité à prêcher en 1718 dans la Chapelle du Palais des Tuileries, en présence de Louis xv âgé de huit ans, les premiers Sermons que ce Prince ait entendus. L'âge du Roi fit réduire cette Station à une simple Dominicale, que le Régent suivit très-exactement, et qui devint un Spectacle nouveau que la Religion et l'Eloquence semblèrent donner alors aux derniers Courtisans de Louis xiv, comme la Clôture de ce beau Règne.

Massillon chargé d'une Mission si délicate et si glorieuse, craignit que ses anciens Sermons, tant admirés par l'ancienne Cour, ne parussent trop longs, et même déjà trop ascétiques peut-être à un Auditoire si étrangement changé depuis 1704, époque du dernier Carême qu'il avait prêché à Versailles (1). Il eut donc la condescendance, le talent et le courage de composer avec la plus étonnante facilité, dans le court intervalle de trois ou quatre mois, ce *petit Carême* absolument neuf, dans toute l'étendue du mot. L'effet extraordinaire qu'il produisit surpassa toutes ses espérances. L'abbé Fleury, confesseur du jeune Roi, se vit appelé par le Sort à porter aussi-

---

(1) Ce fut à la fin de ce Carême, que Louis xiv dit publiquement au Père Massillon : *J'ai entendu dans ma Chapelle plusieurs Prédicateurs dont j'ai été très-satisfait ; mais en vous écoutant j'ai été mécontent de moi-même. Je veux vous entendre désormais tous les deux ans.* La Jalousie et l'Intrigue s'opposèrent avec succès à une si juste préférence ; et Massillon ne reparut plus dans la Chaire de Versailles, durant les onze dernières années du règne de Lnois le Grand.

tôt un jugement public sur ces mêmes Discours dont tout le Monde parlait alors, comme du plus beau triomphe qu'eût jamais obtenu l'Eloquence. Toujours judicieux et vrai, jusques dans ses éloges, l'abbé Fleury sut louer ce grand Orateur avec autant d'esprit et de grâce que de justesse et de mesure (1), de s'être mis si heureusement à la portée du jeune Monarque, auquel on avait déjà fait apprendre par cœur plusieurs des plus beaux morceaux de ces Sermons. *Il semble, lui dit-il, que vous ayez voulu imiter le Prophète Elisée qui pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de l'Enfant, et qui après l'avoir ainsi réchauffé le rendit à sa Mère plein de vie.*

Cette séduisante innovation du *petit Carême* eut en Chaire et a même conservé à la lecture un succès prodigieux. L'éloquent Evêque de Clermont devait exciter un si vif enthousiasme par la nouveauté de cette Création Oratoire; par le charme et l'onction d'une Eloquence paternelle; par l'habileté avec laquelle il se prévalut de l'innocence d'un Enfant Roi, que rien n'offense, parce qu'on ne peut lui reprocher aucun tort, et fit entendre à la Cour pour la première fois les vérités les plus hardies; par une censure indirecte et alors très-applaudie, du Règne précédent; sur-tout par le mérite éminent d'un style naturel et

---

(1) Dans la réponse qu'il fit, la même année, au Discours de réception de Massillon à l'Académie Française, en qualité de Directeur.



enchanteur, plein d'inventions heureuses et de la plus belle poésie des Livres Saints, sans être jamais trop chargé d'imagination ; d'un style qui rappelait souvent celui de Racine apprécié si tard et à la même époque dans *Athalie* ; d'un style, si je n'ose dire sublime, du moins vraiment oratoire, et dont le tissu dans le *petit Carême*, mais beaucoup plus encore dans les grandes Compositions de Massillon, fait admirer sans cesse une pureté de goût, une élégance continue, une brillante simplicité, une abondance, une variété de ton, enfin une magie de couleur et une richesse d'harmonie, si ravissantes ou plutôt si glorieusement uniques dans la prose française, que notre Littérature ne nous offre rien de plus ressemblant à l'élocution pompeuse et magnifique de Cicéron.

En se rapprochant ainsi de l'âge et du rang du jeune Prince, qu'il ne perd jamais de vue dans tous ses discours, comme s'il ne prêchait que pour lui seul, Massillon crut pouvoir écarter, sans aucun inconvénient, de ce Cours d'Instructions particulières, les Sujets ordinaires qu'il avait traités auparavant dans la Chaire avec une si éclatante supériorité. On lui fit un très-grand mérite alors d'avoir ouvert un sentier nouveau, mais très-dangereux, très-borné, il faut en convenir, et sur-tout beaucoup moins riche à l'Eloquence Sacrée ; tandis que dans la vérité il lui fermait, en quelque sorte, par le triomphe inoui de cette nouveauté, son ancienne et grande route signalée par des Monuments si durables de gloire. Il se renferma donc dans la condition, dans les devoirs, dans les dangers, dans les vertus et dans

les faiblesses des Grands. En se restreignant ainsi à ce coin de la Morale, il épuisa dans un si petit espace l'intérêt et la substance de chaque Sujet qu'il tâchait de ramener avec beaucoup d'art à la Religion, et fit ainsi dans la Chaire Chrétienne, du principal l'accessoire, et de l'accessoire le principal de chacun de ses Discours, car je n'ose plus dire, de ses Sermons.

Cette Morale pleine de douceur et de sensibilité, sanctifiée à force d'esprit, mais presque purement humaine; ces tableaux pathétiques, non des besoins du Pauvre, comme autrefois, mais de l'oppression et de la misère du Peuple; ce ton courageux avec mesure, et réservé avec finesse; ces censures neuves de la Cour, et hardies avec les formes du respect; ces tournures d'un Courtisan qui sait voiler la Vérité pour la rendre plus piquante; enfin, cette liberté, cette doctrine, cette couleur, Philosophiques, présages et préludes de tant d'autres innovations toujours croissantes à la suite de la Souveraineté transitoire du Régent, qui semblait faire un sacrifice, tandis qu'il croyait peut-être faire une conquête, en compromettant les droits ou les intérêts du Trône, excitèrent une telle explosion d'enthousiasme, ou plutôt une telle frénésie de Mode et de Vogue, que le *petit Carême* s'est trouvé pendant un demi Siècle sur la toilette des femmes, sur le bureau de Voltaire, qui n'en soupçonnait peut-être pas toutes les conséquences, mais qui n'a jamais loué aucun Ouvrage de Prose avec tant d'amour, enfin continuellement dans la bouche des Parlements et des autres Cours Souveraines qui en empruntaient de grands lambeaux

dans leurs Remontrances, pour faire répéter par Massillon, devant le Trône, avec l'autorité de la Religion et la sanction des Lois Fondamentales, tout ce qu'ils n'osaient pas encore dire d'eux-mêmes à leur Souverain.

Tant de gloire aurait, ce me semble, étrangement inquiété Massillon, s'il en eût été le témoin. Les gens du monde étonnés de lire de prétendus Sermons avec tant de charme, et les Gens de Lettres qui étaient ravis de cette Morale hardie, mais qui appréciaient bien mieux encore le grand talent de l'Ecrivain, ne cessaient de prôner et de recommander ce nouveau genre d'Eloquence Sacrée, en invitant les jeunes Orateurs à prendre pour modèle le *petit Carême* qu'ils lisaient et goûtaient beaucoup plus que le grand Carême du même Auteur. Mais en se bornant même à ce genre de mérite littéraire, ils auraient dû observer pour l'intérêt du bon goût, que les amplifications, les redondances, le vide ou le retour fréquent des mêmes idées, les cadres communs et monotones des plans, les faibles développements trop souvent substitués aux mouvements de l'Eloquence, mettent ce Recueil tant vanté fort au-dessous des autres Ouvrages de Massillon.

Cependant malgré l'infériorité oratoire du *petit Carême* comparé aux Stations de Massillon, cet Ouvrage vivra par le style; mais les Orateurs sacrés ne le compteront jamais parmi les Sermons du premier ordre qui ont assuré sa gloire. Il suffirait d'en changer le titre pour en faire un beau livre, disons plus, un chef-d'œuvre de Morale. Il ne manque presque à ces

Discours pour réunir tous les suffrages, que de n'avoir pas été prononcés en Chaire au nom de la Religion. Ils ont dû faire, et ils ont fait un honneur immortel à leur Auteur comme Ecrivain, si l'on veut même, comme Orateur et comme Moraliste; mais ils ne peuvent pas être cités parmi les Monuments de Massillon Prédicateur. Oh! combien toutes ces Consciences de Courtisans, pendant les dissolutions de la Régence, durent savoir gré à Massillon de n'avoir pas remué la lie infecte de leurs vices et de leurs débauches, de ne les traduire jamais au Tribunal du Souverain Juge, et de pouvoir se distraire ainsi des remords, devant son Ministère, par des applaudissements!

Massillon aurait pu s'apercevoir néanmoins de la Révolution qu'il opérait dans la Chaire, par ses succès même et par les moyens étranges auxquels il était obligé de recourir en dénaturant ouvertement sa Mission. « *Vos mœurs, disait-il (1), donnent à la licence un air de noblesse et de bon goût. Dieu, ajoutait-il (2), vous a fait naître avec plus de goût pour les bonnes choses. Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu; cette politesse qui adoucit l'humeur; cette dignité qui retient les saillies du tempérament; cette humanité qui rend plus sensible aux impres-*

---

(1) Voyez dans le volume du Petit Carême, le Discours sur les Vices et les Vertus des Grands, page 287.

(2) Même Discours, page 303.

*sions de la grâce. Enfin, poursuit-il, dans un autre Discours du même volume (1), il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette Piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des Personnes retirées, qui libres de tout engagement avec le Monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'âme; ce noble respect pour votre Dieu; ce fonds solide de Foi et de Religion; cette exactitude DE SI BON GOUT aux devoirs essentiels du Christianisme; cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens; cette supériorité d'esprit et de cœur qui faisait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison: qui peut vous dispenser de l'avoir, et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé? »*

Comment tous ces moyens de Rhéteur, si déplacés dans la bouche d'un Ministre de l'Évangile; comment une Morale ainsi fondée sur *le bon goût*; comment enfin un pareil langage et de pareils expédients auxquels l'Éloquence de Massillon se voyait réduite, en traitant des Sujets si nouveaux dans la Chaire Chrétienne, n'avertissaient-ils pas un Esprit si supérieur qu'il sortait des voies de son Ministère, et qu'il se mettait, par cette excursion, hors des limites de la Doctrine Évangélique?

XXIV. Des Prédicateurs célèbres depuis Massillon. Après le succès si contagieux du *petit Carême*, la nouvelle génération d'Orateurs qui succédèrent à Massillon, fortement entraînée vers un si dangereux

---

(1) Discours prononcé à une bénédiction des drapeaux du Régiment de Catinat.

écueil par l'attrait de la gloire , suivit cette fatale impulsion de l'Esprit Public , en dirigeant ses Discours vers les matières Philosophiques. Tous ou presque tous les Talents distingués en ce genre se précipitèrent à l'envi dans la même route : comme si chaque Auditoire eût ressemblé à la Cour d'un Enfant Roi. On aggrandit bientôt outre mesure la Carrière séduisante que Massillon venait d'indiquer à l'Eloquence, en la parcourant lui-même avec tant d'éclat ; et une simple nouveauté de circonstances devint une véritable Révolution dans le Ministère Evangélique. On oublia ainsi la règle si profonde et si lumineuse que Bossuet avait accréditée d'abord par son exemple , et qu'il avait consacrée ensuite solennellement au nom de toute l'Eglise Gallicane , en présence de l'Assemblée générale du Clergé , lorsqu'il dit dans la première Partie de son Sermon , pour ainsi dire , religieusement National , *sur l'unité de l'Eglise* , ces paroles à jamais mémorables : *On veut de la Morale dans les Sermons , et on a raison , pourvu qu'on entende que la Morale Chrétienne est fondée sur les Mystères du Christianisme.*

Les grands Sujets de cette belle et solide Instruction Chrétienne , si bien indiqués par l'Eglise dans l'ordre annuel et la distribution des Evangiles ; ces Sujets si importants , si féconds , si riches pour l'Eloquence , et sans lesquels la Morale dépourvue de l'appui d'une sanction divine , et déshéritée de l'autorité vengeresse d'un Juge suprême , n'est plus qu'une théorie idéale et un système purement arbitraire qu'on adopte ou qu'on rejette à son gré ; ces

Sujets magnifiques, dis-je, furent dès-lors plus ou moins mis à l'écart par les Orateurs Chrétiens eux-mêmes qui composèrent malheureusement avec ce mauvais goût, et qui en s'égarant dans ces nouvelles Régions renoncèrent d'eux-mêmes aux plus grands avantages et aux droits les plus légitimes de leur Ministère. Tout fut bientôt mêlé en ce genre, et dès lors tout fut corrompu. On ne put Sanctifier la Philosophie : on Sécularisa, pour ainsi dire, la Religion.

L'ancienne et belle manière des grands Maîtres qui avaient créé une Ecole si révérée et si illustre, fut remplacée par le Bel Esprit, par le Philosophisme, par le mauvais goût, par le jargon de la Métaphysique, par la manie de réduire toute la Morale à la bienfaisance, mot nouveau, dont on fit, pour ainsi dire, le sobriquet de la Charité. On s'efforça de traiter Philosophiquement les Sujets Chrétiens, et Chrétienement les Sujets Philosophiques, en les ralliant ou en les suspendant, le mieux qu'on put, à l'étendard de la Religion.

On prêchait alors, je m'en souviens avec douleur, sur les Petites Vertus, sur le demi-Chrétien, sur le Luxe, sur l'Humeur, sur l'Egoïsme, sur l'Antipathie, sur l'Amitié, sur l'Amour Paternel, sur la Société Conjugale, sur la Pudeur, sur les Vertus Sociales, sur la Compassion, sur les Vertus Domestiques, sur la Dispensation des Bienfaits, etc. etc., enfin sur la *sainte Agriculture*; et on aurait pu suivre un Carême entier des Prédicateurs à la mode, sans entendre jamais parler des quatre Fins de

l'Homme, du Délai de la Conversion, d'aucune Homélie, d'aucun Sacrement, d'aucun Précepte du Décalogue, d'aucune Loi de l'Eglise, d'aucun Mystère et d'aucun Péché Mortel. Bossuet lui-même, avec tout son génie, ne serait jamais parvenu à faire un vrai et beau Sermon Chrétien sur de pareilles Matières. Ces instructions étaient si bizarres, que lorsqu'on arrivait après l'Exorde pour assister à un Sermon, je l'ai souvent éprouvé, il fallait attendre l'énonciation du second Point pour deviner l'énigme, et connaître l'objet du Discours qu'on entendait. Ce fut après avoir subi le dégoût mortel d'un Sermon de ce genre, que le grave et vénérable Père de la Valette, Général de l'Oratoire, interrogé sur le jugement qu'il portait de l'esprit du Prédicateur, répondit avec autant de goût que de raison : *Je ne sais s'il faut avoir beaucoup d'esprit pour composer un pareil discours ; mais il me semble que c'est en montrer bien peu, et n'avoir aucun bon sens que de le prêcher dans une Eglise.*

A cette corruption du genre Oratoire dans les Chaires Chrétiennes, on vit se joindre aussitôt un courage plus que hardi dans les diatribes très-indiscrètes et très-applaudies dont nos Temples retentirent, contre les Riches, contre les Grands et contre toute espèce d'Autorité. Ce n'était plus le langage du zèle : c'était l'amertume de la satire qui attaquait ouvertement sous l'égide de la Religion tout ce qui s'élevait au-dessus du *bon Peuple*. Le ton et l'accent de la Démocratie, vers laquelle tous les Esprits tendaient depuis long-temps, se firent entendre



d'abord dans la bouche des Prédicateurs, dont les Philosophes provoquaient, exaltaient et enviaient le courage comme un droit incontestable d'un Ministère qui semblait affranchi de la Censure. On faisait au Souverain sa part, et elle n'était pas mince, dans chaque Sermon qu'on prêchait devant lui. Cette méthode était devenue un moyen infaillible de se populariser parmi les Courtisans, dans la Chaire de Versailles. On ne pouvait concevoir cette insouciance de la Faiblesse, cet aveuglement d'une Cour entraînée par l'Opinion, et qui se laissait désigner, je dirais presque, insulter Publiquement. C'est à ces premières déviations de l'Eloquence Sacrée, c'est à cette époque déplorable qu'il faut remonter pour découvrir toute l'influence de la Révolution opérée dans la Chaire par le *petit Carême* de Massillon, qui, je le répète encore, en fut ainsi le premier Auteur, sans le vouloir et même sans le soupçonner.

La grande Majorité des Prédicateurs qui parurent après Massillon fut donc emportée par le torrent; et la Chaire descendit de sa haute région à une Morale purement humaine, au langage de la détraction, je pourrais dire même, à la virulence de la satire. Il y eut sans doute des exceptions, et même des exceptions honorables, que je n'ai pas besoin d'articuler : la voix publique m'en dispense. On doit s'interdire toute désignation dans l'éloge, quand on ne veut se permettre aucune personnalité dans le blâme. Mais il faut avouer qu'il ne s'établit guère de célébrité pour les Orateurs Sacrés, durant cette époque de décadence, que sous la nouvelle bannière Phila-

sophique. Aussi leur goût ne s'altéra-t-il pas moins alors que leur Ministère. C'était de la Philosophie, de l'Economie politique, de la Morale même, surtout de la Métaphysique : c'était une élocution sèche, alambiquée ou poétique à l'excès; mais ce n'était plus l'Évangile, ce n'était plus de la véritable Eloquence. Au lieu de tableaux Oratoires, on faisait des portraits. On écrivait d'un style précieux, maniéré, énigmatique, sentencieux, enflé et surchargé de figures ou de mots techniques; mais quand ce style ne présentait plus de si frappants caractères du mauvais goût, il tombait dans la langueur d'une faiblesse extrême, sans coloris, sans idées, sans fermeté, sans liaison et sans verve; et les Orateurs de cette Ecole, dont il ne restera rien pour la Postérité, au lieu d'imiter la marche rapide des grands Maîtres de l'Art, se traînaient avec effort, et n'entraînaient jamais leur Auditoire. On peut leur appliquer avec vérité ce qu'a dit le Philosophe Genevois, lorsqu'en parlant de la renaissance des Lettres après la prise de Constantinople, époque où l'on vit transporter en Italie les débris de l'ancienne Grèce, ce détracteur éloquent des Lettres observe que *je ne sais quel jargon scientifique, pire que l'ignorance, avait tellement usurpé l'estime publique dans le quatorzième Siècle, qu'il fallait une Révolution pour ramener les hommes au Sens commun.*

Les Coriphées de ce nouveau genre d'Eloquence étaient pourtant des Hommes de beaucoup d'esprit : ils avaient même du talent; et ils auraient pu montrer un vrai talent; s'ils avaient voulu le subordonner à

l'ancienne méthode. C'était l'étude, c'était la connaissance et l'amour du Beau, c'était le bon goût de l'Antiquité qui leur manquait. Je dis le goût, en prenant ce mot dans son acception la plus générale : savoir, le double bon goût de l'Eloquence et de la Chaire. Ils seraient parvenus à s'assurer dans cette carrière même une Mémoire honorable, si une fatale erreur de Principes ne les eût pas séduits ; si les Coteries dominantes dans la Littérature, et les Bureaux d'Esprit ne les avaient point égarés par une admiration aveugle ; s'ils avaient su démêler et consulter le véritable Public de leur Ministère, qui conservait encore les bonnes traditions, les souvenirs instructifs, les mesures de comparaison, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, le *feu sacré* dans la Capitale, à cette époque même où les Partisans des innovations dans l'Eloquence Sacrée méconnaissaient son Autorité et étouffaient sa Voix. Il n'existait en effet aucune ville en Europe, où les Orateurs Chrétiens fussent aussi bien jugés, que par ce petit nombre d'anciens Amateurs non moins distingués par leur goût que par leurs lumières, parfaitement instruits des Livres Saints et des Principes de la Religion. Il faut donc rendre justice à tous ces Talents perdus, en regrettant l'usage qu'auraient pu en faire les Prédicateurs pour l'Eglise et pour eux-mêmes : il faut les plaindre sans les méconnaître et sans les imiter : il faut avouer, dirai-je, pour leur confusion ou pour leur gloire, qu'ils valaient mieux que leurs Ouvrages ; que leurs Sermons furent la moindre portion de leur mérite littéraire ; et que dans un genre moins élevé leur

esprit mieux dirigé leur eût assuré une plus belle Renommée : enfin il faut placer des signaux sur les écueils où ils ont fait naufrage , pour en écarter les malheureux imitateurs qui seraient tentés de suivre la même route.

Je ne saurais résister ici à l'occasion d'arrêter un moment mes regards sur le plus remarquable et le plus célèbre Prédicateur de cette époque , sur celui qu'on regardait , je ne sais pourquoi , comme l'héritier de Massillon , avec lequel il n'avait absolument rien de commun , et qui a joui dans cette Capitale d'une vogue extraordinaire pendant quarante années consécutives. C'est du Père de Neuville que je veux parler. On croyait assez généralement alors , et peut-être n'était-ce pas sans quelque fondement , qu'il était né avec du Génie. Je ne le contesterai point , pourvu qu'on avoue que ce n'était certainement pas celui de l'Eloquence. Il connaissait très-bien la Religion : il la voyait même quelquefois en grand ; et quoiqu'il nous ait laissé très-maladroitement , comme un tour de force peut-être , un Sermon peu digne de lui sur l'*Humeur* , il eut la sagesse et la gloire d'échapper à la contagion presque universelle , en traitant tous les anciens et vrais Sujets de la Chaire chrétienne. Il avait de l'étendue , quelquefois même assez d'élévation dans l'esprit , des aperçus nouveaux , du trait et même de la précision , comme par exemple quand il dit dans son Oraison Funèbre du Cardinal de Fleury , où il fit un portrait ingénieux de la Cour , que *les heureux n'y ont point d'amis , puisqu'il n'en reste point aux malheureux* : il montrait aussi de la

XXV.  
Du Père de  
Neuville , Jé-  
suite.

clarté et quelque profondeur dans le raisonnement ; mais c'est pour avoir eu trop la manie de l'esprit, qu'il n'a que de l'esprit, un esprit sautillant et discord, si l'on peut parler ainsi, et qui fatigue ses Lecteurs par une superfétation de pléonasmes, autant que la rapidité étouffante de son débit et ses interminables énumérations suffoquaient son Auditoire auquel il ne laissait pas le temps de respirer.

Ce n'est donc plus ici un mauvais genre de Sermons : c'est un mauvais genre d'éloquence, le genre déchu de Pline et de Sénèque. Le Père de Neuville a beaucoup d'idées de détail qui se croisent et se supplantent pour ainsi dire ; mais il n'a point de verve, point de ces jets d'éloquence qui donnent de l'unité, de la suite, de la véhémence et de la grandeur au discours ; et en admirant de bon cœur son singulier talent, je regrette qu'il ne l'ait pas mieux réglé et mieux employé. Je suis ébloui de ses saillies : je n'en suis jamais frappé. Son imagination s'évapore en éclairs qui ne sont suivis d'aucun tonnerre. C'est précisément le contraire de Bridaine. Rien ne m'inspire dans la lecture de ses Sermons, et je n'en retiens presque rien quand j'ai fermé le livre. Il ne profite pas assez de l'Écriture Sainte pour y trouver des traits historiques, des comparaisons lumineuses, ou des passages féconds, dont il devrait former le cadre de ses tableaux et le point central de son éloquence. Il manque totalement d'onction ; il ne descend jamais dans son propre cœur, ni par conséquent dans le mien. Ses Discours sont dans le genre Oratoire, ce que serait en musique un récitatif continu,

sans qu'aucun air saillant, aucun chant en parties, vinssent jamais le varier et l'enrichir. Le style lâche et diffus du Père de Neuville ne présente, en quelque sorte, à mon esprit, dans son insipide monotonie, que la fluidité et l'uniformité mécanique d'un robinet d'eau tiède.

Son imagination brillante et enluminée, mais inquiète et vagabonde ne sait ni se borner ni s'arrêter, ne suit aucune veine abondante, ne file aucune idée, en réunit souvent d'hétérogènes très-étrangères à son sujet; et il montre malheureusement avec affectation cette recherche puérile d'antithèses symétriques qui dénote toujours dans un Orateur la privation absolue du vrai talent. Il laisse quelquefois ses phrases en l'air, suspendues aux premiers mots qui les avaient commencées, et au milieu desquelles on le voit en esquisser d'autres qu'il ne finit pas. Il l'emporte peut-être sur Diderot lui-même dans ses Dramas, par la multiplicité et l'abus le plus révoltant des points mis en ligne, avec lesquels il croit sans doute se donner l'air d'un penseur profond, tandis qu'il ne montre qu'un esprit creux, en terminant ainsi, c'est-à-dire, en ne terminant point du tout plusieurs de ses périodes dans presque toutes les pages de ses Discours. Son esprit promet toujours : il cherche, et ne trouve presque jamais. Il s'élançe, et revient aussitôt sur ses pas, comme un voyageur qui ne connaît point sa route. On regrette sans cesse qu'il ne se fixe point sur la même ligne. Au lieu d'isoler et de creuser une belle et féconde Conception Oratoire qu'il a eu le bonheur de saisir et qui le rendrait éloquent, s'il

savait la développer, il la jette pour ainsi dire en ébauche dans une exclamation sans songer à l'approfondir ; et son esprit éparpillé dans une stérile abondance de paroles, fait ainsi divaguer et avorter son malheureux génie énervé et appauvri par toutes les idées accessoires qui viennent se présenter à sa plume. Sa languissante et incurable facilité n'est trop souvent que le luxe ambitieux d'un Rhéteur trop chargé de synonymes et d'épithètes. On se souvient encore que son Action Oratoire, parfaitement assortie à sa loquacité, se réduisait à la seule rapidité du débit. Cette récitation précipitée, et ses fréquentes énumérations produisaient à-peu-près le même effet que la lecture à haute voix d'un Vocabulaire sans liaisons et sans suite ; et l'on disait communément que ses Sermons paraissaient des déclamations improvisées, comme le Monologue habituel de sa conversation ressemblait à la récitation d'un Discours appris de mémoire. Il passait dans ses sociétés, dont il était beaucoup trop l'idole, pour l'un des Hommes de France qui avaient le plus d'esprit ; mais cette réputation qui n'a pu lui survivre, ne devait même alors exciter l'envie d'aucun bon Esprit.

Les nombreux imitateurs du Père de Neuville n'ayant pas ses beautés, ont, selon l'usage, renchéri sur ses défauts ; et en voyant l'École qu'il avait formée, il ne dut pas se glorifier d'une pareille Postérité. Il mâche très-souvent à vide : il est tellement verbeux, qu'on pourrait retrancher presque la moitié des termes dont se compose sa diction, non seulement sans qu'il y perdît rien, mais encore sans

qu'une telle suppression y fût sensible, et y laissât le moindre vide ou du moins la moindre obscurité. Il mérite donc qu'on lui applique ce que disait Denys d'Halicarnasse à l'un des Poètes dramatiques de son temps, qui lui demandait son sentiment sur l'une de ses tragédies qu'il venait de voir représenter, *Excusez-moi*, lui répondit-il, *je ne saurais vous en rien dire. Il y avait trop de mots : je n'ai pu la voir.*

Cependant le Père de Neuville a montré quelquefois un beau talent pour la Chaire. Je me plais à pouvoir en citer ici deux exemples : je tire le premier de son Panégyrique de Saint Jean-de-la-Croix, qui fut son premier et peut-être son meilleur Ouvrage. Il le composa en professant la Rhétorique à Orléans. L'Orateur embarrassé par son état de Religieux, pour ne blesser aucune des deux Familles du Carmel entre lesquelles la Réforme de Sainte Thérèse, propagée par Saint Jean-de-la-Croix, excita des dissensions très-vives, avant qu'elle attirât les plus cruelles persécutions aux Réformateurs, sut éviter cet écueil avec un art et un bonheur infini. C'est beaucoup plus que de l'adresse Oratoire : c'est un usage admirable de l'Écriture : c'est la véritable Eloquence du genre et de la circonstance. « Saint » Jean-de-la-Croix, dit-il, ne fut pas seulement » l'Auteur de cette entreprise, il en fut la victime.... » Ne demanderons-nous point ici ce que demandèrent » les Disciples en voyant l'Aveugle-né? *Quis peccavit, hic aut parentes ejus?* ( JOAN. C. 9, V. 2. ) » Quelle est la cause de cette disgrâce? Le péché du » fils ou le péché du père? Pouvons-nous louer celui



» qui souffre la persécution, sans condamner ceux  
 » qui le persécutent? Son innocence ne ferait-elle  
 » pas leur crime, ou peut-il n'être point coupable,  
 » s'ils ne le sont pas eux-mêmes? *Quis peccavit, hic*  
 » *aut parentes ejus?* J'ose répondre ce que le Sau-  
 » veur répondit : *Neque hic peccavit, neque paren-*  
 » *tes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.*  
 » ( Ibid. v. 3. ) Admirons la fermeté qui résiste à la  
 » violence de l'orage; n'accusons pas la main qui  
 » l'excite. Dieu se plaît quelquefois à conduire les  
 » Saints par des voies extraordinaires; et en les  
 » exceptant de la loi commune, il leur fait entendre  
 » ses volontés par lui-même, tandis que les hommes  
 » pour qui les secrets arrangements de la Providence  
 » sont des mystères impénétrables, agissent selon les  
 » règles de la prudence ordinaire. De là il arrive que  
 » ce qui, aux yeux de Dieu, n'est que zèle et vertu,  
 » paraît à la raison humaine caprice et entêtement,  
 » jusqu'au moment où Dieu vient justifier ses Elus,  
 » et mettre le sceau de l'inspiration divine à leurs  
 » entreprises : *Neque hic peccavit, neque parentes*  
 » *ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* »

Le second exemple d'éloquence que je vais extraire du Père de Neuville est encore plus beau; il justifie pleinement tous les éloges que je me suis plu à donner à son talent; et il offre même beaucoup moins de traces de la mauvaise manière et des défauts qu'on peut lui reprocher. Il y a plus ici que du bonheur : il y a un superbe trait : il y a une grande et lumineuse idée : il y a du nerf et de la verve : il y a une conception très-neuve suggérée par le

Génie de la Religion ; et l'Orateur l'a si bien présentée, qu'on ne pourrait la lui enlever sans être Plagiaire. On ne la lui dérobera donc pas en lui donnant un plus heureux développement ou en y ajoutant des richesses de style ; car elle n'en a pas besoin. On ne saurait donc abuser ici contre le Père de Neuville du droit qui établit dans la Littérature que toute idée appartient à l'Écrivain qui sait le mieux l'exprimer.

Dans son Sermon sur le Péché Mortel, dont les dix dernières pages me paraissaient le Chef-d'œuvre de cet Orateur, le Père de Neuville se propose de peindre toute l'horreur de Dieu pour le Péché. Voici comment il s'y prend. Il me semble que Bossuet n'aurait pas désavoué un pareil aperçu dans l'Eloquence Sacrée. « Voulez-vous savoir, dit-il, com-  
» bien Dieu déteste le péché ? voyez l'Enfer. Il ne  
» me reste rien à dire. Je me trompe : je n'ai rien  
» dit. L'Enfer, tout affreux qu'il est, n'exprime pas  
» encore assez combien Dieu est irrité par le Péché...  
» Ces hommes que Dieu accable du poids de sa  
» colère, et qu'il en accablera toujours, ah ! je les  
» vois tous trempés, tous baignés du sang de Jésus-  
» Christ. Mes Frères, renouçons à notre Foi, ou ne  
» regardons plus le Péché qu'avec horreur et exé-  
» cration. Un Dieu qui meurt pour sauver les hom-  
» mes, qui réproûve ensuite ces mêmes hommes  
» qu'il aima jusqu'à mourir pour leur Salut : Oh  
» Péché ! quel est donc ton funeste pouvoir d'arra-  
» cher ainsi du sein de Dieu ces enfants objets d'un  
» amour aussi tendre ; d'effacer le sceau de leur

» adoption ; de leur imprimer le caractère d'une ré-  
» probation éternelle ; d'en faire aux yeux de leur  
» Père, eh quel Père ! un objet d'anathème et de  
» vengeance immortelle ! Non, ce n'est point dans les  
» Arrêts d'un Juge équitable, c'est dans les fureurs  
» d'un Père irrité, qui s'arme contre son propre  
» sang, qu'il faut aller puiser la juste idée d'un  
» Crime pour savoir combien Dieu déteste le Péché ;  
» souvenez-vous combien Dieu a aimé le Pécheur.  
» Jésus-Christ sur la croix, le Pécheur dans l'Enfer,  
» réunissons le contraste de ces deux étonnants  
» Spectacles ; appliquons-nous à les étudier, à les  
» creuser, à les approfondir. Ne craignons point  
» d'en être troublés, consternés ; ne craignons que de  
» n'en être point assez touchés.... Jésus-Christ fut  
» sur la croix ; le Pécheur est dans l'enfer ; ah ! mes  
» chers Auditeurs, après vous avoir mis devant les  
» yeux un spectacle qui parle avec plus de force et  
» d'énergie que ne parlerait toute l'éloquence des  
» Prophètes et des Apôtres, ce n'est plus que par un  
» silence plein d'étonnement et de douleur, qu'il  
» convient de vous reprocher les égarements de  
» votre conduite. Qu'est-ce donc que le Péché !  
» Dieu seul peut le savoir parfaitement ; par consé-  
» quent Dieu seul peut me l'apprendre. Oserais-je  
» interroger le Très-Haut ? il a prévenu mes désirs.  
» J'entends retentir la voix foudroyante de la Reli-  
» gion, dépositaire de ses Oracles ; elle lève, elle  
» déchire le voile, elle m'annonce, elle me montre  
» qu'il en a coûté le sang d'un Dieu pour expier le  
» Péché, et que pour le punir il y a un Enfer ! »

Jamais le Père de Neuville ne fut si éloquent, et ne s'éleva autant au-dessus de lui-même que dans ces beaux morceaux; et je n'ai pas besoin de faire remarquer ici au Lecteur qui les admire, que ce fut la mine inépuisable des Livres Saints et de la sublime Doctrine de la Religion qui lui fournit ces trésors. Le succès extraordinaire et constamment soutenu de son Sermon sur le Péché, dut l'avertir que c'est uniquement dans cette source qu'il faut en chercher, parce qu'on ne saurait trouver rien de semblable ailleurs. Si nous pouvons espérer encore des Orateurs Sacrés du premier ordre, ce sera donc cette belle route qu'ils prendront en entrant dans la Carrière; et par la même voie ils obtiendront la même gloire, toutes les fois qu'ils sauront traiter les grands Sujets chrétiens, sans lesquels il n'y aura jamais de véritable Eloquence dans la Chaire.

Je n'ose me permettre plus de détails et plus de censures sur une époque si récente. Voilà les résultats des Productions et des Succès de la Chaire depuis près d'un Siècle. Je ne dois pas pousser plus loin la comparaison entre nos Orateurs. *La Postérité*, dit Tacite, *mettra chacun à sa place* (1).

Mais en généralisant ce parallèle, en l'étendant à tous les genres de la Littérature, question sur laquelle je me crois d'autant plus dispensé de développer mon opinion, que toutes les pages de cet Ecrit doivent l'expliquer assez nettement, j'ose avancer

XXVI.  
De la Justice du dix-huitième Siècle, envers les Orateurs et les Ecrivains du Siècle précédent.

---

(1) *Suum cuique decus posteritas reponet.* Tacite.

que nous avons incontestablement surpassé tous les Ecrivains du Siècle de Louis XIV, dans un point remarquable de prééminence; et je me glorifie de pouvoir proclamer ci notre respectueuse supériorité : c'est par l'admiration franche et éclairée que nous discernons à leurs Ouvrages, infiniment mieux appréciés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient de leur temps : c'est par l'étude beaucoup plus impartiale et plus savante que nous avons faite des créations et des combinaisons de leurs Génies, et surtout des beautés simples et ravissantes de leur Style, genre de mérite que nous avons incomparablement mieux analysé, mieux jugé, mieux senti : c'est par le concert d'acclamations et d'enthousiasme que nous inspire cet examen plus raisonné et plus approfondi, et avec lequel nous ne cessons de préconiser dans l'Eloge de tous ces Grands Hommes, le suprême talent d'écrire. Bossuet, Corneille, Racine, Massillon, Fénelon, Molière, La Fontaine, La Bruyère et Boileau, n'avaient jamais obtenu durant leur vie cet hommage, disons mieux, ce culte du talent, et ne s'étaient jamais rendu entr'eux (1) cette justice éclai-

---

(1) Entr'autres preuves que je pourrais donner du peu de justice contemporaine que se rendaient réciproquement nos grands Ecrivains du dix-septième Siècle, il me suffira d'extraire de la correspondance intime de Boileau avec Brossette, tome premier, page 45, la lettre suivante écrite à Brossette par ce même Despréaux, le 29 novembre 1699.

« Vous m'avez fait un fort grand plaisir en m'envoyant le Télémaque de M. de Cambrai. Je l'avais pourtant déjà lu. il y a de l'agrément dans ce livre, et une imitation de l'Odyssée que j'approuve fort. L'avidité avec laquelle on le lit, fait bien voir que

tante et unanime, que notre Génération se plait à leur prodiguer avec tous les transports et tout l'orgueil de l'amour de la Patrie. Si nous nous dégoûtions

---

« si on traduisait Homère *en beaux mots*, il ferait l'effet qu'il doit  
 « faire, et qu'il a toujours fait. Je souhaiterais que M. de Cam-  
 « brai eût rendu son Mentor un peu moins Prédicateur et que sa  
 « Morale fût répandue dans son Ouvrage un peu plus impercep-  
 « tiblement et avec plus d'Art. Homère *est plus instructif que lui* ;  
 « mais ses instructions ne paraissent point préceptes, et résultent  
 « de l'action du *Roman* plutôt que des discours qu'on y étale.  
 « Ulysse par ce qu'il fait nous enseigne mieux ce qu'il faut faire,  
 « que par tout ce que lui ni Minerve disent. *La vérité est pourtant*  
 « que le Mentor du Télémaque *dit de fort bonnes choses quoiqu'un*  
 « peu hardies, et qu'enfin M. de Cambrai me paraît beaucoup meil-  
 « leur Poète que Théologien ; de sorte que si par son Livre des  
 « *Maximes des Saints*, il me semble très peu comparable à Saint  
 « Augustin, je le trouve par son *Roman* digne d'être mis en parallè-  
 « le avec Héliodore, Evêque de Tydéa en Thessalie auteur du Ro-  
 « man des Amours de Théagène et de Cariclée, lequel vivait sous  
 « le règne de Théodose le Grand. Je doute néanmoins que M. de  
 « Fénélon fut d'humeur, comme ce dernier, à quitter sa Mitre pour  
 « son *Roman*. Aussi vraisemblablement le revenu de l'Evêque Hé-  
 « liodore n'approchait guère du revenu de l'Archevêché de Cam-  
 « brai. Mais je vous entretiens là de choses peu nécessaires. Trou-  
 « vez bon que je ne vous en dise pas davantage et pardonnez les  
 « ratures que je fais à chaque bout de champ dans mes Lettres,  
 « qui m'embarrasseraient fort s'il fallait que je les récrivisse. Je  
 « suis, etc. »

Loin de se plaindre des ratures que Boileau veut excuser dans cette Lettre, Brossette son ami dut regretter pour l'intérêt de sa gloire, qu'il n'en eût pas fait assez. Mon admiration pour le Législateur de notre Parnasse, m'empêche de développer les réflexions que me suggèrent les mots et les passages soulignés. Est-il possible que l'Oracle du Goût se soit permis un tel *déni de justice* envers le Télémaque alors publié depuis quelques années, et déjà lu par Boileau avant que Brossette le lui eût envoyé? Etais-ce donc ainsi qu'il devait juger l'un des plus beaux Chefs-d'œuvre de notre Langue, en osant le comparer au Roman des Amours de Théagène et

jamais de leurs Ouvrages, qui font tant d'honneur à notre Nation, nous rétrograderions aussitôt vers la Barbarie. Mais tant que la France saura mettre ainsi à leur place tous ces Génies immortels, tant qu'elle se montrera si digne par son admiration d'avoir produit leurs Chefs-d'œuvre, elle conservera le vrai goût, elle formera les Talents naissants à la bonne Ecole, et elle jouira de tous les bienfaits du Génie destiné à perpétuer sa gloire Littéraire.

XXVII.  
Des Pané-  
gyriques.

Cette fidélité ou ce retour à l'ancien Genre et aux Doctrines éprouvées, se recommande autant à notre émulation, par l'immortelle célébrité de nos grands Orateurs, que par le malheureux exemple des Rhéteurs qui en suivant une autre route les ont trop bien vengés, et dont les succès ont été si contestés ou si éphémères. Eh ! comment pouvaient-ils se flatter en effet de donner un plus heureux essor à l'Eloquence Sacrée, en traitant, je ne sais quels Sujets nouveaux, maigres et profanes, tandis qu'aucun Discours Sacré du dix-huitième Siècle n'a été consacré parmi nos triomphes Oratoires, dans le genre même du Panégyrique, où tout est neuf encore pour le Talent, puisque cette Carrière n'a pas été parcourue en France avec autant d'éclat que les sentiers du

---

de Cariclée ? on ne conçoit pas comment l'un des admirateurs les plus éclairés et l'un des plus dignes émules de l'Antiquité, n'en a pas reconnu au premier coup-d'œil, le naturel et le charme dans le Télémaque, c'est-à-dire, dans celui de tous les Ouvrages modernes, qui a le plus d'analogie et de ressemblance avec les Chefs-d'œuvre des Anciens. Boileau n'a donc pas senti le talent prodigieux de Fénelon ; le Tasse et Quinault sont vengés.

Dogme et de la Morale? La nouveauté des matières qui restent à traiter dans cette partie aux Orateurs Chrétiens, n'inspire cependant pas à leur génie des Eloges plus éloquents que leurs autres Sermons; et cette observation démontre que ce ne sont pas des Sujets neufs, mais des idées neuves qui leur manquent pour exceller dans leur Art.

Toutefois rien n'est plus propre à enflammer l'imagination d'un Orateur, que l'auguste Ministère de dispenser la louange aux Héros Chrétiens, dont les exemples honorent notre Culte et accusent nos Mœurs. Si c'est un grand et beau Spectacle, offert au genre humain par le Christianisme, que d'assembler les Hommes dans un Temple pour les instruire de tous les Devoirs de la Morale, c'est sans doute aussi une bien magnifique institution que d'ériger des autels à la Vertu, et de décerner des éloges annuels aux Saints les plus dignes d'être proposés par la Religion à l'admiration et à l'émulation de ses enfants. Mais les hommes dont la Vie, quoique d'ailleurs sans taches, a été cependant obscure ou commune, ne fournissent point assez d'aliments à l'Eloquence. Il faut s'être rendu célèbre par un génie supérieur ou par des actions éclatantes; n'avoir besoin que d'être tiré de l'oubli pour se montrer grand; avoir exercé une influence marquée sur son Siècle, ou du moins sur son Pays; avoir fait époque dans l'Histoire de la Religion; s'être élevé au-dessus des Vertus ordinaires; s'être signalé par de glorieux souvenirs ou par d'immortels Monuments; et se présenter à la Postérité avec des droits publics à une renommée impo-



sante , pour soutenir l'éclat de ces hommages solennels ; et malgré toute la pompe des déclamateurs , un Saint inconnu de l'Histoire n'obtiendra jamais que des Panégyriques ignorés comme lui.

Le défaut le plus ordinaire de cette espèce de Discours , qui devrait réunir aux récits instructifs d'un éloge historique , l'intérêt plus animé d'un éloge oratoire , c'est cette couleur vague, ce ton de déclamation, cette emphase triviale, cette profusion dégoûtante d'épithètes et de superlatifs, enfin cette redondance de lieux communs, qui ne sauraient jamais ni s'adapter à une louange individuelle, ni retracer par conséquent le vrai caractère de l'homme qu'on veut louer. On se borne en quelque sorte aux extrémités , aux surfaces et aux dehors, au lieu de pénétrer dans le fond du Sujet ; et la plupart des Panégyriques , distingués les uns des autres uniquement par le titre, convenant également à tous les Saints du même état, n'en font connaître réellement aucun.

Un autre défaut très-commun dans le même genre, est cette exagération ridicule qui affaiblit tout en outrant tout. La circonspection d'un Panégyriste est la plus sûre garantie de sa bonne foi ; et il devient d'autant plus persuasif qu'il montre plus de mesure. Ne vous exposez donc pas aux mécomptes d'un enthousiasme factice et solitaire, en éloignant par les fictions de votre cerveau la confiance de votre Auditoire. Vous ne célébrerez avec un plein succès le Héros de la Religion dans la Chaire Chrétienne, qu'en amenant l'admiration publique exaltée par vos récits, à renchérir sur le tribut de vos éloges. C'est

donc par des faits et non par des phrases que vous pouvez accréditer leur renommée ; mais ces faits, il faut savoir les choisir, les combiner, les graduer, les lier, les grouper, les diriger vers le but moral qui doit les réunir, et en former un faisceau de preuves triomphantes qui étalent toute la richesse de votre Sujet, en donnant à-la-fois de l'autorité et de l'intérêt à la louange. Voilà dans la distribution de la gloire, la part du Saint que vous faites revivre : voici maintenant la vôtre, qui sera d'autant plus douce à votre amour pour lui, qu'elle est encore la sienne. Ces tableaux vrais et ravissants vont produire l'heureux effet Oratoire de présenter sans cesse à vos Auditeurs le grand Homme qu'ils verront agir en l'entendant célébrer. Ils tressailleront de tendresse et de joie devant son image. Ils ne seront occupés que de lui seul durant votre Discours ; et ce sera le plus beau triomphe de votre Eloquence, que de vous dérober ainsi à leur admiration pour mieux vous en assurer. Il faut en effet que dans le charme et dans l'exaltation de leur pieuse joie, ils ne songent jamais à vous au milieu du spectacle qui les environne ; qu'ils ne se souviennent plus ni de l'Orateur qui parle, ni s'il existe un Orateur ; et le premier des Panégyristes est éminemment celui qui absorbe et concentre ainsi toutes les pensées de l'Auditeur dans son Sujet, en se faisant toujours oublier lui-même.

Les Anciens, nos Maîtres et nos Modèles en tout genre de Littérature, nous ont donné dans cette partie de l'Eloquence des règles et des exemples que nous ne saurions trop méditer. Périclès que toute la

Grèce admirait comme son plus grand Orateur, prononça l'éloge funèbre des défenseurs de sa Patrie, qui venaient de périr dans la première campagne de la guerre du Péloponèse; et Thucydide nous a conservé cette fameuse harangue dans laquelle il avoue que Périclès loua beaucoup plus l'armée que les morts. Qui ne connaît les autres Monuments dont l'Antiquité s'est honorée dans cette carrière de l'Eloquence, tels que le Panégyrique trop vanté d'Hélène par Isocrate, l'éloge de Pompée par Cicéron dans son Discours sur la loi Manilia, et le Panégyrique de Trajan par Pline le jeune? Les Pères de l'Eglise, qui furent aussi les premiers Orateurs de leur temps, et conservèrent presque seuls l'Eloquence et les Lettres en Europe, surent enrichir les Langues de Démosthène et de Cicéron d'éloquents Discours consacrés aux regrets de l'Amitié ou à la gloire des grands Hommes. Nous pouvons citer avec confiance dans ce nombre l'Oraison funèbre composée par S. Grégoire de Nazianze, après la mort de sa sœur Gorgonie; le Panégyrique ou plutôt les Panégyriques de S. Pierre et de S. Paul, que S. Jean Chrysostôme ne cesse de mêler avec amour et enthousiasme, à presque tous ses Chefs-d'œuvre; le Panégyrique de Saint Honorat prêché par Saint Hilaire d'Arles; l'Eloge funèbre si touchant que fit Saint Ambroise de son frère Satyre, et de l'Empereur Théodose; enfin, quelques Eloges à jamais mémorables, et par l'Eloquence des hommages et par le courage des leçons, qu'adressa Saint Bernard, au milieu d'un Traité de Morale, au Pape Eugène III, son disciple, dans son Livre si coura-

geusement véridique, intitulé, *de la Considération*.

La France ne posséda guères d'autres trésors que ces Episodes de S. Bernard, dans le genre des Eloges, jusqu'au Règne de Louis XIV. L'Oraison Funèbre fut élevée alors à un degré d'Eloquence, dont on ne pouvait avoir aucune idée, et qu'on ne surpassera probablement jamais. Les Panégyriques sont restés parmi nous à une distance infinie de ces magnifiques Discours. C'est le domaine le moins riche de notre Eloquence Sacrée, quoiqu'il ait été cultivé par tous nos grands Orateurs, qui en nous fournissant dans leurs Ouvrages une autre mesure de leur supériorité, nous ont donné le droit d'être si difficiles en admiration, nous ont appris à les juger, et n'ont laissé dans la carrière des Eloges aucun Chef-d'œuvre, soit qu'ils n'eussent pas le vrai talent de ce genre, soit plutôt qu'ils ne l'eussent pas assez étudié pour le créer, comme on devait l'attendre de leur génie, s'ils en avaient mieux saisi le caractère et la méthode.

Cette lice Oratoire n'a donc été jusqu'à présent illustrée parmi nous par aucune Composition que nous puissions citer comme un Ouvrage classique, comme un Monument qui marque la borne au moins présumée de l'Art. L'Orateur Panégyriste n'est donc probablement pas encore né pour la France; et en rendant un juste tribut d'estime à plusieurs de nos Eloges sacrés, je n'ose, par respect pour nos Discours du premier rang, citer aucun recueil de Panégyriques dignes d'être proposés comme des modèles de perfection dans ce genre d'Eloquence.

Celui de nos Prédicateurs qu'on doit le plus dis-

gyriques de Bourdaloue. tinguier dans cette Carrière, est incontestablement le Père Bourdaloue. S'il faut en croire cependant sa modestie, cet immortel Orateur ne s'est jamais proposé de prononcer un véritable Panégyrique Oratoire. La Chaire Chrétienne n'est nullement pour lui une simple Tribune d'éloquence; il s'y occupe sans cesse du grand et unique objet d'instruire, de confondre et de ramener les Pécheurs. Tout autre intérêt disparaît devant son Ministère. Il nous en avertit lui-même, dans le titre remarquable qu'il donne aux seize Compositions consacrées par son Talent à la gloire des Saints. Aucun de ces Ouvrages, qui forment deux volumes de sa Collection, n'est annoncé comme un Eloge; ils sont tous intitulés, *Sermon pour la fête de tel Saint ou pour telle solennité.*

Peu satisfait d'une pareille précaution pour indiquer le genre mixte d'éloge et de moralité auquel il se voue, Bourdaloue va nous expliquer plus nettement encore son dessein, en répétant dans presque tous ses Discours, qu'il n'a pas l'intention de prêcher simplement un Panégyrique. Il déclare donc qu'il songe beaucoup moins à louer les Saints qu'à leur donner des Successeurs, en les présentant du haut de la Chaire à l'admiration et à l'émulation des Fidèles. La poétique de ses Eloges n'est, pour ainsi dire, qu'une nouvelle tactique de son Ministère pour mieux atteindre son but, en assurant par cette voie l'instruction et la conversion de l'Assemblée qui l'écoute. *La règle la plus sûre*, dit-il au commencement de son Eloge de Saint Jean l'Evangeliste, *la règle la plus sûre pour louer les Saints, est de nous proposer leur*

*Sainteté comme le modèle de la nôtre. Ne considérez pas ce Discours*, ajoute-t-il, dans l'exorde de sa Prédication sur la fête de Saint Paul, *comme un simple Eloge qui se termine à vous donner une haute idée de Saint Paul. Je vous l'ai dit : c'est un discours de Religion, c'est une règle pour former vos mœurs, c'est un exemple que Dieu nous propose et que nous devons nous appliquer.*

En effet, Bourdaloue oublie continuellement dans ses Panégyriques, qu'il fait un Eloge ; il oublie jusqu'à son Héros, et surtout il s'oublie constamment lui-même pour se concentrer dans la pensée dominante de son cœur, dont le principal intérêt est toujours la sanctification de son Auditoire. On retrouve souvent dans ces Discours le même génie, la même puissance de raisonnement, la même profondeur de Doctrine, le même bon goût d'érudition, que font tant admirer ses grands Chefs-d'œuvre sur les Mystères et sur la Morale de l'Évangile. Ses Panégyriques peuvent donc soutenir sous tous ces rapports, une comparaison glorieuse avec ses autres Sermons. Mais il faut avouer qu'en y déployant de si rares et si différents mérites, il ne se renferme cependant pas assez dans ce nouveau genre, pour y conserver cette belle et constante unité d'un Sujet approfondi sous tous ses rapports, mais restreint à ses limites naturelles, unité à laquelle il est toujours fidèle dans son Carême et dans son Avent. C'est lui seul qui sacrifie volontairement ici une partie de ses Succès Oratoires aux intérêts de son zèle Apostolique. Ce dernier sentiment subjugué toutes les facultés de son âme avec

tant d'empire, qu'au milieu de ses Eloges Sacrés, le Panégyriste interrompt tout-à-coup toutes ces formules de louange qui semblent attiédir et fatiguer son géuie ainsi dépaysé, hors de sa sphère et de son élément, pour se livrer à l'impétuosité et à la véhémence d'un Missionnaire. Je peux en citer un exemple frappant tiré de l'Eloge de Sainte Magdelaine; et en lisant cette prosopopée imprévue dans un Panégyrique de Bourdaloue, on croira sans doute entendre le morceau le plus éloquent d'un Sermon sur le Délai de la Conversion.

« Madelaine, dit-il, connaissait-elle mieux Jésus-  
 » Christ que nous ne le connaissons? La Foi du Chris-  
 » tianisme nous découvre au contraire des merveilles  
 » qui étaient alors cachées à ses yeux. Pourquoi donc  
 » tarder davantage? Et sans aller plus loin, pour-  
 » quoi avant que de sortir de cette Eglise, avant  
 » que de nous éloigner de cet Autel où Jésus-Christ  
 » se trouve encore, non plus en qualité de Convive,  
 » comme chez le Pharisien, mais en qualité d'aliment  
 » et de breuvage, en qualité de Victime immolée  
 » pour nous, en qualité de Sacrificateur et de Pas-  
 » teur, pourquoi, dis-je, ne pas nous donner à lui?  
 » Finissons une fois, ce que tant de fois nous avons  
 » proposé de faire; et disons-lui : Non, Seigneur,  
 » non, ce ne sera ni dans une année, ni dans un  
 » mois, mais dès aujourd'hui; car il n'est pas juste  
 « que je veuille temporiser avec vous. Ce ne sera  
 » point quand je me trouverai dégagé de telle ou  
 » telle affaire; car il est indigne que les affaires du  
 » Monde retardent celles de mon Dieu. Ce ne sera

» point quand je me verrai sur le retour de l'âge ;  
 » car tous les âges vous appartiennent , et ce serait  
 » un outrage pour vous bien sensible de ne vouloir  
 » vous réserver que les derniers temps et le rebut  
 » de ma Vie. Dès maintenant, Seigneur, je suis  
 » donc à vous, et j'y veux être. Recevez la protes-  
 » tation que je fais, et confirmez la résolution que  
 » j'en forme devant vous. »

Cette belle manière de descendre dans l'âme de l'Auditeur pour l'entraîner par cette logique pressante et par ces mouvements accélérés , caractérise éminemment le trait et le talent suprême de Bourdaloue. Il en est peut-être , pour sa gloire , un peu trop prodigue dans ses Panégyriques , et quelquefois aussi trop économe dans ses Sermons. Si l'on trouvait déplacé dans un éloge un pareil épanchement de son zèle Apostolique , il faudrait plaindre sans doute la délicatesse trop sévère d'un Censeur qui opposerait ici à Bourdaloue, en admirant son Eloquence, la règle qu'Horace a consacrée , *non erat hic locus*. Mais si le Goût le condamne , son Ministère l'absout.

Certes il n'est aucun Sujet où la véritable Eloquence soit déplacée dans la bouche d'un Orateur Chrétien. Bourdaloue en était si persuadé , que son zèle s'y abandonnait pour le moins avec autant de liberté dans ses Panégyriques que dans ses Sermons. Où le déploye-t-il en effet avec plus d'éclat, qu'en terminant la première partie de l'éloge de Saint André , au moment où il présente cet Apôtre honoré du Martyr de la Croix ? « Voilà donc, dit-il, voilà , Chrétien , le Prédicateur que Dieu a suscité pour votre



» instruction..... c'est Saint André sur la Croix.  
 » N'ayez plus nul égard ni à mes paroles, ni à mon  
 » zèle : oubliez la Sainteté de mon Ministère. Ce  
 » n'est point à moi, c'est à cet Apôtre à vous prêcher  
 » sur la Croix un Dieu crucifié; c'est à cet Homme  
 » crucifié, dont la Prédication plus efficace que  
 » la mienne se fait entendre dans toutes les Egli-  
 » ses du Monde Chrétien. Le voilà, ce Ministre  
 » irrépréhensible, ce Prédicateur auquel vous n'avez  
 » rien à répliquer. Mais que n'a-t-il pas à vous repro-  
 » cher lui-même? Il vous prêche encore maintenant  
 » le même Dieu qu'il prêchait aux Juifs et aux  
 » Payens, un Dieu qui vous a sauvés par la Croix.  
 » Le croyez-vous?... On vous a dit cent fois, et il  
 » est vrai, qu'au Jugement de Dieu la Croix parat-  
 » tra pour vous être confrontée, *tunc patebit sig-*  
 » *num Filii Hominis.* ( Math. c. 24. ) Mais outre la  
 » Croix de Jésus-Christ, on vous en confrontera une  
 » autre, celle de Saint André. Oui, la Croix de cet  
 » Homme Apostolique, après lui avoir servi de  
 » Chaire pour nous instruire, lui servira de Tribu-  
 » nal pour nous condamner. Voyez-vous ces Infidè-  
 » les, nous dira-t-il? la vue de ma Croix les a con-  
 » vertis : de Payens qu'ils étaient, j'en fis des  
 » Chrétiens, et de parfaits Chrétiens. Voilà ce qui  
 » nous confondra; et ne vaut-il pas mieux dès au-  
 » jourd'hui prévenir par une confusion volontaire,  
 » cette confusion forcée qui ne nous sera pas seule-  
 » ment inutile, mais funeste? »

Ce trait sublime, *voyez-vous ces Infidèles?* etc. manifeste l'élan et la verve d'un grand Orateur, et montre qu'il suffisait à Bourdaloue de s'abandonner

à son génie dans toutes les matières, pour s'élever à la plus haute Eloquence.

J'ai observé qu'indépendamment de ces beaux mouvements de son zèle Apostolique, Bourdaloue suivait aussi fréquemment dans la composition de ses Panégyriques, son attrait pour les développements de la Morale. Il faut donc citer ici un exemple de ces nouvelles digressions si étrangères au genre des Eloges. Vers la fin de son Panégyrique de S. Paul, en louant cet Apôtre d'avoir bravé les tribulations, les chaînes et la mort pour aller remplir son Ministère à Jérusalem, quand il déclara qu'il ne craignait rien de tout ce qui pouvait lui arriver, et qu'il ajouta, *ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même*, Bourdaloue s'arrête ; et il ne songe plus au sacrifice et à la gloire de Saint Paul, que pour en relever le contraste avec nos mœurs. « Que répondrez-vous à cet exemple, dit-il, Hommes du Siècle, Hommes lâches et mondains, qui dans les emplois dont la Providence vous a chargés, et même dans les fonctions qui vous attachent, comme Saint Paul, au Service des Autels, cherchez vos aises et votre repos : Venez, venez vous confronter avec cet Apôtre ; et dans l'opposition que vous allez découvrir entre vous et lui, apprenez ce que vous devez être, et confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est immolé pour son Ministère ; et vous vous épargnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous aurez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous sur ce point. Je sais que l'amour-propre vous persuade par ses artifices qu'on doit être content de vous, comme vous l'êtes vous-

« mêmes. Mais, dites-moi : ces ménagements de vo-  
« tre personne si étudiés et si affectés ; ce refus d'un  
« travail nécessaire que vous devez au Public ; cette  
» horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage  
« et de servitude ; cette habitude de vous divertir  
« beaucoup et de vous appliquer peu , au lieu de  
« suivre l'Ordre de Dieu , qui serait de vous diver-  
« tir peu pour vous appliquer beaucoup ; cette liber-  
« té que vous prenez de vous décharger sur autrui  
« des soins les plus personnels et dont vous devez uni-  
« quement répondre ; cette facilité à vous émanciper  
« des obligations onéreuses , mais indispensables , qui  
« sont attachées à votre état : cette peine à trouver  
« où il faut que vous soyez , et cette disposition à  
« être volontiers où il faut que vous ne soyez pas ;  
« cette fuite des affaires qui vous sont importunes et  
« incommodes , quoi que Dieu et les Hommes ne  
« vous aient faits ce que vous êtes que pour en être  
« incommodés et importunés ; cette prudence de la  
« chair à ne vous engager jamais ni pour la Vérité ,  
« ni pour la Justice ; cette crainte de vous exposer  
« et de vous perdre dans les occasions où Dieu de-  
« mande que vous vous exposiez et que vous  
« vous perdiez ; en un mot , ce secret que le Mon-  
« de vous a appris et que vous pratiquez si bien ,  
« de ne prendre de votre Condition que ce qu'elle  
« a de doux et d'honorable , et d'en laisser le pé-  
« nible et le rigoureux : ce n'est pas tout ; cette in-  
« différence , cette froideur à la vue des scandales  
« qui devraient enflammer votre zèle , et au con-  
« traire cette impatience sur les moindres défauts  
« dont votre délicatesse est blessée ; cette sensibilité

« à vous offenser de tout et à ne pouvoir rien sup-  
 « porter dans une place qui vous oblige à tout sup-  
 « porter et à ne vous offenser de rien ; enfin ces plain-  
 « tes et ces éclats dans les traverses et les contradic-  
 « tions : tout cela convient-il à un homme qui , à l'ex-  
 « emple de Saint Paul, veut être un Ministre fidèle ;  
 « et puisque pour être tel, il faut se résoudre à être  
 « victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une  
 « Victime ? »

Je respecte et j'admire comme je le dois ce sentiment et ce langage Apostoliques. Je ne saurais donc regretter, pour la gloire de Bourdaloue, de voir son génie se livrer à ces épanchements de zèle qui en l'éloignant du Sujet de son Discours, le rapprochent si utilement de l'objet de son Ministère, et lui ouvrent la conscience de tous ses Auditeurs. Un pareil succès devait lui paraître préférable sans doute à tous les triomphes Oratoires. Mais je regrette pour l'intérêt de l'Art que ce grand Homme a tant honoré, qu'il n'ait pas voulu borner et consacrer quelquefois en toute rigueur son grand talent au seul et unique objet des Panégyriques, pour nous fournir des modèles parfaits dans toutes les créations de l'Eloquence Sacrée ; je regrette qu'il dérobe si souvent à ma vue le Héros de son Discours, que tout autre intérêt fait languir : et souvent même mon imagination beaucoup plus fidèle à son plan qu'à son zèle, ne le suit plus et se sépare de lui durant toutes ses excursions qui trouquent son Sujet, en déconcertant ainsi mon admiration au milieu de tant d'objets disparates ; je regrette qu'il ne laisse rien à commen-

ter et à développer à mes pensées , que les siennes épuisent et absorbent dans leur diffusions ; je regrette qu'il ne se fie pas assez à son Eloquence pour être bien sûr que dans un Panégyrique où la Morale doit sortir du fond du récit et du tableau des faits , et où elle est tout autrement intéressante quand on la voit en action que lorsqu'elle est réduite à l'aridité des préceptes , on peut supprimer non-seulement sans risque , mais avec profit , ces développements monotones et superflus qui confondent tous les genres ; je regrette qu'il ne prennent pas plus souvent dans sa diction et dans son coloris un ton plus haut , pour obliger son talent à des efforts heureux qui doubleraient ses forces ; que dans le style des Eloges ; où il montre toujours de la propriété , de la correction , de la noblesse , de la dignité , souvent même du nerf et de la précision , il néglige trop ce nombre , ce tour , cette grâce de la parole , cette imagination dans l'expression si éminemment propre aux Panégyriques ; et qu'il manque entièrement de la force majestueuse , de l'énergie , des traits rapides et sublimes qui signalent avec tant d'éclat le Génie de Bossuet ; je regrette que Bourdaloue oublie dans de pareils Sujets la sage et lumineuse observation de Quintilien , quand il dit avec toute l'autorité du bon goût , que  
« les pièces spécialement destinées à plaire au Public ,  
« quoiqu'elles soient fondées sans aucun doute sur la  
« Vérité , COMME LES PANÉGYRIQUES , et tout ce qui  
« appartient au genre démonstratif , doivent avoir des  
« fleurs et des grâces dont il ne faut pas orner les  
« Plaidoyers , où l'art est plus caché ; au lieu qu'ici ,

« non-seulement il se montre , mais il étale toutes  
 « ses beautés pour remplir l'attente de l'Auditeur ,  
 « qui est venu avec le seul dessein d'entendre un  
 « beau Discours (1) » ; je regrette enfin qu'en par-  
 courant cette belle carrière où il devait à jamais  
 nous servir de guide , ce grand Homme ait oublié que  
 de fréquentes digressions morales ne sont pas moins  
 déplacées dans un Eloge , que ne le seraient de con-  
 tinuels épisodes de louanges dans un Sermon.

Il faut pourtant avouer que même en retranchant  
 de ces Discours de Bourdaloue les instructives Mo-  
 ralités auxquelles il laisse usurper trop d'espace , ils  
 ne seraient pas encore d'irréprochables Panégyriques,  
 parce que les Faits n'y seraient pas assez dominants ,  
 assez animés du génie Oratoire , assez suivis , assez  
 liés , pour atteindre ni l'instruction de l'Histoire , ni  
 l'intérêt de l'Eloquence. On y admirerait sans dou-  
 te un excellent esprit , une vigueur continue de rai-  
 son , une marche sage , des raisonnements lumineux ,  
 des citations brillantes de l'Écriture et des Pères ,  
 des connaissances profondes , et même plusieurs ca-  
 ractères d'un Talent mâle et supérieur ; mais il y man-  
 querait encore , pour en faire de vrais Chefs-d'œu-  
 vre , ces mouvements d'éloquence , cette poésie d'ex-  
 pression , ce progrès d'intérêt , ce souvenir ou plu-

---

(1) *Nam et iis actionibus quæ in aliqua sine dubio veritate ver-  
 santur , sed sunt ad popularem aptatæ delectationem , QUALES LE-  
 GIMUS PANEGYRICOS , totumque hoc demonstrativum genus , permit-  
 titur adhibere plus cultus , omnemque artem ( quæ latere plerum-  
 que in judiciis debet ) non confiteri modo , sed ostentare etiam ,  
 hominibus in hoc advocatis. Quint. de Inst. Oratoria , lib. 2 , cap. 10.*

tôt cette présence, cette action continuelle du Héros toujours en scène sous les yeux de l'Auditoire, cette belle distribution d'une Vie entière méditée et coordonnée par un Orateur, enfin cette fleur, que dis-je? ce feu d'imagination et cet accent d'enthousiasme qu'un Eloge solennel attend de l'Eloquence, et dont l'admiration publique veut jouir.

L'attrait de son talent et sur-tout la connaissance approfondie de l'économie du Christianisme, appelaient naturellement Bourdaloue dans le choix de ses Eloges, vers les Sujets liés au berceau de la Religion. Il a senti et il a montré combien ils étaient féconds pour l'Eloquence. Ce savant Orateur se trouvait là sur son terrain, au milieu du théâtre de ses grandes études; et son érudition n'aurait jamais pu se déployer avec le même avantage dans les Sujets modernes, que les Orateurs aiment beaucoup mieux traiter, parce qu'ils semblent plus intéressants, parce qu'ils appartiennent à des époques plus riches en personnages à portraits historiques, mais sur-tout parce qu'ils sont incomparablement plus accessibles aux talents médiocres. Aussi Bourdaloue n'a-t-il négligé aucun de ces premiers Héros de l'Evangile. Son inépuisable fécondité consacra huit Eloges à cette seule période des Temps Apostoliques, en composant les Panégyriques de Saint Jean Baptiste, de Saint Pierre, de Saint Paul, de Saint Etienne, de Saint Jean l'Evangeliste, de Saint André, de Saint Thomas et de la Madelaine.

Il n'est aucun de ces Discours de Bourdaloue où l'on ne retrouve son talent, et où il ne fasse admirer des beautés du premier ordre. Son génie aurait mois-

sonné sans doute de belles palmes en ce genre , comme dans tous les autres domaines de la Chaire , si un tel Ministre de la Parole Sainte eût voulu ou pu n'être qu'un panégyriste , en présence de la Multitude dont il méditait sans cesse les intérêts éternels. Je dois le supposer , sur la foi de la beauté incomparable de ses plans , qui me semblent des conceptions uniques , dont rien n'approche dans cette partie de l'Eloquence Sacrée. C'est dans ses Panégyriques , mieux encore que dans ses Sermons , qu'on est frappé au premier coup-d'œil , de la sagacité , de la justesse et de la profondeur de son esprit dans son étonnante manière d'envisager ses Sujets et de diriger l'ordonnance de ses Discours. Il n'a point de rival dans cet Art , disons mieux , dans cet Empire du Génie sur lui-même , qui en traçant ainsi sa marche a la sagesse de se restreindre pour se fortifier et s'élever plus haut ; d'inventer , de tracer et d'abrégér sa route en assignant son but ; de se soumettre au frein qu'il se donne pour régler et augmenter son ardeur ; enfin d'assurer mieux son triomphe , ens'environnant de bornes qu'il ne se permettra pas de franchir : comme un Souverain affermit et étend sa puissance en s'imposant à lui-même des lois.

Parmi les exemples que je pourrais citer à l'appui d'un si juste hommage , je me bornerai à retracer ici le beau dessein de son Panégyrique de Saint Jean Baptiste. Ce plan était contenu dans l'Évangile , à-peu-près comme une magnifique statue et renfermé dans le bloc de marbre d'où elle doit sortir ; mais l'extraction , c'est-à-dire la création , n'en est que plus



heureuse, parce que le génie seul a su l'y découvrir , l'en tirer et l'animer de son souffle , en l'offrant ainsi à notre admiration avec autant d'éclat et de vérité que d'intérêt et de vie.

Bourdaloue prend pour texte ces paroles du premier chapitre de l'Évangile de Saint Jean , *Un Homme appelé Jean fut envoyé de Dieu , et il vint pour rendre témoignage à la lumière.* En développant le sens profond de ce passage, il ramène tout son Sujet à l'aperçu lumineux et vaste d'une réciprocité de témoignages entre le Messie et le Précurseur. Il observe que de même que Saint Jean Baptiste a servi de témoin au Sauveur du Monde , le Sauveur du Monde , a voulu servir aussi de témoin à Saint Jean Baptiste ; et il divise son Eloge en ces deux points simples et vrais , S. Jean Baptiste rendant témoignage au Fils de Dieu , et le Fils de Dieu rendant témoignage à Jean Baptiste.

Voici comment il envisage et sous-divise admirablement sa première partie. « Cinq choses , dit-il ,  
 « sont nécessaires à quiconque est choisi pour témoin  
 « et doit en faire l'office ; la fidélité et le désintéres-  
 « sement dans le témoignage qu'il porte ; l'exacte con-  
 « naissance du sujet dont il porte témoignage ; l'évi-  
 « dence des preuves sur lesquelles il appuie son té-  
 « moignage ; le zèle pour la vérité en faveur de la-  
 « quelle il rend témoignage ; enfin la constance et la  
 « fermeté pour soutenir son témoignage. Or je trou-  
 « ve que Saint Jean Baptiste a eu dans le degré le  
 « plus éminent toutes ces qualités , car il a été pour  
 « le Sauveur du Monde un témoin fidèle et désinté-

« ressé, un témoin instruit et pleinement éclairé, un  
« témoin sûr et irréprochable, un témoin zélé et ar-  
« dent, un témoin constant et ferme. »

Après avoir démontré ces cinq assertions par les faits déposés dans l'Évangile dont le récit appelait une si heureuse partition et semblait devoir épuiser la matière, Bourdaloue ne se montre ni moins original, ni moins riche, ni moins frappant dans les sous-divisions de la seconde partie; et le Sujet ainsi présenté se prêtera merveilleusement au mouvement progressif que l'Art saura donner à l'Eloquence de l'Orateur.

« Sans attendre, dit-il son dernier avènement où  
« il servira de témoin à tous les Justes, le Sauveur  
« du Monde a voulu servir de témoin, dès cette Vie,  
« à son Précurseur. Il a donc rendu témoignage à la  
« grandeur de sa personne : il a rendu témoignage à la  
« dignité de son Ministère : il a rendu témoignage à  
« l'excellence de sa Prédication : il a rendu témoi-  
« gnage à l'efficacité de son Baptême : enfin il a ren-  
« du témoignage à la sainteté de sa Vie et l'austérité  
« de sa Pénitence ».

Je ne connais ni parmi les Anciens, ni parmi les Modernes, aucun plan d'Eloge qu'on puisse mettre en parallèle avec la distribution Oratoire de ce Discours. La Religion seule peut ouvrir de pareilles routes à l'Eloquence. C'était ainsi que Bourdaloue savait creuser et raisonner les Sujets que des méditations profondes mûrissaient et fécondaient devant son talent. Que l'on compare une pareille combinaison du génie, un résultat si étonnant de quelques pages de l'Évangile, aux divisions généralement communes,

faibles et uniformes qu'une facilité paresseuse fournit à Massillon ; et l'on sera d'autant plus frappé du contraste, qu'il explique également plusieurs des autres différences qu'on remarque entre ces deux grands Orateurs. C'était ce travail préparatoire qui rendait ensuite les Compositions de Bourdaloue si pleines et si coulantes, qu'on ne trouve dans ses Panegyriques, depuis l'exorde (1) jusqu'à la péroraison, aucune hésitation, aucun verbiage, aucun embarras, aucune répétition, aucune trace de stérilité, aucune

---

(1) Je ne serais embarrassé que du choix pour en citer des exemples. Bourdaloue établit dans l'exorde de son Panegyrique de Saint André, que ce qui distingue cet Apôtre, c'est son amour pour la Croix. J'entreprends de justifier cet amour de la Croix, dit-il, et je veux même vous l'inspirer. Voici comment il entre dans sa première partie. « Il en est des Croix comme de la Mort.....En « effet se procurer la Mort par désespoir, c'est un crime ; la souffrir par accablement de chagrin, c'est faiblesse ; s'y exposer « par zèle pour son devoir, c'est une vertu ; s'y dévouer pour « Dieu, c'est un acte héroïque de Religion ».

Il faut qu'un prédicateur ait singulièrement la conscience de ses moyens Oratoires, pour prodiguer ainsi, dès l'ouverture d'un Discours, un pareil tableau analytique, au lieu d'en réserver avec économie le développement et l'effet au centre de sa Composition. C'est la manière, c'est la magnificence de Bourdaloue. Il écrit rapidement tout ce que lui inspire ses méditations, durant lesquelles son esprit satisfait de la force, de l'ordre, de l'enchaînement et de l'abondance de ses premiers aperçus, ne s'occupe ni de la tournure des phrases, ni de la distribution des preuves. On est étonné en lisant les exordes de ses Panegyriques, d'y trouver des pensées et même des faits d'une haute importance, dont la profusion semble devoir appauvrir d'avance la matière de ses Eloges ; mais ces Discours se trouvent ensuite si pleins et si riches, qu'on n'en est que plus frappé de l'intérêt et de la fécondité qu'il donne à tous ses Sujets.

phrase de remplissage. L'Orateur Sacré qui, dans la composition des Eloges, saura l'imiter dans l'art d'approfondir ses Sujets, l'égalier dans la conception de ses plans, s'abstenir de ses digressions morales, et exercer plus heureusement la puissance de l'imagination que l'Eloquence doit déployer pour célébrer la Gloire, sera le premier des Panégyristes.

Les Panégyriques de Fléchier, vantés pendant si longtemps comme des Chefs-d'œuvre dans les Rhétoriques des Colléges, sont étrangement déçus aujourd'hui de la gloire qu'ils avaient usurpée ; ceux de Massillon sont regardés universellement, et avec raison, comme les moindres productions de son talent. Son style même y a moins de charmes, et paraît en quelque sorte mésallié au milieu de l'indigence de tant de lieux communs. On y perd sans cesse de vue le Saint que l'Orateur veut exalter, mais qu'il fait souvent oublier lui-même dans les Suppléments Oratoires d'une Morale étrangère au Sujet, et on n'y trouve jamais un seul trait à retenir. Nos Orateurs du second rang ont suivi la même route. Ils sont tous plus disert qu'éloquents dans leurs Eloges ; où ils se flattent, selon l'Observation si judicieuse de Quintilien, *de montrer bien de l'esprit, parce qu'il en faut beaucoup pour les comprendre* (1). Aucun d'eux n'a su ou n'a pu s'emparer des premières places encore vacantes dans cette Carrière. Tous les Talents y ont partagé plus ou moins le même sort. L'inaptitude et la

XXIX.  
De nos autres Panégyristes, et des règles de ce genre.

---

(1) *Tum demum ingeniosi scilicet, si ad intelligendos non opus sit ingenio.* Lib. 8. Proœmium.

négligence des Prédicateurs ont amené le dégoût du Public. Ce genre en effet a été couronné parmi nous de si peu de succès mémorables, qu'il est assez généralement abandonné; et à l'exception d'un très-petit nombre de Sujets modernes ou Nationaux auxquels on ne renoncera jamais, on ne prononce presque plus de Panégytiques, durant nos grandes Stations dans les Chaires de la Capitale.

C'est surtout en composant ces Eloges Sacrés qu'on doit avoir sans cesse présente à l'esprit cette règle si lumineuse de Boileau : *Rien n'est beau que le vrai*. Il est sans doute très-permis d'embellir les Faits par des rapprochements ou par des contrastes, pourvu qu'un Panégyriste se borne à ces innocents artifices de l'Eloquence, sans se livrer jamais ni aux excès de la louange, ni moins encore à l'impudence du mensonge; car il est absurde, et même très-maladroit, d'affecter une fausse admiration que tout le monde apprécie, et que personne ne partage. Les éloges vagues, les lieux communs, les épithètes accumulées, les sophismes de l'adulation, les hyperboles, les exagérations du mauvais goût décèlent l'ignorance ou la mauvaise foi, et repoussent aussitôt la confiance de l'Auditoire. Que l'Orateur se souvienne donc toujours, qu'il est assis dans la Chaire de la Vérité, qu'il est environné d'une foule d'Auditeurs calmes et instruits; que tout ce qui s'étend au-delà des bornes de la vraisemblance devient révoltant; qu'on ne heurte et qu'on ne contredit jamais avec succès les Opinions reçues; et que des hommages excessifs dévoilent toujours la bassesse

qui les prodigue , sans élever jamais d'une seule ligne l'orgueil qui s'en applaudit. Lysippe disait souvent qu'il avait beaucoup plus honoré Alexandre , en le représentant simplement une pique à la main, qu'Appelle qui le peignait partout lançant la foudre comme Jupiter.

Lorsque le sujet d'un Panégyrique est fécond en événements , la morale doit naître de la narration historique , sans l'interrompre , sans que les Faits soient étouffés sous un amas de réflexions triviales qui se présentent assez d'elles-mêmes à tous les Auditeurs. Une marche trop didactique serait funeste au Discours dont elle suspendrait la marche progressive. Pénétrez-vous donc profondément du caractère distinctif et des actions dominantes de l'Homme que vous célébrez ; étudiez et saisissez d'abord les traits particuliers les plus saillants de son génie , de son âme et de ses vertus ; environnez-le de ses Contemporains , et peignez les intérêts , l'esprit , les mœurs de son Siècle ; rassemblez , rapprochez tous les détails de sa Vie qui tendent au même but , pour en former vos tableaux Oratoires ; classez et présentez-nous en mouvement et en action , dans des cadres tirés des Livres Saints , les faits analogues , les talents , les actions vertueuses , les revers , les entreprises éclatantes , les succès , les obstacles , les triomphes que l'Histoire offre à vos pinceaux ; et vous donnerez ainsi à vos Eloges toute la rapidité d'une composition dramatique , toute la progression du raisonnement , tout l'intérêt de l'Eloquence.

A Dieu ne plaise , que j'approuve la méthode assou-

pissante de ces froids Panégyristes, dont l'ineptie confond la distribution Oratoire avec l'ordre chronologique, de ces Orateurs didactiques sur lesquels retombe l'anathème de Boileau contre les Poètes sans chaleur et sans verve, qu'on voit se traîner, comme à la tâche, sur la ligne des événements; et qui sacrifiant infidèlement la marche du Discours au calcul des dates, glacent leurs récits, de peur de déranger la série des Faits,

Maigres Historiens suivront l'ordre des temps.  
 Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.  
 Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue,  
 Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai,  
 Ait déjà fait tomber les remparts de Courtrai.

Mais il n'en est pas moins certain qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans le plan d'un Panégyrique, l'ordre progressif ou la disposition Oratoire des événements, afin que l'Eloge ainsi gradué, non sur la seule suite historique, mais sur les rapports intimes des actions louables qui doivent commander l'admiration, et par conséquent appeler les règles de l'Art, puisse monter et se soutenir à la hauteur de l'Eloquence, par l'heureux et riche développement du Sujet. Eh quoi! Bossuet a su écrire en style Oratoire, et de quel style! l'Histoire du genre humain; et vous, Orateur de profession, qui n'avez pas assurément tant de difficultés à vaincre, vous ne sauriez appliquer ce même genre de talent à la vie publique d'un Héros de la Religion, dont la gloire est confiée à votre Ministère? Une fois lancé dans la carrière que vous avez tracée vous-même, avancez toujours sans jamais

revenir sur vos pas. Dès que vous ne marchez plus en avant, l'Auditoire s'arrête avec vous et s'endort au milieu de vos mouvements rétrogrades. C'est ce qu'on éprouve quand après avoir lu dans Mascaron ou dans Massillon toutes les circonstances de la mort de Turenne ou du martyr d'un Saint, on entend ces deux Orateurs annoncer la seconde partie du même Panégyrique. Cette confusion du plan bouleverse l'intérêt du Sujet; et l'Auditeur, trompé sans cesse par ce désordre historique, se retire sans connaître celui dont on vient de lui parler pendant une heure avec tant de prolixité et d'emphase. Eh! qu'est-ce donc qu'un éloge qui ne peint point l'homme auquel il est consacré, et à la fin duquel je suis encore forcé d'aller consulter son histoire, si je veux me former une idée juste et complète de son caractère ou seulement de sa vie?

C'est l'un des regrets qu'on éprouve en lisant la fameuse Oraison funèbre de Turenne, que Voltaire appelle *le grand Chef-d'œuvre de Fléchier* (1). XXX.  
De l'Oraï-  
son funèbre  
de Turenne,  
par Fléchier.

(1) Voyez à la fin du *Siècle de Louis XIV*, dans le Catalogue des Ecrivains, l'article *Sévigné*.

Voltaire dit dans le trente-deuxième chapitre de son même *Siècle de Louis XIV*, « Jean de Lingendes, Évêque de Mâcon, aujourd'hui inconnu parce qu'il ne fit point imprimer ses Ouvrages, fut le premier Orateur qui parla dans le grand goût. Ses Sermons et ses Oraisons funèbres, quoique mêlés encore de la rouille de son temps, furent le modèle des orateurs, qui l'imitèrent et le surpassèrent. l'Oraison funèbre de Charles Emmanuel, Duc de Savoie: surnommé le Grand dans son pays, prononcée par Lingendes en 1630, était pleine de si grands traits d'Éloquence, que Fléchier longtemps après en prit l'exorde tout entier, aussi bien que le texte et plusieurs passages considérables, pour



L'illustre Evêque de Nismes s'est surpassé lui-même dans ce Discours , par lequel il a eu le bonheur de

---

« en orner sa fameuse Oraison funèbre du Vicomte de Turenne ».

Cette assertion de Voltaire n'a pas encore été éclaircie. On voit qu'il confond ici l'Évêque Lingendes avec le Père de Lingendes, Jésuite, qui fut en effet le premier réformateur de l'Eloquence de la Chaire; et qu'en citant un Discours imprimé de ce Prélat, il suppose qu'il ne fit point imprimer ses ouvrages. l'Oraison funèbre dont il parle n'est pas consacrée non plus, comme il le prétend, à la mémoire de Charles Emmanuel, Duc de Savoie, surnommé le Grand, mais à la gloire de son Fils, le Prince Victor Amédée Duc de Savoie qui mourut en 1637. Elle fut prononcée en effet dans l'Eglise Métropolitaine de Paris, par l'Abbé Jean de Lingendes, le 29 octobre 1637. Le même Orateur devenu ensuite Evêque de Sarlat, prêcha l'Oraison funèbre de Louis XIII à Saint Denis, le 22 juillet 1643. Cet Eloge funèbre de Victor Amédée fut imprimé : on le trouve dans les recueils du temps; et j'en ai dans ce moment sous mes yeux deux éditions uniformes. Je désigne ici l'Auteur avec soin, afin qu'on ne le confonde plus avec son parent et son contemporain du même nom, né comme lui à Moulins en Bourbonnais, le Père Claude de Lingendes, célèbre Orateur Jésuite, mort en 1660, et dont nous avons 3 volumes in-4°. de Sermons traduits par lui-même en latin.

Jean de Lingendes, qui est le véritable Orateur dont il s'agit dans cette note, fut d'abord Précepteur du Comte de Moret, fils naturel de Henri IV, sacré Evêque de Sarlat le 14 décembre 1642, transféré le 11 novembre 1650 à l'Evêché de Mâcon, où il mourut en 1665 âgé de 70 ans.

Le centenaire Père Houdry, Jésuite; mort en 1730, Auteur de la volumineuse et vuide compilation intitulée, *Bibliothèque des Prédicateurs* dit dans la Préface de son *Traité sur la manière d'imiter les bons Prédicateurs*, que l'Evêque Lingendes *prêchait avec beaucoup de majesté*. Je citerai dans un moment ce *Traité* du Père Houdry imprimé à Paris chez Boudot, en 1702. Cet Ouvrage ne contient qu'une Préface assez curieuse de 55 pages : le reste du volume se réduit à une Table générale des vingt tomes in-4° de sa *Bibliothèque*. Le Père Houdry prétend que les Auteurs imités ainsi

lier sa célébrité à la renommée de l'un de nos plus grands Généraux, le seul homme étranger parmi

*doivent en sçavoir bon gré, quoique ce ne soit pas la coutume de 'es citer. L'imitation, ajoute-t-il, est une ressemblance et non pas une usurpation. Si l'on adopte l'Ouvrage entier, comme a fait Ménage, en faisant imprimer le Livre d'un de ses Amis parmi les siens auquel il a donné le nom de Filius adoptivus, il faut comme lui, déclarer qui en est le véritable Père.*

C'est manifestement contre ces maximes du Père Houdry, mais sur le seul témoignage d'un Casuiste si commode en Littérature, et sans avoir pris la peine de lire Lingendes, que Voltaire adopte contre l'Evêque de Nismes cette accusation de plagiat qu'il exagère infiniment. S'il faut en croire l'auteur du Siècle de Louis XIV, ce Discours était plein de si grands traits d'Eloquence, que Fléchier en prit l'exorde tout entier, aussi bien que le texte et plusieurs passages considérables pour en orner sa fameuse Oraison funèbre de Turenne.

Voici donc en entier le misérable exorde de Lingendes, où j'ai cherché si vainement les grands traits d'Eloquence, l'exorde entier, sur-tout le texte, dont Fléchier est accusé d'avoir orné son Oraison funèbre de Turenne.

« *In mortuum produc lacrymas et fac plañctum secundum meritum. Répends des larmes dessus le mort, et fais un deuil selon sa dignité et son mérite.* Eccles. chap. 38, vers 18. (Tel est le « texte de Lingendes.) De toutes les pierres des tombeaux, dit-il « ensuite, il semble que la Justice et la Vérité bâtissent un Temple où elles veulent que la mémoire des morts soit honorée. La « louange et la réputation est le seul de tous les biens du Monde, « selon les pensées de Platon, qui les accompagne dans les sépultures et après que la pompe des vanités, l'abondance des délices « et la superbe de la vie, les a abandonnés, en cette Journée terrible de la dernière séparation d'avec les Créatures. En l'état « où ils tombent d'extrême pauvreté et indigence où les hommes « ne possèdent plus rien, si leur vie néanmoins a été accompagnée « de belles et grandes actions, ils en demeurent riches à jamais « par leurs prétentions légitimes à l'immortalité et à la gloire. »

« Il y, a dit Aristote, diverses espèces de larcins, et le plus pu-

nous à la Dynastie alors régnante, dont la mort aït jamais été pleurée en France comme une calamité

---

« nissable de tous est celui qui peut être commis en la personne  
 « des Morts : quoi donc la Mort après avoir depouillé les Vivants  
 « de tous leurs biens, restent-ils encore dans un état qui les ex-  
 « pose à en souffrir quelque violence et quelque injustice ? Et  
 « peut-on les dépouiller de quelque chose dont la Mort, qui dé-  
 « pouille de tout, ne les aït point dépouillés auparavant ? On le  
 « peut ; certes ».

« L'empire de la Mort ne s'étend que sur le corps et sur les  
 « biens mortels des Hommes. Mais outre ces richesses et biens  
 « caducs, il y a encore en tout homme vertueux, une vigueur éter-  
 « nellement florissante de la vertu et du mérite qui ne peut jamais  
 « mourir. Or partout où il y a aveu et reconnaissance de mérites,  
 « il y a obligation de l'honorer : tellement que dans ces occasions,  
 « quiconque ravit, diminue ou dénie cet honneur qui doit être  
 « rendu à la réputation des Morts, il ravit et dénie une chose  
 « qu'il est obligé de leur donner, et se rend par conséquent cou-  
 « pable de larcin et d'injustice.

« *In mortuum produc lacrymas* porte le sacré texte qui a ouvert  
 « ce Discours ; *et fac planctum secundum meritum ejus* : répands  
 « des larmes dessus le Mort et à proportion de son mérite hono-  
 « res-en la mémoire par tes regrets. Actions illustres et éclatantes,  
 « rares et éminentes qualités, perfections souhaitables et relevées,  
 « ou d'esprit, ou de corps, ou de nature, ou de fortune, ou de  
 « vertu, qui faites l'excellence des hommes : il est vrai au même  
 « temps que par la Mort vous cessez de paraître devant nos yeux,  
 « vous méritez d'être louées et pleurées ; et si dans ces déplorables  
 « événements nous refusons, ou l'un ou l'autre de ces devoirs, nous  
 « sommes injustes envers les Morts.

« La France qui ne peut être ingrate ni insensible, Messieurs,  
 « pour ceux qui l'ont animée ne souffre pas cette injustice. Et  
 « en ce jour de deuil qui lui remet devant les yeux la triste et  
 « lamentable Mort d'un Prince incomparablement vertueux ; se res-  
 « souvient de ce qu'elle a perdu ; et la mémoire de cette perte  
 « l'ayant profondément touchée, pour satisfaire à ses sentiments,  
 « elle attend de nos yeux une profusion abondante de larmes, ré-

publique. L'élégance et la pompe de son style y brillent dans tout leur éclat. Il y déploie l'élocution,

« pandues en l'amertume de nos pensées, et de ma bouche des  
« Éloges et des louanges conçues dans la plus haute estime que  
« l'on puisse avoir de la vertu.

« Le deuil que la piété chrétienne ordonne dans les cérémonies  
« semblables à celle-ci, n'est autre chose à mon avis qu'un mélange  
« doux et amer en même temps d'acclamations et de louanges  
« mêlées et confondues parmi des gémissements et des soupirs : il  
« y aurait de l'inhumanité à ne pas s'affliger amèrement dessus  
« la perte des grands Hommes, et particulièrement des Princes qui  
« ont cessé de jouir de la lumière, puisqu'en ces occasions la com-  
« passion et la piété enjoint des larmes, *in mortuum produc la-*  
« *crymas*. Et à ces larmes chacun est obligé encore de joindre  
« des louanges dont la mémoire des Morts soit honorée pour ce  
« que la piété n'impose pas moins religieusement cette seconde  
« obligation que la justice la première, *et fac planctum secundum*  
« *meritum ejus*. Ainsi Messieurs, suivant ces règles nous voici  
« assemblés pour satisfaire à la piété par des larmes versées dessus  
« la mort de ce grand Prince, et satisfaire encore à la justice par  
« des louanges rendues à sa vertu et à son mérite. O Dieu ! pour  
« la conduite et l'exécution de ce dessein, daignez en cette Chai-  
« re ouvrir mes lèvres, guider ma langue, animer mes pensées,  
« élever mes imaginations, etc. etc. »

Tel est presque tout l'exorde de Lingendes que Voltaire m'a obligé de copier à regret, et dont le style a déjà quelque pompe Oratoire. Il n'y avait là rien à prendre pour Fléchier, et très-certainement il n'y a rien pris. Il a choisi très-habilement pour texte ce passage du chapitre 9 du premier livre des Machabées. *Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel ? Tout le Peuple le pleura amèrement ; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet Homme puissant, qui sauvait le peuple d'Israël ?*

L'Abbé Batteux observe judicieusement qu'un Orateur ordinaire n'aurait pas manqué de traduire exactement, *quomodo cecidit*, en disant avec plus de justesse : *comment a pu mourir ?* Mais Fléchie

le nombre, le goût, l'harmonie et l'imagination poétique d'un Orateur du premier ordre; mais je ne

a mieux aimé dire, *comment est mort*, ce qui signifie à la rigueur en français, *de quelle manière est mort?* en sacrifiant ainsi la rigueur du sens littéral à la couleur triste et lugubre, et sur-tout à l'harmonie que voulait donner l'Orateur à ses premières paroles. Lingendes n'a jamais songé à employer ce beau texte, que Voltaire ne craint pourtant pas de lui attribuer, et dont Fléchier a su tirer un si grand parti. L'application du verset, le portrait allégorique et frappant du Héros de ce Discours, et le rapprochement admirable de la vie et de la mort de Judas Machabée avec la vie et la mort de Turenne, fournirent à l'Orateur du Général Français l'un des exordes les plus neufs, les plus remarquables par la richesse, par la variété, par la magie vraiment unique du nombre et de l'harmonie Oratoire, enfin le mieux adapté au Sujet, et le plus justement vanté dans l'Eloquence de la Chaire.

Fléchier fondait avec raison de si grandes espérances de succès sur la propriété et le développement de son texte, relatif à la vie et à la mort de Judas Machabée, dont Mascaron avait rappelé deux fois les propres paroles, six ans auparavant, dans l'exorde de son Eloge funèbre en l'honneur du Duc de Beaufort, qu'en assistant à l'Oraison funèbre de Turenne, prononcée par cet Orateur, quelques jours avant la sienne, il était hors de lui, saisi de frayeur, et qu'il avait de la peine à respirer : jusqu'au moment où il entendit le texte insignifiant de Mascaron, *proba me, Deus et scitocor meum. Psal. 138.* Soulagé alors du poids de la crainte dont il était suffoqué, il ne put s'empêcher de dire à ses voisins qui avaient remarqué son agitation : *Me voilà tranquille : je ne redoutais que son texte, j'avais peur qu'il n'eût pris le mien; il peut dire à présent tout ce qu'il voudra, j'applaudirai de bon cœur.*

Il y a dans l'exorde de Fléchier un passage que je dois rapporter ici. « Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la Charité Chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allu-

saurais dire qu'il en montre également la véhémence, la chaleur, la verve et l'invention. S'il possédait à

« mée. A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! Les  
 « Jugements de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains  
 « en cette Chaire un sage et vertueux Capitaine, dont les inten-  
 « tions étaient pures, et dont la Vertu semblait mériter une vie  
 « plus longue et plus étendue. »

Ce morceau souvent censuré par le goût et par le sentiment des convenances, a été aussi défendu avec beaucoup d'esprit par de très-habiles Rhéteurs. On l'a blâmé sur-tout comme inexact dans l'expression de *Vie* appliquée, non-seulement aux Souverains, mais encore aux Etats ligués contre la France, et comme présentant une image fautive, en faisant jouer le sens littéral avec le sens figuré, quand l'Orateur invite les Puissances à éteindre dans l'abondance de leurs larmes les feux d'une guerre qu'elles avaient allumée. Or voilà précisément le seul trait de l'exorde de Fléchier qu'il ait eu la maladresse de prendre, non dans l'exorde, mais dans la dixième page de l'Oraison funèbre de Victor Amédée par Lingendes. On pourrait absoudre Fléchier ou du moins l'excuser, s'il s'était permis dans un moment de distraction toutes ces négligences; mais on ne saurait lui faire grâce d'un plagiat si pauvre, et sous tous les rapports si indigne de lui. Il n'imité pas, il copie; et son amour pour l'harmonie d'une chute finale lui fait prendre jusqu'aux deux dernières épithètes synonymes d'une *Vie plus longue et plus étendue*, comme on le verra dans le passage original de Lingendes, que je rapporterai et confronterai bientôt avec celui de Fléchier.

Voltaire lui-même était loin de regarder cette apostrophe de Fléchier, à-peu-près copiée de Lingendes, comme l'un des beaux morceaux de l'Oraison funèbre de Turenne. Voici le jugement qu'il en porte, après l'avoir citée en entier dans son Dictionnaire Philosophique, article *Esprit*. « Une apostrophe dans ce goût eût été  
 « convenable à Rome dans la guerre civile, après l'assassinat de Pom-  
 « pée, ou dans Londres après le meurtre de Charles I, parce qu'en  
 « effet il s'agissait des intérêts de Pompée et de Charles I. Mais  
 « est-il décent de souhaiter adroitement en Chaire la mort de l'Em-  
 « pereur, du Roi d'Espagne et des Electeurs, de mettre en ba-  
 « lance avec eux le Général d'armée d'un Roi leur ennemi? Les

un plus haut degré le talent et les connaissances nécessaires dans le *genre instructif*, où il ne s'élève

« intentions d'un Capitaine , qui ne peuvent être que de servir son  
 « Prince , doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques  
 « des Têtes couronnées contre lesquelles il servait? Que dirait-on d'un  
 « Allemand qui eût souhaité la mort au Roi de France , à propos de  
 « la perte du Général *Merci* , dont les intentions étaient pures ? *Flé-*  
 « *chier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette Oraison funèbre du *Ma-*  
 « *réchal de Turenne* , de celle que L'ÉVÊQUE DE GRENOBLE LINGEN-  
 « DES avait faite d'un Duc de Savoie. Or ce morceau qui était conve-  
 « nable pour un Souverain , ne l'est pas pour un Sujet. Pourquoi  
 « donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les Rhéteurs ?  
 « c'est que la figure est en elle-même belle et pathétique ; mais  
 « ils n'examinaient point le fond et la convenance de la pensée.  
 « Plutarque eût dit à Fléchier : *Tu as tenu sans propos un très-*  
 « *beau propos.*

Les réflexions que je pourrais faire sur cet article de Voltaire , et sur cette *belle et pathétique Figure louée par tous les Rhéteurs*, se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit des Lecteurs de bon goût, en lisant attentivement cette Note.

Dans son avertissement à la tête du dixième volume de l'histoire romaine par Rollin , son éditeur et continuateur Crévier réfute ainsi la Critique de Voltaire. « Cette censure , dit-il , sévère et  
 « spécieuse ne peut partir que d'un esprit très-fin et très au fait  
 « des convenances. Mais elle n'est pas solide ; car est-il bien vrai  
 « que l'Orateur souhaite la mort à l'Empereur et au Roi d'Espa-  
 « gne ? au contraire , il condamne lui-même un pareil souhait , il le  
 « désavoue : il s'en tient à des vœux plus conformes à la saine  
 « morale , à la religion , et qui ne blessent point le respect dû  
 « aux puissances ennemies. Il est vrai qu'il fait quoi qu'avec beau-  
 « coup de ménagement , une comparaison entre les Princes qui  
 « étaient alors en guerre avec la France , et M. de Turenne ; et  
 « que de cette comparaison il résulte que le Capitaine Français  
 « était , ce semble , plus digne de vivre. En sorte que s'il eût  
 « été laissé au choix et au jugement de l'Orateur , de déterminer  
 « sur qui devait tomber la foudre , il aurait sauvé M. de Turen-  
 « ne. Mais cette préférence uniquement fondée sur les qualités

point au-dessus de la plus commune médiocrité, on pourrait reconnaître le disert et élégant Fléchier

« personnelles, et que n'attaque nullement la prééminence des Têtes  
« couronnées, qu'a-t-elle d'offensant pour des Princes non seule-  
« ment étrangers, mais encore ennemis? sans doute, une telle  
« apostrophe n'eut pas été convenable dans Vienne ou dans Ma-  
« drid, mais c'est à Paris qu'elle a été prononcée.

Ce plagiat fut dénoncé en 1702, c'est-à-dire huit ans avant la mort de Fléchier, au Public par le Père Houdry, dans la quarante-cinquième page de son *Traité de l'imitation*, que j'ai déjà indiqué. Ce Jésuite par courtoisie ou par simplicité, car je n'ose pas dire par malice, en félicita hautement l'Evêque de Nismes lui-même, « dont le mérite, dit-il, est assez connu, sans qu'il soit  
« nécessaire de faire son éloge, et à qui le Public est obligé d'a-  
« voir, dans les excellents Discours qu'il a mis au jour, enseigné  
« la manière de bien imiter. Voici quelques endroits qu'il a em-  
« bellis en imitant les autres Prédicateurs qui l'ont précédé; en  
« telle sorte qu'il a donné un tour plus éloquent à leurs pensées  
« et les a exprimées plus heureusement. »

Le premier exemple d'imitation cité par le Père Houdry est précisément celui-ci, qu'on va reconnaître aisément d'après *l'imitation* de Fléchier, dont j'ai transcrit et discuté le passage. Lingendes avait dit avant lui, et presque littéralement comme lui, dans la dixième page de son Eloge funèbre de Victor Amédée : « Puis-  
« sances adversaires et ennemies de la France, vous vivez, et l'es-  
« prit de la Charité du Christianisme qui m'interdit de faire aucuns  
« souhaits pour votre mort, m'en donne ou me permet d'en con-  
« cevoir beaucoup pour la correction de vos crimes et de vos in-  
« justices. Mais vous vivez, et cependant je plains la mort d'un  
« Prince de qui les mœurs et la piété paraissent mériter le Ciel  
« plus doux et favorable, et une *Vie plus longue et plus étendue.* »

Le père Houdry relève, dans le tableau de la mort de Turanne par Fléchier, une seconde imitation dans la même dixième page de l'Oraison funèbre de Lingendes. « Pourquoi, s'écrie Fléchier, pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre mon âme en votre  
« présence, . . . . . pourquoi le perdons-nous dans la nécessité la  
« plus pressante? . . . . . Peut-être avions-nous mis en lui trop de



dans le portrait que nous a transmis Cicéron de l'Orateur Callidus. « Des trois parties, dit-il, dont se

---

« confiance ; et vous défendez dans vos Ecritures de nous faire  
 « un bras de chair, et de nous confier aux enfants des hommes.  
 « Peut-être est-ce une punition de notre orgueil, de nos injustices.  
 « Comme il s'élève du fond des vallées des vapeurs grossières, dont  
 « se forme la foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur  
 « des Peuples des iniquités dont vous déchargez les châtements sur  
 « la tête de ceux qui les gouvernent ou les défendent. Je ne viens pas,  
 « Seigneur, sonder les abîmes de vos Jugements : je ne dois que  
 « les adorer. Mais vous êtes juste : vous nous affligez ; et dans un  
 « Siècle aussi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher  
 « ailleurs que dans le dérèglement de nos mœurs toutes les causes  
 « de nos misères.. »

On trouve dans l'Oraison funèbre de Victor Amédée par Lingendes, l'alinéa suivant, que l'Evêque de Nismes avait bien certainement lu, et qu'il relisait sans doute au moment où il écrivit le passage qu'on vient de lire.

« Hélas, dit-il, la vie abrégée de tant de Princes n'est-elle point  
 « une vengeance secrète de nos offenses, et l'obscurcissement de  
 « ces étoiles ne viendrait-il point des vapeurs que nos péchés eussent  
 « élevées ? Je sais bien qu'il n'appartient à personne de pénétrer  
 « dans les abîmes des Jugements de Dieu ;..... mais je sais aussi  
 « que nous perdons beaucoup en cette affliction, et que Dieu, qui  
 « n'est jamais vengeur injuste, a appesanti sa main sur nous. Il  
 « y a apparence de craindre que nos vices n'aient attiré ces châ-  
 « timents et cette perte. Je sais davantage que dans un Siècle si  
 « malicieux et si corrompu comme est le nôtre, nous sommes assez  
 « méchants pour ne chercher point ailleurs que dans la perversion  
 « et le dérèglement de nos mœurs toutes les causes de nos misères ;  
 « et je sais bien enfin, que comme les vallées fournissent la ma-  
 « tière des foudres qui tombent sur les montagnes, tout de mé-  
 « me l'iniquité des Peuples mérite assez souvent des punitions que  
 « la colère du Ciel envoie sur la tête des Princes. »

Le Père Houdry croyant toujours faire infiniment d'honneur à Fléchier de savoir embellir ainsi tout ce qu'il *imite*, le loue beaucoup d'avoir rendu à Lingendes une espèce de service,

» compose l'Eloquence, il réunit éminemment les  
 » deux premières : je veux dire, celles qui tendent à

en daignant retoucher ce morceau de la même Oraison funèbre de Victor Amédée.

« O ! dit Lingendes page 24, ô si ce divin Esprit, qui est le cré-  
 « ateur de toutes les beautés d'une Eloquence si animée ; daignait  
 « orner et enrichir ce Discours ! Quelle plus noble matière est dispo-  
 « sée à recevoir ces ornements que la Vie de ce Prince dont nous  
 « parlons, nourri, élevé, et enfin mort dans les armes, *et comme*  
 « *enseveli dans la gloire de ses triomphe* ? presque tous les effets de  
 « sa vertu militaire ont été éclatants, conduites d'armées, sièges des  
 « places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, re-  
 « traites honorables, veilles, travaux, périls, hazards, blessures, et  
 « partout une passion ardente et généreuse de faire croître des lau-  
 « riers, pour ses couronnes, dedans l'effusion de son sang.... De  
 « combien d'excellentes idées et d'agréables images ne remplirais-  
 « je pas vos Esprits, si je pouvais représenter ici devant vos yeux  
 « le succès de ses premières armes dans la première guerre, etc. »

J'avoue qu'après ces mouvements Oratoires de Lingendes, Flé-  
 chier n'avait pas besoin de grands efforts d'imagination, et qu'il lui  
 suffisait presque de le transcrire, pour dire ce que je vais citer de  
 son exorde, où il emprunte de lui une page auparavant, cette ma-  
 gnifique expression, *reçut le coup mortel et demeura comme ense-*  
*VELI DANS SON TRIOMPHE*, superbe locution que Mascaron avait déjà  
 volée avant lui dans son Eloge du Duc de Beaufort, *Héros mort et*  
*enseveli dans son propre triomphe*. « O si l'Esprit divin, Esprit de  
 « force et de vérité, avait enrichi mon Discours de ces images vi-  
 « ves et naturelles qui représentent la vertu et qui la persuadent  
 « tout ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos es-  
 « prits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit de tant  
 « d'actions édifiantes et glorieuses ! Quelle matière fut jamais plus  
 « disposée à recevoir tous les ornements de l'Eloquence, que la  
 « Vie et la Mort de ce grand Homme ? Où brillent avec plus d'éclat  
 « les effets glorieux de la vertu militaire ? Conduites d'armées, siè-  
 « ges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques  
 « hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, ba-  
 « tailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adres-  
 « se, lassés et consumés par une sage et noble patience. »

» instruire et à plaire ; la troisième , qui est la plus  
 » importante de toutes , et qui consiste à toucher et

Le Père Houdry ne se lasse point de chercher pour la gloire de Fléchier , d'autres preuves de son admirable talent pour l'*imitation* , dans la même Oraison funèbre ; ou il s'approprie , comme on va le voir , quatre lignes d'un autre Orateur , *en leur donnant les derniers traits de l'Éloquence*. Fléchier a dit : » l'Éloquence de la Chaire  
 « n'est pas propre au récit des combats et des batailles. La lan-  
 « gue d'un Prêtre destinée à louer JÉSUS-CHRIST , le Sauveur des  
 « Hommes , ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à  
 « leur destruction. »

C'est dans l'Oraison funèbre de Louis XIII par Godeau Evêque de Vence , que le Père Houdry découvre cet humiliant plagiat , comme un nouveau fleuron pour en orner la couronne Oratoire de l'*imitateur* Fléchier.

L'Éloquence de la Chaire , avait dit Godeau , ignore les termes  
 « de la guerre , et n'a point de pineau pour représenter ni les  
 « sièges ni les batailles. La Langue des Evêques destinée à la lou-  
 « ange de JÉSUS-CHRIST , le Sauveur du genre humain , ne doit pas  
 « proférer les termes d'un Art qui tend à la destruction des Hom-  
 « mes. »

Je me borne ici aux imitations de l'Éloge de Turenne. Mais le Père Houdry , toujours zélé pour faire valoir le rare mérite de Fléchier dans le genre de l'*imitation* , ne se contente pas de l'exalter , comme on vient de le voir , en confrontant avec le Discours de Lingendes cette Oraison funèbre dans laquelle il découvre six lignes de Godeau ; il en cite encore deux autres exemples très-insignifiants , tirés de l'Éloge funèbre de Madame de Montausier , par l'Evêque de Nismes : l'un est copié du Panégyrique de Sainte Anne par un Abbé Ogier , et l'autre de l'Oraison funèbre de Louis XIII par le même Orateur.

Je ne cherche nullement à justifier Fléchier de tous ces reproches mal déguisés. Mais il n'en est pas moins vrai que ces *imitations* , dont on a fait tant de bruit , n'ont absolument rien de commun avec le texte si heureux , avec presque tout le magnifique exorde , et bien moins encore avec les plus beaux traits d'Éloquence de son Oraison funèbre de Turenne , tels que les premières pages

» à émouvoir les esprits, lui manque absolument (a).»

de cet Éloge, le tableau raccourci des Campagnes de Turenne en Flandre et en Allemagne, l'apostrophe à la Flandre, la définition d'une armée, la modestie de Turenne après ses Victoires, quand il se dérobe à sa réputation, le sublime récit de ses deux dernières années de guerre et des approches de sa fin : *Déjà frémissait dans son camp l'ennemi confus : déjà prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces* ; tels encore que le spectacle tragique de ce grand Homme étendu sur ses propres trophées, au milieu duquel l'Orateur réfrigérait tout-à-coup notre intérêt par cette distraction inconcevable d'un déclamateur qui manque ici de logique et de mesure, *n'attendez pas que je fasse crier son sang ainsi que celui d'Abel* : comme si le sang de Turenne répandu avec honneur sur un champ de bataille pouvait jamais crier vengeance avec autant de justice et de force que celui d'Abel versé par les mains d'un Fratricide ; tels enfin que la scène si admirable qui suit les premiers moments de la mort de Turenne, le trouble, les regrets, les plaintes de l'Orateur qui la raconte, en l'environnant de tous les hommages de la douleur et de l'admiration de la France, et la belle prière qui termine ce Discours. Quand on est si riche de son propre fonds, quand on a été assez bien partagé dans la distribution des dons les plus heureux de la Nature, pour n'avoir à se défendre que de l'abus de l'esprit, de la fréquence des antithèses, de l'affectation du nombre ou des repos trop marqués et trop recherchés, c'est être en vérité trop modeste que d'imiter et sur-tout de copier les Ouvrages d'autrui. Fléchier a voulu sauver quelques idées peu remarquables de l'obscurité et d'un éternel oubli. Voltaire si rigide envers lui ne s'est pas montré plus scrupuleux : il s'emparait volontiers des beaux vers de nos grands Poètes, quand il les trou-

(a) *Sed cum a nobis dictum sit, tria videri esse quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret, duo summe tenuit, ut et rem illustraret disserendo, et animos eorum qui audirent demulceret voluptate ; aberat tertia illa laus quæ permoveret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus. Brutus, seu de Claris Oratoribus, n.º 276.*

Cette Oraison funèbre beaucoup trop vantée fournit aux Maîtres des exemples brillants, et plusieurs

vait à sa convenance, et ne dédaignait même pas d'en emprunter plusieurs du Père le Moine, Jésuite doué d'une ardente imagination, mais Ecrivain sans goût dans son Poème de Saint Louis, où peu de Lecteurs seront tentés de les aller chercher.

Voltaire étudiait au Collège de Louis-le-Grand en 1702, lorsque le Père Houdry Jésuite y publia son prétendu *Traité de la manière d'imiter les bons Prédicateurs*. Je le répète : on chercherait inutilement l'Ouvrage annoncé dans ce volume il n'y est point. C'est une simple, et très-longue Table alphabétique précédée d'une Préface, laquelle forme tout ce Traité de Rhétorique. Le titre du Livre ne paraît donc qu'un prétexte insidieux sous un voile de courtoisie, pour dénoncer à la sourdine, comme autant d'imitations légitimes et admirables, quatre ou cinq plagiats manifestes, mais fort courts et très-peu importants, d'un seul Orateur, c'est-à-dire, uniquement de Fléchier qui vivait encore alors et jouissait de toute sa réputation.

On sent quelle rumeur dut exciter cette découverte dans une telle maison d'éducation où tous les écoliers de Rhétorique avaient habituellement entre leurs mains l'Oraison funèbre de Turenne ainsi dénoncée au Tribunal du Public, comme remplie de larcins littéraires. L'imagination du jeune Voltaire sur-tout ne pouvait pas manquer d'en être vivement frappée. Il est pour le moins très-probable que dans la maturité de l'âge où il s'épargnait volontiers la peine de consulter les originaux, Voltaire a toujours répété de mémoire l'accusation intentée dans son enfance contre Fléchier, sur la foi du seul Père Houdry, dont il n'avait plus l'Ouvrage sous les yeux. L'étrange manière dont il parle de l'Oraison funèbre de Lingendes, est pour moi une démonstration qu'il ne l'avait jamais lue, et qu'il n'en connaissait que les citations du Jésuite, auxquelles il ajoutait poétiquement tant de suppositions idéales. On ne saurait expliquer autrement la légèreté, les inexactitudes, les erreurs de toute espèce et les fausses assertions qu'on remarque dans son récit. Les Rédacteurs de tous les Dictionnaires historiques ont trouvé plus commode et plus court de transcrire les mêmes imputations, que de les vérifier. Ils ne se sont même pas contentés de les

sujets de leçons très-attachantes et très-instructives (a).  
Il me semble pourtant qu'elle ne fait pas connaître

---

(a) L'explication Oratoire de cette Oraison funèbre se trouve faite avec beaucoup d'esprit et de goût, dans les ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> chapitres du neuvième *Traité des Genres en prose*, quatrième volume de l'estimable Ouvrage élémentaire qui a pour titre, PRINCIPES DE LA LITTÉRATURE, par l'Abbé Batteux de l'Académie Française.

copier, ils ont renchéri encore sur les fictions du Censeur, en avançant que le texte et la belle allégorie de la Mort de Machabée, si heureusement adaptée à Turenne, non-seulement se trouvaient dans la prétendue Oraison funèbre de *Charles Emmanuel*, Duc de Savoie, par Lingendes, mais que Fromentières Evêque d'Aire, en avait fait auparavant usage dans l'Oraison funèbre du Duc de Beaufort. C'est une seconde supposition imaginée pour soutenir la première.

Fromentières Evêque d'Aire, dont on disait de son temps, qu'il était à Bourdaloue ce que Rotrou avait été à Corneille, nous a laissé dans les six volumes de ses Compositions Oraatoires, les Oraisons funèbres de la Reine-Régente Anne d'Autriche, de Péréfixe Archevêque de Paris, du Cardinal Antoine Barberin Archevêque de Rheims et grand Aumônier de France, du Ministre d'Etat Lionne, de cette célèbre Princesse de Conti, qui en 1662 donna neuf cent mille livres d'aumônes aux pauvres du Blésois et du Berry, sacrifiant ainsi en un seul jour toute la valeur de ses diamants qu'elle vendit à leur profit, cinquante mille écus, selon le témoignage authentique du même Fromentières, et enfin l'Eloge funèbre du Père Senault Général de l'Oratoire. Mais nous ne connaissons point d'autre Oraison funèbre de ce Duc de Beaufort, *le Roi des Halles*, que celle de Mascaron, prononcée dans l'Eglise de Paris en 1670. Il n'en existe aucune sur le même Sujet dans la Collection de Fromentières, quoique cet Evêque d'Aire rappelle lui-même dans la première phrase de son Discours sur la Réparation d'un Sacrilège, en présence de l'Assemblée générale du Clergé, dans l'Eglise des Cordeliers à Pontoise, qu'il avait *prêché peu de jours auparavant, devant le même Auditoire, aux Services de Madame et de M. de Beaufort*. Ce n'était probablement pas un Eloge funèbre : on ne le trouve nulle part; et l'on n'en cite pas moins ce Discours inconnu comme une seconde preuve du plagiat de Flé-

suffisamment les vertus privées et le caractère anti-que du Héros, dont on n'apprécie point encore assez

---

chier en l'accusant d'en avoir copié le texte et l'allégorie de machabée, pour célébrer la mort et le triomphe de Turenne.

Cet étrange reproche me fournit l'occasion d'observer qu'un texte tiré de l'Écriture Sainte appartient également à tous les Orateurs Sacrés. C'est l'heureux usage qu'on en fait qui en établit la propriété. Ainsi Bossuet eut tout droit et toute raison, en prononçant l'Oraison funèbre de Henriette de France Reine de la Grande-Bretagne, de choisir un texte si frappant et si beau après la Révolution d'Angleterre, et au milieu des funérailles de la veuve de Charles I, quoiqu'il eût été employé, quatre ans auparavant, mais sans analogie comme sans effet, par Fromentières, pour l'Éloge de la Reine-Régente Anne d'Autriche : *Et nunc Reges intelligite; erudimini qui judicatis terram. Maintenant, ô Rois! apprenez, instruisez-vous Juges de la terre.* Psal. II, vers. 10.

Cependant les Oraisons funèbres de Fromentières, si vainement réclamées dans cette discussion de plagiat, me fournissent deux observations relatives à l'objet de cette Note.

La première, c'est que dans la seconde partie de l'Oraison funèbre du Père Senault, Fromentières en parlant de Lingendes s'exprime en ces termes : « J'ai ouï L'UN DES PLUS GRANDS HOMMES DU SIÈCLE, et personne de vous n'en doutera, quand j'aurai dit que c'était M. de Lingendes, Evêque de Mâcon, j'ai ouï, dis-je, ce grand Evêque rendre un témoignage, etc. » La qualification est exagérée sans doute; mais elle montre au moins par son excès même qu'en 1672, sept ans après sa mort, Lingendes devait jouir encore d'une bien imposante réputation, pour que Fromentières osât lui décerner un tel hommage en présence de l'élite de la Capitale, sans qu'un pareil tribut d'admiration les rendît ridicules l'un et l'autre.

Ma seconde observation a pour objet une phrase de Fromentières du commencement de la première partie de l'Oraison funèbre de Pérefixe. L'Orateur dit, en parlant du Frère de ce Prélat, tué au siège de Dôle, *qu'il se trouva enseveli dans son propre triomphe* Fromentières avait pris lui-même à Lingendes, comme je l'ai déjà relevé, cette magnifique expression; mais toute belle qu'elle est, elle

à mon gré ni la belle âme ni les grandes actions après cette éblouissante lecture. C'est toujours le Panégyriste que je vois, quand je voudrais n'être occupé que de Turenne. Mon admiration pour cet Homme extraordinaire souffre de laisser l'Orateur en-deçà de l'enthousiasme qui la ravit, et d'aller plus loin que lui toutes les fois qu'il ne montre pas assez pleinement, à travers des périodes si pompeuses, cet empire étonnant que Turenne eut toujours sur lui-même, et par là sur les autres hommes; cette simplicité habituelle qu'il alliait à l'amour de la gloire; cette inaltérable égalité d'âme et cette constante uniformité de vertu qui le signalaient à la guerre, à la Cour, auprès des Puissances étrangères, au milieu de ses Sociétés intimes et dans l'intérieur de sa maison; ces sacrifices journaliers et sublimes de son désintéressement, de sa morale militaire, de sa modération et de son intégrité; ces prodiges innombrables de justice et d'humanité dans nos provinces envers les habitants des campagnes,

---

ne fit aucun effet sous la plume de ces deux Orateurs, parce que les Sujets auxquels ils voulurent l'adapter ne pouvaient soutenir un pareil Eloge : on l'admira très-justement dans la bouche de Fléchier, qui sut la rendre neuve, vraie et sublime, en se l'appropriant pour l'appliquer à la mort et au triomphe de Turenne.

Instructive singularité, bien propre à dégoûter les Plagiaires ! Fléchier emprunte d'un Orateur oublié, trois ou quatre fois dans l'un de ses Discours, environ dix lignes très-peu saillantes, qui loin de concourir à son succès, compromettent jusqu'à son goût et lui attirent les plus sévères critiques ; et l'on se prévaut de cette découverte pour lui enlever, pour attribuer même à l'Auteur ainsi copié tous les traits les plus originaux du meilleur de ses propres Ouvrages !



et ces traits sublimes de bienfaisance et de générosité en faveur de ses officiers et de ses soldats ; ce culte de dévouement, d'amour et d'enthousiasme qu'il inspirait à toute l'armée ; cet honorable tribut du désespoir de nos provinces frontières, au moment de sa mort, où l'on vit accourir vers les Tribunaux les fermiers de nos plus grands Domaines, pour en obtenir la résiliation de leurs baux : craignant sans doute qu'après la perte d'un tel Général, la France menacée d'une invasion inévitable, ne pût désormais cultiver ses campagnes avec l'espoir d'en recueillir les moissons ; que dirai-je encore ? cet éloquent tableau de la désolation de nos Pères en perdant ce grand Homme, et dont le Peuple Français a si bien su perpétuer la mémoire par cette locution vulgaire, qui est venue si souvent le consoler dans ses revers, comme si les malheurs ordinaires n'étaient plus rien pour lui en comparaison d'un tel désastre : *ce n'est pas*, dit-il encore, *la Mort de Turenne*. Enfin je cherche dans cette Eloquence de Fléchier, qui devrait tout embellir, de nouveaux motifs d'admirer, de révéler et de chérir son Héros ; et, si j'ose le dire, confus pour l'Orateur, de ne me sentir ni plus instruit, ni plus ému, ni plus attendri par un pareil Discours, affligé de n'y trouver pas même l'intérêt et le charme d'un simple récit historique, après avoir bien examiné cet Eloge écrit avec tant d'Art, j'éprouve le besoin de rassasier ma tendresse et mon admiration pour Turenne, en relisant aussitôt, comme on lirait une des plus attrayantes Vies de Plutarque, le cinquième et dernier Livre de son Histoire écrite

sans couleur et sans chaleur par l'Abbé Raguenet. J'avoue à regret, que malgré le faible pinceau de ce Biographe, la seule narration des Faits m'intéresse, m'attache et me transporte cent fois plus sous sa plume que l'Oraison funèbre de Fléchier (1); et je ne vois rien de plus humiliant pour l'Orateur, que de produire moins d'effet qu'un pareil Historien.

---

(1) Non-seulement les grandes qualités morales de Turenne sont beaucoup plus développées par l'Abbé Raguenet que par Fléchier, mais encore ses belles Actions Militaires brillent avec plus d'éclat sous la plume de l'Historien qui les raconte, que sous le pinceau de l'Orateur chargé de les célébrer. En voici un exemple mémorable dont l'Eloquence aurait pu former un magnifique tableau, et dont le Panégyriste de Turenne n'a pas même parlé. En gagnant la bataille de Turkein malgré Louvois et malgré Louis XIV lui-même, ce grand Homme força les Impériaux d'évacuer l'Alsace et d'aller chercher des quartiers d'hiver en Allemagne, dans le mois de janvier 1675, six mois avant sa mort. Voici comment l'Abbé Raguenet rend compte de cet événement.

« Tout le monde en fut surpris, dit-il, tome 2, page 168; car on savait que le Vicomte de Turenne n'avait employé que vingt mille hommes à chasser de l'Alsace cette Armée nombreuse qui ne se proposait rien moins que d'envahir deux ou trois de nos Provinces.

« Mais on fut bien plus étonné, quand on sut qu'il avait prévu, plusieurs mois auparavant, toutes les marches des Ennemis, et le succès de son entreprise : comme on le vit par une de ses Lettres que Louis XIV fit lire devant toute la Cour. Cette Lettre était adressée au Marquis de Louvois, Ministre de la Guerre, auquel le Vicomte de Turenne avait écrit, dès le mois d'octobre précédent, qui feignant de ne pouvoir plus résister aux Ennemis depuis la jonction de l'Electeur de Brandebour, il allait toujours reculer devant eux; que pour leur donner même plus de confiance, il se retirerait en Lorraine, pour les engager à se répandre dans toute l'Alsace; qu'alors il tomberait sur les quartiers de cette Armée de soixante mille Hommes, d'un côté par où assurément ils ne soupçonneraient pas qu'il dût venir les surprendre, et qu'il les obligerait à repasser le Rhin

Or si tel est pour tous les bons esprits, le résultat de cette comparaison, entre une Vie historique et une Oraison funèbre, l'Eloge de ce grand Capitaine reste donc à faire ainsi que son Histoire, sans qu'une pareille rivalité doive décourager un véritable Talent. Ainsi pensait M. Thomas. Tous les Gens de Lettres ses Contemporains se souviennent encore que lorsqu'il voulut terminer sa carrière Oratoire par un Panégyrique de son choix, dont il a fait son meilleur Ouvrage en ce genre, il hésita long-temps entre Marc-Aurèle, Charlemagne et Turenne, qu'il regardait comme les trois plus beaux Sujets que l'Eloquence eût à choisir dans l'Histoire.

Parmi tant d'omissions historiques, même dans le genre de la gloire militaire, qui m'affligent dans le Discours de Fléchier, il en est dans l'ordre moral deux autres fort remarquables, qu'on aurait dû relever beaucoup plutôt, si un judicieux esprit de critique eût consulté l'Histoire, les Souvenirs traditionnels, les Mémoires et les Journaux du temps.

---

« pour aller hiverner chez eux: ce qui arriva effectivement comme il l'avoit prévu. Pour transmettre cette Action à la Postérité, on frappa une médaille avec cette légende : *Soixante mille Allemands chassés au-delà du Rhin en 1675.* »

Cette lecture récente et publique d'une lettre si honorable à la mémoire et au génie de Turenne, venait de mettre le comble à sa réputation militaire en présence de toute la Cour. L'effet en aurait encore été plus frappant dans la bouche de Fléchier, s'il avait eu le courage, disons mieux l'adresse de lire cette lettre ou plutôt de la réciter lui-même en Chaire, au milieu de son Discours, mais un si beau triomphe n'inspira rien à son Talent, et il n'en tira aucun parti pour la gloire de Louis XIV, pour celle de Turenne et pour la sienne propre.

Je vais tâcher d'y suppléer, d'après ces différents témoignages. Cette digression interrompra un moment la monotonie et la sécheresse de tant de théories didactiques, en les présentant sous une autre forme qui indiquera comment l'Eloquence peut les mettre en action.

On sait que Turenne était né dans la Religion Protestante. Fléchier le rappelle à ses Auditeurs, dès l'ouverture de son Oraison funèbre, en déplorant *le malheur de sa haute Naissance dont il ne faut pas le louer, dit-il, mais dont il faut le plaindre.* Ce grand Homme était très-attaché à la prétendue réforme de Calvin; et durant tout le temps où il crut à la légitimité du Schisme, il ne cessa de lui rendre tous les bons offices que les Protestants avaient droit d'espérer de sa bonne foi, de son crédit et de sa gloire. Louis XIV respectait tellement sa probité qu'il n'osa jamais attendre de son ambition ou de sa politique, un changement de Religion que ce Prince désirait ardemment, mais qu'il ne voulait et ne pouvait obtenir que de l'unique et solide conviction de son esprit. Il avait dit plus d'une fois, mais toujours en l'absence de Turenne, qu'on avait promis avec justice à cet illustre Maréchal-Général de ses Armées, la dignité de Connétable durant les troubles de la Fronde, quand on eut besoin de l'opposer à la révolte du Grand Condé; et qu'il remplirait volontiers cet engagement de la Régente sa Mère, si M. de Turenne lui en facilitait le moyen, en se réunissant à l'Eglise Catholique. Mais il était également incapable de s'exposer à un refus, par une condition

offensante pour la délicatesse de Turenne , et de s'abaisser lui-même à des explications d'excuse qui répugnaient à la hauteur de son âme.

Je puis raconter avec confiance à ce sujet une anecdote connue et précieuse à conserver; je n'ai d'ailleurs nul besoin de m'en faire une autorité pour garantir un sacrifice incontestable. On doit la trouver d'autant plus digne de foi qu'elle se lie heureusement à un fait historique très-certain, savoir, au projet éventuel mais bien constaté, de Louis XIV, du moins pendant les premières années de sa Majorité, d'élever Turenne à la dignité de Connétable, dès qu'il consentirait à l'Abjuration du Calvinisme.

Un jour donc le hasard fournit au Roi une heureuse occasion de concilier tous les ménagements et d'observer toutes les convenances; et il saisit l'à-propos avec beaucoup d'esprit et de grâces, non pour engager Turenne à sacrifier sa conscience à ses intérêts, mais pour lui témoigner le chagrin que lui causait cette différence de Religion, en l'empêchant de payer de si grands services, d'une manière digne de lui.

On venait de présenter à Louis XIV, au moment de son lever, une épée d'un très-beau travail, de laquelle il allait se parer pour la première fois. Le Roi en admira et en fit admirer l'exécution et le bon goût, qui attestaient les progrès de l'industrie nationale. Les Courtisans ne manquèrent pas de renchérir aussitôt sur l'approbation du Roi. Turenne qui se trouvait présent, prit lui-même cette épée des mains du Monarque, pour l'examiner avec plus de soin;

et il en parut charmé avec un air de surprise qui ne lui était pas ordinaire. *Vous avez bien raison*, lui dit le Roi, en prenant le ton grave et réfléchi d'un Souverain qui avertit les spectateurs d'écouter avec une attention particulière ce qu'il va dire, *vous avez bien raison d'être pleinement satisfait de cette épée. J'ai voulu que le travail en fût fini avec toute la perfection possible. Mais savez-vous pourquoi j'ai désiré qu'elle fût si belle? Je veux vous l'apprendre. C'est l'épée que je destine au Connétable de France, et que je porterai moi-même, tant que ce grand Office de la couronne ne sera pas rempli. Elle vous siérait à merveille, Monsieur le Maréchal, et elle sera la vôtre quand vous voudrez. Vous connaissez, et vous seul pouvez lever l'unique obstacle qui m'empêche, à mon grand regret, de la laisser dès ce moment entre vos mains.* Turenne la lui rendit aussitôt, en disant avec un redoublement marqué de son embarras habituel, *qu'il se sentait trop honoré et trop récompensé par un témoignage si flatteur de bienveillance, et que son cœur le préférerait à toutes les dignités.* Mais, ajouta-t-il, *l'attachement que Votre Majesté montre pour sa Religion est une leçon dont je dois profiter pour rester fidèle à la mienne.* On admira, comme on le devait, son désintéressement et sa modestie; mais personne ne lui fit l'affront d'en être surpris.

L'explication n'eut aucune suite. On n'en parlait plus à la Cour; et peut-être même effrayé du danger d'avoir un Connétable, le Roi était-il décidé à ne jamais rétablir cette dignité militaire, lorsque Bossuet

composa en 1668 son *Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique sur les Matières de controverse*, qui n'a pas cinquante pages, et dont la jalouse exactitude lui coûta près de deux années d'un travail souvent interrompu, mais toujours repris avec ardeur et perfectionné par des révisions continuelles. Bossuet n'a jamais rien écrit avec tant de soin. C'est dans ce genre un Ouvrage de génie. Lui seul était capable d'y mettre la précision, la justesse, la clarté, la concision, la mesure, enfin la sûreté de principes et d'expressions qui rendent ce Chef-d'œuvre absolument irréprochable.

Cette *Exposition* imprimée en simple forme d'épreuve et en très-petit nombre d'exemplaires, pour être examinée avec la plus scrupuleuse sévérité, détermina la Conversion du Marquis et de l'Abbé de Dangeau son frère, arrière-petit-fils du fameux Duplessis Mornay, surnommé le *Pape des Huguenots*. Turenne voulut lire aussitôt la nouvelle Production qui venait de rallier à l'Eglise ces deux hommes, pour lesquels il avait beaucoup de bienveillance et d'estime. Il la lut, la relut, et fut tellement étonné de trouver la Doctrine Catholique si différente de la forme hideuse qu'on lui attribuait dans les Ecrits et surtout dans les Prêches des Protestants, qu'il crut d'abord, sur la foi de ses Théologiens, que Bossuet l'avait affaiblie et déguisée pour la rendre moins révoltante. Il donna communication de cette explication solennelle, comme d'un défi public, aux plus savants Ministres de la Secte, auxquels elle était déjà parvenue par la voie de la

circulation; et il les exhorta sérieusement à réfuter *ce petit Livre*, qui leur donnait un si terrible démenti. Ils ne purent s'en dissimuler eux-mêmes l'urgente nécessité. Ils répondirent donc à *l'Exposition de la Foi*, ou du moins ils crurent y répondre, en soutenant hautement que cet Ouvrage ne renfermait point le véritable Enseignement de l'Eglise; que Bossuet n'oserait jamais le produire au grand jour; et que s'il le rendait public sous son nom, il n'éviterait pas la censure de toute la Catholicité, principalement celle de Rome. *L'Exposition de la Foi* parut enfin; et elle obtint bientôt l'approbation authentique des Universités, des Evêques de France, de toutes les Eglises Catholiques, des Docteurs du Saint-Siège, des Cardinaux, du Pape lui-même, qui reconnurent formellement dans la Doctrine de l'Auteur, *l'exposé le plus fidèle des sentiments du Concile de Trente*.

Le triomphe de Bossuet fut aussi éclatant qu'unanime dans une lutte si mémorable, comme ensuite dans la fameuse Conférence sur l'autorité de l'Eglise, qui eut lieu en 1678, chez Madame la Comtesse de Roie, entre lui et le fameux Ministre Claude, et dont le résultat fut la conversion immédiate de Mademoiselle de Duras nièce de Turenne. Convaincu ou du moins très-ébranlé par *l'Exposition de la Foi* (1),

---

(1) Voici sur tous ces objets le témoignage très-succinct, mais très-suffisant, du Président Hénault, dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, édition de 1789, tome 3, page 784, sous la date de 1668.

« Abjuration de Turenne, le 23 octobre. Il commençait depuis



**Turenne dont les profondes idées se développent avec trop de suite pour qu'il pût s'arrêter avec non-**

---

« long-temps à entrevoir la vérité ; mais il tenait encore à l'erreur par  
 « les préjugés de l'éducation , et par l'attachement qu'il portait à ma-  
 « dame de Turenne , sa femme , fille du duc de la Gorce ; calviniste  
 « de bonne foi. Sa mort arrivée en 1666 , et les instructions de M. de  
 « Meaux , achevèrent de décider M. de Turenne. Ce fut pour lui  
 « qu'il composa son livre de l'*Exposition de la Foi* , ouvrage raison-  
 « nable et solide , que les Protestants laissèrent sans réplique , et qu'  
 « justifie sur-tout l'Eglise Romaine des superstitions ridicules qu'on lui  
 « impute. »

Ce témoignage a d'autant plus de poids pour assurer à Bossuet la principale gloire de la Conversion de Turenne , que le Président Hénauld était incontestablement , de nos jours , le témoin le plus digne de foi , comme l'homme de France qui savait le mieux l'Histoire du Règne de la Cour de Louis XIV , dont il avait connu plusieurs grands personnages. Il conserve par-tout , dans ses réflexions et dans ses récits , un esprit juste , impartial , circonspect ; et il se montre fort éloigné d'affirmer ce qu'il ne pourrait pas prouver. Cet Écrivain mérite d'ailleurs d'autant plus de confiance sur les Anecdotes historiques du XVII<sup>e</sup> siècle , qu'il en est très-sobre dans son Abrégé chronologique.

On trouve dans le Recueil des Discours prononcés à l'Académie Française , l'Eloge particulier de Bossuet par l'Abbé de Choisy , le jour de la réception du Cardinal de Polignac , successeur de l'Évêque de Meaux. Cet Orateur de notre premier Corps Littéraire était très-lié avec le Cardinal de Bouillon ; et son témoignage qui doit être pour nous de la plus imposante autorité , puisqu'aucun de ses Contemporains ne se permit de lui opposer la moindre réclamation , attribua solennellement dans cette séance publique , au seul Bossuet et à son *Exposition de la Foi* , toute la gloire de l'Abjuration de Turenne.

« Dans les Conférences , dit l'Abbé de Choisy page 7 de cet Eloge ,  
 « les plus habiles , les plus fameux Adversaires de Bossuet ne tenaient  
 « pas devant lui ; et ne voulant pas se rendre à la force de son raison-  
 « nement , ils ne trouvaient d'excuse à leur défaite visible , que dans  
 « la véhémence de son Discours et dans la vivacité de ses réparties.  
 « Alors commença véritablement le triomphe de la Religion Catholi-  
 « que..... Un Héros , de tous les côtés grand Maître dans l'art de la

chalance dans l'éclaircissement de ses doutes en matière si grave, voulut avoir, tête à tête d'abord, et

---

« guerre, n'a pas dédaigné de recevoir ses instructions. Turenne, le  
 « grand Turenne se rendit à la Vérité, et soumit aux pieds de Bos-  
 « suet cette âme hautaine que tant de Victoires avaient accoutumée à  
 « l'indépendance; et dans toute la suite de sa Vie, pénétré de recon-  
 « naissance pour les grâces reçues, altéré de grâces nouvelles, il ve-  
 « nait puiser dans la source où il avait trouvé sa guérison..... Ce fut  
 « en cette occasion et pour un si grand Sujet que parut le Livre de  
 « *l'Exposition de la Foi*, ( On ne l'imprima que deux ans après. )  
 « Livre admirable, qui dans une noble simplicité expose si claire-  
 « ment toutes les Vérités de la Religion, qui en ouvrant les yeux à tant  
 « d'âmes aveuglées, les a fait rentrer dans la bonne voie..... Ainsi  
 « Bossuet par ses Ecrits et par ses Conférences avec les Héréti-  
 « ques, en dissipant leurs préjugés, leur aplanissait le chemin du  
 « Ciel. »

Nous n'avons besoin ni de produire d'autres preuves pour assurer la gloire de Bossuet, ni d'entrer dans d'autres détails sur la Conversion de Turenne, qui fut son plus beau triomphe. On assure que les causes et les circonstances de cette Abjuration se trouvent développées dans des Manuscrits qui seront probablement publiés un jour. Je ne les connais point, je n'en puis rien dire. Toutes les personnes instruites savent que le Cardinal de Bouillon se plaisait à jouir dans sa petite Cour de l'honneur d'avoir converti ce grand Homme. Il était Neveu de Turenne : il fut l'ami et le défenseur officieux de Fénelon; et il avait toutes les préventions de la jalousie contre Bossuet, auquel son amour-propre enviait une si honorable victoire. Malheureusement pour ses flatteurs, l'opinion qu'on avait de son esprit et de ses connaissances théologiques ôtait toute espèce de crédit à une pareille prétention. Ses courtisans les plus dévoués n'osèrent jamais porter l'excès de la flatterie jusqu'à le présenter au Public comme le principal mobile de cette abjuration. L'on comptait parmi eux l'Oratorien Mascaron, qui eut assez d'esprit et de pudeur pour conserver beaucoup de mesure, quand il voulut décerner en Chaire cette apparence d'hommage à son Protecteur. Voici avec quelle réserve il sut faire au Cardinal de Bouillon sa part de gloire, en portant la courtoisie aussi loin que pouvait le permettre les bienséances Oratoires dans la troisième partie de son Eloge funèbre de Turenne.

même ensuite quelquefois en présence des Ministres de Charenton, des Conférences réglées et intimes

---

« Les bénédictions, dit-il, et les applaudissements ne s'arrêtèrent pas à cet illustre Converti ; ils passèrent jusques à ce cher et illustre Neveu qui, par ses Conférences fréquentes, avait contribué si efficacement à la Conversion de ce grand Homme. Certes, Messieurs, si pour mériter l'honneur du triomphe parmi les Romains, et pour monter au Capitole avec la pourpre, il fallait avoir étendu les bornes de l'Empire et défait des Armées considérables : quand la grandeur de la naissance, la profondeur du savoir, l'innocence des mœurs, une sagesse consommée dans une grande jeunesse, n'auraient pas assuré à ce Prince la plus éminente dignité de l'Eglise, il suffisait d'avoir contribué quelque chose à la conquête de cette grande âme, pour mériter d'entrer en triomphe et couvert de la pourpre sacrée dans le Capitole du Monde Chrétien. »

L'Orateur regrette sensiblement de ne pouvoir pas dire que le Neveu a été fait Cardinal pour avoir ramené l'Oncle dans le sein de l'Eglise, il le loue modestement d'y avoir contribué pour quelque chose. L'éloge serait mince pour le véritable ministre de la Conversion de Turenne. Mascaron respecta l'opinion publique, et n'osa pas aller plus loin en présence même du Cardinal de Bouillon qui officiait à cette Cérémonie ; mais s'il ne flatta pas davantage sa vanité, il la consola du moins en ne proférant pas le grand nom de Bossuet, qui l'eût trop éclipsé, et qu'une époque si solennelle dut rappeler à tous les esprits, précisément parce que l'Orateur l'oubliait. C'était retrancher Saint Ambroise de la Conversion d'Augustin.

Au surplus le Cardinal de Bouillon et plusieurs autres grands personnages, tels sur-tout que le Duc d'Albret, avaient fort bien pu contribuer, comme l'insinue Mascaron, à disposer favorablement l'esprit de Turenne en faveur de l'Eglise Catholique. Un homme si considérable auquel le Cardinal de Richelieu avait offert en vain dans la plénitude de sa toute-puissance, une de ses Nièces en mariage, à condition qu'il professerait la Foi Catholique ; un homme doué d'une telle justesse et d'une telle solidité d'esprit, qui s'occupait sérieusement de l'étude de la Religion depuis la mort de sa Femme, très-zélée Calviniste ! et bien plus encore depuis la Conversion du Duc de Bouillon son Frère aîné, auquel il ne voulut pas se joindre, avait

avec l'Auteur d'un Ouvrage clair et précis qui avait jeté sa raison dans la plus cruelle incertitude. La

---

sans doute beaucoup de relations de Société qui pouvaient préparer de loin son esprit à ce grand changement. Mais on savait plusieurs mois avant son Abjuration que Bossuet avait été admis à son Conseil de conscience, et qu'il avait avec lui des Conférences suivies dont l'objet ne devait paraître équivoque à personne. Or dès que Bossuet fut appelé à une pareille discussion, la supériorité de son génie, l'ascendant de sa réputation, le mérite éminent de ses Ouvrages, le souvenir et l'éclat de ses Victoires en ce genre, persuadèrent à toute la France, au moment sur-tout où Bossuet venait de composer l'*Exposition de la Foi*, qu'un tel Controversiste ne figurait pas en seconde ligne dans de semblables occasions; et Bossuet dut être placé par l'opinion publique, comme il l'a été depuis par l'Histoire, à la tête des Théologiens qui concoururent à ce grand triomphe de la Vérité.

Puisque j'ai rappelé dans cette Note l'Oraison funèbre de Turenne par Mascaron, j'ajouterai ici à ce que je dis de ce Discours dans le texte de mon Ouvrage, qu'en traitant le même Sujet, l'Orateur est resté néanmoins au-dessous de Fléchier. L'exorde et toute la première partie de Mascaron sont d'un style de narration d'une extrême faiblesse et d'une couleur très-commune, à l'exception de deux ou trois beaux mouvements que son Sujet lui inspire. Mais depuis le milieu de la seconde partie jusqu'à la fin de la péroraison, il signale son talent par de fréquentes et grandes beautés, des idées lumineuses, des traits fins et saillants, dont rien n'approche dans ses autres Ouvrages; et j'avoue que dans plusieurs endroits où son esprit brille d'un grand éclat avec autant de justesse que de sagacité, il fait mieux connaître Turenne, et le fait aussi beaucoup plus aimer de Fléchier. Il y déploie surtout une verve Oratoire et une Eloquence entraînant qu'on chercherait inutilement dans le Discours tant exalté de l'Evêque de Nîmes. Mascaron n'avait ni le goût, ni l'élégance, ni l'imagination, ni l'harmonie, ni le coloris de son rival. En montrant dans Turenne le grand Capitaine, le Sage et le Chrétien, il a la maladresse de raconter et de célébrer la Mort de son Héros, à la fin de sa première partie. Avec un mérite distingué comme Prédicateur, il se montre aussi trop didactique, trop raisonneur, trop moraliste, et veut paraître un peu trop érudit dans l'Oraison funèbre : *genre d'Eloquence*, dit très-bien Vol-

justesse et la sagacité de son esprit y furent également frappées de l'ascendant du raisonnement et de la lumière de la vérité. Il annonça enfin à Bossuet qu'il était entièrement détrompé, et résolu à faire son Abjuration, dès qu'on le croirait suffisamment instruit et préparé à la participation des Sacrements ; mais qu'il ne voulait point se donner en spectacle par une cérémonie d'éclat.

Turenne mit d'abord le seul Bossuet dans sa confiance. Cet athlète irrésistible de la Religion se signala par une si éclatante victoire, deux ans avant sa nomination à l'Evêché de Condom en 1670. En se montrant par tant de gloire si éminemment digne de l'Episcopat, il ne voulut rien accorder à son amour-propre dans un pareil triomphe de son Ministère, il eut la modestie et la sagesse d'exiger absolument que l'Abjuration se fit selon les règles, entre les mains de M. de Pérefixe, premier Pasteur de la Capitale, dans la Chapelle de l'Archevêché. Turenne y consentit ; et avant d'autoriser Bossuet à divulguer sa conversion, dont il fixa l'époque au 23 octobre 1668, il le chargea d'en aller porter lui-même la première nouvelle au Roi.

La tradition unanime du dernier Siècle ajoutait à cette dernière circonstance, qu'aucun témoignage historique ne dément, qu'en chargeant Bossuet d'une mission si honorable pour lui, Turenne lui ouvrit no-

---

*taire, qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoiqu'avec discrétion, QUAND ON TEND AU sublime. Siècle de Louis XIV, chap. 32, des Beaux-Arts.*

blément son âme tout entière : *Le Roi* dit-il , *a daigné m'insinuer plus d'une fois , qu'il me ferait Connétable le jour où j'abjurerais ma Religion. Dites-lui de ma part que je vais y renoncer , mais qu'en devenant Catholique par pure conviction , je ne dois et n'entends en recevoir aucune récompense sur la terre. Assûrez-le donc que je ne mets point ma conscience à prix , et que je compte assez sur l'estime de Sa Majesté pour être bien certain qu'elle ne me parlera jamais de la charge de Connétable. Je n'ai pas voulu l'accepter jusqu'à présent par principe de conscience ; et je crois me devoir à moi-même de la refuser toute ma vie , par un sentiment d'honneur* (1).

---

(1) Toutes ces Anecdotes sont conformes aux Mémoires sur la Vie de Turenne publiés par Ramsai , à son Histoire composée par l'Abbé Raguenet , au récit des Mémoires et des journaux du temps , spécialement au Journal si volumineux du Marquis de Dangeau et , selon l'observation de Voltaire , aux Lettres de Péllisson. Pour ne pas surcharger cette Note de citations , je me bornerai à rapporter les témoignages historiques de l'Abbé Raguenet et de Voltaire ; relativement à la Conversion de Turenne , et à son refus de l'épée de connétable , dont il aurait pu faire plusieurs années auparavant le prix de son Abjuration.

• Le Roi , est-il dit , dans l'Histoire du Vicomte de Turenne , tome 2 , page 25 , voulant le récompenser des services qu'il lui avait rendus pendant le cours de cette guerre qui précéda la paix des Pyrénées , lui donna la charge de Maréchal-Général de ses Camps et Armées. Le Cardinal Mazarin lui fit même entendre qu'il ne tenait qu'à lui d'être élevé à une plus haute Dignité ; que la charge de Connétable , qui était la première du Royaume , avait à la vérité été supprimée , à cause de la trop grande puissance qui y était attachée ; que néanmoins le Roi la rétablirait volontiers en sa faveur , si lui-même n'y mettait obstacle par la Religion qu'il professait , Mais le Vicomte de Turenne n'était pas d'un caractère à se laisser tenter par l'attrait des honneurs , quand il s'agissait de Religion. L'offre de la première

Voilà le souvenir que nous ont transmis les Contemporains d'un événement si mémorable, Bossuet

---

» charge de la Couronne ne fut pas capable de lui faire quitter la Religion Calviniste tant qu'il la crut la meilleure, comme nulle considération ne put l'y retenir quand il fut persuadé du contraire. »

Il me semble que Fléchier ne pouvait ignorer ni l'intention de Louis XIV, ni le refus de Turenne, et l'on n'en découvre aucune indication dans son Oraison funèbre. On ne saurait expliquer un pareil sacrifice Oratoire dans un Sujet d'Eloge assurément très-riche, mais qui n'offrait rien de plus favorable à l'Eloquence qu'un si récent et si magnifique souvenir. En supposant, si l'on veut, que Louis XIV instruit par vingt-cinq années de règne eût changé d'avis, et crût funeste à son autorité le rétablissement de la première charge de sa Couronne, il était facile à un Orateur tel que Fléchier de célébrer le premier dessein d'estime et de reconnaissance du Roi sans désapprouver la sage circonspection de son expérience. L'Art Oratoire, fécond en expédients de ce genre, n'aurait manqué ni de moyens, ni de précautions pour rendre l'hommage d'un tel vœu glorieux à Louis XIV lui-même après la mort de Turenne, qui en aurait eu, sans compromettre personne, tout l'honneur dans son tombeau.

Le silence absolu de Fléchier est d'autant plus étonnant, que Mascaron son émule, loin d'user d'une si timide prétérition, venait, peu de jours auparavant, de relever franchement ce noble refus du Turenne, dans la troisième partie de son Oraison funèbre. L'Orateur y avait dit sans craindre les démentis de l'envie et sans être blâmé de personne, ce que je vais transcrire, quand il expliquait les délais de son Abjuration jusqu'au temps où la plus ferme conviction vint s'établir dans son âme :

» jamais homme n'a été de meilleure foi dans l'erreur, que M. de Turenne..... Il fut pourtant attaqué par tout ce qu'il y a sur la terre de plus fort et de plus sensible..... La fortune et la gloire le sollicitèrent par tout ce qu'elles ont de force et d'attraits. Le Roi avant la paix des Pyrennées eût honoré la plus grande Vertu de son Royaume de la première Charge de la Couronne, si M. de Turenne eût cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus grands honneurs de la terre ; en foulant aux pieds la Religion qu'il professait. Quelle perte, que tant de constance et de fermeté n'ait pas été employées pour la bonne cause ! La Providence le permit, afin que la gloire de sa

se montra aussi humble que grand au moment où cete éclatante conquête vint signaler *le plus illustre*

---

» Conversion ne fût pas douteuse ,et qu'il parût que sans le mélange  
 » d'aucun motif humain, il n'avait été vaincu que par l'amour de la Vé-  
 » rité. Ce combat intérieur..... a été l'occasion de sa plus noble vic-  
 » toire et de son triomphe le plus illustre. Il employa pour se vaincre  
 » lui-même plus d'art, plus de sagesse et de courage, qu'il n'en avait  
 » jamais employé à vaincre les autres..... Il triompha de la mauvaise  
 » honte qui, parmi les Hommes, fait passer pour faiblesse un change-  
 » ment lors même, qu'il conduit à la Vérité ou à la Vertu.. L'Eglise re-  
 » garda cette Conversion avec autant de joie que celle d'un Royaume  
 » tout entier. M. de Turenne, vainqueur des ennemis de l'Etat, ne cau-  
 » sa jamais à la France une joie si universelle et si sensible que M. de  
 » Turenne vaincu par la Vérité et soumis au joug de la Foi »

Je ne remarque encore ici l'étrange silence de Fléchier, que rela-  
 tivement au refus de l'épée de Connétable. Mascarón n'a pas su, j'en  
 conviens, célébrer un si beau sacrifice avec l'Eloquence d'un grand  
 Orateur. Mais du moins il en a parlé, il a donné à l'imagination de ses  
 Auditeurs le signal de l'admiration; et il a ainsi rendu plus surprenante  
 et moins excusable cette omission trop longtemps impunie de Flé-  
 chier.

Reprenons à présent la suite des témoignages que nous fournit l'His-  
 toire, sur ce refus de Turenne, et sur la véritable cause de sa Con-  
 version dont l'Abbé de Choisy et le Président Hénault nous ont déjà  
 fait connaître le motif le plus déterminant dans la Note précédente.

» Les occupations de la guerre, poursuit l'Abbé Raguénét, page  
 » 46 du même volume, n'avaient pas empêché le Vicomte de Turenne  
 » de continuer à chercher dans les livres Catholiques l'éclaircissement  
 » de ses doutes au sujet de la Religion Calviniste. La Paix durant la-  
 » quelle il était bien moins occupé fut encore plus favorable pour s'en  
 » éclaircir. Il sentit enfin le faible du Calvinisme; et pressé par sa  
 » Conscience il fit connaître son état à quelques Evêques de ses amis:  
 » il s'ouvrit encore au Duc d'Albret qui leva jusqu'au moindre doute  
 » qui pouvait lui faire quelque peine. Alors convaincu qu'il était hors  
 » de la véritable Eglise, quoiqu'il fût regardé parmi les Calvinistes  
 » comme l'un des Protecteurs de leur Secte, il l'abandonna. il alla  
 » faire son Abjuration le 23 octobre 1668, entre les mains de M. de Pé-



*triomphe* de son zèle et de son génie , et une discrétion si remarquable ne se démentit pas une seule fois

---

» refixe , Archevêque de Paris; et il ne l'avertit de son dessein que la  
 » veille du jour où il la devait faire , voulant éviter l'ostentation qui  
 » accompagne ordinairement ces sortes de cérémonies quant elles  
 » viennent à la connaissance du Public. Le Pape lui écrivit un Bref  
 » pour le féliciter de sa Conversion. »

Écoutez enfin le récit de Voltaire dans le 12<sup>e</sup> chapitre du *Siècle de Louis XIV*, intitulé *belle Campagne et Mort de Turenne*. » Né Calviniste , dit-il, il s'était fait Catholique l'an 1668. On savait que Louis  
 » XIV , en le créant Maréchal-Général de ses Armées , lui avait dit ces  
 » propres paroles rapportées dans les Lettres de Péllisson et ailleurs :  
 » *Je voudrais que vous m'obligeassiez de faire quelque chose de plus*  
 » *pour vous*. Ces paroles pouvaient avec le temps opérer une Conversion. La place de Connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il  
 » était possible aussi que sa Conversion fût sincère. Le cœur humain  
 » rassemble souvent la politique , l'ambition , les faiblesses de l'amour,  
 » les sentiments de la Religion. *Enfin il est très-vraisemblable que Turenne ne quitta la Religion de ses Pères que par politique; mais les*  
 » *Catholiques qui triomphèrent de ce changement , ne crurent pas la*  
 » grande âme de Turenne capable de feindre. »

Voltaire a trop souvent oublié en écrivant l'Histoire cette sage règle de critique consacrée par l'autorité de Boileau : *le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable* ; et il s'est étrangement trompé en voulant soumettre toujours la vérité des faits aux règles de la vraisemblance. Mais ses préventions contre la Religion le jettent ici dans un autre excès. L'étrange vraisemblance qu'il admet, en supposant qu'**IL EST TRÈS-VRAISEMBLABLE que Turenne ne quitta la Religion de ses Pères que par politique**, est au contraire l'invraisemblance la plus révoltante qu'on puisse imaginer. Voltaire réfute assez lui-même son imputation , en avouant *qu'il était possible que la conversion de Turenne fût sincère* , imputation démentie encore plus hautement par le désaveu unanime de l'opinion publique et sur-tout par la droiture et l'élévation d'âme de ce grand Homme , dont aucun de ses Contemporains ne révoqua jamais en doute le désintéressement et la bonne foi. Voltaire s'est permis cet injurieux soupçon contre la véracité et la Vertu de Turenne.

durant tout le cours de sa vie, qui se prolongea encore de trente-six années. Quand on l'en félicitait, il ne recevait ces hommages qu'en y joignant le tribut de son admiration, pour en rapporter toute la gloire à son illustre Néophite. Bossuet eut aussi la touchante délicatesse de n'en jamais faire aucune mention, ni durant ses longues controverses avec les Protestants,

---

*Si les Catholiques triomphèrent de son changement*, comme Voltaire l'assure, leur triomphe, assurément très-légitime, fut du moins singulièrement modeste, au moment où ce Héros environné du respect et de l'admiration de toute la France, vint, dans son douzième lustre, se rallier à leur Religion; car leur premier organe, Bossuet, qui avait eu tant de part à une si glorieuse victoire sur les Protestants, et qui aurait si bien su la célébrer, n'en a jamais dit un seul mot dans aucun de ses Ouvrages.

Au reste si les seuls Catholiques crurent Turenne *incapable de entrer*, au moment de son Abjuration, comme l'insinue Voltaire, ils se montrèrent par un si juste hommage seuls dignes de le juger et de le louer. Il aurait fallu que Turenne devint Connétable après s'être fait Catholique, pour qu'on pût attribuer sa Conversion avec quelque ombre de vraisemblance à ce motif intéressé que Voltaire ne craint pas d'indiquer, sans oser pourtant le garantir. Or Turenne a survécu pendant sept ans à son Abjuration: Turenne n'a jamais été Connétable de France; et sa Vie ne nous offre aucun indice ni de desir ni de regret qu'une si haute Dignité ait jamais fait naître dans son âme. Toute la France savait que malgré la haine très-prononcée de Louvois pour un si grand Homme, Louis XIV lui avait offert publiquement de rétablir en sa faveur la charge de Connétable, dès qu'il voudrait lever *l'unique obstacle* que le Calviniste opposait à cette promotion. Toute la Cour savait également qu'à l'époque de sa Conversion la délicatesse de Turenne avait prévenu d'avance le Roi de son refus, dans le cas où Sa Majesté persisterait à lui destiner une récompense si bien méritée. Enfin quand Voltaire dit que *ces paroles du Roi pouvaient avec le temps opérer une Conversion*, il oublie que si elles avaient pu déterminer la Conversion de Turenne elles l'auraient opérée beaucoup plutôt et plus utilement pour sa fortune.

ni même douze ans après la mort de Turenne , dans le sublime parallèle qu'il établit entre ce Héros et le vainqueur de Rocroy , son plus digne rival de renommée militaire , lorsqu'il prononça la magnifique Oraison funèbre du Grand Condé.

Or Fléchier a célébré en détail , quoique sans aucun effet Oratoire la Conversion de Turenne ; il en a fait la matière de six grandes pages , à la fin de la seconde et au commencement de la troisième Partie de l'Oraison funèbre , qu'on regarde avec toute raison comme le Chef-d'œuvre de son Talent. Il y peint les longues hésitations d'une conscience inquiète et d'un esprit indécis , qui lui firent consulter alors ses amis les plus éclairés et les plus habiles Ministres du Calvinisme ; et il nous le montre comme un Homme conséquent dans ses principes , *bien différent de ceux qui ne sortent de l'Hérésie que par des vues intéressées , ou qui changeant de sentiments sans changer de mœurs n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près..... Turenne se montra ennemi irréconciliable de l'impiété , éloigné de toute superstition et incapable d'hypocrisie.*

Il faut l'avouer , Fléchier reste comme Orateur , fort au-dessous de Mascaron dans ce long et froid récit de la Conversion de Turenne. Mascaron y déploie au contraire un vrai talent , souvent aussi une belle manière d'écrire. On croit même quelquefois reconnaître dans son langage l'énergique accent et la simplicité sublime de Bossuet ; par exemple , quand nous présentant son Héros la veille d'un combat ou dans l'ivresse de la victoire , il dit que « M. de Turenne

« n'a jamais plus vivement senti qu'il y avait un Dieu  
 « au-dessus de sa tête , que dans ces occasions éclatantes où presque tous les autres l'oublient. C'était  
 « alors qu'il redoublait ses prières. On l'a vu même  
 « s'écarter dans les bois , où la pluie sur la tête et les  
 « genoux dans la boue , il adorait dans cette humble  
 « posture le Dieu devant lequel les légions des Anges  
 « tremblent et s'humilient. »

Toutes les brillantes antithèses de Fléchier pâlisent à côté d'une si franche et si naturelle Eloquence. Les six pages vuides , ternes et languissantes que cette abjuration fournit à sa plume n'offrent de remarquable que la belle image qu'il emprunte d'un Père de l'Eglise , au moment où *Turenne montre à ses frères derrière lui* , selon les termes de Saint Augustin , *le pont de la miséricorde de Dieu , où il vient de passer lui-même.*

Or si contre toute vraisemblance, Fléchier n'a pas su ou n'a pas cru que son Héros eût sacrifié l'épée de Connétable à sa Religion , ou que la Conversion de Turenne fût l'ouvrage de Bossuet, j'avoue qu'il n'a pas dû le dire, et qu'il a très-bien fait de n'en pas parler. Mais s'il avait craint simplement de déplaire, en décernant cet hommage à l'immortel Evêque de Meaux , au milieu de l'enthousiasme universel qu'inspiraient dès lors Louis XIV , Turenne et Bossuet, il faudrait le plaindre de n'avoir pas su profiter d'une occasion si précieuse à l'Eloquence pour allier sa renommée à la réunion et à l'éclat de leur gloire. Fléchier avait trop de talent pour redouter de semblables écueils , et pour ne pas se prémunir aisément contre tout reproche.

En exprimant ainsi mon opinion et mon vœu , je raisonne donc toujours d'après l'hypothèse que la persuasion intime de Fléchier n'opposait aucun obstacle à l'essor de son Eloquence ou que cette préterition n'a été de sa part qu'un oubli. J'exhale d'autant plus libéralement les regrets que m'arrachent ici les droits de la Justice et l'intérêt de l'Art, qu'il suffisait à l'Orateur chargé de célébrer la Conversion de Turenne , d'y faire intervenir le grand Bossuet , dont Louis XIV consacra si noblement ce triomphe, en le chargeant aussitôt de prêcher à la Cour l'avent de cette même année 1668 , *pour confirmer*, disent les Historiens , *la réunion de Turenne à l'Eglise Catholique*. N'est-il pas manifeste en effet que le nom, l'apparition et l'influence de ce génie immortel auraient fait du tableau en action de l'Abjuration de Turenne , l'un des morceaux les plus animés les plus dramatiques , les plus saillants et les plus sublimes de son Eloge ?

Bossuet, que le Cardinal de Bouillon eut le malheur ou le tort inconcevable de ne pas choisir pour l'un des trois Panégyristes de son Oncle (1), était présent lorsque cette Oraison funèbre fut prononcée dans l'Eglise de Saint Eustache , le 10 janvier 1676.

---

(1) l'Éloge de Turenne serait fait, et nous aurions infailliblement un Chef-d'œuvre Oratoire de plus, si Bossuet eût traité un Sujet si bien assorti à son génie. Le Cardinal de Bouillon qui venait de lui préférer au nom de sa Famille Fléchier et Mascaron, lui substitua, en sa qualité de grand Aumônier, pour prononcer la même Oraison funèbre dans l'Eglise de Notre-Dame à Paris, un Prédicateur entièrement oublié, Dom Cosme Roger, Général des Feuillants, mort Evêque de Lombes en 1710, à l'âge de 95 ans.

Un court intervalle de sept années à peine écoulé depuis la Conversion de Turenne , dont tout l'Auditoire connaissait alors, et dut nommer avec enthousiasme le véritable Moteur , et Fléchier , Commensal journalier de Bossuet , son Collaborateur dans l'éducation du Dauphin, ne met pas en scène un seul instant dans cet Eloge solennel deux interlocuteurs si dignes l'un de l'autre ! Et Fléchier ne rappelle pas à ses Auditeurs ces entretiens savants et intimes dans lesquels Turenne cherchait la lumière , où Bossuet pénétré de respect et d'admiration pour lui , guidait et soutenait ses premiers pas dans les sentiers de la Foi , en portant devant lui le flambeau de la Vérité qu'il faisait luire jusqu'au fond de cette grande âme ! Et Fléchier ne le venge pas publiquement de son silence et de sa modestie : que dis-je ? il ne sait l'en venger qu'à ses propres dépens , par un languissant remplissage qui énerve son Discours ? Et il ne soulève pas même ce voile d'humilité qu'il aurait dû déchirer devant tant de vertus , de génie et de renommée ; pour la gloire de la Religion , pour la gloire de Bossuet , pour la gloire du moins de Turenne , son Héros , que le Ciel et la Terre avaient réunis sous ses yeux , et présentaient tous ensemble à l'admiration publique , dans ce jour solennel de justice , pour les associer aux honneurs d'un si beau triomphe ! Et au moment où il célèbre cette Conversion si ardemment désirée et si long-temps attendue , un Orateur tel que Fléchier ne prend pas l'initiative sur l'Histoire , en anticipant sur son témoignage , en liant , comme elle l'a fait , une pareille con-

quête au Chef-d'œuvre de L'EXPOSITION DE LA FOI , si dignes d'en enseigner l'époque à la Postérité ! Et il ne consacre pas du sceau de la Religion le souvenir à jamais mémorable de cette victoire de Bèssuet sur Turenne , qui seul aurait suffi pour les immortaliser tous les deux ! Et le Panégyrique national de ce grand Homme n'évoque point son ombre auguste et chérie ; et il ne la montre pas s'élevant de son cercueil toute rayonnante de splendeur et de gloire , pour recevoir de sa main ce noble symbole de la première des dignités militaires , que son Royal disciple dans la science des combats lui avait offert , et qu'il ne voulut jamais échanger contre son honneur et sa conscience , en faisant à l'ambition le sacrifice de sa Religion paternelle ! Et plus timide que Mascaron sur le vœu et les regrets que la reconnaissance avaient inspiré à Louis XIV , et dont il était si juste et si aisé de le louer sans lui déplaire , Fléchier ne va pas chercher dans le fond du cœur même de ce Monarque , pour la produire au grand jour et l'en faire jouir ; une pensée si dignement inspirée par la justice et la munificence du Trône ! Et Fléchier ne profère pas non plus un seul mot sur ce refus héroïque de l'épée de Duguesclin , qu'il fallait faire briller de tout son éclat aux yeux de ses Auditeurs du haut de la Chaire ; ou plutôt qu'il fallait déposer solennellement avec respect , au nom du Roi lui-même , sur le mausolée de Turenne , sans craindre d'être ni démenti ni désapprouvé , en le proclamant Connétable de France au milieu de ses Funérailles ! Est-il possible ! hélas ! que l'esprit symétrique de Flé-

chier, séduit par des antithèses éblouissantes, ou resserré dans l'alignement d'une diction cadencée, nombreuse et sonore, n'ait pas senti tout ce qu'un pareil tableau offrait de neuf, de sublime et même d'unique à l'Eloquence Sacrée ! On dira tant qu'on voudra que toutes ces déplorables réticences qu'il faut s'abstenir d'expliquer, ne pouvaient faire aucun tort à l'immense renommée de Bossuet et de Turenne. Certes j'en conviens hautement et sans aucune inquiétude pour tant de gloire ; mais en est-ce moins une perte irréparable pour la célébrité de Fléchier, qui n'a pas su partager un si magnifique triomphe en le solennisant d'une manière digne de lui ?

De tous les Sujets d'éloge que les Annales de la Religion ont fournis aux Orateurs Sacrés depuis la mort de Turenne, le plus riche et le plus favorable à l'Eloquence est, ce me semble, le Panégyrique de S. Vincent de Paul ; homme d'une sublime vertu, et, jusqu'à nos jours, d'une chétive renommée, le meilleur citoyen que la France ait eu, l'apôtre de l'humanité, qui, après avoir gardé les troupeaux durant son enfance, a laissé dans sa Patrie un grand nombre d'établissements plus utiles aux malheureux que les superbes monuments de Louis XIV son souverain.

XXXI.  
De S. Vincent de Paul.

La Vie de Vincent de Paul offre aux Orateurs autant de variété que d'intérêt. Il fut successivement Esclave à Tunis, Précepteur du Cardinal de Retz, Curé de Village ; Aumônier-général des Galères, Principal de Collège, Chef des Missions, et Adjoint au Ministère de la Feuille de Bénéfices. Il institua en



France les Séminaires, les Missionnaires Lazaristes, les Filles de la Charité, dont l'héroïsme se dévoue au soulagement des malheureux, et qui ne changent presque jamais d'état, quoique leurs vœux ne les lient que pour une seule année; il fonda des hôpitaux pour les Captifs, pour les Malades, pour les Enfants trouvés, pour les Orphelins, pour les Fous, pour les Forçats, et pour les Vieillards. Sa généreuse commisération s'étendit sur tous les genres de malheurs dont l'espèce humaine est accablée, et l'on trouve des institutions de sa charité dans toutes les provinces de cet Empire.

Quand on lit cette belle Vie, on voit combien l'histoire des établissements publics faits en faveur de l'humanité honore la Religion, puisque la Société en est redevable aux seuls Ministres de l'Évangile. La philosophie a composé des livres sur la bienfaisance: le sacerdoce a créé et doté tous nos hospices en faveur des malheureux. Tandis que les Souverains, armés les uns contre les autres, ravageaient la terre déjà dévastée par tant d'autres fléaux, le fils d'un laboureur de Gascogne, Saint Vincent de Paul, réparait les calamités de la guerre, et répandait plus de vingt millions d'aumônes en Champagne, en Picardie, en Lorraine, en Artois, où les habitants mouraient de faim, par villages entiers, et dont les cadavres épars infectaient nos campagnes de maladies contagieuses, jusqu'au moment où cet Homme obscur se chargea de payer les frais de leur sépulture.

Vincent de Paul avait exercé pendant quelque temps un Ministère de zèle et de charité sur les galères. Il

y vit un jour un malheureux forçat condamné à trois années de fers pour s'être livré, une seule fois, à la contrebande, et qui paraissait inconsolable d'avoir laissé dans la plus affreuse misère sa femme et ses enfants. Vivement touché de sa situation, il offrit de se mettre à sa place; et ce qu'on aura peine sans doute à concevoir, mais ce qui est en même temps juridiquement prouvé dans le procès et raconté dans la Bulle de sa Canonisation, l'échange fut accepté. Ce Héros de la Charité se dévoua pendant dix-huit mois à être enchaîné dans la chiourme des galériens, et ses pieds restèrent enflés pendant le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avait portés. On sent tout ce qu'un pareil trait doit inspirer à un Orateur et combien il resterait au-dessous de son Ministère, au-dessous même de son Art s'il le racontait sans attendrir sensiblement ses Auditeurs.

Lorsque ce grand Homme vint à Paris, on vendait les Enfants trouvés dans la rue Saint-Landry, vingt sous la pièce; et on les donnait *par charité*, disait-on aux femmes malades qui avaient besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu. Ces infortunés, que le Gouvernement abandonnait à la pitié, ou pour mieux dire, à la barbarie publique périssaient presque en totalité; et ceux qui échappaient par hasard à tant de dangers étaient quelquefois introduits furtivement par les complots de la cupidité, dans des familles opulentes, pour en supplanter les héritiers légitimes. Ces frauduleuses substitutions d'individus furent en France, durant plusieurs siècles une source intarissable de procès, dont

on voit encore les pièces et les détails dans les compilations de nos anciens Jurisconsultes.

Vincent de Paul donna l'exemple en fournissant d'abord des fonds assurés pour nourrir douze de ces malheureux Enfants : bientôt sa charité obtint des soulagemens à tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des Eglises ; mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie , les secours manquèrent entièrement , et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Le Père nourricier des Orphelins ne se découragea point. Bien loin de désespérer de la Providence, il convoqua une assemblée extraordinaire : il fit placer dans son Eglise de Saint Lazare un très grand nombre de ces pauvres enfants prêts à expirer, entre les bras des Filles de la Charité, et montant aussitôt en Chaire , il prononça , les yeux baignés de larmes , cette allocution pleine d'âme, qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à son zèle, et que je vais transcrire de l'Histoire de sa Vie , composée par M. Abely , Evêque de Rhodéz.

« Or sus , Mesdames , la compassion et la charité  
« vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos  
« enfants. Vous avez été leurs mères selon la Grâce ,  
« depuis que leurs mères selon la Nature les ont abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez aussi les  
« abandonner pour toujours. Cessez à présent d'être  
« leurs mères , pour devenir leurs juges ; leur vie  
« et leur mort sont entre vos mains, Je m'en vais donc  
« sans délibérer , prendre les voix et les suffrages.  
« Il est temps de prononcer leur arrêt, et de déci-

« der irrévocablement si vous ne voulez plus avoir  
« pour eux des entrailles de miséricorde. Les voilà  
« devant nous ! Ils vivront , si vous continuez d'en  
« prendre un soin charitable , et je vous le déclare  
« devant Dieu , ils seront tous morts demain , si vous  
« les délaissez ». On ne devait répondre , on ne ré-  
poudit à cette pathétique exhortation que par des  
pleurs et des largesses ; et le même jour , au même  
instant , dans la même Eglise , l'hôpital des Enfants-  
Trouvés de Paris fut fondé par acclamation et doté  
de quarante mille livres de rente.

Voilà l'Homme qui ne jouit d'aucune réputation en  
France , et sur-tout en Europe ! Le voilà cet Hom-  
me qui , au jugement de ses détracteurs , n'eut que  
du zèle sans talent ! *Honnis soient* les cœurs  
durs qui pourraient méconnaître encore un si grand  
Bienfaiteur de l'humanité ! Eh ! qui voudrait donc  
désormais parmi nous de la gloire , si Vincent de Paul  
n'était pas compté parmi les Hommes dont s'honore  
le plus notre Nation ? Sa Vie fut un tissu magnifique  
de bonnes œuvres ; et nous en jouissons avec la plus  
honteuse ingratitude. Il vécut jusqu'à l'âge de qua-  
tre-vingt-cinq ans : il était très-assoupi la veille de sa  
mort. L'un de ses Missionnaires lui ayant demandé la  
cause de ce sommeil continuel , il répondit en sou-  
riant : *C'est le frère qui vient en attendant la sœur.*  
C'était un souvenir touchant de situation qui rappé-  
lait à son âme parfaitement résignée , la belle expres-  
sion de Virgile , *consanguineus lethi sopor.* jamais  
on n'a mieux pardonné à la Nature la nécessité de  
mourir.

Le malheur de S. Vincent de Paul, si toute fois c'en est un que d'être peu loué et même peu connu, son malheur, dis-je, fut de n'être point célébré, au moment de sa mort, le 27 septembre 1661, par le grand dispensateur de l'immortalité, par cet éloquent Bossuet, dont la louange imprimait aussitôt le sceau de la gloire, et qui composait à la même époque ses premières Oraisons funèbres, en l'honneur de quelques hommes très-respectables sans doute, quoiqu'infinitement moins dignes, par leur renommée, de faire éclore son génie naissant, tels que Nicolas Cornet Proviseur du collège de Navarre, et le Père Bourgoïn Général de l'Oratoire. Mais l'honneur le plus solennel d'un Eloge Public est dû aux Etablissements charitables de Vincent de Paul encore plus qu'à ses Vertus; et l'Orateur qui saura le présenter dignement au nom de la Religion, à l'amour, à l'admiration et à la reconnaissance de ses Concitoyens, aura bien mérité de la Patrie, dont il acquittera l'une des dettes les plus sacrées.

En effet jusqu'à présent S. Vincent de Paul compte quelques Panégyristes, et n'a point encore d'Orateurs (1). Son Eloge a presque toujours été traité sur le même plan. Cette marche bannale qui ne ralliait pas l'ensemble de sa Vie à une conception principale ! je veux dire à une idée assez dominante et assez féconde pour former le point lumineux de tout le Discours, a dû autant en affaiblir l'effet, qu'elle en facilitait la composition. On ne saurait trop se méfier de tous ces

---

(1) J'écris ceci en 1779.

plans de routine qui , pour S. Louis comme pour S. Vincent de Paul, ont été un premier aperçu ou plutôt un premier écueil caché pour le vulgaire des Panégyristes, et qui ne coûtant aucun travail, ne promettent aucune gloire ; car il faut bien se souvenir qu'un Orateur s'expose à revenir sur ses pas ou à s'égarer dans le champ de l'Eloquence, toutes les fois qu'il se met en route sans avoir bien combiné son chemin.

Les Panégyristes de S. Vincent de Paul n'ont cessé d'en fournir la preuve, en marchant tous sur la même ligne, avec un sort pareil, à la suite les uns des autres. Ce plan de tradition, je dirais presque de hasard, met en dehors et même absolument à l'écart, toutes les heureuses singularités de sa Vie, qui présentent à l'Orateur une perspective de laquelle on peut tirer un si grand parti, comme je tâcherai de le développer dans un instant ; et il appauvrit étrangement dans toute la première moitié du Discours, l'un des plus riches Sujets que puisse désirer l'Eloquence de la Chaire, dont cet Eloge me paraît le beau idéal. On n'a donc pas, ce me semble, assez heureusement caractérisé Vincent de Paul, en le présentant toujours à l'admiration publique comme le Héros de la Religion et comme le Héros de l'Humanité. C'est une antithèse séduisante, et rien de plus. La seconde partie enrichie de tous ses établissements publics, est assurément le tableau le plus vaste et le plus intéressant que puisse retracer un Orateur sacré ; mais elle restreint fort mal-à-propos la première, qu'elle réduit uniquement à l'apostolat

de ses Missions et à l'institution des Séminaires ; objets d'une haute importance, il est vrai, et néanmoins beaucoup trop limités, pour fournir sans digressions (1), sans épisodes et sans langueurs la moitié d'un tel Panégyrique.

Eh ! pourquoi donc se renfermer dans une enceinte si tristement circonscrite, quand le talent peut se mouvoir en pleine liberté dans un si grand espace ? La multitude des faits ne laisse ici à l'Orateur que l'embarras du choix. Il n'a qu'un plan oratoire à chercher et à travailler dans un Sujet qui sans exiger aucun autre effort lui fournit tout le reste en abondance et à souhait. C'est l'unique embarras de cette composition ; et il s'y verra long-temps arrêté, s'il ne sacrifie point l'invention pour abréger le travail, en adaptant à l'Eloge de Saint Vincent de Paul une division déjà connue qui ne lui conviendrait même nullement, surtout si la première partie prouvait d'avance la seconde. J'avoue en effet qu'il n'est pas aisé au moment où l'on médite la distribution et l'ordonnance d'un pareil Discours, d'imaginer un Plan lumineux et caractéristique, dont on puisse à bon droit se contenter, quand on le confronte avec

---

(1) J'entends par digressions très-contraires aux mouvements oratoires et au genre de l'éloge, toutes les réflexions économiques, morales, systématiques et glacées, sur la Mendicité, sur les Hôpitaux, sur les Ateliers des Hospices, sur les Aumônes domiciliaires, sur l'Oisiveté ou l'Immoralité des mauvais Pauvres, et autres discussions qu'on ne saurait trop éloigner d'un Panégyrique, d'où l'intérêt des faits doit exclure de si faciles et si languissantes dissertations.

tous les Prodiges historiques qu'il doit renfermer, coordonner, rapprocher, graduer et faire ressortir. Il est très-peu de cadres assortis à un pareil tableau, je veux dire, assez vastes et assez saillants pour présenter sans confusion, et pour reproduire avec éclat la vie entière de Vincent de Paul, par le récit en actions des merveilles dont elle est remplie.

Cependant un Orateur digne de se mesurer avec un si beau sujet, saura non seulement retracer les événements divers sous un aspect vrai et frappant, mais encore y découvrir tant d'ensemble, tant d'unités, tant de contrastes, tant d'intérêt, tant de mouvement, tant de richesses, tant de variété, tant d'obstacles et de prodiges, qu'il concevra peut-être, dans une féconde inspiration de son enthousiasme que tous ses auditeurs partageront ensuite avec lui le mode naturel et unique d'en préparer et d'en multiplier les Effets Oratoires, en saisissant le véritable Plan du Discours, un plan pour ainsi dire dramatique, un Plan dont le développement conduisant sans cesse l'Auditoire de surprise en surprise, de triomphes en triomphes, de merveilles en merveilles, deviendrait une Conquête de l'Art, ce serait dans ce genre d'Éloquence une innovation heureuse, de laquelle très-peu de gens de goût démêleraient la combinaison, mais dont tous les Auditeurs éprouveraient infailliblement l'influence et les charmes.

Je veux expliquer en détail mon dessein. C'est une espèce de problème oratoire, dont l'éloge de Saint Vincent de Paul me suggère l'idée, et dont il



me semble que le Tableau de sa Vie pourrait fournir la solution.

Parmi les innombrables amateurs du Théâtre, il en est quelques-uns sans doute dont le goût pur et délicat n'y cherche que les seuls plaisirs de l'esprit. On veut être fortement ému : on veut contempler du rivage les tempêtes : on veut plaindre le malheur, s'attendrir sur les maux d'autrui, voir de près les vertus et les épreuves, les combats et les victoires, les obstacles et les succès, les dangers et les triomphes ; enfin les sacrifices héroïques, les souffrances volontaires ou la joie vertueuse de ses semblables, dans les situations les plus propres à dévoiler leur âme, et à développer leur caractère. Eh ! d'où peuvent naître en effet ce ravissement si commun, et cet attrait si puissant attaché aux compositions dramatiques ? N'est-ce donc pas de l'intérêt continu que le poète a su vous inspirer durant l'action qu'on représente, en faveur d'un personnage dont vous partagez toutes les émotions, toutes les angoisses, tous les périls, toutes les prospérités et tous les revers ? N'est-ce pas là cet enchanteur qui s'est emparé de vos affections les plus intimes, en les liant à une histoire touchante ou terrible dont le fil se noue, semble se dénouer et se renoue sans cesse devant vous, pour tenir votre âme toujours suspendue à son gré, entre l'inquiétude et la surprise, la terreur et la pitié, l'abattement et l'espérance, par le ressort de ces secousses réitérées de compassion ou d'effroi qui tour à tour vous déchirent ou vous consolent, de scène en scène, jusques au dénouement qui achève

d'épuiser tout l'intérêt du Sujet, quand la catastrophe vient mettre le comble à votre douleur ou à votre joie.

Je suis loin de prétendre que l'Eloquence de nos monologues Oratoires puisse atteindre jamais aux émotions vives, profondes et variées qu'excitent de beaux vers, l'intérêt de l'action, le concours de trois unités, l'explosion et le choc des passions, la rapidité du dialogue, le contraste des caractères, les malheurs de l'innocence, les crises redoublées des situations; enfin toutes les espèces d'illusions et de transport qui se réunissent pour émouvoir la sensibilité, et pour faire un bonheur du besoin de répandre des larmes à la représentation des poèmes dramatiques. La Chaire qui proscrit les spectacles ne saurait sans doute employer de pareilles séductions, et n'aspirera jamais à des effets si exaltés et si fugitifs. C'est un autre genre : c'est surtout un autre cadre d'éloquence.

Le prodige d'égalier par ce ministère la puissance oratoire aux mouvements pathétiques de la tragédie, ne s'est encore vu que deux fois dans nos temples. Bossuet en eut seul la gloire dans la péroraison de son éloge du Grand Condé, et dans toute l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, Duchesse d'Orléans. Il avait assisté dans ses derniers moments cette Princesse, dont il rendit le nom immortel. Son imagination fut si frappée, et son cœur tellement ému d'un pareil spectacle, que la douleur dominant heureusement son génie dans la composition de ce Chef-d'œuvre, il s'y abandonna tout entier, et rendit

cette mort sans cesse présente à ses auditeurs, auxquels il fit partager l'étonnant Effet qu'elle avait produit sur lui-même. On ne connaissait rien de semblable dans l'Histoire de l'Eloquence. L'Auditoire, attiré par les coups de foudre dont l'Orateur abattu lui-même, fit retentir l'Eglise de Saint Denis, voyant pleurer Bossuet malgré tous ses efforts pour retenir, ou du moins pour cacher ses larmes, répondit à ces douloureux accents par des gémissements et par des sanglots.

Mais en-deçà des prestiges, et même, si l'on veut, à une grande distance de la magie réservée à la scène tragique, il me semble qu'un Orateur digne d'un si Auguste Ministère, peut tenter avec le bonheur ordinaire du courage, d'illustrer la Chaire par de très-grands Effets d'Eloquence, en suivant la même route, autant que la différence des genres le comporte; dût-il moins intéresser les Auditeurs sur leur destinée éternelle, qu'on ne les émeut au théâtre par les accidents réels ou supposés d'un Personnage étranger et souvent même fictif. Il peut surtout hasarder un heureux essai de ses forces, avec beaucoup plus d'espoir de succès, dans l'Ordonnance des Panegyriques, des Oraisons funèbres, de quelques Mystères touchants de la Religion, des Homélies; enfin de tous les Sujets sacrés qui tiennent à des Faits plus rapprochés d'un intérêt dramatique. Mais de tous les Eloges réservés à la Chaire, je n'en connais aucun qui se prête mieux à cette expérience oratoire, que la vie de Saint Vincent de Paul, dont la charité immense comme le malheur, et toute

puissante comme le Dieu qui l'inspire , parcourut le cercle entier des misères humaines, pour n'en laisser aucunes sans soulagement.

La singularité vraiment unique de sa destinée, le soumit à tant de vicissitudes, que depuis sa première enfance, disons mieux, depuis le jour même de sa naissance dans la chaumière d'un laboureur, jusqu'au milieu de sa longue carrière, chaque époque, chaque lustre, et même souvent chaque année, le place dans une situation nouvelle qui, dans les desseins du ciel, devient en quelque sorte prophétique, en l'environnant du spectacle de toutes les calamités qu'il partage souvent, et auxquelles il doit remédier dans la suite. Son histoire nous le montre ainsi dans une continue succession d'épreuves tellement désespérées, qu'il est impossible non seulement de prévoir le moyen, et de concevoir la possibilité de l'en retirer, mais encore d'imaginer, avec les lumières de la seule raison, qu'un si obscur et si misérable jouet du sort puisse avoir jamais la moindre influence sur les plus grands intérêts de sa Nation, de son siècle et de l'humanité toute entière. Il ne cesse de tomber et de retomber d'abîme en abîme, sans que rien l'accuse jamais et sans que rien l'assiste : il en sort toujours ; il en sort même promptement ; et il en sort uniquement par ses propres et seuls moyens, sans avoir jamais du moins d'autre Protecteur que le Ciel qui l'éprouve ainsi pour l'instruire. Le cours de sa vie que l'Orateur doit toujours suivre, et en conséquence la fin de chaque alinéa de son Eloge, par je ne sais quelle fatalité aussi effrayante que glo-

rieuse pour lui, le présentent sans cesse à nos regards au fond d'un gouffre ; et pendant long-temps il se retrouve continuellement en butte à quelque nouveau danger toujours imprévu, toujours plus terrible, dont il ne peut se délivrer que par sa vertu.

C'est précisément cette longue et accablante série d'adversités forcées ou volontaires, et constamment dirigées vers sa gloire, qui lui concilie la pitié, l'admiration et le plus tendre intérêt ; c'est elle qui doit à la fois dévoiler le secret de sa vie, guider le plan et tracer la marche de son Eloge. Oui c'est cette chaîne non interrompue de misères et d'angoisses qu'il faut suivre avec lui dans les sentiers laborieux de ses désastres et de sa renommée, puisqu'en l'appelant pendant quarante années à l'école du malheur, des événements si instructifs et si divers éclairent et développent sa sensibilité, annoncent ou du moins lui suggèrent et préparent de loin ses grands établissements ; et qu'en paraissant terminer ainsi à chaque pas sa carrière, ils mûrissent au contraire sa destinée, tiennent tous les Auditeurs d'un pareil discours, dirai-je dans un désespoir progressif ou bien dans un ravissement continuel, jusqu'au moment où une prospérité inattendue et presque incroyable, qui devient la dernière comme la plus redoutable épreuve et le plus beau triomphe de sa vertu, facilite les prodiges de sa charité, amène toutes les merveilles de sa vie publique, dont tant de situations et de revers ont été les préludes et les plus éloquents leçons, et révèle enfin les intentions du Ciel dans ce long cours de tribulations que les souvenirs de son ministère

vont signaler par autant de monuments de bienfaisance.

Ainsi conduits à leur insu par une marche si dramatiquement oratoire, les Auditeurs de ce Panégyrique partageraient avec effroi et avec délices, les rigueurs et les triomphes de la destinée de Saint Vincent de Paul, en épuisant tour à tour les charmes variés d'une pareille composition oratoire, dont ils ne soupçonneraient peut-être pas les ressorts; mais d'émotions en émotions, ils pourraient entrevoir de loin, dans la première moitié de sa vie, la main cachée et toute puissante qui ne saurait en régler ainsi les épreuves, sans faire pressentir d'avance les grands desseins qu'on verrait se développer en action dans le tableau non moins étonnant de son ministère public. Tel serait le nouveau genre d'intérêt, dont il me semble que l'histoire de cet homme extraordinaire pourrait devenir une source abondante, et jusqu'à présent inconnue dans la carrière de l'éloquence.

Cette digression sur les Panégyriques français, prouve que, jusqu'à présent, Vincent de Paul, beaucoup moins bien apprécié de tous nos grands hommes, n'a pas été plus heureux en tributs d'éloges, que les autres Saints : il en a été ainsi de la Mère du Sauveur elle-même. En effet, nos Orateurs Sacrés du premier rang, qui sont généralement restés au-dessous de leur renommée, en louant les héros de la Religion, ne se montrent guères plus éloquents ou mieux inspirés en célébrant les grandeurs de la Sainte Vierge. Les différentes solennités qui lui sont consacrées par

le culte public, appelant ce Panégyrique dans nos Chaires cinq ou six fois chaque année; et un retour si fréquent d'hommages pieux nous a valu quelques beaux Sermons sur quelques-unes de ces fêtes particulières, spécialement l'un des ouvrages les plus approfondis, les plus étonnants et les plus parfaits de Bourdaloue, sur la corruption de l'homme, pour le jour de la Conception. Mais ce ne sont guères que des discours d'une moralité relative aux mystères; et un Sujet si souvent traité sous tant de rapports, n'a fourni encore à la Chaire aucun Panégyrique dont elle puisse enrichir la collection de ses Chefs-d'œuvre. C'est même une opinion assez généralement établie, et très-décourageante pour les jeunes prédicateurs, que nous n'en aurons jamais aucun; que nous ne pourrions même pas en avoir; que le Sujet est trop stérile en événements historiques pour soutenir l'étendue, l'intérêt et la pompe d'un éloge public; enfin qu'une pareille composition oratoire, comme le pensait Massillon après plusieurs essais infructueux, n'est facile que pour des prédicateurs sans talent, dont on n'attend rien, qui se contentent de tout, ne voient rien au-delà de leurs idées, et se flattent d'avoir fait un Panégyrique, en délayant des événements dépourvus d'intérêt, dans un vide continuel de lieux communs (1).

Généralement préoccupés de l'opinion d'un si grand Maître, nos Orateurs les plus distingués ne traitaient

---

(1) La lettre de Massillon, écrite en 1738, au père Renaud de l'Oratoire, qui venait de remporter le prix d'Eloquence à l'Académie française.

presque plus un Eloge si difficile, qu'aucun exemple de succès ne recommandait à leur émulation; un éloge enfin dont Massillon désespérait encore pour l'éloquence, à la fin de sa vie, et contre lequel s'élevaient des préventions qui semblaient consacrées par l'autorité réunie de sa renommée, de son talent et de son expérience. On aurait dû en faire l'essai, au lieu d'y renoncer entièrement sur parole. Cette épreuve qu'il aurait fallu subir au moins une fois pour sa propre instruction, n'eût-ce été que dans le dessein de mettre plus d'ordre et de profondeur dans ses études, aurait expliqué promptement, et peut-être même fécondé la stérilité apparente du Sujet.

En effet, le divin Législateur du Christianisme n'aurait écrit pour fonder sa Religion, qui est pourtant devenue le seul culte des régions les plus éclairées de l'univers. Il ne commença même qu'à sa trentième année l'exercice de sa Mission, par des prédications publiques; de sorte que les Apôtres l'ayant connu pour la première fois à cette époque, n'ont pu nous laisser que très-peu de détails dans l'Évangile sur les premiers rapports de sa vie privée. Les anciens Pères de l'Église étaient très-instruits de tous ce que la tradition orale en avait transmis aux Chrétiens. Notre Religion est essentiellement traditionnelle; mais durant les premiers siècles de sa propagation, la loi si connue et si sage du secret, *Lex Arcani*, dut couvrir les principaux mystères de notre foi, spécialement l'Incarnation et l'Eucharistie,



pour les soustraire aux fausses interprétations et aux calomnies des Païens.

Le voile qui à cette époque de persécutions et de suppositions également odieuses, déroba ainsi aux regards du paganisme la personne sacrée de la Mère d'un Dieu, a dû coûter ensuite de tristes et inutiles regrets à ses Panégyristes. Nous ne savons plus rien de son intéressante Histoire depuis la catastrophe du Calvaire, où un nouveau nuage environne encore sa solitude et ses vertus. Ma tradition authentique nous apprend seulement qu'elle se retira pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie à Ephèse, où il est très-remarquable que sa Maternité Divine fut ensuite solennellement proclamée dans le troisième concile général, par l'anathème lancé contre Hertorius, et où elle mourut dans la maison du même Apôtre Saint Jean qui en fut Evêque, long-temps après que le Sauveur du Monde lui eut assigné ce Disciple *bien aimé* pour fils adoptif, du haut de la Croix.

Le secret et le mystère durent donc envelopper les destinées de la Mère du Rédempteur, jusqu'à l'heureuse époque de la liberté du Christianisme dans le quatrième siècle, où l'Empereur Constantin fit monter avec lui la Religion Chrétienne sur le trône des Césars. L'Eglise toujours fidèle à ne consacrer que des faits authentiques, ne pouvant plus alors démêler le fil de la vérité, au milieu de tous les souvenirs qui s'étaient transmis, de siècle en siècle, dans les foyers domestiques de ses enfants, relativement à la Sainte Vierge, respecta comme elle le devait la circonspection des livres saints; et l'histoire

de sa vie se trouva réduite pour toujours aux seuls témoignages très-laconiques de l'Évangile.

Les premiers et les plus éloquents Pères de l'Eglise, ces immortels conservateurs des Lettres, et en partie, du Goût dans le midi de l'Europe qui en avait été le berceau, n'ont jamais traité à fond, ni dans leurs Prédications, ni dans leurs autres ouvrages ce même Sujet d'Eloge, dont heureusement la Gloire de la Reine du Ciel n'a pas besoin. Ils ne parlent d'Elle que par occasion et comme dans l'effusion de la plus simple et la plus religieuse sensibilité. Saint Epiphane et Saint Jean Damascène, qui se montrent ses ardens et diserts Orateurs, lui ont consacré plusieurs Panegyriques, sans que ces hommages solennels appuyent jamais sur de nouveaux faits une pieuse admiration. Dans le douzième siècle, le dernier Père de l'Eglise, Saint Bernard, signala son talent sur le même Sujet par plusieurs Discours, dans lesquels il allie avec une grâce et un bonheur sans exemple, parmi les Orateurs Sacrés, beaucoup d'esprit et beaucoup d'ornements à l'onction d'une douce et insinuante Eloquence. Nos Prédicateurs peuvent en extraire et en citer une foule de traits brillants, dans l'éloge de la Sainte Vierge; mais il n'en a lui-même composé aucun assez instructif et d'un assez grand effet pour servir dignement de modèle.

Ou l'imagination s'éblouit étrangement dans une trompeuse Théorie, ou il doit être aisé de prouver aux candidats de la Chaire, que si un véritable Orateur, animé par son talent à lutter contre les difficultés, qui en doublent toujours la force, veut en faire

l'essai sur ce même sujet signalé comme un écueil au milieu des naufrages, il parviendra, sans recourir aux détails languissants de morale qui ne sont jamais que des lieux communs, à réunir très-heureusement toutes les grandeurs de la Sainte Vierge dans un riche Panégyrique, sans la perdre jamais de vue, depuis le commencement de son histoire jusqu'au triomphe de son Assomption. Il me paraît indubitable qu'avec un plan possible à imaginer et à remplir, mais surtout avec du génie et du travail, on lui décernerait infailliblement un éloge neuf, vrai, solide, intéressant, varié, digne enfin d'être placé parmi les beaux Monuments de notre Eloquence Sacrée. Les innombrables allusions et les comparaisons si Ora-toires de l'Ancien Testament, plus riche que le Nouveau en héroïsmes de vertu, montreraient par d'heureux emblèmes la première Ève réhabilitée, et la seconde Mère du genre humain resplendissante de lumière et de gloire, sous les touchantes figures de Sara, de Rachel, d'Anne la Prophétesse, de Débora, de la Mère de Tobie, de Judith, d'Esther, de la Mère des Machabées, enfin de toutes les femmes illustres du Peuple de Dieu. Une mine si féconde de la magnifique poésie de style embellirait d'un bout à l'autre par la pompe des images et l'accord des analogies, dans l'harmonie des deux lois, l'éloge de cette même Vierge, dont la vie se trouve déjà résumée avec beaucoup d'exactitude dans les Litanies historiques composées pour le nouveau Bréviaire, par les célèbres Bénédictins de la Congrégation de Saint Maur. Ces allégories et cette correspondance de l'E-

criture, si favorables aux couleurs et même aux mouvements de l'Eloquence, ne fourniraient-elles donc pas les ornements et les tableaux d'un Panégyrique à jamais mémorable, si un plan bien conçu y développait par une gradation vraiment oratoire le pouvoir des faits mis à leur place, en les dirigeant tous vers un but d'une haute importance, auquel l'Orateur rallierait toutes ses pensées, pour donner de l'unité, de l'intérêt et de la grandeur à son Discours.?

C'est par des rapprochements si féconds qu'une composition de ce genre doit faire ressortir les grandes idées de la Religion, et le concert admirable des conseils éternels. A Dieu ne plaise que les jeunes Orateurs, plus jaloux de l'effet que de la vérité, se livrent dans l'exercice de leur ministère à des illusions chimériques! Les Livres Sacrés doivent être leurs seuls guides et leurs principaux appuis dans la route de l'Eloquence. Voici donc le véritable point de vue sous lequel l'Écriture me semble offrir au talent oratoire la Vierge prédestinée pour donner le jour à celui qui, selon les principes de la Religion, en sa qualité d'homme, a une mère dans ce monde sans y avoir eu de père, et qui, dans sa génération éternelle, comme Dieu, a un père et n'a pu avoir de mère dans le Ciel.

En élevant cette heureuse Fille de Juda par la prérogative de la Maternité Divine, au-dessus de tous les êtres créés, sans aucune exception, le Tout-Puissant avait nécessairement la chute des Anges rebelles devant l'immensité de ses regards. Pour lui,

il ne peut exciter en effet ni passé ni avenir puisque tout est sans cesse présent à l'éternité de ses pensées, Un pareil spectacle lui retraçait donc toujours les dangers de l'orgueil, qui est le plus grand, et en quelque sorte le seul vice des créatures, car il engendre tous les autres. Mais il a paru en craindre surtout la puissance et les suggestions pour une Vierge si favorisée, dont il allait soumettre l'humilité à une épreuve incomparablement plus redoutable que la prééminence des esprits célestes, en la destinant à devenir *la Mère du Créateur* (1). Jamais aillance de mots ne fut si étonnante dans la bouche des hommes; et cependant jamais aucune expression ne fut plus exacte et plus propre selon les principes de la Foi. Le Ciel voulut donc dans sa miséricorde préserver Marie des dangers de l'orgueil, qu'allait affronter la faiblesse d'une créature élevée à une si éminente prérogative. Voilà le but de l'Éternel en fixant les destinées de Marie : Voici ses moyens. Le Flambeau de la Religion est ici votre seule lumière.

Par une disposition spéciale de la Providence, et certes bien digne d'émaner de la Suprême Sagesse, il y eut dans le Ciel, à côté de ce décret de prédilection et de magnificence en faveur d'une telle Mère, un autre décret de précautions et d'épreuves, dont l'objet a dû être d'opposer, comme parle Saint Paul, *à ce poids éternel de gloire que Dieu opère en nous* (2), un égal contre-poids d'humiliation, pour

---

(1) C'est le langage littéral de l'Eglise : *Mater Creatoris*.

(2) *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis*. 2 Coriuth. cap. 4, vers 17.

abaisser, durant tout le cours de sa vie mortelle, et principalement sous tous les rapports de sa Maternité, cette même Vierge, cette même Mère placée, à un si beau titre, par la Divinité de son Fils, sur la première marche du Trône de l'Éternel.

Or, si ce projet est démontré par les événements comme il va l'être, le secret du Conseil d'en Haut ne se trouvera-t-il pas dévoilé et constaté dans les Fastes Sacrés de la Religion? On peut indiquer un si beau dessein du Ciel avec confiance et admiration aux Orateurs chrétiens, sans rien ajouter à la vérité. Mais si cet aperçu est rigoureusement vrai, il en résulte bien évidemment que par une combinaison très-remarquable de la sagesse incréée, qui *s'étend sur tous ses ouvrages*, dit Salomon (1), et qui a dû surtout se signaler en réglant l'avenir d'une créature si privilégiée, il doit y avoir ici, comme il y a réellement, une grande idée à découvrir. Il en résulte encore que cette même Maternité Divine, qui élève Marie ici-bas et dans le Ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, renferme aussi un si beau mystère de protection et d'amour, si elle ne lui attire jamais que des abaissements sur la terre. Ainsi par une disposition adorable de miséricorde, sa vie aura été dévouée aux humiliations, et l'éternité sera réservée à son triomphe. Je demande si l'Eloquence Chrétienne peut suivre un plus éclatant sillon de lumière dans le plan d'un tel panégyrique.

---

(1) Effudit illam super omnia opera sua. Ecclesiastici, lib. 20.

Un éloge oratoire qui n'est point une vaine déclamation, a sans doute pour but principal d'inspirer beaucoup d'intérêt; mais cependant cette même émotion de l'âme, qui attache l'Auditeur quand elle excite la crainte et la pitié, le révolterait bientôt, si elle le mettait pour ainsi dire, à la torture, par de cruels et continuel déchirements. Aussi n'est-ce point ce sentiment de tristesse, et peut-être de dégoût, que j'invite les Orateurs à nous faire éprouver dans le Panégyrique de la Sainte Vierge. La première partie doit, il est vrai, développer les humiliations, et la seconde les souffrances que la Maternité Divine coûte à l'Héroïne de ce Discours dont l'intérêt bien gradué peut aller toujours en croissant jusqu'à la péroraison. Mais pour profiter des heureux contrastes du pathétique et du merveilleux que l'Histoire offre ici à l'Eloquence, il faut qu'une marche parallèle explique et contrebalance les décrets du Ciel, en opposant tour à tour des prodiges de gloire, aux épreuves d'humiliations et d'abaissement, et des trésors de mérites comme autant de titres de félicité, à chaque période d'angoise et de douleur. Au lieu de l'allégresse et de l'admiration touchante qu'il doit inspirer, cet Eloge deviendrait attristant et lugubre, si ces doubles tableaux ne variaient la scène pour attendrir et consoler successivement les Auditeurs. Rien n'est plus facile à combiner que ces contrastes oratoires fournis par le Sujet, en présentant ainsi toutes les humiliations de cette *Mère de Douleur* comme des préparations de sauve-garde, et toutes les angoises comme autant d'assurance de la Justice Divine pour

lui garantir que la première place des créatures dans le Ciel est autant réservée à la prééminence de ses mérites qu'à l'éclat de sa prérogative. Cette perspective que l'Orateur ne devrait jamais perdre de vue, développerait sans épisodes, sans écarts, sans exagération et sans remplissage, le double décret de la Providence, qui formerait le plan du Discours par l'explication et la correspondance d'un dessein si sublime. La surprise, l'admiration, l'attendrissement, la démonstration continue d'une vérité frappante et lumineuse, ne laisseraient pas languir, ce me semble, un seul instant, l'intérêt d'un tel Panégyrique dont on s'est trop effrayé, et qui manque encore aux triomphes de la Chaire.

Mais une pareille matière exige de l'Orateur beaucoup d'esprit et de goût pour animer, varier et faire contraster ces peintures; beaucoup d'éloquence pour entraîner l'Auditoire par tous les ressorts combinés de l'admiration et de la pitié; beaucoup de dignité pour faire respecter dans une si haute destinée les merveilles qui sortent de l'ordre commun, en respectant soi-même jusqu'au scrupule, toutes les bienséances oratoires; surtout beaucoup de tact et de prudence, pour n'exposer jamais un Sujet si délicat au moindre sourire de l'irréligion ou de la malignité, par aucune idée, par aucune expression, par aucune image qui manque de mesure ou de convenance; car le ridicule, qu'une assemblée nombreuse ne manque jamais de saisir, est toujours le plus proche voisin du genre sublime.

Ce n'est point un Discours que je prétends esquis-



ser ici c'est une simple marche que je me contente d'indiquer au talent. Je n'ai pas besoin d'avertir un véritable Orateur des sentiments attendrissants que lui suggérera la présence de la Sainte Vierge au supplice et à la mort de son Fils sur le Calvaire. Le tableau en est déjà crayonné dans le récit énergique et touchant de l'Évangile qui la peint d'un seul mot, dont il faudrait simplement découvrir la profondeur : *Stabat juxtà crucem Jesu Mater ejus*. Joan. Cap. 19, vers 25. La Maternité Divine qui semblait ne devoir l'exposer qu'aux éblouissements de l'orgueil, ne sollicite plus pour elle au pied de la croix, dans cet abyme de douleurs où elle est plongée, que la commisération et les larmes du genre humain.

De pareilles conceptions oratoires dont la Religion seule fournit la grandeur, ne méritent-elles pas d'exciter la verve et le saint enthousiasme de l'Éloquence Chrétienne ? La vérité et la fécondité de ce Plan doivent nous inspirer d'autant plus de confiance, que la Sainte Vierge explique ainsi elle-même l'origine de sa Gloire, en révélant expressément le mystère de son élévation dans son divin cantique. Dieu, y dit-elle, a daigné considérer l'humilité de sa Servante ; et c'est pour cela même que désormais toutes les générations futures vont célébrer à l'envi mon bonheur. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes*. Luc. chap. 1, vers. 48.

On doit être étonné que l'Auguste Héroïne de ce Discours ayant si formellement indiqué la cause de son triomphe, et que son éloge se trouvant renfermé

et consacré dans le simple commentaire d'un verset si lumineux, ses Panégyristes, qui n'ont cessé de se plaindre de la stérilité du Sujet, n'ayent jamais creusé cette mine que l'Évangile ouvrait à leur ministère.

Après avoir combiné ce mode heureux de composer le Panégyrique de la Sainte Vierge, j'ai voulu me convaincre, et je me suis assuré que ce Plan n'avait encore été saisi par aucun de nos Orateurs, pas même par Massillon qui l'aborde de très-près dans son Sermon sur la fête de l'Assomption, ce Discours se trouve dans le volume de ses mystères. En voici la division : « Les consolations de la mort » de Marie compensent les amertumes antérieures » dont son âme avait toujours été affligée durant sa » vie : Premier point. La Gloire de sa mort répare » les humiliations qui l'avaient toujours accompagnée » sur la terre : Second point. »

Quelle perte pour le Ministère Sacré, qu'en se fixant uniquement auprès du lit de mort de Marie pour célébrer son entrée triomphante dans le Ciel, Massillon ait fermé les yeux devant le vaste et magnifique horizon qui allait s'offrir à sa vue ! Il n'avait plus qu'un pas à faire pour se trouver environné de toutes les richesses oratoires de son Sujet ; et il s'arrête, en se jetant aussitôt dans un désert aride où son beau talent est réduit, après avoir ainsi répudié la véritable Eloquence des faits, à masquer des lieux communs par la seule magie de son style enchanteur. La preuve qu'il n'a entrevu le véritable Plan de cet Eloge, que d'un côté, c'est-à-dire qu'il ne l'a point vu, est sans réplique : il ne l'a point traité. Son Dis-

cours n'est même pas un Panégyrique , mais un simple cadre historique dans lequel il renferme toutes les moralités qu'il peut adopter à la solennité du jour.

Quand un Orateur du premier ordre , et dont le talent doit découvrir et répandre partout la lumière, traite un sujet si digne de l'inspirer, il est bien difficile qu'il ne saisisse , ou du moins qu'il n'entrevoie pas ses rapports les plus oratoires. Aussi quoiqu'en général l'éloquent Massillon ait rarement montré de la profondeur et de la création dans ses plans , qui sont la partie la moins travaillée et la plus uniforme de ses compositions ; un coup d'œil prolongé et souvent renouvelé sur l'Histoire de la Sainte Vierge , dut néanmoins suffire à la perspicacité d'un esprit aussi supérieur que le sien , pour démêler l'éclat qu'elle avait reçu de ses abaissements. C'est une idée très-neuve et très-belle qu'il a ingénieusement aperçue : je ne puis dire heureusement , puisqu'il aurait pu en tirer un meilleur parti ; et je me plais à lui en décerner avec cette mesure un juste tribut d'admiration. Mais ce cours d'humiliations ne commence ici pour lui qu'au moment où elle trouve son fils , âgé de dix ans , assis dans le Temple , expliquant la Loi aux Docteurs de la Sinagogue. Massillon relève d'abord avec onction dans son Discours les rigueurs ou du moins l'indifférence apparente de Jésus , qui ne répond aux inquiétudes de sa Mère et de son Père , dont la tendresse le cherchait inutilement depuis trois jours , qu'en blâmant cet empressement déplacé , et en les désavouant en quelque sorte pour parents , par son affectation à ne parler devant eux

que du Père Céleste , dont il défend les droits. L'Eloquence de l'Orateur rapproche ensuite avec art les dépositions de l'Évangile qui tendent au même but. Ainsi quand aux noces de Cana, où, pour la première fois, il exerce par un prodige son empire sur la Nature, d'après une simple observation de Marie qui a paru le désirer, l'Homme de Dieu semble craindre qu'une si prompte déférence n'appelle sur elle de trop glorieuses interprétations qu'il désavoue, et il prend soin de déclarer aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre sa Mère et ce miracle. Lorsque le peuple transporté d'admiration, bénit aussi par l'Eloge le plus Solennel les entrailles qui l'ont porté et le sein qui l'a nourri, il détourne lui-même de ce cœur maternel qui s'en serait épanoui d'amour, et de joie, de si douces bénédictions, pour leur assigner un autre Objet, en les répandant sur tous les Israélites qui écoutent la parole de Dieu, et y conformant leur conduite. Enfin il proteste devant tout le Peuple, en présence de Marie et de Joseph, dont il est l'espérance et la gloire, qu'il ne reconnaît pour père, pour Mère, pour frères, que les seuls hommes dociles à la voix de Dieu, et qui accomplissent sa volonté.

Tels sont les aperçus historiques auxquels Massillon se borne dans cette partie si riche de son Sujet, sans remonter jamais à la cause secrète de tant de dégoûts et d'abaissements, sans expliquer l'esprit d'une si étonnante destinée, sans chercher et sans soupçonner les vues miséricordieuses du Ciel qui humilie toujours

cette Mère éprouvée, dans le titre même le plus propre à exalter son orgueil.

Rien n'est pourtant mieux présenté et plus noblement écrit que ce récit de Massillon, à la fois ingénieux, vrai, touchant et neuf dans sa simplicité.

Mais par quelle fatalité, après une si riche conception, ce même Orateur qui se place à un tel point de vue, se borne-t-il à ces premiers aperçus, lui à qui l'Évangile en indiquait tant d'autres analogues, dont il avait enrichi bien moins à-propos, et toujours partiellement quelques-uns de ces Discours sur la Sainte Vierge? Faut-il lui en adresser ici le reproche ou l'hommage? Par quelle étrange distraction, ajouterai-je encore, un écrivain si fécond en ressources, n'a-t-il donc pas mis en œuvre toutes celles qui, après s'être déjà offertes ailleurs à sa plume, auraient dû se présenter alors ensemble à son Sujet avec tant de propriété et de magnificence? Ah! si leur développement eût été l'idée dominante de son plan et de son esprit, il aurait vu s'ouvrir auparavant, et se terminer fort au-delà, ce Cours instructif d'abaissements qui remontent en effet plus haut et s'étendent plus loin dans l'Évangile, aux yeux d'un Orateur qui veut approfondir, selon le génie de la Religion, les mesures concertées par la Providence pour rendre la Mère d'un Dieu toujours humble au milieu de sa gloire.

Voici les preuves que nous en fournissent les livres sacrés. Massillon lui-même, je le répète encore, en a recueilli plusieurs que je vais extraire de ses autres Sermons sur les solennités de Marie; et je

ne doute nullement qu'il ne les eût réunies, si cette idée ne se fut pas retracée incidemment à son esprit dans la composition du Discours pour la fête de l'Assomption, où il se trouvait trop resserré par son plan pour découvrir tant d'objets d'Eloge dans toute leur étendue.

Cette même Vierge, prédestinée à une si haute élévation dans l'Histoire du genre humain, est issue du sang de David; mais elle serait reléguée par son indigence dans les conditions les plus obscures, et elle ne paraîtra dans la Judée que l'épouse d'un obscur artisan. Il entre dans l'économie de sa Vocation que cette Maternité surnaturelle soit mise aux yeux des hommes sous la protection d'un mariage solennel qui lui en ôtera toute la gloire dans l'opinion de sa Tribu. Au moment même où elle est initiée au Mystère des Conseils Suprêmes dont elle doit être l'instrument, ses épreuves commencent avec son Ministère Maternel. Obligée de se confier, dans un âge si tendre, à une révélation solitaire très-glorieuse et très-frappante sans doute, mais après laquelle son imagination éblouie eût été peut-être excusable dans le premier moment de redouter quelque illusion, et dont elle n'est pas encore autorisée à confier le secret, même à son époux, elle est soumise aussitôt à l'épreuve de livrer sa destinée à la foi de ce prodige instantané, sans en avoir aucun témoin pour garant. A peine les premiers signes de sa fécondité se manifestent, qu'elle se voit dévouée aux soupçons les plus humiliants, et menacée de la répudiation la plus ignominieuse. Au moment de devenir Mère, un voyage long et pénible

dans une situation si critique et dans une rigoureuse saison, l'éloigne de son humble foyer et la transporte au loin, pour exécuter les prophéties, sans le savoir, en croyant ne se soumettre qu'à la loi du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste. Arrivée enfin après tant de fatigues à Béthléem, elle n'y peut trouver pour asyle la plus misérable des hôtelleries, et elle donne le jour au Rédempteur du Monde dans le réceptacle des plus vils animaux qui composent toute la cour terrestre de cette nouvelle Reine du Ciel.

Cette Vierge Mère, cette Vierge pure comme la Lumière, n'a pu recevoir sans doute aucune souillure par un enfantement divin, la plus Auguste des Consécérations; et cependant le seul respect dû par toutes les mères israélites aux rites sacrés de Moïse, la soumit aussitôt à la loi commune de la purification maternelle, c'est-à-dire à une cérémonie d'abaissement que la pauvreté de son offrande va rendre encore plus humiliante; à une cérémonie honteuse qui la dégrade publiquement des prérogatives de sa Maternité divine, en la confondant avec toutes les autres Mères du Peuple Juif. Et quand même elle ne serait pas touchée de cette objection pour l'intérêt de sa propre gloire, pourrait-elle être insensible à celle de son Fils qui semble entièrement éclipsée par cette expiation légale? Le Rédempteur y paraît lui-même sous la forme d'une victime vulgaire. C'est peu: il y paraît comme un pécheur, comme un enfant de colère, comme un esclave assujetti lui-même à la rançon commune; et sa malheureuse Mère, non seulement en est témoin, mais encore en est appelée

à le représenter elle-même au sacrifice qui devient pour elle un image anticipée du Calvaire, où elle achèvera l'obligation de son Fils unique à la justice exorable du Ciel. C'est là, c'est à Jérusalem, c'est entre les bras de Marie et sur le sein maternel, que cet agneau sans tache, réservé à s'offrir lui-même en holocauste, commence le cours de ses expiations propitiatoires, et prend sur lui seul toute la honte du péché. Sa Mère ne l'avait conduit dans le Temple que pour se purifier elle-même, en se soumettant aux observances de la loi. Mais que va-t-elle y éprouver? Elle y entend des soudaines et sinistres prédictions d'un Saint Vieillard qui ouvre devant elle le Livre de l'avenir pour lui montrer sa triste destinée et celle de son Fils plus affreuse encore. Inspiré par un esprit prophétique, Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles, où dès-lors il reste plongé pour toujours, et lui prédit d'avance le sort cruel de ce même enfant dont elle pleure déjà le supplice et la mort sur son berceau.

Marie ainsi accablée à la fois de tout le poids du présent et de tous les désastres que lui prépare l'avenir, est bientôt condamnée à fuir en Egypte pour soustraire le Fils du Tout-Puissant à la jalousie d'Hérode. Après l'horrible massacre auquel sa tendresse vient de le soustraire, il faut qu'on revienne cacher son dépôt sacré dans sa demeure de Nazareth, sous la tutelle de ses pauvres parents. C'est là que sa foi mise sans cesse à de nouvelles épreuves, doit reconnaître son Créateur et son Dieu sous la forme d'un enfant qui a voulu partager toutes les impuretés et



toutes les misères de notre nature , excepté le péché. C'est là , c'est jusqu'à la huitième année de Jésus , que la prévoyance de l'Eternel travaille en silence l'humilité si constamment exercée d'une mère qui semblait n'avoir à craindre que l'ivresse de l'orgueil. Elle est la Mère d'un Dieu , il est vrai ; mais précisément parce que ce sentiment d'exaltation paraît l'apanage inévitable d'une si sublime prérogative ; elle a pour Fils un Dieu qui jamais ne la glorifie , jamais ne la consulte , jamais ne la console , et qui épure au contraire cette auguste Victime dont la gloire ne doit commencer que dans le Ciel , par toutes les rigueurs accumulées dans son Histoire.

Cette Histoire de Marie nous expliquera bientôt en effet des précautions si sévères. Dieu sortira de son secret ; et alors toutes ces duretés apparentes ne seront plus que des mesures tutélaires. Un décret terrible , et dont la Nature frémit , mettra le comble aux épreuves que doivent subir la foi et le courage de cette Mère de douleur. Il faut qu'elle voie son fils non-seulement méconnu par une ingrate et aveugle Nation , mais encore haï , calomnié , persécuté , mourant sur une Croix. En est-ce assez pour acquitter les expiations que lui coûte la Maternité Divine ? Non ! non ! la Rédemption du Monde sera consommée par le sacrifice du Calvaire ; mais les tribulations de la Vierge qui en est témoin ne seront pas épuisées par l'horreur d'un tel spectacle. Au moment où toutes les rigueurs du Ciel et de la Terre semblent finir pour elle par la mort de ce fils chéri , le plus cruel de tous les tourments pour son cœur commence ;

car après l'avoir vu rendre le dernier soupir, elle est condamnée à lui survivre. Ainsi le veut la Justice Divine pour la rendre encore plus digne de son triomphe. Son divin fils Jésus rentré en possession de toute sa gloire, semble l'avoir oubliée dans cette vallée de larmes; et il faut que la vie devenue plus cruelle pour elle que la mort, lui laisse mériter encore pendant vingt-cinq années d'exil et de séparation, le trône si élevé qui l'attend dans le Ciel. Voilà son histoire! voilà ce que lui vaut sur la terre le décret qui l'a choisie entre toutes les filles d'Adam pour Mère de l'Homme-Dieu.

Quel Orateur sacré osera se plaindre qu'un Sujet ainsi présenté dans la Chaire, susceptible avec tant de richesse et de variété, de tout le sublime intérêt qu'inspirent la vertu, et la grandeur, et la maternité, et le courage luttant contre l'infortune portée à son comble, ne fournit pas assez de matière pour composer un Panégyrique?

C'est ordinairement dans les Panégyriques et dans les Oraisons funèbres, que les Prédicateurs tracent les Portraits des Contemporains fameux qui ont été les rivaux, les émules, les amis de l'Homme dont ils célèbrent les vertus. Ces morceaux où l'on attend le Panégyriste, et où la critique épie le jugement et le talent de l'Orateur, sont ordinairement jugés avec d'autant plus de sévérité, qu'ils éveillent ou provoquent la censure, parce qu'ils annoncent toujours des prétentions. L'Auditeur ne les écoute point avec intérêt, si une heureuse précision ne les grave aussitôt dans sa mémoire, si chaque coup de pinceau ne

XXXIII.  
Des Portraits.

forme un grand trait, si l'homme qu'on juge n'est déjà célèbre, enfin s'ils ne rassemblent pas des idées frappantes dans un très-court espace.

Lorsque Massillon prêcha son Sermon analysé dans l'article précédent, sur l'Assomption de la Sainte Vierge, aux Religieuses de Chaillot, devant la Reine d'Angleterre, il crut devoir placer, de courtoisie, dans ce Discours, le Portrait du Prince d'Orange, comme un moyen adroit et convenable de plaire à l'épouse du Roi détrôné par lui, Jacques II, en présence de laquelle il parlait. Son talent le servit fort mal dans cette occasion. Il parut oublier, en ajoutant aux préteritions de la plus injuste partialité les pléonasmés d'une élocution déclamatoire, et surtout en déguisant mal la flatterie sous le voile de la détraction, qu'il serait jugé lui-même un jour sur cette même diatribe à laquelle il abaissait son Ministère. Massillon ne nous présente qu'une seule pensée pour peindre Guillaume III; et après l'avoir exprimée dès sa première phrase, il la délaie avec son élégance et sa redondance ordinaires, sans approfondir le caractère du Stathouder, sans grouper et même sans saisir les plus mémorables résultats de son Histoire.

Voici donc ce Portrait si diffus et si peu connu (1).  
« Pour l'Usurpateur qui s'est élevé par des voies  
» injustes, qui a dépouillé l'innocent et chassé l'hé-

---

(1) On ne l'avait encore cité dans aucun recueil, lorsque je l'insérai pour la première fois tel qu'il est ici, dans cet *Essai sur l'Eloquence*, imprimé en 1780, et tel qu'il se retrouve dans toutes les éditions suivantes.

» ritier légitime pour se mettre à sa place , et se re-  
» vêtir de sa dépouille , hélas ! sa gloire sera ensevelie  
» avec lui dans le tombeau , et sa mort développera  
» la honte de sa vie. C'est alors que la digue qu'op-  
» posaient aux Discours publics ses succès et sa puis-  
» sance , étant ôtée , on se vengera sur sa mémoire  
» des fausses louanges qu'on avait été contraint de  
» donner à sa personne ; c'est alors que tous les  
» grands motifs de crainte et d'espérance n'étant  
» plus , on tirera le voile qui couvrait les circons-  
» tances les plus honteuses de sa vie. On découvrira  
» le motif secret de ses entreprises glorieuses que  
» l'adulation avait exalté , et on en exposera l'indi-  
» gnité et la bassesse. On regardera de près ces  
» vertus héroïques que l'on ne connaissait que sur  
» la bonne foi des éloges publics , et on n'y trouvera  
» que les droits les plus sacrés de la Nature et de la  
» Société foulés aux pieds. On le dépouillera alors  
» de cette gloire barbare et injuste , dont il avait  
» joui ; on lui rendra l'infamie et la mauvaise foi de  
» ses attentats , qu'on avait bien voulu se cacher à  
» soi-même. Loin de l'égaliser aux Héros , on l'appel-  
» lera un fils dénaturé , un de ces Hommes , dont  
» parle Saint Paul , sans culte , sans affection , et sans  
» principes ; sa fausse gloire n'aura duré qu'un ins-  
» tant , et son opprobre ne finira qu'avec les Siècles :  
» la dernière Postérité ne le connaîtra que par ses  
» crimes , que par la pitié filiale foulée aux pieds à  
» la face des Rois et des Nations qui ont eu la lâcheté  
» d'applaudir à son usurpation ; enfin que par l'at-  
» tentat qui lui a fait détronner un Père et un Roi

» juste, pour se mettre à sa place. Les Histoires,  
 » fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jus-  
 » qu'à la fin son nom avec sa honte; et le rang où  
 » il s'est élevé aux dépens des lois de l'honneur et de  
 » la probité, en le faisant entrer sur la scène de  
 » l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambi-  
 » tion et son ignominie sur la terre. »

Cette amplification, ou plutôt cette diffamation inexcusable dans la bouche d'un Orateur Chrétien qui ne doit offenser personne (1), et bien moins sans doute un Souverain encore vivant, dont il n'est point juge dans les Chaires de la Religion, était beaucoup plus propre à consoler la Reine d'Angleterre, qu'à faire connaître le Prince d'Orange; elle peut servir d'exemple pour prouver que Massillon s'étendait trop sur la même idée, et abusait étrangement de sa facilité, en se livrant à ces fastidieuses répétitions qui le faisaient quelquefois mâcher à vide; mais écartons pour le moment cette discussion critique à laquelle nous ne serons que trop obligés de revenir.

Voulez-vous voir maintenant comment Bossuet a peint le Protecteur Cromwel bien autrement odieux que le Prince d'Orange? Comparez à cette stérile abondance de l'Evêque de Clermont, l'énergique impétuosité de l'Evêque de Meaux; rien ne marque mieux la différence de leur génie (2). « Un homme  
 » s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroya-

---

(1) *Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum.* Corint. 6. 3.

(2) Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

» ble, hypocrite raffiné, autant qu'habile politique,  
 » capable de tout entreprendre et de tout cacher,  
 » également actif et infatigable dans la paix et dans  
 » la guerre ; qui ne laissait rien à la Fortune de ce  
 » qu'il pouvait lui ôter par conseil ou par prévoyan-  
 » ce ; mais au reste, si vigilant et si prêt à tout,  
 » qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a  
 » présentées ; enfin un de ces esprits remuants et  
 » audacieux qui semblent être nés pour changer le  
 » Monde. »

Massillon effleure les choses et épuise les mots : Bossuet, comme on vient de voir, fait précisément le contraire ; et il n'est pas possible de prononcer un jugement plus digne de fixer l'Opinion de la Postérité. C'était elle seule, et non pas les Cours de France ou d'Angleterre, que ce grand homme se représentait devant la justice de ses pensées, quand il en sut anticiper ainsi l'arrêt. On a loué cent fois, et avec toute raison, le bon goût, le mouvement rapide, la verve, la vérité, la concision, la profondeur et l'énergie de ce Portrait Oratoire, où l'on ne trouve ni antithèses ni exagération. Mais quel est le Rhéteur plus éclairé et plus hautement équitable, qui, élevant son admiration pour l'Orateur vers un autre genre de mérite beaucoup plus frappant dans ce tableau, en ait fait jusqu'à présent honneur à sa mémoire ?

L'Oraison funèbre de Henriette de France, Reine de la Grande-Bretagne, eût été pour un Panégyriste vulgaire, une belle occasion d'environner le nom de Cromwel du souvenir de ses crimes et de ses vices. Bossuet au contraire n'en relève aucun autre que son

hypocrisie qui fut le mode trop habituel de son caractère pour qu'on pût l'oublier, et dont il ne montre même que le *raffinement*, comme une espèce d'habileté politique : il ne lui fait point d'autre reproche : il s'interdit envers lui, non-seulement l'outrage, mais la censure : il ne veut montrer enfin dans le *Protecteur*, qu'un génie extraordinaire, et l'un de ces *esprits remuants et audacieux qui semblent nés pour changer le Monde*.

La modération de Bossuet est très-remarquable dans l'Éloge funèbre de la veuve de Charles 1<sup>er</sup>, en 1669, onze années après la mort de Cromwel, et dix ans après le rétablissement de Charles II sur le trône : c'est-à-dire, quand depuis deux lustres révolus, la mémoire de Cromwel était livrée au jugement de l'Histoire, et que son cadavre avait été exhumé, traîné sur la claie dans les rues de Londres, pendu et enterré au pied du gibet.

Ce morceau qui vient de nous fournir une si frappante leçon de justice et de circonspection oratoire, est tellement connu, que je ne l'aurais point cité, si ce rapprochement n'eût formé un contraste instructif entre Bossuet et Massillon. En effet, si je n'avais voulu qu'indiquer un superbe modèle aux Orateurs, j'aurais préféré de beaucoup au portrait de Cromwel, celui du Cardinal de Retz, par le même Ecrivain, dans l'Oraison funèbre de Le Tellier : je ne connais rien de plus parfait en ce genre, parmi les anciens et parmi les modernes. « Mais puis-je oublier celui » que je vois partout dans le récit de nos malheurs? » Cet homme si fidèle aux particuliers, si redoutable

» à l'Etat, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni  
» l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à  
» demi : ferme génie que nous avons vu, en ébran-  
» lant l'univers, s'attirer une dignité, qu'à la fin il  
» voulut quitter, comme trop chèrement achetée :  
» tant il connut son erreur et le vide des grandeurs  
» humaines ! Mais pendant qu'il voulait acquérir ce  
» qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de  
» secrets et puissants ressorts ; et après que tous les  
» partis furent abattus, il sembla encore se soutenir  
» seul, et seul encore menacer le favori victorieux,  
» de ses tristes et intrépides regards. »

Ce dernier trait eût été envié de Tacite. On ne pouvait peindre avec plus d'énergie et de vérité, la haine implacable que le Cardinal de Retz, trop fier pour se réconcilier avec son ennemi premier Ministre, manifesta toujours contre Mazarin tout-puissant sur les marches du trône. C'est ainsi qu'ayant à peindre un factieux sans objet, doué d'un génie remuant et d'un grand caractère, Bossuet n'a besoin que de quelques lignes pour le juger en peu de mots, mais pleins de vigueur et d'énergie, avec la sagacité d'un Moraliste, la verve d'un Orateur, la profondeur d'un Publiciste, et l'impartialité d'un Historien.

Ce fameux Cardinal de Retz excellait lui-même dans l'Art de peindre les grands Hommes. Tous les Portraits qui composent la Galerie si estimée du premier et du meilleur volume de ses *Mémoires*, sont autant de Chefs-d'œuvre ; j'en excepte pourtant celui d'Anne d'Autriche, que l'Ecrivain trace en



homme de parti, aveuglé par la haine, et dès-lors non-seulement privé par sa passion de la perspicacité de son esprit, mais encore si préoccupé, ou plutôt tellement exagéré dans ses préventions, qu'à l'entendre, lorsque cette Princesse pleurait de colère, elle *dardait ses larmes* sur le visage des personnes dont elle était entourée (1).

---

(1) On a inséré dans le quatrième volume de ses *Mémoires*, un Eloge de Saint Louis, dont le Cardinal de Retz est bien véritablement l'Auteur. Il est intitulé, *Sermon de Saint Louis, Roi de France, fait et prononcé devant le Roi et la Reine Régente sa Mère, par Monseigneur Jean-François-Paul de Gondy, Archevêque de Corinthe, et Coadjuteur de Paris, dans l'Eglise de Saint Louis, des Pères Jésuites, le 25 août 1643.*

Le titre dit la vérité. C'est un Sermon, ce n'est pas un Panégyrique. Le Sujet n'y est nullement traité; et l'on chercherait inutilement dans ce Discours les Vertus, le Caractère, la Législation ou les *Etablissements*, la Politique et le Règne mémorable de Saint Louis. Le style de l'Auteur, souvent inférieur à celui qu'on admire dans ses *Mémoires* où son génie était beaucoup plus dans sa sphère, s'y distingue déjà de loin en loin, par sa vigueur, par son abondance, par sa noblesse; et sur-tout par un ton Oratoire dont l'élévation et la véhémence éclatent une fois dans un trait sublime, que l'on verra briller à la fin de cette Note. Le Cardinal de Retz parle avec toute la dignité et l'autorité du Ministère Episcopal à Louis XIV, qui n'était alors que dans sa dixième année. A n'en juger que par les effets, il devait y avoir plus d'Eloquence dans les autres Sermons qu'il prêchait dans Paris pour y exciter la guerre ridicule de la Fronde. Mais ce fut probablement moins encore par ses talents en ce genre, que par l'influence de son rang et de son caractère, qu'il eut un ascendant si absolu sur l'esprit de la Multitude. Ce Discours sur Saint Louis n'est pas très-commun, et ne se trouve point dans toutes les éditions de ses *Mémoires*. Je vais donc en extraire les trois morceaux les plus remarquables, sur lesquels chaque Lecteur pourra faire ses observations; et apprécier le mérite Oratoire du Cardinal de Retz.

Voici d'abord les Leçons Chrétiennes qu'il donne au jeune Roi,

On ne saurait admirer le crayon sublime de Bossuet, dans les Portraits Oratoires qu'il nous a tracés

---

auquel il adresse continuellement la parole en lui appropriant ainsi presque exclusivement la Morale de son Discours, comme s'il n'avait que lui seul pour Auditeur. Cet exemple n'a été que trop suivi de nos jours.

» On ne peut, dit-il, commencer la Vie de Saint Louis, par rien  
 » de plus élevé que sa Naissance, et cette longue suite de Rois,  
 » dont il a tiré son origine, ouvrirait avec pompe ce Discours, si je  
 » n'étais persuadé que les avantages les plus illustres, et de la Naissance  
 » et de la Fortune, ne méritent jamais d'être relevés dans les  
 » Chaires Chrétiennes. Ils sont trop au-dessous de la dignité d'un  
 » lieu sanctifié par la Parole de l'Évangile, pour n'être pas ensevelis  
 » dans le silence. Mais ce silence, SIRE, est peut-être ce qui  
 » sera le plus instructif dans ce Discours. Il apprendra à Votre Majesté  
 » que cette haute Naissance qui par un privilège dû aux seules  
 » Maisons dont vous sortez, vous sépare du commun des Rois n'est  
 » rien devant Dieu, puisque je n'ose seulement pas la faire entrer en  
 » part des Eloges que je donne à un de vos Prédécesseurs dans cette  
 » Chaire, qui est pourtant le véritable lieu des louanges, puisque  
 » c'est celui d'où l'on les doit distribuer selon le poids du Sanctuaire.  
 » De sorte que le seul avantage véritablement solide que vous pouvez  
 » tirer de ce grand nombre de Monarques que vous avez pour  
 » ayeux, est la connaissance de l'obligation que vous avez de songer  
 » plus souvent *que tous les autres Princes de la terre*, que vous êtes  
 » mortel, parce que vous comptez plus d'ancêtres qui vous enseignent  
 » cette vérité par leur exemple. Et cette considération, dès le commencement  
 » de votre Vie vous doit tous les jours humilier devant Dieu, même en vue  
 » de ce que vous avez de plus grand dans le monde, à la différence des autres  
 » hommes, qui trouvent assez de sujet dans eux-mêmes, même selon la terre  
 » pour abaisser leur orgueil. Et toutefois ouvrons ici nos consciences :  
 » confessons-nous publiquement à la vue du Ciel et de la terre. N'est-il pas  
 » vrai que sans descendre du sang des Rois, la moindre chimère, assez  
 » souvent ridicule, même selon le Monde, nous emporte à des vanités  
 » criminelles contre les ordres du Ciel ? »

La Naissance des Rois ne saurait rendre cette leçon absolument exclusive à Louis XIV et à son Trône, puisque dans toutes les autres

de ses Contemporains, sans désirer de savoir comment il fut peint lui-même, quelques années après sa

---

familles régnautes et même dans les conditions privées on est également assuré de la mort de tous ses ancêtres, quoiqu'on ne connaisse pas si bien leur histoire. Il n'est donc pas rigoureusement vrai, que les Rois *comptent plus d'ancêtres qui leur enseignent cette vérité par leur exemple*. Après cette tirade de déclamation où un sévère esprit de critique peut relever un paradoxe appuyé sur un sophisme, le Cardinal de Retz parle au Monarque Enfant, de la Reine Anne d'Autriche, pour lui inculquer l'obéissance qu'il doit à sa Mère; mais l'Orateur ne lui donna pas long-temps l'exemple de cette soumission à la Régente.

Le jour où ce Discours fut prononcé à Paris devant Louis XIV et Anne d'Autriche, présente une date singulièrement remarquable. Ce fut le 25 août 1648, que le Coadjuteur, qui était secrètement l'un des Chefs de la Fronde, prête à éclater le lendemain, fit entendre au jeune Roi cette instruction sur la Piété Filiale, tandis qu'il était lui-même littéralement à la veille de se déclarer en état de pleine révolte contre la Mère du Roi. Lisez en effet l'Abrégé historique du Président Hénault, sous la même année 1648 : vous y trouverez, tome 3, page 734, que le 26 du mois d'août, c'est-à-dire le lendemain de son Sermon, le Cardinal de Retz dont toute la fortune alors se bornait à l'expectative de l'Archevêché de Paris, ordonna de *barricader* les rues de la Capitale. » Le Cardinal Mazarin, dit-il : crut que le jour » où l'on chantait le *Te Deum* à Notre-Dame, pour le gain de la Ba- » taille de Lens, qui était le 26 août, serait une occasion favorable pour faire arrêter le Président Potier, de Blanc-Ménil et Broussel. . . . . Cet emprisonnement fit plus de bruit qu'on ne s'y était » attendu. Le Peuple les redemanda. Bientôt les chaînes furent tendues dans Paris : c'est ce qu'on appelle la journée des *Barricades*, » et la Reine fut obligée de rendre les prisonniers. . . . . A la tête » des Frondeurs étaient le Duc de Beaufort, de Retz Coadjuteur de » Paris, qui fut depuis Cardinal, la Duchesse de Longueville, le » Prince de Marsillac, le Prince de Conti, le Duc de Vendôme, » le Duc de Nemours, le Duc de Bouillon avec le Maréchal de Turenne son Frère et le Maréchal de La Mothe. »

Le Cardinal de Retz se souvint toujours, et il prenait plaisir à ra-

mort, dans la Chaire Chrétienne qu'il avait tant illustrée par son génie. Heureusement le Peintre n'était

---

conter dans la suite, qu'un Bourgeois impatient de voir les ordres du Prélat promptement exécutés et les chaînes tendues à tous les carrefours, l'importuna plusieurs fois de cette question, qu'il fut obligé de se faire répéter pour en comprendre le sens, et que Boileau citait de préférence, d'après lui, en parlant de l'harmonie du Style, comme une telle cacophonie, que l'oreille ne pouvait plus distinguer si c'était de l'arabe ou du français. MONSIEUR, QU'ATTEND-ON DONC TANT ? ET QUE NE LES TEND-ON ?

Voici maintenant l'instruction pastorale adressée en Chaire par le Cardinal de Retz à Louis XIV, sur la Piété Filiale ; dans le Panégyrique de Saint Louis.

» SIRE, je ne prétends pas vous toucher en ce point par des exemples. Les obligations que vous avez à la Reine votre Mère, » parlent plus puissamment à votre cœur, que toutes mes paroles ne » se sauraient faire entendre à vos oreilles. Vous êtes l'Enfant de » ses larmes et de ses prières ; elle vous a porté au Trône sur des » trophées : vous êtes Conquérant sous sa Régence ; et ce qui est » sans comparaison plus considérable que tous ces avantages ; elle » vous instruit soigneusement à la Piété. Je vous ai dit ces Vérités » de la part du Clergé de votre Royaume : *Je me sens forcé par un » instinct secret* de les répéter encore aujourd'hui à Votre Majesté de » la part de Dieu, non pour vous exhorter à l'obéissance que vous lui » devez, de laquelle l'auguste sang qui coule dans vos veines ; et ce » beau naturel que l'Europe admire dans les commencements de votre Vie, ne vous permettront jamais de vous dispenser, mais pour » prendre sur ce fond un juste sujet de vous expliquer en peu de paroles la plus importante et sans doute la plus nécessaire des Instructions : c'est ; SIRE, la distinction du Droit positif de votre Royaume, » et du Droit naturel qui oblige tous les hommes. Le Droit positif de votre Etat fait que la Reine votre Mère est votre Sujette, et ainsi » il la soumet à Votre Majesté. Le Droit naturel, qui est au-dessus » de toutes les Loix, fait que vous êtes son Fils, et ainsi il vous » soumet à elle. Distinguez, SIRE, ces obligations : elles ne sont » point contraires, mais il les faut entendre. Je ne les touche qu'en » passant, parce que je ne doute pas que la Sainte Éducation que

pas indigne du modèle. Voici donc l'aspect imposant sous lequel Massillon sut le présenter à l'admiration publique, dans la première partie de l'Oraison funè-

» vous recevez, ne vous permettra point de les ignorer. Aussi est-ce  
 » en cet endroit, et en ce point et en plusieurs autres, la connais-  
 » sance la plus importante et la plus nécessaire aux Princes. *Saint*  
 » *Louis n'eut pas plutôt atteint un âge raisonnable, qu'il se trouva*  
 » *enveloppé dans une grande et difficile guerre, émue par quelques*  
 » *Princes mécontents dans son Royaume, etc.* »

Ce qui est souligné dans cette citation était ou a pu paraître ensuite une prédiction énigmatique, dans la bouche du Cardinal de Retz, la veille des troubles de la Frende.

Je ne saurais finir cette Note, sans y ajouter quelques lignes, dans lesquelles la verve du Cardinal de Retz fut excitée à un magnifique élan oratoire par le spectacle de la Mort de Saint Louis. « Je m'ar-  
 » rêta, dit-il contre mes sentiments, pour voir mourir ce grand Mo-  
 » narque, mais non pas pour parler de sa Mort. On peut exagérer la mort  
 » des hommes ordinaires, parce qu'assez souvent on n'en est ému  
 » qu'après de longues réflexions; mais celle des grands Rois touche  
 » par la seule vue de leurs tombeaux. Saint Louis étendu sans sen-  
 » timent dans un pays ennemi, sur une terre étrangère, marque plus  
 » fortement la vanité du monde, que tous les Discours qu'on pour-  
 » rait faire sur ce Sujet. Et à ce triste spectacle, je me contente de  
 » m'écrier avec le Prophète: *Ubi gloria Israel?* Où est la gloire  
 » d'Israël? Où est la grandeur de la France? Où est cette fleurissan-  
 » te Noblesse? Où est cette puissante Armée? Où est ce grand Mo-  
 » narque qui commandait à tant de Légions? Et au même moment  
 » que je fais ces demandes, il me semble que j'entends les voix con-  
 » fuses et ramassées de tous les hommes qui ont vécu dans les quatre  
 » Siècles écoulés depuis sa Mort, qui me répondent qu'il règne dans  
 » les Cicux. »

Il y a sans doute de l'Eloquence dans ce tableau. Toutes ces questions rapides et touchantes réunissent l'intérêt et l'éclat de l'apostrophe la plus Oratoire, depuis les mots, *Saint Louis étendu, etc.* jusqu'à la dernière de ces vives interrogations; et c'est la réponse par laquelle se termine un si beau mouvement, que j'ai cru pouvoir annoncer plus haut comme un trait sublime.

bre du Dauphin, dont l'Évêque de Meaux avait été le Précepteur.

« Quel soin, dit-il, que celui de former la jeunesse des Souverains ! Quel ouvrage ! mais aussi quel homme la sagesse du Roi ne choisit-elle pas pour élever son fils unique ! Un Homme d'un génie vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise toujours les grandes âmes et les esprits du premier ordre ; l'ornement de l'Episcopat, et dont le Clergé de France s'honorera dans tous les Siècles ; un Evêque au milieu de la Cour ; l'homme de tous les talents et de toutes les Sciences ; le Docteur de toutes les Eglises ; la terreur de toutes les Sectes ; le Père du dix-septième Siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des Conciles, l'âme des Pères assemblés, avoir dicté des Canons et présidé à Nicée et à Ephèse. »

Massillon, je l'avoue, ne pouvait descendre à aucuns détails, en indiquant les différents objets de tous ces titres de gloire ; mais il est remarquable qu'étant lui-même un grand Orateur, et devant attacher la plus haute importance aux triomphes de la parole, il s'est néanmoins abstenu, je ne sais pourquoi, de placer le mot *Eloquence* à côté de son nom *corrélatif* (en langue de grammaire), *Bossuet*, dont Quintilien aurait pu dire avec vérité, comme d'Homère et de Cicéron : *Quand je lis ses Ouvrages, il me semble que je me trouve dans le Temple de Delphes, et que j'y entends parler un Dieu plutôt*

*qu'un Homme* (1). *On croirait que les Dieux l'ont accordé à la terre afin que l'Eloquence vint faire l'essai de toutes ses forces dans sa bouche : son nom est pour la Postérité moins le nom d'un Homme que celui de l'Eloquence elle-même* (2),

Les Portraits Oratoires tracés avec un burin vigoureux et placés à-propos animent puissamment un Discours, et produisent toujours un grand effet. L'Eloquence doit les composer de traits caractéristiques et d'idées frappantes qui, en se mêlant à des faits connus, forment, pour ainsi dire, un corps et non pas simplement des membres isolés, offrent un tableau ressemblant, parlent à l'imagination, peignent au lieu de raconter, et intéressent tout l'Auditoire qui veut entendre un Orateur, et non pas un froid Historien. Mais ces morceaux brillants doivent être courts, pour se faire remarquer et retenir aisément par cette précision sans laquelle il ne saurait y avoir ni profondeur ni énergie. C'est la grande et belle manière de Bossuet et de Tacite. Je ne multiplierai point ici les citations de l'Evêque de Meaux ; et il me suffira d'en choisir une seule de l'Historien Romain qui excelle en ce genre. Ce grand Peintre est aussi concis dans ses descriptions ou dans ses tableaux historiques, que dans ses portraits. Voici la couleur sombre et sublime qu'il emploie pour nous représen-

---

(1) *Ut mihi non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo instinctus Homerus. Lib. 10, cap. 1.*

(2) *Dono quodam providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur : apud posteros consecutus, ut Cicero jam non hominis sed eloquentiæ nomen habeatur. Lib. 10, cap. 1.*

ter la consternation de Rome et de l'Empereur Galba, au moment où Othon est sur le point d'y arriver. « Galba était entraîné çà et là par les flots opposés » de la Multitude; les Palais et les Temples étaient » pleins : partout l'aspect du deuil; le Peuple, la » Populace même étaient sans voix; mais tous les » visages étaient immobiles de stupeur, toutes les » oreilles épiaient le moindre bruit. Il n'y avait ni » tumulte ni calme; mais c'était ce silence qui signale » les grandes frayeurs et les grandes colères (1). »

Puisque la discussion des différentes règles auxquelles l'Art de l'Eloquence assujettit les Orateurs Chrétiens me conduit à tous ces détails, je ne dois pas m'élever vers de plus grands objets, sans m'arrêter encore quelques instants à un autre épisode de nos Compositions Oratoires, qui offre quelques affinités de style et de coloris avec les Panégyriques, et surtout avec les Portraits : je veux parler des Compliments par lesquels nous sommes quelquefois obligés dans la Chaire de commencer ou de finir nos Discours. L'usage établi ne permet plus aux Ministres de l'Évangile d'annoncer la parole sainte en présence des Maîtres du Monde, sans brûler devant eux quelques grains d'encens. Les Rois sont donc bien à plaindre d'être poursuivis par l'adulation jusques dans ces mêmes Temples où ils viennent s'ins-

XXXIV.  
Des compli-  
ments.

---

(1) *Agebatur huc et illuc Galba, vario turbæ fluctantis impulsu, completis undique Basilicis et Templis, lugubri prospectu. Neque populi aut plebis ulla vox: sed attoniti vultus, et conversæ ad omnia aures. Non tumultus, non quies; sed quale magni metus, et magnæ iræ, silentium est. Tacit. Histor. lib. 1, cap 40.*



truire de leurs devoirs, et s'humilier de leurs fautes! Mais les Orateurs Chrétiens, qui devraient parler alors comme la Conscience, inspirent un tout autre sentiment que la pitié, quand ils se rangent eux-mêmes dans la foule des flatteurs. Ce qui doit, sinon les excuser, les consoler du moins, c'est la certitude que des éloges commandés à celui qui les prononce, ne sauraient enorgueillir les hommes puissants auxquels on les adresse. Mais que l'on ne passe pourtant jamais les bornes du respect que l'on se doit à soi-même dans ces Compliments d'étiquette; car la Religion ne permet ces louanges, qu'en épargnant à la vérité l'humiliation d'en rougir ou de les désavouer. Ah! que l'on reconnaisse donc toujours un Apôtre ennemi du mensonge jusque dans ces hommages commandés par la bienséance; et n'avilissons point un Ministère si auguste, par des éloges exagérés qui ne sauraient tromper jamais, ni le Grand qui les reçoit, ni l'Orateur qui les prodigue, ni l'Auditeur qui les entend, ni le Dieu qui les juge. L'adulation outrée déplaît à tout le monde et sert même très mal la vanité qui la souffre. *Louer les Princes des vertus qu'ils n'ont pas*, dit le Duc de la Rochefoucault, *c'est leur dire impunément des injures*: c'est du moins compromettre leur amour-propre, et oublier étrangement les égards qui leur sont dus en public. Eusèbe nous raconte dans *la Vie de Constantin* (1), que cet Empereur eut le bon sens d'imposer silence à un Prédicateur qui, en sa présence, avait la bas-

---

(1) Lib 4, cap. 4.

sesse d'imiter dans un Sermon la fiction de Virgile pour l'apothéose d'Auguste, en annonçant à Constantin qu'après sa mort il serait associé au Fils de Dieu pour gouverner l'Univers.

J'aime dans Bossuet cette noble franchise avec laquelle il exprime sa réserve dans la louange, de peur de déplaire, et surtout de s'avilir, en paraissant vouloir flatter. On sent dans ses Compliments je ne sais quelle respectable austérité Apostolique, et une répugnance invincible pour l'adulation. Un Prédicateur ordinaire qui eût été chargé de prêcher la Profession de Madame de la Vallière, en présence de la Reine Marie-Thérèse, n'aurait peut-être pas manqué de saisir cette occasion pour faire amplement les honneurs d'une si éclatante expiation, à l'épouse pieuse et délaissée de Louis XIV. « Il est juste, lui dit Bossuet, il est juste, Madame, que faisant par votre » état une partie si considérable des grandeurs du » Monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies » où l'on apprend à les mépriser. » L'Orateur en montrant ainsi autant de tact que de délicatesse et de mesure, se renferme aussitôt dans son Sujet, et ne songe plus à cette Princesse, que pour en écarter avec respect le souvenir dans la suite de son Discours. Il eût été indécent de ne point faire mention de la Reine qui présidait à la cérémonie, et dont les Spectateurs épiaient tous les regards; mais il eût été mal-adroit et barbare de lui offrir, même de loin, comme un triomphe digne d'elle, les pleurs volontaires d'une si touchante Victime.

L'aversion de Bossuet pour la flatterie est encore

plus frappante dans l'Oraison funèbre du Grand Condé. M. le Duc de Bourbon conduisait le deuil à cette pompe funèbre qui fut célébrée dans l'Eglise de Paris ; et le Sujet que traite Bossuet semble lui coûter un effort ou même un excès d'indiscrétion, pour faire en quelque sorte malgré lui un éloge sublime du fils, en racontant les détails de l'agonie et de la mort du père. Ce compliment est amené avec un naturel, c'est-à-dire, avec un art inimitable.

« Comme le Prince donnait des ordres particuliers, » dit-il, et de la plus haute importance, puisqu'il y » allait de sa conscience et de son Salut éternel, » averti qu'il fallait écrire et ordonner dans les formes..... Quand je devrais, Monseigneur, renouveler vos douleurs, et rouvrir toutes les plaies de » votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connaissait, qu'il n'y » avait sans formalité qu'à vous dire ses intentions, » et que vous iriez encore au-delà. Monseigneur, » qu'un père vous ait aimé, je ne m'en étonne pas : » c'est un sentiment que la nature inspire ; mais qu'un » père si éclairé vous ait témoigné cette confiance » jusqu'au dernier soupir ; qu'il se soit reposé sur » vous de choses si importantes ; et qu'il soit mort » tranquillement sur cette assurance, c'est le plus » beau témoignage que votre vertu pût remporter ; » et, malgré tout votre mérite, votre Altesse n'aura » de moi aujourd'hui que cette louange. »

Fénélon n'a jamais affaibli en Chaire les saintes maximes qu'il a déposées dans le *Télémaque* contre les flatteurs. Nous n'avons de lui que deux Compli-

ments de ce genre. Le premier est même plutôt un Eloge en récit. C'est Louis XIV qui en est l'objet ; et ce qui le rend encore plus glorieux pour sa mémoire, c'est que ce Monarque n'a jamais entendu le Discours où les louanges qu'on lui décerne sont inspirées par un sentiment spontané de zèle pour la Religion, au lieu d'être simplement commandées et décréditées par les bienséances de l'étiquette. Avant d'être connu à la Cour, Fénelon avait été chef des Missionnaires de l'Aunis et de la Saintonge, où son zèle fut entièrement dévoué à ce Ministère. Sa réputation naissante le fit choisir, vers sa trentième année, pour prêcher à Paris, le jour de la fête, en quelque sorte, Patronale de l'Épiphanie, qu'on célébrait avec la plus grande solennité, en l'honneur de la Conversion des Gentils, dans l'Église des Missions Etrangères. Je rendrai plus loin un compte détaillé du Discours trop peu connu qu'il prononça devant cette Assemblée, et dont l'analyse nous fournira des citations où l'éloquence de Fénelon paraîtra sous un nouveau jour. Je veux me borner ici à la manière dont il sut louer le Roi. C'est dans le genre de l'éloge le ton austère ; et par là même persuasif, qu'on ne trouve guères parmi les Orateurs modernes que dans Bossuet.

Les paroles manquent à l'admiration dont je me sens frappé, lorsque j'examine un Compliment si éloquentement énergique, dans lequel Fénelon hazarde avec un air simple, et comme d'abondance de cœur, c'est-à-dire, sans prétention et dès-lors sans danger, les plus ambitieuses formules oratoires, la prosopopée elle-même, avec toute la familiarité d'un Missionnaire

et toute l'autorité de l'évidence, en ne permettant aucune enflure à ses paroles, en cachant une figure si hardie sous un style tempéré, mais plein, ferme et énergique, et dont la seule simplicité forme tout l'ornement. Le Compliment qu'on va lire me paraît dans cette partie un Chef-d'œuvre singulièrement remarquable depuis le premier mot jusqu'à la fin, par je ne sais quel accent adroitement austère et populaire; par une ingénuité qui en attestant au plus haut degré l'amour, la vénération, la reconnaissance de tout un Peuple, enlève et justifie l'admiration; par une onction enfin si exclusivement propre à ce Compliment, qu'on ne peut le lire sans en être attendri jusqu'aux larmes, et dont le dernier trait surtout rappelle la sublimité franche et originale de Démosthène, qui seul entre les Anciens Orateurs a su rehausser avec cet art du génie ses Compositions Oratoires, par de si vigoureux coups de pinceau.

« Sache, dit Fénelon au milieu de sa première  
» Partie, sache par nos Histoires la Postérité la plus  
» reculée, que l'Indien est venu mettre aux pieds  
» de Louis les richesses de l'aurore, en reconnais-  
» sance de l'Évangile reçu par ses soins. Encore  
» n'est-ce pas assez de nos Histoires; fasse le Ciel  
» qu'un jour, parmi ces Peuples, les pères attendris  
» disent à leurs enfants pour les instruire : Autrefois,  
» dans un Siècle favorisé de Dieu, un Roi nommé  
» Louis, jaloux d'étendre les conquêtes de Jésus-  
» Christ bien loin au-delà des siennes, fit passer de  
» nouveaux Apôtres aux Indes : c'est par là que nous  
» sommes Chrétiens; et nos Ancêtres accoururent

» d'un bout de l'univers à l'autre (1) pour voir la  
 » Sagesse, la Gloire et la Piété qui étaient dans cet  
 » Homme mortel. »

Le second Compliment dont Fénélon illustra l'Éloquence de la Chaire, se trouve dans le second de ses Chefs-d'œuvre en ce genre. Il en sut orner le beau Discours qu'il prononça lorsqu'il fit à Lille, en 1708, la Consécration du Prince de Bavière, Archevêque et Electeur de Cologne. Ce morceau est également digne de Fénélon, soit que l'on considère la réserve marquée avec laquelle il loue, soit qu'on s'arrête au tour Oratoire dont il se sert pour justifier la circonspection et la pudeur de l'Éloge. « Vous venez  
 » d'entendre, mes Frères, tout ce que j'ai dit à ce  
 » Prince. Eh ! que n'ai-je pas osé lui dire, et que ne  
 » devais-je pas oser lui dire, puisqu'il n'a craint que  
 » d'ignorer la Vérité ! La plus forte louange l'honore-  
 » rait infiniment moins que la liberté Episcopale  
 » avec laquelle il veut que je lui parle. »

Cette manière adroite de décerner un hommage public aux Vertus, sans blesser la plus prompte de toutes à s'effaroucher, la modestie, qu'on récompense, au contraire, en lui refusant ce qu'elle désire davantage, le bonheur d'être ignorée, est pleine d'art et de délicatesse. Il est difficile en effet d'employer dans les Compliments un style direct, sans paraître exagéré ou monotone, et sans embarrasser aussi le Personnage qu'on veut célébrer. Il vaut mieux se renfermer dans une paraphrase de l'Écriture Sainte,

---

(1) Les Ambassadeurs de Siam étaient alors à Paris.

dans une prière à Dieu , dans une imposante apostrophe adressée à l'Auditoire , dans une seule période terminée par un trait saillant , ou dans une allusion heureuse et imprévue. Mais quelque tournure que choisisse l'Orateur , il faut lier le Compliment qu'on fait au Sujet qu'on traite ; louer par les faits pour louer sans flatterie ; ennoblir l'Eloge en l'associant avec courage à quelque grande et utile vérité ; éviter les généralités qui ne caractérisent et ne satisfont personne ; exercer un pareil Ministère public avec dignité et retenue pour ne compromettre ni son estime ni son Héros ; mêler avec une sage hardiesse l'instruction aux louanges , ou plutôt la faire sortir de la louange elle-même ; se borner à un petit nombre d'idées vives et frappantes ; tâcher de consacrer tout éloge individuel par des pensées aussi brillantes que justes et faciles à retenir ; rester avec art dans l'expression de son estime en-deçà de la vérité , plutôt que d'aller au-delà ; se bien souvenir enfin que les hommages les plus flatteurs se fondent sur cette mesure d'admiration à laquelle les Auditeurs peuvent ajouter de nouveaux tributs de gloire que l'Orateur leur arrache , pour ainsi dire , de la bouche , en les forçant par son adroite réserve de renchérir sur ce qu'il dit lui-même.

Bourdaloue n'a jamais excellé dans cette partie. Tous ses Compliments sont sages , mais communs ; il prêcha son beau Sermon sur la Conception de la Sainte Vierge à Versailles , deux jours après le mariage d'Adélaïde de Savoie avec le Duc de Bourgogne , fils du Grand-Dauphin , qu'on appelait simple-

ment à la Cour *Monseigneur*. La péroraison de son Discours fut enrichie d'un passage de l'Écriture Sainte, dont l'application frappa vivement l'Auditoire. La plupart des Courtisans trouvèrent cette allusion très-heureuse ; ceux dont le goût fut plus délicat jugèrent, qu'à force d'être exacte et littérale, elle dégénérait en jeu de mots. Après avoir acquitté son Ministère par des présages qui deviennent des leçons, Bourdaloue parle en ces termes de la jeune Princesse : « Voilà, plus que son rang, ce qui me la rend vénérable, et ce qui me fait dire, comme le serviteur d'Abraham, Eliézer, lorsque, voyant pour la première fois l'épouse du fils de son Maître, il s'écria dans un transport d'admiration et d'actions de grâces : Oui, la voici celle que Dieu a choisie pour être l'épouse du fils de *mon Seigneur*. *Ipsa est mulier quam præparavit Dominus filio Domini mei.* » Genes. 24.

On n'a jamais fait dans aucun Compliment un usage plus heureux de l'Écriture Sainte, que Massillon dans l'Exorde si justement vanté de son Sermon pour le jour de la Toussaints. Ce Compliment est digne de tous les éloges qu'il ne cesse d'obtenir des partisans du bon goût, et des Amateurs de la vraie Eloquence. C'est l'Évangile même qui semble dicter à Massillon de si ingénieuses louanges et lui en fournit la plus riche tournure. L'Orateur cite pour texte ces trois mots de l'Évangile du jour : *Beati qui lugent : Bienheureux ceux qui pleurent* ; et après un choix si étrange au milieu d'une Cour où l'on ne s'entretenait alors que de gloire et de prospérité, l'éloquent Pré-



dicateur prenant le ton d'un Apôtre commente ainsi ces lugubres paroles, au début de son Discours : « SIRE, dit-il à Louis XIV, si le Monde parlait ici à » Votre Majesté, il ne lui dirait pas : *Bienheureux* » *ceux qui pleurent*. Heureux, vous dirait-il, heu- » reux le Prince qui n'a jamais combattu que pour » vaincre ; qui a rempli l'univers de son nom ; qui » dans le cours d'un règne long et florissant, jouit » avec éclat de tout ce que les hommes admirent, » de la grandeur de ses conquêtes, de l'estime de » ses ennemis, de l'amour de ses Peuples, de la » sagesse de ses lois...., Mais, SIRE, l'Évangile ne » parle pas comme le Monde. » On se souvient encore, qu'une Eloquence si noble et si simple en apparence étonna les Courtisans les plus spirituels de Versailles, et *excita dans l'Assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration* (1).

Cette paraphrase paraît visiblement imitée de Fléchier, qui avait employé le même tour, en prêchant pour la solennité de la Toussaints devant Louis XIV, plusieurs années avant Massillon. Fléchier n'était cependant point l'inventeur de ce Compliment. Mais il est permis aux Prédicateurs d'être les copistes ou les traducteurs des Pères de l'Église, sans qu'on puisse les accuser de plagiat ; et ce fut dans cette source que Fléchier puisa la belle idée, dont il ne sut pas assez profiter. C'est en effet Saint Augustin qui a paraphrasé le premier, avec beaucoup d'es-

---

(1) Eloge de Massillon par d'Alembert.

prit et même de goût, les Béatitudes de l'Évangile, en les appliquant aux Empereurs, dans le vingt-quatrième chapitre du livre cinquième de la *Cité de Dieu* (1).

Fléchier n'avait aperçu que le motif de ce beau Commentaire : Massillon sut le réduire, en tirer la quintessence et se l'approprier. Toute conception intellectuelle ou morale appartient en effet de plein droit à l'Écrivain qui réussit le mieux à l'exprimer.

(1) *Christianos Imperatores non ideò felices dicimus, quia vel diutius imperarunt, vel imperantes filios morte placidè reliquerunt, vel hostes Reipublicæ domuerunt, vel inimicos Cives adversus se insurgentes et caverunt et opprimere potuerunt. Hæc enim et alia vitæ hujus ærumnosæ vel munera, vel solatia, quidam etiam cultores dæmonum accipere meruerunt, qui non pertinent ad Regnum Dei, quo pertinent isti: et hoc ipsius misericordia factum est, ne ab illo ista, qui in eum crederent, velut summa bona desiderarent. Sed felices eos dicimus, si justè imperant, si inter linguas sublimiter honorantium, et obsequia nimis humiliter salutantium non extolluntur, sed se homines esse meminerunt; si suam potestatem ad Dei cultum maximè dilatandam, majestati ejus famulam faciant, si Deum timent, diligunt, colunt; si plùs amant illud Regnum ubi non timent habere consortes, si tardiùs vindicant, facilè ignoscunt; si eandem vindictam pro necessitate regendæ tuendæque Reipublicæ, non pro inimicitiarum odiis exerunt; si eandem veniam non ad impietatem iniquitatis, sed ad spem correctionis indulgent; si quod aspere coguntur plerum que decernere, misericordiæ lenitate, et beneficiorum largitione compensant; si luxuria tantò eis est castigatior, quantò potest esse liberior; si malunt cupiditatibus pravis, quam quibuslibet gentibus imperare. Et si hæc omnia faciunt non propter ardorem inanis gloriæ sed propter charitatem felicitatis æternæ; si pro suis peccatis, humilitatis et misericordiæ et orationis sacrificium Deo suo vero immolare non negligunt: tales Christianos Imperatores dicimus esse felices, interim spe, postea reipsa futuros, cum id quod expectamus advenerit. Sanctus Augustinus de civitate Dei, lib. 5, cap. 24.*

Tel est le droit consacré par l'intérêt public qui ne veut rien perdre des beautés que peut ajouter le goût à la clarté, à l'élégance, à la pureté, à la précision, à l'énergie, à la propriété, à l'éclat et à l'harmonie du style. On est donc convenu, comme d'un axiôme de jurisprudence littéraire, qu'il est permis de voler à un Auteur toute idée mal écrite, *pourvu qu'on le tue aussitôt*, a-t-on très-bien dit, *au jugement du Goût*, en rendant la pensée dont on s'empare beaucoup plus riche et plus frappante que n'avait fait l'inventeur.

XXXV.  
Du Style direct et du Dialogue.

Si l'on excepte ces Portraits et ces Compliments, où l'Orateur peut, sans déroger, s'abaisser à cueillir quelques fleurs d'esprit, une mâle vigueur, dont le nerf constitue la beauté, doit animer chaque membre de son Discours. Toutes les fois qu'on parle à une assemblée nombreuse, on doit tendre à se rendre maître des cœurs; et il n'y a que le langage passionné d'une véhémence Eloquence qui atteigne et subjuge la multitude. Les hommes réunis dans un Temple pour entendre discuter leurs intérêts éternels, attendent et exigent de l'Orateur un Sujet attachant, un plan lumineux, des preuves convaincantes, de grands tableaux, des mouvements pathétiques, des sentiments touchants, une émotion d'âme toujours croissante, enfin un style coulant et noble, sans vide dans les idées, et sans un seul mot superflu, pour animer et embellir une élocution toujours vive, pure et majestueuse dans sa simplicité. Faut-il en être surpris? Tous les Juges du bon goût ont observé que dans les lectures ordinaires de Société, il faut pour

en soutenir l'attrait, choisir plutôt des Ouvrages intéressants que des Livres d'instruction. La vérité satisfait en tout genre l'esprit d'un Lecteur isolé. Mais, dès qu'on est réuni, on veut être ému; et l'on sent le besoin d'un intérêt progressif, quand on entend lire, pour concentrer et fixer son attention, qui n'est jamais et ne peut être qu'une préférence spontanée qu'on accorde aux idées d'autrui sur les siennes propres. Des écrits d'ailleurs excellents, mais froids et surtout abstraits, cessent de plaire quand ils subissent la redoutable épreuve d'une lecture à haute voix dans un cercle. Un Auteur paradoxal, systématique, et même, selon le langage de Montaigne, *un peu processif* pour la conversation, y réussit mieux que tant de beaux traités inanimés qui ne lui fournissent aucun aliment.

Orateur Sacré n'oubliez donc jamais, pour l'intérêt même et la gloire de votre Ministère, que vous aussi vous destinez plus spécialement encore vos Ouvrages à produire un grand effet sur un Auditoire bien plus imposant par la délicatesse et la sagacité de son goût; que vous avez sans cesse à vous mesurer avec une plus nombreuse Assemblée; que votre zèle et votre talent s'y trouvent toujours au milieu de vos Adversaires transformés en Juges; et que vous plaidez, en quelque sorte, votre propre cause, toutes les fois que vous parlez en public. *Silence!* s'écria le Grand Condé, en voyant paraître Bourdaloue dans le Temple où la Multitude était réunie pour l'entendre, *Silence donc! l'ennemi est en présence.*

Ne croyez pourtant pas faire un Livre, lorsque

vous composez un Sermon. Gardez-vous d'employer jamais les formules glaciales d'un Ecrivain qui parle dans la Chaire, à l'exemple de quelques Prédicateurs Anglais, de sa plume ou de son papier, tandis que par une illusion heureuse pour lui, on vient écouter son Discours comme une inspiration soudaine. Voulez-vous rendre votre éloquence naturelle et animée? Evitez la langueur du monologue par la vivacité du style direct. Conversez donc sans cesse avec tous ces interlocuteurs muets en apparence, mais dont la Religion épie et démêle les soupirs, excite et recueille les larmes, entend et exauce les remords. Au lieu de vous enfoncer dans des contemplations abstraites, comme si vous méditez un soliloque, parlez à cette Assemblée déjà comme à demi-vaincue par sa foi, et qui se livre pour être émue. Chaque Auditeur qui en fait partie attend de vous en secret, au milieu de ce Concours Public, le sujet d'un magnifique entretien qui va s'établir devant Dieu entre votre Ministère et sa conscience. Troublé peut-être d'avance à votre insu dans la solitude de ses pensées; le coupable est prêt à s'isoler par ses remords, sous le voile où cachera son émotion cette charité du style direct qui laisse toujours l'accusation collective et pour ainsi dire, vague, tandis qu'une apostrophe plus précise ferait de chaque censure de votre zèle un reproche individuel. Fiez-vous donc sans crainte à la puissance de cette Morale ainsi généralisée, sans en diviser, surtout sans en assigner jamais les parts : chacun y démêlera et prendra la sienne.

Si vous en demandez un exemple, vous trouverez

un beau modèle de ce style, toujours direct et dramatique, dans l'instruction trop peu appréciée de Massillon, sur la *ferveur des premiers Chrétiens*, pour la cérémonie de l'*Absoute*; exhortation unique dans son genre, qui ne ressemble à aucun autre de ses Discours, et écrite avec une verve si continue qu'elle semble avoir été composée d'un seul jet. Ce ton ferme et véhément y renforce tellement le grand talent de l'Evêque de Clermont, que chaque phrase en action devient un trait qui dans les mains de l'Orateur remue et frappe toutes les Consciences. Rien ne manquerait à la vigueur de cette Composition, animée de la plus saine Eloquence, si elle était terminée par une péroraison d'un plus grand effet. Mais le dernier *alinéa* n'est qu'une languissante amplification des deux premières lignes qui le commencent; et Massillon refroidit lui-même l'émotion de son Auditoire, après avoir si bien su l'exciter.

Ce n'est point assez de parler à ses Auditeurs : il faut encore les faire parler eux-mêmes, et ajouter aux insinuations du style direct l'intérêt plus intime du dialogue. Les Anciens traitaient ainsi les matières les plus morales, les plus littéraires, les plus philosophiques. Ces hommes qui étaient plus près que nous de la Nature, ne composaient point de Livres inanimés pour développer les idées qu'ils avaient recueillies dans leurs méditations; ils se rapprochaient de la forme du drame; ils mettaient en scène quelques amis éclairés, dont ils rapportaient les conférences; ils discutaient contradictoirement les questions les plus importantes avec autant de profondeur que de

clarté; ils choisissaient chaque Lecteur pour arbitre; et cette méthode attache aux Ecrits de l'Antiquité l'attrait qu'on éprouve quand on entend converser, et non pas disputer, un petit nombre de convives choisis qui se combattent et s'éclairent mutuellement, en se communiquant toutes leurs pensées dans les libres épanchements d'un banquet.

Or si Platon et Cicéron sont parvenus à rendre intéressants, par le dialogue, des sujets métaphysiques (1), combien cette méthode attachante et rapide

---

(1) Tous les Traités si lumineux de Cicéron sur l'Eloquence, et ses *Offices*, sont des Dialogues dont les plus savants et les plus illustres de ses Contemporains deviennent les interlocuteurs. Au moment où notre Langue allait se fixer, quelques-uns de nos anciens Ecrivains imitèrent cette méthode philosophique et Oratoire de l'Antiquité. S'ils ne s'étaient pas formés à cette Ecole, nous n'aurions jamais connu le véritable goût, dont les Grecs et les Romains pouvaient seuls nous fournir les principes et les modèles en tout genre. Guillaume Du Vair Evêque de Lizieux et garde des Sceaux, au commencement du Règne de Louis XIII, avait composé plusieurs Dialogues, où nous trouvons encore des pages éloquentes, et quelques traits d'une heureuse énergie. Le meilleur de tous est intitulé : *de la Consolation ex Calamités de la Vie*. Du Vair y deplore les horreurs de la Ligue. Il dit en parlant de Brisson, de Tardif et de Larcher, Conseillers au Parlement, condamnés au gibet par les *Seize*, que *les Factieux les ont proscrits, parce qu'ils savaient qu'en de tels Magistrats la France avait des arcs-boutants de sa grandeur. Mais, ajoute-t-il, ne désespérons pas néanmoins des destinées de notre Nation. Les Proscriptions de Marius et de Sylla ne furent à Rome que les cris de l'enfantement du plus grand et du plus florissant Empire du Monde.* On trouve aussi dans les OEuvres de Du Vair, plusieurs traductions de Démosthène et de Cicéron, un très-grand nombre d'Eloges funèbres qu'il prononçait aux Obsèques de ses Parents, de ses Collègues et de ses Amis. Ces Discours ont été parmi nous dans le seizième Siècle, les premières lucurs de l'Eloquence en prose, qui égale au moins et me semble même surpasser notre Eloquence poétique.

ne doit-elle pas donner plus de mouvement et de vie à la Morale dans le genre Oratoire? Le dialogue en récit y supplée aux interlocuteurs, éclaircit les idées, résout les objections, rompt la monotonie du monologue, reproduit tout le charme d'une conversation animée, fortifie le raisonnement, et inspire une douce confiance, pourvu que l'Orateur n'affaiblisse jamais les difficultés qu'il doit se proposer; car si l'Auditeur peut renforcer l'argument, il ne veut plus écouter la réponse : et si cette réponse n'est pas péremptoire, elle donne de plein droit gain de cause à l'Adversaire. Rien n'est plus propre à renouveler l'attention, que ces suspensions interlocutoires adroitement ménagées, pour faire flotter l'Auditoire dans une espèce d'hésitation et d'incertitude qui dérivent d'abord d'un mouvement de surprise inquiète, quand l'Orateur se fait à lui-même de fortes objections, mais qui se changent bientôt en curiosité, en intérêt, en examen critique, et en jouissance de l'esprit, au moment où l'ascendant de la réfutation signale avec éclat le triomphe de la Vérité.

J'aime dans Massillon ces dialogues qui tiennent les Auditeurs en haleine au milieu des développements où leur intérêt pourrait se ralentir. En voulez-vous un exemple? je vais le choisir dans son Sermon *sur le mélange des bons et des méchants* (1).

---

(1) Je ne puis en indiquer un autre exemple aussi admirable du même Orateur : c'est l'alinéa qui s'ouvre par ces mots, *mais quel usage plus doux et plus flatteur*, etc. vers le commencement du second Point de son Sermon sur l'Humanité des Grands, pour le quatrième Dimanche du *Petit Carême*.



« Les Justes ôtent à l'iniquité toutes ses excuses.  
 » Direz-vous que vous n'avez fait que suivre les  
 » exemples établis? mais les Justes qui sont parmi  
 » vous s'y sont-ils conformés? Vous excuserez-vous  
 » sur les suites inséparables d'une Naissance illustre?  
 » vous en connaissez qui, avec un Nom encore plus  
 » distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat. Quoi?  
 » la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on  
 » vous en montre tous les jours, qui, dans une jeu-  
 » nesse florissante, et avec tous les talents propres  
 » au Monde, n'ont des pensées que pour le Ciel.  
 » Quoi? la dissipation des Emplois? vous en voyez  
 » chargés des mêmes soins que vous, et qui cepen-  
 » dant font du Salut la principale affaire. Votre goût  
 » pour le plaisir? le plaisir est le premier penchant  
 » de tous les Hommes; et il est des Justes en qui il  
 » est encore plus violent, et qui sont nés avec des  
 » dispositions moins favorables à la Vertu que vous.  
 » Vos afflictions? il y a des Gens de bien malheu-  
 » reux. Votre prospérité? il s'en trouve qui se sanc-  
 » tifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en  
 » montre qui, dans un corps infirme, portent une  
 » âme remplie d'une force divine. Tournez-vous de  
 » tous les côtés : autant de justes, autant de témoins  
 » qui déposent contre vous. »

On ne trouverait pas dans les Orateurs profanes beaucoup d'exemples de cette logique nerveuse, et de cette analyse claire, serrée et triomphante, qui rappelle le Dialogue de Corneille. Nos Avocats n'en ont pas la moindre idée au Barreau où les Causes présentent souvent des faits qui s'y adapteraient

heureusement, si l'on savait les lier, comme en faisceau, pour en former un corps de preuves, par le nœud de cette dialectique Oratoire. C'est une conquête que l'Eloquence Sacrée doit au génie de Massillon. Mais des réponses qui se succèdent avec tant de célérité ne peuvent subjuguier l'Auditoire, qu'en réunissant à chaque ligne la précision et l'évidence. Ce mode dramatique de Dialogue où les questions du Ministre de la Parole lui donnent pour interlocuteurs tous ses Auditeurs, dont il ne peut se constituer l'interprète qu'en s'obligeant à ne jamais déguiser la force de leurs raisons, doit imiter, ce me semble, à certains égards, la concision de l'espèce de petit Poème le plus opposé au genre des Sermons : je veux dire, de l'épigramme, où l'on exige que chaque trait soit court, brillant et fort comme la flèche.

Pour rendre hommage à Massillon des imitations et des succès de son Ecole, où il a créé le Dialogue Oratoire, il faut en citer un autre exemple tiré de l'Abbé Poulle, dans la seconde Partie de son Sermon sur les Afflictions. Le Disciple approche ici du Maître ; mais la ressemblance eût été plus heureuse encore, s'il n'avait pas eu la prétention de montrer plus d'esprit, en croyant donner plus d'ornements à son style que n'en avait employés l'Evêque de Clermont.

« Dans la prospérité connaît-on les Hommes ? Je  
» le demande aux Grands de la terre. Leur exemple  
» est plus frappant et donnera plus de force à cette  
» vérité. Vous avez du crédit : le vent de la faveur  
» vous porte, vous élève, vous soutient ; n'attendez

» des Hommes que complaisances, soins assidus,  
» louanges éternelles, envie de vous plaire. Vous les  
» prenez pour autant d'amis? Ne précipitez pas votre  
» jugement. Dans peu vous lirez au fond de leur  
» cœur; mais il vous en coûtera votre fortune. Ce  
» moment critique arrive : un revers imprévu hâte  
» votre chute : tout s'ébranle, tout s'agite, tout fuit,  
» tout vous abandonne. Quoi! ces esclaves toujours  
» attachés à mes pas? Ils vous punissent de leurs  
» humiliations passées. Quoi! ces flatteurs qui cano-  
» nisaient toutes mes actions? Vous n'avez pas de  
» quoi payer leur encens : vous n'êtes plus digne  
» qu'ils vous trompent. Quoi! ces ingrats que j'avais  
» comblés de bienfaits? ils n'espèrent plus rien de  
» vous, ils vont vendre ailleurs leur présence et  
» leurs hommages. Quoi! ces confidents, les dépo-  
« sitaires de mes secrets? ils ont abusé de votre con-  
» fiance pour travailler plus sûrement à votre ruine.  
» Comptez à présent tous ceux qui sont restés autour  
» de vous, et qui vous demeurent fidèles après l'o-  
» rage : voilà vos amis! Vous n'en eûtes jamais d'au-  
» tres. Le Monde n'est rempli que de ces âmes basses  
» et vénales qui se livrent au plus puissant; de ces  
» courtisans mercénaires, prostitués à la fortune,  
» et toujours courbés devant l'autel où se distribuent  
» les grâces. Renversez l'idole qu'ils adorent : ils la  
» maudiront. Mettez à sa place telle autre idole qu'il  
» vous plaira : ils l'adoreront. O honte de l'huma-  
» nité! Dans le siècle où nous sommes, on pardonne  
« plus aisément des injustices qu'une disgrâce. Un  
» homme perdu d'honneur, s'il est puissant, trouvera

» mille approbateurs : un homme vertueux et sans  
 » tache, s'il est malheureux, ne trouvera pas un seul  
 » consolateur. »

Plus le Dialogue sera fréquent dans un Discours, moins les apostrophes y seront nécessaires; et moins on prodiguera cette dernière figure, plus elle aura d'effet. C'est dans les Apostrophes que l'Orateur doit déployer toute sa véhémence, s'il craint le danger et la confusion très-commune de s'échauffer tout seul : semblable alors, dit Cicéron à un homme ivre au milieu d'une assemblée à jeûn, *ebrius inter sobrios*. Le sentiment s'insinue toujours mieux et produit des impressions plus profondes que le raisonnement, surtout durant ces instants d'effervescence, où le génie et l'âme du Prédicateur ont besoin de s'élaner avec assez d'impétuosité pour entraîner l'Auditoire, tantôt par la force des preuves, tantôt par la rapidité des mouvements. Les Apostrophes multipliées, et principalement les exclamations fréquentes décèlent un Déclamateur qui ne sait point écrire; qui est troublé plutôt qu'ému; qui montre l'épuisement de son esprit, à la fin de chaque période; qui laisse avorter toutes ses idées, dont il ne suit jamais le fil, les développements et les rapports; qui en réitérant la même Figure, *saute sans cesse*, dit Cicéron, *parce qu'il ne sait pas marcher, bien moins encore courir* (1); et se flatte ainsi de suppléer aux trans-

XXXVI.  
De la chaleur  
du Style.

---

(1) *Crebris compellationibus Orationem quasi saltu tollebat in altum : incedere, multoque minus currere nesciens. Brutus, seu de claris Oratoribus, 37.*

ports de l'Eloquence par des efforts stériles ou des convulsions affectées.

Il est nécessaire sans doute que l'Orateur anime ses Compositions de cette chaleur d'âme qui annonce la sensibilité, et la réveille. S'il est dépourvu dans ses Ecrits de ces idées ardentes qui viennent du cœur de l'Homme éloquent, et vont droit à celui de l'Auditeur, son langage le plus emphatique ne sera jamais qu'un languissant jargon destiné à s'éteindre comme un vain bruit dans l'oreille qu'il importune toujours et n'intéresse jamais. *Qui dit froid Ecrivain, dit détestable Auteur.* La maxime de Boileau ne sera point contestée. Mais si on entendait par le mot *chaleur* les fermentations d'un cerveau creux, dont l'exaltation n'est que du délire, et se manifeste par cette double confusion d'idées et de paroles que les Anglais appellent *de la Prose-ivre* (1); si l'on entendait l'audace du paradoxe uni au mauvais goût, les apostrophes continuelles, les mouvements divergents, les exclamations, les transports factices, les hyperboles ou l'enflure d'une élocution hydropique, les mouvements convulsifs, enfin un style gonflé de métaphores outrées.... Ah! préserve-toi de ces écarts et de ces excès, jeune Orateur, qui as reçu de la Nature l'inestimable présent du Génie : crois que le véritable enthousiasme n'est autre chose que l'inspiration sublime d'une imagination vivement exaltée, toujours unie à la raison, qu'elle ne sacrifie pas, mais qu'elle enflamme en lui donnant l'intérêt et l'ac-

---

(1) *Some drunken prose.*

cent d'un sentiment passionné. Crois surtout, sans l'apprendre par ta propre expérience, que l'épilepsie du cerveau ne fut et ne sera jamais la verve Oratoire. Veux-tu savoir ce qui est froid? c'est tout ce qui est exagéré, tout ce qui est obscur, tout ce qui est surchargé de fleurs et d'antithèses, tout ce qui est entortillé, tout ce qui est vide de sens, tout ce qui annonce de la recherche, des efforts, de la prétention au bel Esprit, tout ce qui est écrit sans imagination et sans âme; et surtout rien n'est plus froid qu'une fausse chaleur.

C'est à des caractères bien différents que l'on reconnaît le vrai talent de l'Eloquence. L'Orateur qui le possède sait, sans se montrer jamais commun, être toujours simple; il évite tout ce qui est ampoulé, vague, affecté; et il veut à-la-fois plaire à la raison, toucher le cœur et charmer l'oreille. Maître de ses expressions comme de ses pensées, il s'élève, il s'attendrit, il se passionne, quand son Sujet demande tour-à-tour de la noblesse, de la sensibilité, de la véhémence. Une matière bien préparée fait affluer sous ses pinceaux cette richesse de couleurs qu'Horace promet aux Compositions ainsi mûries dans l'esprit de l'Ecrivain. *Je veux, dit Quintilien, que l'on soigne toutes ses expressions, mais que la principale sollicitude ait pour objet essentiel le fonds des choses* (1).

Pour écarter de ses Discours le remplissage de la

---

(1) *Curam ergo verborum, rerum volo esse sollicitudinem.* Quintil. *Proœmiorum*, lib 7.

déclamation, il faut donc qu'un Orateur réfléchisse long-temps avant d'écrire; car ce n'est jamais à la suite d'une méditation profonde qu'on se livre à ce luxe stérile des mots, dans lequel un Critique habile démêle aussitôt un simple jeu mécanique de la plume; ce n'est point après un pareil travail préparatoire, comme on peut s'en assurer par soi-même, que l'esprit vague et détendu se tourmente à pure perte pour trouver les expressions et les tournures les plus propres à bien rendre ce qu'on veut dire. Pourquoi ne découvre-t-on rien dans certains moments? parce qu'on ne sait réellement ni où l'on veut aller, ni ce qu'on cherche. C'est ici une poétique d'expérience qu'on apprend tous les jours dans l'art et l'habitude d'écrire. On se croit dans une léthargie de stérilité : on est seulement au milieu d'un désert et d'un nuage. Vous vous plaignez d'éprouver, à chaque membre de vos périodes, une nouvelle difficulté, pour rendre exactement votre pensée? Quand votre plume s'arrête, ne poursuivez plus l'expression qui la fuit : remontez plutôt à votre première intention oratoire : demandez vous-même à votre esprit ce qu'il se propose de développer; et son hésitation vous apprendra qu'il ne le sait pas bien. Les mots, dit Horace, viennent se présenter d'eux-mêmes à l'Ecrivain qui a bien médité son Sujet,

*Cui lecta potenter erit res ,  
Nec facundia deseret hunc nec lucidus ordo.*

L'Orateur ne doit plus avoir rien à chercher, quand il cède au besoin de jeter sur le papier les richesses conquises dans ses méditations solitaires. La compo-

sition décharge sa mémoire, et la soulage en débarrassant son esprit ainsi fécondé, au lieu d'être pour lui un effort, une fatigue, ou même un travail. Son unique indécision a pour objet le choix de ses idées : son seul embarras consiste à bien combiner la hardiesse ou la simplicité de ses expressions, la variété de ses tournures, le ton de ses couleurs, la mesure de ses mouvements, et les rapports de son Sujet avec son style. Les sacrifices qu'il fait au goût, et à la rapidité de son Discours n'énervent point son Eloquence : ils assurent au contraire un nouveau plaisir à l'Auditeur, qui sait admirer un tour d'esprit naturel et vrai dans un style coulant et laconique. Ce mérite si rare et si digne d'être universellement goûté, perd cependant tout son prix aux yeux de ces hommes qu'une fausse énergie éblouit, et qui méconnaissent le vrai beau dans les Arts, depuis que leur cœur blasé ne sent plus la Nature. On sait que Sénèque trouvait l'Eloquence de Cicéron trop simple, et que son disciple Néron fit dorer les statues de Lysippe. Mais Sénèque et Cicéron en sont-ils moins à leur place dans l'opinion de la Postérité ?

Cependant malgré ce riche fonds d'idées que la méditation suggère à l'Orateur, et dont l'Eloquence <sup>XXXVII.</sup> <sup>Des Epithètes.</sup> tire la force de ses preuves, la fermeté de sa marche ainsi que la véhémence de ses mouvements, l'élocution oratoire manquerait encore de plénitude et de vigueur, si elle était surchargée d'un vain luxe d'épithètes parasites. Virgile avec lequel Racine partage aujourd'hui la primauté parmi tous les Ecrivains en vers les plus signalés par la poésie de style, fut doué



par la Nature d'un sentiment et d'un besoin du beau qui tourmentaient son goût , jusqu'à ce que son esprit eût atteint la perfection idéale dont il s'était formé l'image. Il est avec Horace celui des Poètes de l'antiquité qui a su donner le plus de relief à sa pensée par les mots auxiliaires dont il l'environne , et qui a le plus enrichi, le plus embelli ses vers, par des épithètes de génie, des épithètes créées et presque toujours métaphoriques, qui agrandissent le domaine de l'imagination, en transportant, de la manière la plus heureuse, l'emploi des mots, du moral au physique et du physique au moral. Chaque page de ses Poèmes en offre des exemples classiques. J'invite les Orateurs à former leur goût à cette Ecole. J'ai lu quelquefois de suite un chant tout entier de l'Enéide, en bornant mon examen à chercher et à bien approfondir la savante théorie des Epithètes de Virgile ; car il faut décomposer ainsi en détail chaque partie de son style , pour en sentir tout le charme et pour en découvrir toute la richesse. C'est une étude suivie dont j'ai voulu m'occuper sous différents rapports, en méditant les Poètes et les Orateurs ; et elle m'a toujours paru aussi piquante qu'instructive.

Voltaire montre un art particulier en ce genre. Il y cherche beaucoup moins à faire briller son imagination que son esprit ; il a presque toujours visiblement le projet de former entre le substantif et l'adjectif une antithèse remarquable , non de mots , mais d'idées, dans le choix de ses Epithètes. Quand on examine ses Ouvrages avec cette attention analytique, on y est frappé des contrastes fréquents et sen-

sibles d'une *absurde férocité*, d'une *atroce démence*, etc etc., oppositions manifestement cherchées, et qui semblent indiquer l'un des secrets habituels de sa diction.

Massillon nous avait fourni avant l'Auteur de la *Henriade* les plus heureux exemples de ces mêmes antithèses entre les épithètes et les substantifs qu'elles contredisent. Parmi les preuves que je pourrais en produire, je me borne à cette seule phrase de son *Discours* pour le troisième Dimanche du *Petit Carême*. Une IMPIÉTÉ SUPERSTITIEUSE, dit-il, *refuse au Très-Haut la connaissance de l'avenir, et à la faiblesse d'aller consulter une Pythonisse*. L'adjectif qui, selon son acception étymologique et littérale, doit nécessairement *ajouter* une idée nouvelle à la signification incomplète d'un mot pour exprimer toute une pensée, devient donc le compagnon inutile, et dès-lors l'ennemi du substantif, toutes les fois qu'il ne sert point à le caractériser ou à le graduer. Toute épithète qui n'est pas nécessaire, ou du moins officieusement appelée pour la clarté, l'énergie, la couleur ou l'harmonie, et qui ne figure point sensiblement dans une période, ne doit jamais y trouver place. Proscrivez-la comme un pléonasme, quand elle n'est pas commandée par ces divers besoins. La règle est facile et sûre; et c'est elle seule que doit consulter votre goût, quand vous relisez, la plume à la main, chaque page de votre Composition, pour l'émonder, comme d'autant de bourgeons superflus, de toutes ces épithètes oiseuses qui affaiblissent tou-

jours l'idée, quand elles ne contribuent pas à la fortifier.

La méthode des grands Maîtres en toute espèce de style consiste à laisser le plus souvent aux Lecteurs ou aux Auditeurs le soin de mettre eux-mêmes l'épithète à côté du mot qui l'appelle et l'attend. C'est une jouissance de plus pour leur sagacité, et un nouveau triomphe pour le talent. Les adjectifs et les adverbes qui semblent donner plus d'éclat et de vigueur à la pensée, l'atténuent souvent au contraire en énervant le style. Plus on veut dire, plus on croit dire, et moins on dit. La Doctrine ordinairement si exacte de Quintilien me semble trop relâchée sur cette règle de goût. Il réserve aux seuls Orateurs la sévérité des principes, dans cette partie de l'Art d'écrire; et il se montre indulgent jusqu'au mépris envers les Poètes déjà beaucoup trop enclins par le besoin du mètre ou de la rime à exténuer leurs vers par des épithètes inutiles. Mais loin de se montrer moins difficiles et moins délicats en Poésie qu'on ne doit l'être en Eloquence, les vrais favoris des Muses rejetteront avec dédain une si humiliante prérogative. « Il suffit aux Poètes, dit-il, qu'une épithète convienne » au mot auquel elle s'applique : ainsi on leur passe » de *l'ivoire blanc* et du *vin humide*. Mais dans la » prose toute épithète qui ne produit aucun effet de » vient vicieuse; et l'effet qu'elle doit produire est » d'ajouter tellement à la chose dont on parle, que » sans elle l'idée ne se trouve point exposée avec assez de clarté (1). »

---

(1) *Poetis satis est convenire verbo cui apponitur; et ita dentes*

On a remarqué très-judicieusement, que dans l'Analyse Philosophique des Langues, le substantif n'est jamais rien en lui-même, excepté dans l'ordre purement physique, puisque tout substantif moral est un mot abstrait et n'existe que dans la pensée, comme *puissance*, *science*, *vertu*, et tous les objets purement intellectuels ou moraux; au lieu que l'adjectif qui en dérive est tout, philosophiquement parlant, parce qu'il devient aussitôt individuel et sensible en s'attachant à un être *puissant*, *savant* ou *vertueux*.

Cette théorie est très-vraie en métaphysique : c'est peut-être tant pis pour elle, au jugement des Lecteurs moins idéologues qui n'aiment pas à laisser divaguer leur esprit dans les abstractions. Il n'en est nullement ainsi dans l'Eloquence, où le substantif est tout, quoiqu'il ne représente que des idées simples et primitives, et où l'adjectif au contraire n'est rien en soi, si ce n'est pour exprimer des idées complexes ou accessoires, souvent même moins que rien, quand il ne se transforme pas en épithète auxiliaire ou plutôt nécessaire : c'est un étranger, c'est un intrus qui vient se glisser au milieu des phrases où il n'est pas appelé d'office : il n'y apporte que redondance dans le style; et il va fatiguer inutilement la période, en ne renchérissant point sur le sens qu'elle présenterait assez à l'esprit, indépendamment de toutes ces languissantes répétitions. Les épithètes sans fonction

---

*albi et humida vina in his non reprehenduntur. Apud Oratorem verò nisi aliquid efficitur, redundat : tum autem efficitur si sine illo quod dicitur minus est.* Lib. 8, cap 6.

rendent l'élocution lâche et traînante. Horace, si brillant dans le choix et la grâce de ses épithètes, a prononcé le plus irrévocable anathème contre toute espèce de superfluité dans le style. *Omne supervacuum pleno de pectore manat*. Il est des Discours étincelants de traits ingénieux, et qui paraissent néanmoins vides ou pauvres d'idées, comme nous l'avons déjà reproché au Père de Neuville, uniquement parce qu'on pourrait en retrancher des lignes entières, sans rien couper dans le vif et sans y laisser la moindre obscurité.

Mais si les épithètes vagues donnent au style de la diffusion et de la langueur, les épithètes à prétention peuvent le rendre bizarre et burlesque, par le ridicule d'une fausse énergie.

En voici un exemple que je vais tirer d'un Orateur et d'un Discours vantés dans toutes les Rhétoriques. En prêchant l'Oraison funèbre de Madame la Dauphine, le 13 juin 1690, Fléchier voulut lui faire un mérite de sa résignation durant le cours d'une maladie longue et incurable. Il crut qu'il était plus héroïque de conserver cette fermeté dans une mort lente, que de la déployer un moment contre une mort brusque et imprévue, « dont on peut, dit » l'Orateur, triompher plus aisément, parce que l'âme » n'étant pas alors affaiblie par de longues souffrances, reste entière pour lui opposer une constance » ramassée. » Je ne connais dans les Ouvrages de Fléchier aucun autre exemple de prétention à la création et à la vigueur des épithètes. L'essai ne lui a point réussi. Cette énergie ne lui est nullement fa-

milière; mais que dis-je? Est-ce bien là de l'énergie? Il crut peut-être imiter Bossuet en employant une expression si sauvage; mais dans cette supposition il s'est étrangement trompé.

Vingt ans auparavant, le 22 août 1670, dans l'Oraison funèbre de Madame Henriette d'Angleterre, Bossuet avait fait un usage très-juste du mot *ramasser*, appliqué au récit de cette mort soudaine et pour ainsi dire, tragique, dont Fléchier jugeait l'assaut plus propre à inspirer du courage aux mourants. Nous venons d'entendre le Disciple ou le Copiste. Voici comment le Maître avait parlé avant lui.

« Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous oui?...  
» Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés  
» pour l'exciter elle-même.... Tout était simple,  
» tout était solide, tout était tranquille : Dieu s'est  
» hâté. En neuf heures l'Ouvrage s'est accompli.  
» Voyez combien sa mort a été terrible! Pouvait-  
» elle venir plus prompte ou plus cruelle? C'est  
» *ramasser* toutes ses forces : c'est unir tout ce  
» qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme  
» elle a fait, aux plus vives douleurs, l'attaque la  
» plus imprévue. »

C'est ici le langage de la Vérité et de l'Eloquence. On ramasse tout ce qui se forme de différentes parties, tout ce qu'on assemble, tout ce qu'on réunit, tout ce qui est épars ou dispersé. On *ramasse* donc *ses forces*, parce qu'on les tire des secours de la Religion, de sa foi, de ses espérances, de sa situation, de son repentir, de sa raison, de son caractère : voilà ce qui peut consoler et fortifier les mou-

rants. La Mort aussi *ramasse toutes ses forces* pour accabler sa Victime, la promptitude de la maladie, la multitude et la violence des maux, les crises et le déchirement de la douleur; et Bossuet a parfaitement signalé ce cortège de la Mort, en indiquant toutes ses plus cruelles rigueurs envers l'infortunée Henriette d'Angleterre. Mais qu'est-ce donc qu'une *constance ramassée*? La constance ne saurait être éparpillée. Elle rallie toujours les éléments dont elle se compose, la force, le courage, la fermeté, la résignation; enfin elle *ramasse* tous ses appuis, et ne peut jamais être *ramassée*. On voit la différence des deux manières de Bossuet et de Fléchier : elle marque ici celle du bon et du mauvais goût.

Bossuet est original et admirable dans le choix de ses épithètes, dont l'emploi est presque toujours une invention de son Génie. Elles lui fournissent des rapports nouveaux et sublimes, comme, par exemple, ce contraste étonnant que son imagination découvre entre le néant et la magnificence des décorations funébres dans la représentation du Mausolée du Grand Condé, lorsqu'il dit dans sa Pêroraison : « Jetez les » yeux de toute part : voilà donc tout ce qu'a pu » faire la Piété pour honorer un Héros : des titres, » des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est » plus : des figures qui semblent pleurer autour d'un » Tombeau ; et de fragiles images d'une douleur que » le Temps emporte avec tout le reste ; des colonnes » qui semblent vouloir porter jusqu'au Ciel le *ma-* » *gnifique* témoignage de notre *néant*. »

Bourdaloue est très-sobre en épithètes; et elles

sont toujours justes, simples et nécessaires. Massillon en fait un usage très-modéré et très-ingénieux pour augmenter l'éclat de sa pensée, la beauté de ses images et l'harmonie de son style. Neuville en est surchargé : cette loquacité rend son élocution flasque et assoupissante. C'est pour cela que ses Discours paraissent un vain bruit de paroles, quoiqu'ils soient quelquefois assez solidement prouvés, et qu'on y trouve même de la profondeur. Il en est plusieurs dont on pourrait retrancher impunément la moitié des mots, sans nuire à la clarté; on donnerait même ainsi plus de nerf à sa diction.

Effacez vous-même, Orateur Chrétien, tous ces pléonasmes. Jugez sévèrement vos productions; et bannissez avec ces redondances toutes les familiarités de style qui ravalent la majesté des idées. On n'exige pas que tout soit également frappant dans un Sermon; mais on demande que tout soit écrit avec soin, et que l'Eloquence dédommage par la beauté de l'élocution, de celle qui manque aux pensées : comme la sculpture supplée par les richesses des ornements à l'imitation plus difficile de la Nature. C'est le grand Art de Voltaire dans les scènes les moins animées de ses Tragédies. Il faut des repos pour l'admiration : il en faut surtout dans la véhémence; de sorte que si l'on dit qu'il se trouve plusieurs morceaux vraiment éloquents dans un Sermon écrit d'ailleurs avec noblesse, soutenu avec intérêt, et raisonné avec force, on l'aura suffisamment loué; puisqu'il n'en existe encore aucun qui soit également parfait sous tous les rapports de l'Art.

XXXVIII.  
De la nécessité de travailler son Style.



Aspirez-vous au mérite d'un style pur et élégant ? multipliez donc les copies de vos Discours ; et à l'exemple de Fénelon qui , né avec une si prodigieuse facilité , a laissé néanmoins onze Manuscrits différents et complets de son Télémaque , écrits en entier , ou du moins raturés et corrigés de sa main , ne cessez de transcrire aussi votre Ouvrage , jusqu'à ce que vous soyez parvenu à vous satisfaire vous-même. Vous trouverez la récompense de vos fatigues dans la confrontation de chacun de vos Cahiers avec le précédent. Tout Orateur doit adopter la devise de César , qui *croyait n'avoir rien fait , tant qu'il lui restait quelque chose à faire*. Plus on écrit , mieux on écrit ; et ce n'est qu'en surmontant l'ennui de ces transcriptions réitérées , que l'on peut déployer dans son style toute la perfection de son goût. Aussi très-peu de Gens de Lettres font-ils usage de toutes leurs forces. La plupart d'entr'eux , accoutumés à se contenter trop tôt , meurent sans avoir jamais ni connu ni fait connaître l'étendue de leur talent. Les idées accessoires , les beautés de détail , les heureuses combinaisons de la finesse , du nombre et de l'harmonie , le doux sentiment d'un morceau achevé qu'Horace a si bien défini et si bien exprimé par ces mots , *qui me mihi reddat amicum* , enfin les tournures élégantes et variées qui font le charme du style , se présentent rarement à l'esprit de l'Ecrivain dans le premier jet d'un Ouvrage , et sont ordinairement le prix d'une longue correction. Tant qu'il est possible de changer , il est possible de mieux faire. C'est le caractère du beau dans les Arts , de frapper si vive-

ment le talent qui le produit et le Spectateur qui l'admire, qu'également épris du même enthousiasme ils ne puissent plus rien imaginer au-delà de ce qu'ils voient.

Tous nos grands Orateurs qui ont fait de l'Éloquence de la Chaire l'un des plus riches domaines de notre Littérature nationale, se sont plus ou moins signalés par ce mérite suprême du style qui seul assure la vie d'un Ouvrage. La perpétuité de leur renommée est garantie par l'exemple et par les principes de tous les grands Maîtres de l'Art. Ce n'est plus moi, c'est Quintilien qu'il faut entendre parler, quand il insiste avec tant de force sur l'importance et la nécessité de ces laborieuses corrections sans lesquelles on ne saurait obtenir et conserver aucune gloire. *Traitons, dit-il, maintenant du soin de corriger ce qu'on a écrit, soin qui forme une partie considérable de la composition; car ce n'est pas sans raison qu'en prenant ce mot dans le sens propre, on a dit que le style ( la plume ) n'agit pas moins en effaçant qu'en écrivant. Ce que j'appelle corriger, c'est ajouter, retrancher et changer. La clarté est la qualité première et fondamentale du style. Il faut que rien ne manque à la phrase et qu'il n'y ait rien de trop (1). On ne parvient point à bien composer en composant vite; et l'on parvient*

---

(1) *Sequitur emendatio, pars studiorum longe utilissima. Nec enim sine causâ creditum est stylum non minùs agere cum delet. Hujus autem operis est adjicere, detrahère, mutare. De institutione Oratoriâ, Lib. 10, cap. 4. Nobis prima sit virtus perspicuitas; nihil neque desit, neque superfluat. Lib. 8.*

à composer vite en composant bien (1). Toutes nos pensées nous plaisent au moment où elles viennent se présenter à notre esprit; car autrement on ne les écrirait pas. Après ce premier jet qui ne saurait être jamais trop rapide, il faut revenir à l'examen et remanier cette Composition dont la facilité doit toujours nous être suspecte. Imposons-nous avant tout, la loi d'écrire le mieux qu'il nous est possible; et de cette habitude naîtra la célérité (2). Cicéron dit que le Style est le grand Maître et le principal ressort de l'Eloquence (3). Que personne ne se flatte donc de devenir disert à peu de frais, ou par la seule fatigue d'autrui. Qu'on se persuade bien au contraire, qu'il faut veiller, pâlir sur un ouvrage et faire des efforts extraordinaires pour le rendre parfait. Tout Orateur doit se fixer à lui-même un guide, une pratique, une manière qui lui soit propre; en sorte néanmoins que cet ordre de travail paraisse moins en lui un effet de l'Art et le fruit de l'application, qu'un heureux don de la Nature. L'Art Oratoire, s'il en est un, peut nous indiquer promptement le chemin; mais il se borne à nous découvrir les trésors de l'Eloquence : c'est à nous de savoir

---

(1) *Cito scribendo non fit ut bene scribatur, bene scribendo fit ut cito.* Lib. 10, cap. 3.

(2) *Omnia enim nostra dum nascuntur placent : alioquin nec scriberentur : sed redeamus ad judicium, et retractemus suspectam facilitatem. Primum hoc constituendum est, ut quam optimè scribamus, celeritatem dabit consuetudo.* Lib. 10, cap. 3.

(3) *Stylum Tullius optimum effectorem ac magistrum dicendi vocat.* Lib. 10, cap. 3.

en faire usage (1). Il est des Maîtres qui après un exercice de quelques jours, et sans aucun plan, ne suivant que leur caprice, traitent les Orateurs qui ont fait le plus d'honneur aux Lettres, d'Ecrivains froids, timides, secs, ennuyeux, languissants, selon que l'une ou l'autre de ces épithètes se présente à leur plume. Ils sont en vérité bien heureux de se trouver éloquents avec si peu de peine, sans aucune science, aucun travail, aucune règle. Je les en félicite, et j'avoue qu'ils m'amusez infiniment (2).

C'est la raison, c'est le bon goût qui suggèrent à Quintilien toutes ces réflexions dont le seul exposé démontre la sagesse, et suffit pour en faire des préceptes éternels de l'Art. Il faut donc retrouver en relisant de sens froid, et en jugeant ses propres Ouvrages, la même promptitude de tact et la même sévérité de critique dont on use dès le premier coup-d'œil qu'on jette sur les Productions d'autrui, surtout de ses rivaux, pour y démêler leurs fautes

---

(1) *Nemo expectet ut tali vel tantum alterius labore sit disertus. Vigilandum ducat, iterum enitendum, pallendum. Est facienda sua cuique vis, usus, dux, ratio; nec tanquam hæc tradita sed tanquam innata. Ars Oratoria, si qua est, viam demonstrare velociter potest: verum ars satis præstat si copias eloquentiæ ponit in medio: nostrum est uti iis scire. Lib. 7, cap. 10.*

(2) *Invenias præceptores qui brevem dicendi exercitationem consecuti, omissâ ratione, ut tulit impetus, passim tumultuentur, eosque qui plus honoris litteris tribuerunt, et ineptos et jejunos et trepidos et infirmos, ut quodque verbum contumeliosissimum occurrit, appellant. Verum illis quidem gratulemur, sine labore, sine ratione, sine disciplinâ disertis. Nobis certè sunt voluptati. Lib. 2, cap. 12.*

ou leurs négligences : ce qui est infiniment plus facile que d'en saisir toutes les beautés ; car pour apercevoir les défauts d'un Discours il suffit de connaître les règles, et peut-être même d'avoir le sentiment des convenances ; au lieu que pour en apprécier les différents genres de mérite, il faut s'associer en quelque sorte à la composition de l'Auteur, et avoir été doué antérieurement à aucune étude, d'une sagacité assez prompte et assez continue, pour sentir, comme par un heureux instinct, les inspirations du génie, les richesses de l'imagination, le charme d'une diction naturelle, la finesse de l'esprit et la délicatesse du goût. En effet pour peu qu'on ait l'habitude d'écrire, on distingue d'abord les morceaux qui ne sont point assez médités ou assez travaillés, et qui échappent de la plume de l'Ecrivain avant d'avoir acquis dans son cerveau toute leur maturité. *Cet air facile qui fait*, dit très-bien le grand Poète lyrique Jean-Baptiste Rousseau (1), *le charme d'un Ouvrage ne consiste point dans l'inobservation des règles ; au contraire cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'Art.*

Une Composition précipitée ou négligée se reconnaît donc aussitôt, non pas, comme on le croit communément, à l'aimable abandon d'une diction libre et naturelle dans ses tournures, mais à l'embarras de la phrase dont tous les mouvements sont roides et contraints. Plus l'Ecrivain se hâte,

---

(1) Lettre de M. de Lasseré du 29 décembre 1735.

plus ensuite le style se traîne ; et quand on dit qu'un Discours sent le travail, c'est une preuve évidente qu'il n'est point assez travaillé. On n'aperçoit plus la dent de la lime, lorsque l'acier a été bien poli.

En effet plus les idées ont acquis de substance par la méditation, plus il est aisé d'écrire d'une manière élevée et ferme tout ce que l'esprit a conçu avec profondeur. La magie d'une correction sévère donne au style un air facile, sans qu'on puisse apercevoir le moindre effort dans son élégance, qui ne paraît plus qu'un heureux présent du goût. Si votre génie a creusé et fécondé ainsi le Sujet que vous traitez, la Composition deviendra pour vous une jouissance ; et vous ne commencerez à sentir le poids et les épines du travail qu'au moment où devenu votre propre censeur, vous soumettrez le premier élan de votre imagination à l'examen de votre jugement.

Profitez donc, selon le langage énergique de Montaigne, des beautés *prime-sautières* de style qui viendront s'offrir à votre plume, au moment même où votre esprit effacera d'avance dans la copie suivante une partie de ce que vous écrirez alors de verve, mais avec négligence, en traçant les premiers linéaments de votre Ouvrage. C'est là, c'est dans cette première effervescence du talent, que viennent s'offrir d'elles-mêmes les tournures fécondes et originales, les expressions heureuses, les traits sublimes de création et non pas de travail, qui ne subissent jamais aucun changement dans les transcriptions successives, coûtent le moins de peine

à l'Écrivain, et lui font pourtant le plus d'honneur ; mais ce n'est pas là qu'il faut poursuivre les beautés accessoires dont la recherche anticipée écarterait d'autres inventions plus importantes ; ce n'est pas là qu'il faut attiédir l'inspiration de son talent par des distractions minutieuses. Tous les détails du style vous occuperont assez quand il faudra donner les derniers coups de pinceau à votre Composition, sans vous fatiguer d'avance du soin d'orner l'édifice, au moment où vous devez en poser les bases et en régler les dimensions. Une correction prématurée ralentirait l'essor du génie. Il ne faut revoir son travail, selon la sage maxime de Quintilien, qu'au moment où le premier feu de l'imagination est entièrement refroidi. *Refrigerato inventionis ardore* (1).

Ce n'est donc pas à l'Écrivain qui médite ou crée un Ouvrage, mais au Censeur qui se juge lui-même, que Boileau dit avec tant de raison : *Soyez-vous à vous-même un sévère critique*. Cependant cette rigidité d'un goût délicat ne doit jamais dégénérer en timidité et bien moins encore en scrupule, *petitesse d'esprit*, dont Fénelon nous avertit *qu'il faut s'affranchir dans le style comme dans la Morale* (2). Une révision qui se fait, la plume à la main est, pour ainsi dire une répétition raisonnée de la composition primitive ; et malgré les épines qui en sont inséparables, il faut la compter encore parmi les plaisirs de l'esprit qui trouve la récompense de ses

---

(1) *De Prolegomenis*.

(2) Lettre à l'Académie Française.

veilles dans la perfection dont il achève de s'embellir. Mais il faut avouer que ce charme si souvent interrompu par des intervalles d'hésitation et de difficulté pour bien exprimer ce qu'on sent, ce qu'on pense, ou ce qu'on veut peindre, est toujours à une énorme distance de l'ivresse de la Composition, durant laquelle l'Orateur ravi de ses conquêtes, savoure avec mille fois plus de délices le premier suffrage de sa conscience Littéraire, qu'il ne jouira jamais des applaudissements publics.

La correction qui doit résulter de cette révision Oratoire ne consiste pas simplement dans la pureté grammaticale du style : elle a pour objet principal la construction de la période qui doit développer la pensée de l'Orateur avec un ordre clair et progressif, pour l'accorder avec l'harmonie et la pompe de l'Éloquence. On construit généralement assez bien le langage de la conversation qui ne demande jamais une harmonie soignée, dans lequel les inflexions de la voix favorisent la clarté, et où les idées n'ont ordinairement ni beaucoup de profondeur ni beaucoup d'étendue. La disposition et la place des mots exigent plus de combinaisons dans la langue écrite, et bien plus encore dans un Discours. Les effets du style doivent y appeler une rigoureuse attention, parce qu'ils embrassent une grande multiplicité d'intérêts. L'originalité et la vivacité du génie de Bossuet se font spécialement remarquer dans sa manière savante de construire ses périodes. On y reconnaît aussitôt son empreinte. Le fond de sa pensée et par conséquent l'objet de sa phrase sont constamment



signalés par l'ordre des mots qui en marquent la place, et en préparent l'effet. Rien n'est recherché dans les tournures et la coupe de sa diction : rien n'y paraît même concerté avec effort. Que l'on essaye pourtant de refaire sa période, d'y ajouter, d'en retrancher, d'y déplacer même une seule expression : j'ose affirmer, d'après plusieurs épreuves, qu'on n'y parviendra point sans en diminuer l'effet. Il est du très-petit nombre de ces Écrivains créateurs, dont le style ainsi consacré par l'inspiration du génie, ne peut subir aucune transformation qui n'en altère aussitôt le nombre, l'éclat ou l'énergie.

Une correction soignée, quelque rebutante qu'elle soit pour la paresse, dédommage du travail et des tourments qu'elle coûte, par le sentiment, le besoin, l'espoir de la perfection, et bien mieux encore, par la satisfaction intime du goût pour lequel chaque changement heureux, qui lui offre dans un Discours le tableau de ses conceptions fidèlement peint, animé, et fini à souhait, devient un enchantement qu'il faut avoir éprouvé, pour s'en former l'idée. L'Auditeur n'en saisit que l'ensemble ; au lieu que pour l'Orateur qui le compose, chaque partie a d'autant plus d'intérêt, qu'il est obligé d'en combiner tous les rapports, et d'en juger ensuite avec un esprit inexorable de critique, toutes les idées, toutes les couleurs, toutes les preuves, tous les mouvements, toutes les expressions, j'ai presque dit toutes les syllabes.

Voilà jusqu'où doit s'étendre la sollicitude d'une Composition sévèrement travaillée. Eh ! qu'on ne

m'accuse point d'inviter ici les Orateurs à dessécher leur Eloquence pour épurer leur style. Je sais qu'un goût pusillanime peut affaiblir tout ce qu'il aspire à perfectionner avec trop de scrupule, et que l'impétuosité Oratoire dédaigne les recherches minutieuses qui éteindraient son ardeur, mais je sais aussi qu'on peut écrire de verve, et corriger ensuite ses premières esquisses avec lenteur sans refroidir la chaleur primitive, et qu'il existe un juste milieu entre le danger de l'inapplication qui se permet des fautes de goût, et l'abus du travail qui en polissant trop les phrases, amortirait les élans du génie. Le grand *Maître en l'Art d'écrire* a dit avant moi aux Ecrivains de tout genre :

Vingt fois sur le métier remettez votre Ouvrage ;  
 Polissez-le sans cesse, et le repolissez :  
 Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

Les délices d'une Composition où le talent et le goût se prêtent ainsi un mutuel éclat, ont été profondément senties et pompeusement exaltées par l'un de nos plus illustres Contemporains. Buffon, ce Peintre sublime, qui s'est montré, je ne dirai pas, un Orateur du premier rang, mais le pompeux Historien et quelquefois le Poète enchanteur de la Nature, prononça un Discours très-brillant sur le Style, le jour de sa réception à l'Académie Française. Il appartenait sans doute à un si grand Ecrivain de parler de son plus beau titre de gloire, devant l'élite de notre Littérature. Son Ouvrage est resté; et il a même fait époque dans ce genre de harangues, qui n'avait guère fourni avant lui que des remerciements ou des

XXXIX.  
 Du discours  
 de Buffon sur  
 le Style.

compliments de circonstance, trop souvent sans intérêt pour le Lecteur.

L'imagination de Buffon beaucoup plus favorable à son pinceau qu'à ses systèmes, brilla de tout son éclat dans une occasion si solennelle. Ce grand Maître présente des idées neuves indiquées d'une manière vaste et lumineuse sur la Composition, sur la nécessité de posséder pleinement son Sujet, sur les premiers aperçus, sur les principales conceptions, sur les linéaments préparatoires du plan d'un Ouvrage, dont l'esprit doit s'occuper avant de rechercher les beautés accessoires qui rempliront plus ou moins heureusement le canevas, selon qu'elles seront plus ou moins fécondes. Cette théorie d'une Composition originale est très-imposante sans doute, quoiqu'il ne soit pas aisé de s'élever à la hauteur de ses conceptions, de décomposer sa méthode après en avoir été ébloui, et d'étudier en détail cette métaphysique abstraite pour mettre en pratique les règles, les procédés et les leçons d'un si grand Maître. Buffon ne prétendait et ne devait pas faire un Traité de Rhéteur en présence de l'Académie. J'en conviens : ce n'est pas là non plus ce que je cherche dans son Discours. Mais le Style en est le sujet : c'était par conséquent sur le Style qu'un si beau Génie aurait dû nous donner de nouvelles lumières. Malheureusement pour notre instruction, son talent n'a pas suivi cette route.

*Le Style, dit-il, n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées.* Une pareille définition nous ôte tout espoir d'être initiés dans la méthode de

l'Écrivain. Thomas est venu renchérir encore sur ce paradoxe qu'il n'avait peut-être que trop adopté sur parole, quand il a voulu tracer le portrait de Bossuet dans son *Essai sur les Eloges*. Il y prétend que *le Style n'est que la représentation des mouvements de l'âme*; d'où il résulterait peut-être, à la rigueur, que le style est le discours lui-même qui reproduit véritablement une image complète de ces émotions; il en résulterait encore, si j'ose le dire, que toutes les fois qu'un Homme de Lettres écrirait sur une matière étrangère à ces mouvements, c'est-à-dire, sur un sujet abstrait et dans lequel son âme ne fût jamais émue, il ne pourrait plus avoir de style. Mais je reviens à Buffon, dont la seule Doctrine doit ici m'occuper. *L'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées* forment le plan, la distribution et la progression d'un Ouvrage. Mais est-ce bien là le style ?

La théorie du style, et surtout de celui de Buffon qui doit peut-être à la seule magie de son pinceau toute sa renommée, développée solennellement par lui-même, au moment de son triomphe littéraire, semblait nous promettre l'explication de l'Art qu'il possédait si éminemment, de peindre et d'agrandir tous les objets. On devait surtout attendre de lui la méthode précise et lumineuse d'assortir son élocution à son Sujet, aux effets, aux illusions même qu'on veut produire; de donner de la couleur, de l'intérêt, de l'élan, de la variété, du trait à son langage; de rendre la diction sage avec hardiesse et élégante avec simplicité, ferme et coulante, naturelle et

noble , vive et correcte , nerveuse et pittoresque , et en même temps toujours concise et serrée dans les récits, riche avec pompe et majesté dans les tableaux, harmonieuse et périodique dans les descriptions , enfin pathétique et entraînant dans les mouvements oratoires ; car le style n'est réellement autre chose que la manière d'exposer , d'exprimer , d'animer , et de nuancer avec cet Art toujours en action , mais toujours caché, les faits, les pensées, les sentiments et les images qui composent le Discours.

Ce pompeux Ouvrage écrit avec une hauteur singulière d'expressions fastueuses, à la manière de Platon, suppose des conjectures imposantes, de longues méditations, des conceptions originales, un esprit dont l'essor aspire à de nouvelles créations pour étendre l'empire de la parole ; et il annonce beaucoup de vues sur la propagation et l'enchaînement des idées, quelquefois même sur les savantes combinaisons de l'Art d'écrire, qui exige le concours de l'imagination, de l'esprit, de l'âme ; du goût, et l'exercice simultané de toutes les facultés intellectuelles. Un pareil tableau dessiné par une main si habile me semble néanmoins beaucoup plus propre à exciter l'enthousiasme qu'à éclairer l'imitation. C'est l'Hymne du Génie qui raconte ses jouissances et exalte sa gloire : ce n'est pas la confidence d'un talent supérieur qui nous révèle son secret ; et après l'avoir lu, je regrette dans mon ignorance de ne pas me trouver mieux instruit de ma route par le récit d'un tel Voyageur qui m'éblouit de sa magnificence, en me parlant d'un pays que je voudrais parcourir à sa

suite, et d'où il a rapporté tant de richesses qu'il étale à ma vue, sans m'apprendre à les conquérir.

J'ai souvent entendu dire à Buffon qu'avant de pouvoir se contenter lui-même, il avait transcrit plus de vingt fois, ainsi que J. J. Rousseau, tous ses Ouvrages, sans même en excepter les discussions et les détails les plus étrangers au prisme de son imagination. Ces copies dont les corrections formeraient des leçons vivantes et intimes de goût, seraient une excellente poétique pour un Ecrivain qui pourrait suivre et étudier tous les perfectionnements successifs de ce style enchanteur. Je soupçonne même que ce n'est pas la seule élocution que ces changements ont améliorée. Mais quand on médite attentivement le système que Buffon expose ou plutôt qu'il célèbre devant l'Académie, et qu'on le médite surtout, avec l'émulation encourageante de l'adapter ensuite à ses propres Compositions, l'analyse de ce Discours n'offre parmi tant de morceaux brillants aucune méthode didactique, aucune théorie usuelle, accessible ; je ne dirai pas à l'imitation, mais du moins à l'intelligence de ses Disciples, pour opposer avec succès les inspirations ou les vues de Buffon sur le style, aux difficultés sans cesse renaissantes de l'Art d'écrire.

Oh ! si cet illustre Ecrivain eût daigné entrer dans les détails, qui sont tout en ce genre, sur la manière de former, d'animer et de perfectionner le style, avec autant de clarté, autant de profondeur, autant de génie qu'il en fait admirer quand il préconise et démontre, sans emphase et sans obscurité, la haute importance de l'Art d'écrire, quelle rhétorique lumi-

neuse n'eût pas consacré Buffon accrédité par une réputation si dominante, en devenant par ses leçons de goût l'émule de Cicéron dans ses institutions et ses partitions Oratoires, après s'être montré le rival et peut-être le vainqueur d'Aristote et de Plin dans l'Histoire de la Nature !

« Les Ouvrages bien écrits, dit-il, seront les seuls » qui passeront à la Postérité. La quantité des con- » naissances, la singularité des faits, la nouveauté » même des découvertes ne sont pas de sûrs garants » de l'immortalité. Si les Ouvrages qui les contiennent » ne roulent que sur des petits objets, s'ils sont écrits » sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, » parce que les connaissances, les faits et les décou- » vertes s'enlèvent aisément, se transportent et ga- » gnent même à être mises en œuvre par des mains » plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le » style est l'homme même. Le style ne peut donc ni » s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est » élevé, noble, sublime, l'Auteur sera également » admiré dans tous les temps ; car il n'y a que la Vé- » rité qui soit durable et même éternelle. Or un beau » style n'est tel en effet que par le nombre infini » des vérités qu'il présente. Toutes les beautés intel- » lectuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont » il est composé sont autant de vérités aussi utiles et » peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que » celles qui peuvent faire le fonds du Sujet. Le Su- » blime ne peut se trouver que dans les grands » Sujets. »

Tous ces apophthegmes, spécialement le dernier,

sont dignes des Anciens. On reconnaît la voix de l'Oracle, quand le génie de Buffon avertit le goût des Orateurs, que *rien n'est plus opposé à la véritable Eloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité.* Mais on pourrait abuser de l'autorité d'un si grand Ecrivain, quand après avoir répandu tant de lumières sur l'importance du style, il en indique quelques procédés, et avance que *le style aura de la noblesse, si l'on a l'attention de ne nommer jamais les choses que par les termes les plus généraux.*

On se tromperait étrangement sans doute, on interpréterait très-mal la pensée de Buffon, en se faisant un principe de goût, d'une pareille généralité d'expressions qui rendraient le style inanimé, vague et déclamatoire. Ce serait un système absolument opposé à la méthode des Anciens, qui loin de préférer les *termes généraux*, se faisaient au contraire une règle de tout individualiser dans le choix des mots. La richesse de leurs idiômes pittoresques et de leurs noms composés se prêtait merveilleusement à cette excellente manière; et quand le Vocabulaire manquait au besoin de l'idée ou de l'image intellectuelle, qu'ils voulaient exprimer ou peindre, ils avaient le talent d'y suppléer par le plus magnifique emploi des métaphores.

Lorsque Buffon recommandait ainsi l'usage des *termes les plus généraux*, comme le principal moyen



de donner de l'élevation au style, il était probablement attiré à son insu vers les objets ordinaires de ses travaux et de ses études : il voulait parler spécialement de l'histoire naturelle qu'il composait alors, et dont les détails souvent bas et dégoûtants, surtout dans le règne animal, ont sans cesse besoin d'être relevés par les expressions les plus génériques qui sont toujours les plus nobles : il parlait de son genre, de sa manière : il parlait peut-être aussi, dans l'illusion d'une théorie trop généralisée, des descriptions où triomphe son style, où son coloris répand la plus riche magnificence, où les termes particuliers et usuels auraient dégradé ses tableaux, terni l'éclat de son imagination, et dans lesquelles il lui était aisé d'éblouir ses Lecteurs avec la splendeur des expressions solennelles qui lui étaient si familières, mais dont il faut avouer que l'emploi devenu trop abusif ne coûte plus aucun effort d'esprit quand on veut en faire usage ; telles que les *Loix du Créateur*, de la *Nature*, du *mouvement*, de la *matière*, de l'*esprit humain*, du *sentiment*, des *passions*, de l'*instinct* ; la sphère d'*action* du *génie*, de la *puissance*, de la *gloire* ; l'*être*, l'*espace*, le *temps*, la *circonférence*, les *rayons*, le *centre*, etc. etc. Tout ce langage plus ou moins métaphysique appliqué à des objets sensibles, étend quelquefois, sans l'enrichir, le domaine de son élocution, en lui donnant plus de pompe et de majesté ; et il semble même agrandir l'horizon de ses idées, parce qu'il ne laisse d'autres bornes à ses conceptions et à ses tableaux que l'immensité et l'éternité.

Une pareille méthode ne s'appliquerait pas, à beaucoup près, si heureusement à l'Eloquence. Aussi Bossuet a-t-il une toute autre règle. Si l'on veut la comparer à celle de Buffon pour mieux sentir la différence de leur manière, on pourra choisir en l'honneur de l'Historien de la Nature, parmi ses superbes descriptions une des plus belles et des plus citées, celle du Cheval (1), laquelle ne fera pourtant pas

---

(1) Je la copie ici pour la commodité du Lecteur. « La plus noble » conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fou- » gueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la » gloire des combats : aussi intrépide que son Maître, le cheval voit » le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime ; il le » cherche et s'anime de la même ardeur, il partage aussi ses plai- » sirs : à la chasse, il étincelle ; mais docile autant que courageux, » il ne se laisse point emporter à son feu : il sait réprimer ses mou- » vements ; non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le gui- » de, mais il semble consulter ses désirs, et obéissant toujours aux » impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, » et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à » son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait » même la prévenir, qui par la promptitude et la précision de ses » mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le dé- » sire et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui se livrant sans réserve, » ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède ; et même » meurt pour mieux obéir. »

L'inébranlable fermeté du cheval sur un champ de bataille est incontestable, mais est-il bien vrai qu'il soit *aussi intrépide que son Maître*, et qu'il partage avec lui la gloire des combats ? Est-il bien vrai qu'il voye le péril et l'affronte ? Est-il bien vrai qu'il connaisse le danger quand il le brave ? Est-il aussi bien vrai qu'en mourant il meurt pour mieux obéir ; et qu'enfin sa soumission égale le courage raisonné, le dévouement et le sacrifice volontaire de son Maître ? Si de pareils doutes avaient quelque fondement, ce ton de déclamation altérerait singulièrement la vérité et le mérite du tableau qu'on vante de préférence dans Buffon, et où on admire avec toute

oublier celle de Job, celle de Virgile, que M. de Lille a reproduite avec tant de magnificence dans sa traduction des Géorgiques, et même une autre plus récente, dont le talent de ce Poète a su enrichir le premier chant de ses Jardins. Je n'ai pas besoin de transcrire ici ces diverses pièces de comparaison, que tous les Gens de Lettres doivent savoir par cœur.

Or par une heureuse singularité à laquelle on ne s'attendait guère, en lisant les Ouvrages de l'Évêque de Meaux, la souplesse de son génie s'alliait avec une telle aptitude à tous les rapports de l'esprit humain, qu'après avoir rencontré dans la collection de ses Œuvres un Traité d'Anatomie (1), on est encore plus

raison des beautés de style du premier ordre, entr'autres cette expression neuve qu'il serait si difficile de bien traduire, *NE REND QU'AUTANT QU'ON VEUT.*

(1) Vers la fin des études du Dauphin fils unique de Louis XIV, le Roi se plaignit un jour à Bossuet, de ce que sa première éducation avoit été très-négligée par le Cardinal Mazarin, toujours disposé à craindre qu'il ne devînt trop savant sous la direction de son Précepteur, M. Pérefixe de Beaumont, mort Archevêque de Paris. Le Roi lui dit qu'on ne lui avoit jamais donné la moindre idée de l'organisation du corps humain; et il ajouta qu'ayant voulu en acquérir quelques notions dans un âge plus mûr, il avoit été si rebuté par la nomenclature de l'anatomie, que le désespoir de la fixer jamais dans sa mémoire l'avoit totalement éloigné d'un étude déjà fort rebutante par elle-même, mais qu'il desiroit que son fils élevé avec plus de soin pût faire un cours abrégé de cette science avant la fin de son éducation.

Bossuet s'en rapportait à lui seul du soin d'instruire ce jeune Prince. Il s'imposa donc la tâche de faire lui-même un cours d'anatomie, pour apprendre ensuite à son élève tout ce qu'on doit en savoir quand on ne veut pas appliquer ses connaissances à l'art de guérir. On le vit fréquenter assiduellement durant une partie de ses soirées d'hiver l'am-

agréablement surpris d'y trouver aussi la description du Cheval, qu'un seul mot de l'Écriture vint offrir à

phithéâtre du célèbre Nicolas Stenon, Danois d'origine, et le plus habile démonstrateur de ce genre qu'il y eût alors à Paris.

Ce grand homme apprit bientôt l'anatomie avec assez de soin pour pouvoir en composer un Cours renfermé dans trente-deux pages, que les gens du métier regardent encore aujourd'hui comme un Manuel élémentaire exact et suffisant pour l'instruction des Lecteurs étrangers à leur profession. Ce Traité d'Anatomie où l'organisation du corps humain est expliquée avec beaucoup de justesse et de clarté, se trouve dans le dixième volume *in-quarto* des OEuvres de Bossuet, il forme le second chapitre de son *Traité de la Connaissance de Dieu et de soi-même*; et il est intitulé, du *Corps humain*. Bossuet fait mention de cet Ouvrage dans sa fameuse Lettre écrite au Pape Innocent XI, en 1779, pour lui rendre compte de l'éducation du Dauphin.

Stenon auquel l'anatomie doit plusieurs découvertes importantes était né Luthérien. Bossuet son disciple dans cette science et très-aisément son maître en Théologie, réussit à le convertir, et ce ne fut pas sans doute la moindre de ses victoires en ce genre que de lui faire Abjurer sa Religion. Le même Anatomiste embrassa l'état Ecclésiastique, fut sacré par le Pape INNOCENT XII, Evêque *in partibus* de Titiopolis en Grèce, et devint Vicaire Apostolique du Saint-Siège dans tout le Nord de l'Europe.

Cet illustre néophyte de Bossuet était grand oncle de Jacques Bénigne (noms patronymiques de l'Evêque de Meaux qui les lui donna, en lui administrant le sacrement de la confirmation). Winslow, autre Anatomiste de la première classe, dont la réputation se soutient encore à Paris. Winslow fi's d'un Ministre Luthérien, fut converti comme son oncle par le grand Bossuet, qui reçut également son Abjuration. L'Evêque de Meaux en fit son Médecin, son Commensal et son Ami.

Winslow a été le dernier de nos Contemporains qui eût vécu dans la familiarité la plus intime de Bossuet, dont il parlait toujours avec vénération, attendrissement et enthousiasme. Il mourut à Paris en 1760 à l'âge de 91 ans, avec la réputation, disent les Auteurs du Nouveau Dictionnaire historique, d'un des plus honnêtes hommes et des plus habiles Anatomistes de la France. On ne peut trop regretter

sa plume, au moment où il composait un Livre de Dévotion destiné à des exercices de piété pour la Communauté des Visitandines de Meaux.

Buffon envisage ce superbe animal dans tout l'éclat de sa beauté et de son ardeur, sur un champ de bataille, à la chasse, aux tournois, à la course, sous la main du Conducteur qui le guide, enfin dans toutes les circonstances les plus propres à manifester sa vigueur, sa grâce, son agilité, son obéissance et son impétuosité.

Bossuet au contraire ne le considère qu'au moment où l'écuyer le dompte, et il se contente de peindre sa docilité; il ne change même pas de ton en traitant un sujet si nouveau pour lui : il continue simplement un chapitre ordinaire d'un Ouvrage de Piété, sans exciter, sans avertir son imagination, et même sans provoquer son talent par la moindre prétention de style.

Ce morceau est pour ainsi dire dérobé aux Gens du Monde et même aux Gens de Lettres, sous le voile du plus ascétique de tous les Ecrits de Bossuet, dans ses *Méditations sur l'Évangile*, au commencement du quatrième volume, pour le 103<sup>e</sup> jour des Méditations distribuées selon le cours de l'année; et l'on y voit comment il sait peindre les objets les moins familiers à ses pinceaux. Buffon est ici dans son vrai talent, et sur son terrain : Bossuet se livre en passant à une excursion imprévue absolument étrangère à son genre.

---

qu'il ne nous ait point laissé de Mémoires sur la Vie privée de son immortel Ami.

« Quand il faudra agir, dit-il, l'âme trouvera  
» ses forces entières et son action d'autant plus ferme  
» qu'elle sera paisible, non plus comme ces torrents  
» qui bouillonnent, écument, se précipitent et se  
» perdent, mais comme ces fleuves benins qui cou-  
» lent tranquillement et toujours. L'âme se remplit  
» ainsi d'une céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-  
» même, mais de Dieu. Voyez ce cheval ardent et  
» impétueux, pendant que son écuyer le conduit et  
» le dompte. Que de mouvements irréguliers! C'est  
» un effet de son ardeur; et son ardeur vient de sa  
» force, mais d'une force mal réglée. Il se compose :  
» il devient obéissant sous l'éperon, sous le frein,  
» sous la main qui le dirige à droite et à gauche, le  
» presse, le retient comme elle veut. A la fin il est  
» dompté : il ne fait plus que ce qu'on lui demande :  
» il sait aller le pas, il sait courir, non plus avec  
» cette activité qui l'épuisait, par laquelle son obéis-  
» sance était encore désobéissante. Son ardeur s'est  
» changée en force, ou plutôt, puisque cette force  
» était en quelque sorte dans son ardeur, elle s'est  
» réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, elle  
» se règle. Il ne faut plus d'éperons, presque plus  
» de bride; car la bride ne fait plus l'effet de domp-  
» ter l'animal fougueux. Par un petit mouvement  
» qui n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer,  
» elle l'avertit plutôt qu'elle ne le force : et le païsi-  
» ble animal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter.  
» Son action est tellement unie à celle de son guide,  
» qu'il ne s'ensuit plus qu'une seule et même action.  
» Homme Chrétien, agis ainsi; et change ton ardeur

» en activité, en gravité, en douceur, en règle.  
 » Noble animal, fait pour être conduit de Dieu et  
 » le porter, pour ainsi dire, c'est là ton courage,  
 » c'est là ta noblesse! »

XL.  
 Des mots  
 heureux.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer les expressions hardies avec simplicité, qui semblent échapper à l'élocution si naturellement énergique de Bossuet dans cette description de rencontre où son génie découvre et indique sans prétention et sans effort une allégorie très-frappante au milieu d'un Livre de Piété. On croirait, à n'en juger que d'après la fécondité et l'exactitude de ses crayons, qu'il lui suffit d'ébaucher, en passant, un pareil tableau, pour le finir. Quand on n'est pas inspiré par un si prodigieux talent, il faut y suppléer en l'admirant de loin, par les assidues et lentes conquêtes de la méditation et de l'étude.

Un Orateur laborieux, qui veut mettre la dernière main à ses Productions, est toujours récompensé de son travail. Si l'application ne lui fournit jamais les masses d'un Discours, elle l'avertit du moins de ces locutions ou de ces images inconvenantes qui peuvent se glisser quelquefois dans le jet rapide de la composition; et c'est un avantage précieux, sans doute, dans un genre où l'on prétend, avec assez de vérité, qu'un mauvais mot toujours facile à saisir fait souvent plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont le très-grand nombre des Auditeurs ne peut s'apercevoir; elle lui indique des expressions heureuses qui rendent ses idées plus saillantes et sa diction plus pittoresque. De même, dit Cicéron,

que les habits inventés d'abord par le besoin, sont devenus ensuite des ornements pour le corps humain, les mots créés par la nécessité servent aussi de parure et donnent de la grâce à la pensée. Le mérite des expressions placées est si éminent dans l'Art Oratoire, que l'éloquence d'un trait dépend ordinairement d'un seul mot.

Je puis en citer un exemple digne d'être admiré; je le tire du beau Discours que prononça le Cardinal de Rohan, grand Aumônier de France, en présentant le corps de Louis XIV à l'Abbaye de Saint Denis. « Le Prince que nous pleurons laisse, il est vrai, » DES NOMS fameux sur la terre; et la Postérité la » plus reculée admirera comme nous Louis le Grand, » le Juste, le Triomphateur, le Pacifique, l'Ami » des Lettres, et le Protecteur des Rois. » Si le Cardinal de Rohan eût dit que ce Monarque laissait sur la terre *un nom fameux*, sa phrase eût été fort triviale; mais la même expression mise au pluriel, *des noms fameux*, en parlant d'un seul homme, et l'énumération immédiate des divers titres de gloire de Louis XIV, qui justifient aussitôt cette heureuse attribution, me paraissent un trait sublime.

Massillon connaissait aussi cet ingénieux secret de l'Art; et, souvent, dans ses Discours, un mot qui semble énoncer un paradoxe exprime au contraire un nouveau sens et une idée très-piquante et très-vraie. Telle est cette apostrophe qu'on lit dans son Sermon *sur le mélange des bons et des méchants*, où une épithète lui suffit pour démontrer que la véritable amitié ne va jamais prendre place parmi tant



d'hommages intéressés qui environnent la faveur et le pouvoir. « Grands de la terre ! l'innocent plaisir » de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de » doux dans le commerce des hommes, vous est » refusé ; et vous n'avez plus d'Amis, parce qu'il est » trop *utile* de l'être. »

L'emploi si brillant de ce mot peut nous rappeler une autre acception de l'un de ses dérivés, où l'on ne trouve pas moins de finesse. Lorsque Fontenelle reçut le Cardinal Dubois à l'Académie Française, il crut devoir le louer de ses conférences journalières et intimes avec le jeune Roi Louis xv sur la Politique. Il voulut donc lui faire un mérite de la franchise avec laquelle il apprenait au Monarque à se passer de ses services ministériels, en lui révélant tous les secrets de son expérience dans les négociations. *On sait*, lui dit-il avec beaucoup de grâce et d'esprit, *que dans ces entretiens journaliers, vous ne négligez aucun moyen de vous rendre inutile.* L'Éditeur Hollandais de Fontenelle s'imagina que c'était une faute d'impression ; et il eut la simplicité de croire lui rendre un bon office, en y substituant, *de vous rendre utile.*

Le feu Comte de Mirabeau nous fournit aussi un exemple récent de l'heureux emploi qu'on peut faire d'une expression *trouvée* dans le style Oratoire. Durant sa querelle avec Beaumarchais, sur l'affaire des Eaux de Paris, son Adversaire qui craignait sa réplique, crut l'amadouer en assaisonnant sa réfutation de beaucoup de compliments. Indigné de s'entendre louer par un homme tel que Beaumarchais, Mira-

beau qui n'avait cependant guères le droit de se montrer si difficile, repoussa comme des outrages, les éloges d'un pareil Admirateur. **REPRENEZ**, lui dit-il fièrement dans sa réponse, **REPRENEZ VOTRE INSOLENTÉ ESTIME !** On ne saurait exprimer le mépris avec plus de hauteur et d'énergie.

*J'aime*, dit Montaigne, *que les mots aillent ainsi où va la pensée.* Mais pour énoncer une idée dans toute sa force, l'expression ordinaire ne suffit pas toujours; et alors la métaphore devient le mot propre dans le style Oratoire.

XLI.  
Des Méta-  
phores.

Au milieu des grands mouvements de l'âme, les mots les moins recherchés et les plus simples, les mots de situation sont toujours aussi les plus frappants par leur vigueur et leur propriété; au lieu que dans les tableaux de l'Eloquence l'expression qui s'offre naturellement la première à l'esprit n'est presque jamais la plus heureuse. L'effet Oratoire exige qu'on en choisisse alors une autre à côté, qui vienne y suppléer. La métaphore doit remplir cette fonction. Le goût est donc autorisé à juger d'autant plus sévèrement cette parole ambitieuse, qu'elle s'empare d'une place qui ne lui appartient point, qu'elle est dès-lors obligée d'y mieux figurer que le mot répudié en son honneur et dont elle vient usurper le droit.

Ce sont les rapports communs à deux objets qui forment la métaphore, lorsqu'ils sont faciles à démêler, et qu'ils présentent une ressemblance frappante, comme *verte* vieillesse, *enflammé* de colère, *riantes* prairies, *moisson* de gloire, etc. L'Art de

saisir et de rapprocher heureusement ces analogies d'abord inaperçues; de se créer ainsi une diction nouvelle avec des mots anciens et usités; d'exprimer et même de peindre une idée commune ou abstraite par une image neuve et pittoresque; d'indiquer un objet pour en faire ressortir un autre avec plus d'éclat; d'enrichir enfin son élocution en faisant comparer par le goût du Lecteur ou de l'Auditeur ces brillantes échanges d'expressions qu'invente la langue de l'Eloquence; ce bel Art, dis-je, forme la figure Oratoire qui donne du relief au Discours, en montrant ainsi le mot propre dans le signe d'emprunt; et toute métaphore n'est par conséquent, dit très-ingénieusement Quintilien, qu'une comparaison abrégée (1).

L'Eloquence ne saurait exister sans ce langage auxiliaire de l'imagination. *Le Discours*, dit Cicéron, doit frapper également l'esprit et les sens des hommes (2). Or les sens ne sont émus que par la vérité et la vivacité des images. La Nature elle-même, qui est le type ou le premier modèle de l'Art, inspire les figures les plus expressives aux Sauvages de l'Amérique. Lorsqu'ils entendirent sonner l'heure pour la première fois, ils se firent expliquer la destination de cet instrument d'un mécanisme si nouveau, dont le nom même n'existait pas dans leur indigent Vocabulaire. Ils le dénommèrent aussitôt,

---

(1) *In toto autem metaphora brevior est similitudo.* De Institut. Oratoriâ, lib. 8, cap. 6.

(2) *Oratio hominum sensibus et mentibus accomodata.* De Oratore, 12, 55.

en réunissant deux mots généraux de leur idiôme, dont ils surent former une métaphore très-juste, très-neuve, très-poétique; et ils appelèrent cette horloge, *la langue du temps*, qui les avertissait de son passage à mesure qu'il s'écoulait.

Le même langage métaphorique, commandé par le besoin et la pauvreté des Langues, avant d'être inspiré par l'imagination et combiné par le goût, est également très-familier aux enfants, et aux hommes de la lie du peuple, quand ils sont dominés par une forte passion. Dumarsais a judicieusement observé, *qu'on employait plus de tropes à la halle, que dans les Académies*. Il est vrai que ces métaphores populaires étant souvent trop hardies, un Orateur doit s'assurer, avant de les admettre dans sa diction, qu'elles ont autant de vérité et de justesse que de noblesse et d'éclat.

On ne saurait citer un exemple plus frappant de l'abus qu'on peut faire de l'élocution figurée, que cet absurde galimatias de Balthazar Gratian. « Les pen-  
» sées partent des vastes côtes de la mémoire, s'em-  
» barquent sur la mer de l'imagination, arrivent au  
» port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane  
» de l'entendement. » L'Archevêque Anglais Tillotson dans son Sermon sur le Jugement dernier, ne donne pas le même développement et la même progression de mauvais goût à ses grotesques métaphores; mais son style n'est guère moins barbare, lorsqu'il représente le monde prêt à retomber dans le chaos, *et faisant entendre ses craquements (1) aux oreilles du Pécheur*.

---

(1) *The cracks.*

Il faut sans doute de l'imagination dans l'expression ; mais il y faut, avant tout, de la vérité et du jugement. L'image est fautive quand il y a contradiction dans les termes. L'Avocat Linguet entraîné par son irréfléchie et incurable facilité abonde en exemples de ce mauvais goût, qui naît d'un défaut de logique dans le style ; je n'en veux citer qu'un seul : c'est cette phrase de sa diatribe contre les Economistes. *Je remonterai à la base de vos réputations.* L'image est incohérente, lorsqu'elle peint, d'un côté, une substance physique ; et de l'autre, un objet moral ; et telle est cette parenthèse du même Ecrivain : *Je dis donc ( et je reste toujours assis sur mes principes )*. Elle est puérile et recherchée si elle forme une périphrase précieuse et inusitée, comme quand Houdart de La Motte appelle les cadrans solaires, *les greffiers du soleil*. Mais elle devient pittoresque et sublime, quand elle énonce une idée hardie et juste avec autant de simplicité que d'énergie ; et c'est ainsi que Bossuet dans son Discours pour la profession de Madame de La Vallière, au couvent des Carmélites, peint admirablement les fantaisies tyranniques du luxe, lorsqu'il dit que *tous les Arts suent* pour le satisfaire.

Quand Bossuet se sert d'une métaphore qui paraît hasardée, il s'en excuse quelquefois ; mais aussitôt il renchérit sur cette première image, qu'il ne trouve ni assez grande, ni assez hardie, au gré de son imagination. « Vous parlerai-je, dit-il dans l'Oraison » funèbre de Marie-Thérèse, vous parlerai-je de la » mort de ses enfants ? Représentons-nous ce jeune

» Prince, que *les Grâces elles-mêmes semblaient*  
 » *avoir formé de leurs mains*. Pardonnez-moi ces  
 » expressions : il me semble que je vois encore *tomber*  
 » *cette fleur*. Alors, triste messenger d'un événement  
 » si funeste, je fus aussi le témoin, en voyant le  
 » Roi et la Reine, d'un côté, de la douleur la plus  
 » pénétrante, et de l'autre, des plaintes les plus la-  
 » mentables; et sous des formes différentes, je vis  
 » une affliction sans mesure. »

Une idée qui serait commune et rampante sans la hardiesse d'imagination qui donne quelquefois des sens aux êtres inanimés, devient intéressante et noble sous le pinceau d'un Orateur ou d'un Poète. Lorsque Racine a montré toute l'audace du style poétique dans ces vers qui paraissent si simples au premier coup-d'œil :

Non, vous n'espérez plus de me revoir encor,  
 Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector !

il aurait pu dire, sans altérer la mesure : *Non, je n'espère plus de vous, etc*; mais qui ne sent combien cette apostrophe ainsi conservée, ou pour mieux dire, éteinte, eût été moins attendrissante et moins vive dans la bouche d'Andromaque ? L'Eloquence, j'en conviens, a des droits moins étendus que la Poésie à laquelle il faut accorder tant de licences ; celle-ci est dispensée, selon la judicieuse observation de Boileau, de toutes les formules d'excuse auxquelles la prose est assujettie : *Pardonnez cette expression, pour ainsi dire, si j'ose parler ainsi, etc*. Le Poète est affranchi par ses autres liens de tous ces ménagements timides : son titre établit son droit,

toutes les fois que la prose serait autorisée, avec de pareilles précautions, à s'écarter des règles. Quand les Grecs croyaient devoir se faire ainsi pardonner des métaphores trop hardies, ils appelaient, selon Quintilien (1), cette faveur, *demandeur grâce pour l'hyperbole*.

Cependant on trouve souvent aussi dans les grands Orateurs, des métaphores qu'on oserait à peine hasarder en vers. Ces figures sont tellement fondues dans le style, qu'on ne les remarque presque point à la lecture. Massillon eût sans doute étonné Racine, sans offenser peut-être la délicatesse de son goût, lorsqu'il dit dans son Sermon *sur le mélange des bons et des méchants* : « Le juste peut, avec confiance, condamner dans les autres ce qu'il s'interdit à lui-même : ses instructions ne rougissent pas de sa conduite. » Le grand Poète, le parfait Ecrivain, Racine qui possédait au plus haut point le secret ou, pour mieux dire, le talent de cacher la hardiesse de ses expressions et de ses métaphores, avec tant d'art et sous une élocution si naturelle en apparence, qu'il faut réfléchir avec un zèle inquiet pour sa gloire sur chacun des mots de sa phrase, quand on est jaloux de s'en apercevoir, Racine eût admiré cette heureuse audace de style qu'on trouve dans le même Discours. « Les Courtisans de Sédécias accusaient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine de Jérusalem, d'un secret désir de plaire au Roi de Babylone, qui assiégeait cette ville infatigable. »

---

(1) Lib. 8, cap. 9.

Mais si le style Oratoire appelle sans cesse les mé-  
 taphores, l'Eloquence admet aussi des comparaisons XLII.  
Des Com-  
paraisons.  
 plus développées, pourvu qu'elles ne deviennent pas  
 trop fréquentes et qu'elles ne soient jamais ni pro-  
 lixes, ni recherchées, ni communes. On les regarde  
 avec raison comme l'un des signes les plus certains  
 d'un esprit distingué. Cette figure répand beaucoup  
 d'éclat sur un Discours, quand d'heureuses similitu-  
 des aisées à retenir y sont à-la-fois justes, claires,  
 courtes, frappantes et tirées du Spectacle de la Nature.  
 Thomas en présente une grande et sublime dans son  
 éloge de Sully, en nous rappelant les consolations et  
 la seconde conscience que le bon Henri trouvait tous  
 les jours dans ses entretiens intimes avec son Minis-  
 tre. *L'idée seule de Sully, dit-il, était pour Henri  
 IV ce que la pensée de l'Etre-Suprême est pour  
 l'homme juste, un frein pour le mal, un encourage-  
 ment pour le bien.* Cet Orateur ne fournit malheu-  
 reusement pour sa gloire, aucun autre exemple de  
 ce genre de beautés. Il puise ordinairement ses mé-  
 taphores et ses comparaisons dans le Vocabulaire ou  
 dans les objets toujours arides pour l'imagination,  
 des sciences exactes et de la physique. Or, *ce qu'il  
 faut principalement observer dans les comparaisons,  
 selon le grand Maître Quintilien, c'est de ne jamais  
 présenter pour similitude une chose qui d'elle-même  
 est obscure ou inconnue; car il est hors de doute  
 que ce qui est destiné à éclaircir une idée doit avoir  
 plus de lumière qu'elle* (1).

---

(1) Quo in genere id est præcipuè custodiendum, ne id quod simi-  
 litudinis gratia adscivimus aut obscurum sit aut ignotum. Debet enim



Les règles instruisent moins que les exemples. Au lieu donc de répéter des leçons didactiques qu'on peut trouver dans tous les Livres élémentaires, je vais mieux m'expliquer en rapportant quelques-unes des plus belles comparaisons Oratoires que ma mémoire me fournit en ce moment. Je les tire uniquement de nos Orateurs Sacrés qui n'ont point de rivaux dans cette partie de l'Art, et dont les Ouvrages vont nous montrer en action tous les préceptes du goût.

Voici comment Bossuet nous présente Henriette de France, Reine d'Angleterre, seule debout au milieu d'une révolution qui avait renversé le Monarque et le Trône. Je ne connais pas même dans Homère une comparaison plus magnifique.

« O mère, ô femme, ô Reine admirable, et digne  
 » d'un meilleur sort, si les fortunes de la terre étaient  
 » quelque chose! Enfin il faut céder à votre sort.  
 » Vous avez assez soutenu l'État qui est attaqué par  
 » une force invincible et divine : il ne reste plus  
 » désormais, sinon que vous teniez ferme parmi les  
 » ruines. Comme une colonne, dont la masse solide  
 » paraît le plus fort appui d'un temple ruineux, lors-  
 » que ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle  
 » sans l'abattre, ainsi la Reine se montre le ferme  
 » soutien de l'État, lorsqu'après en avoir porté long-  
 » temps le faix elle n'est pas même courbée sous sa  
 » chute. »

---

*quod illustrandæ alterius rei gratia assumitur, ipsum esse clariùs eo quod illuminat. Lib 8, cap. 3.*

Quand Bossuet ne veut pas déployer cette pompe de description, qui rend ses comparaisons si augustes, sans qu'elles deviennent jamais trop poétiques, il se borne à un seul trait dont son imagination fait un tableau qui suffit au développement de sa pensée. Ainsi dans son Oraison funèbre de la Princesse Palatine, il n'a besoin que d'une phrase pour peindre toute la misère des riches au lit de la mort. « Il ne » reste plus alors, dit-il, que la mort et le péché. » Tout le reste échappe : semblable à de l'eau gelée » dont le vil cristal se fond entre les mains qui le » serrent, et ne fait que les salir. »

Je ne me borne pas sans regret à ces deux citations de Bossuet. Ses similitudes brillent par des rapprochements imprévus, pittoresques et sublimes : il nous offre en chaque genres des modèles de perfection dans toutes les parties de l'Art.

Sans avoir la même originalité, la même verve, le même éclat, la même énergie que l'Evêque de Meaux, Massillon qui est après lui le plus riche de nos Ora-teurs sous le rapport des comparaisons, y déploie aussi un très-beau talent. Il tire toujours, comme Bossuet, ses comparaisons du Spectacle de la Nature. « La mort, dit-il dans son Oraison funèbre du Dau- » phin, la mort nous paraît comme l'horizon qui » borne notre vue, qui s'éloigne de nous à mesure » que nous en approchons, et que nous ne voyons » jamais qu'au plus loin, en croyant toujours ne » pouvoir y atteindre. »

Je m'arrête un moment à un autre objet d'observation que me présente ici trop tard ce même éloge

du Dauphin , mais dont je crois devoir rendre hommage à son illustre Auteur. Massillon fait dans cette Oraison funèbre , un second portrait du Prince d'Orange , absolument différent du premier que j'ai déjà mis sous les yeux du Lecteur. « Du fond de la Hollande , dit Massillon , *en ne parlant plus ici devant la Reine d'Angleterre* , sort un Prince profond dans ses vues ; habile à former des liguees et à réunir les esprits ; plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre ; plus à craindre encore dans le secret du Cabinet qu'à la tête des Armées ; un ennemi que la haine du nom Français avait rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter ; un de ces Génies qui semblent nés pour mouvoir à leur gré les Peuples et les Souverains ; un grand Homme enfin s'il n'avait jamais voulu être Roi. »

Ce second portrait du prince d'Orange , dont la fin paraît imitée de celui de Cromwel , peut en quelque sorte servir d'*errata* au premier tracé par le même Orateur. Revenons aux comparaisons qui embellissent les Sermons de Massillon.

Il est si doux de louer ce qu'on admire , qu'on ne saurait trop exalter dans son Discours sur la Soumission à la volonté de Dieu , pour la fête de la Purification , cette sublime image par laquelle il compare les Pécheurs qui ont fait le plus de fracas dans le Monde , et desquels il ne reste rien après leur mort , « au tonnerre , dit-il , qui donne aussi un grand spectacle à la terre , et fait sentir aux Hommes la grandeur et la puissance de Dieu , mais qui n'est lui-même qu'un vain bruit d'un moment , et ne

» laisse après lui que l'infection de la matière dont  
 » il était l'ouvrage. »

Quand Massillon veut donner plus de détails et d'étendue à ses similitudes, on y retrouve la justesse de sa logique et la fécondité de son imagination. La première sous-division du premier Point de son second Sermon pour une Profession Religieuse, lui fournit l'occasion de peindre sous cette intéressante allégorie les tentations que doit redouter une vertu consommée, en s'approchant du terme de sa carrière.

« Le Démon, dit-il, en parlant à la Novice qui va  
 » se consacrer à Dieu, le Démon vous laissera plus  
 » paisible dans ces commencements de votre ferveur;  
 » semblable à un Pirate qui laisse passer tranquille-  
 » ment les navires quand ils partent pour un long  
 » voyage, et pour aller chercher au loin des mar-  
 » chandises précieuses : il ne les attaque qu'au retour  
 » et presque sur la fin de leur course, parce qu'il les  
 » trouve alors chargés de richesses qu'il s'efforce de  
 » leur ravir, en leur rendant inutiles les travaux et  
 » les périls au prix desquels ils les avaient acquises. »

Je me proposais de ne citer pour modèles que les seules comparaisons tirées de Bossuet et de Massillon, nos deux Orateurs les plus féconds et les plus parfaits dans l'emploi de cette figure. Mais je ne puis résister au désir de tirer de l'oubli une autre comparaison dont la nouveauté, l'exactitude, la couleur et la mesure ont orné très-heureusement, de nos jours, l'Eloquence de la Chaire. Les Orateurs et même les Poètes n'ont jamais rien imaginé de plus brillant dans les rapprochements de ce genre. C'est un Religieux,

c'est le Père Elisée , Carme déchaussé, Prédicateur d'une grande vogue dans ces derniers temps, qui a eu la gloire d'exprimer par une belle et touchante image une idée très-délicate et très-vraie. Il veut dire dans son Oraison funèbre du Dauphin, que l'Infante d'Espagne, première épouse de ce Prince, était morte en couche à la naissance de son premier enfant; et voici avec quelle pudeur il rappelle un événement qui semblait embarrassant à exposer en Chaire avec convenance. « Hélas! dit-il, ces liens » que l'innocence des penchants fortifiait encore » n'eurent que la durée d'un instant. Semblable à la » fleur qui tombe, dès qu'elle montre son fruit, le » premier gage de sa fécondité devint le signal de sa » mort. »

Je m'exagère peut-être en ce moment le charme d'une si heureuse et si attendrissante similitude; mais il me semble qu'en l'admirant, Anacréon lui-même aurait pu envier l'esprit, le goût et la grâce de notre Orateur.

XLIII.  
Des expres-  
sions techni-  
ques.

Ne confondons jamais avec ce beau langage de l'imagination, les mots techniques qui ne sauraient appartenir qu'à la nomenclature des Sciences. Malheur à un Orateur, quand il faut être savant pour l'entendre! Ce n'est point pour étonner par l'étalage de son érudition qu'il parle à une multitude assemblée : c'est pour l'émouvoir, c'est pour l'attendrir. Il s'écarte par conséquent de son but s'il préfère ces expressions abstraites et intellectuelles que le vulgaire ne comprend point, aux paroles sensibles et animées qui produisent une impression générale.

Un Orateur Chrétien est encore plus redevable à ses Auditeurs de cette simplicité d'élocution, sans laquelle il n'y aura jamais de véritable Eloquence. Tous les hommes sont obligés de pratiquer les lois de la Religion : il est donc juste qu'ils puissent tous entendre le Ministre qui les annonce. Mais répétons-le encore une fois, les devoirs du zèle sont en ceci, comme dans toutes les autres parties de la Prédication, inséparables des intérêts de l'Orateur et des règles de l'Art. Voulez-vous être éloquents? soyez simples; je ne dis pas assez, soyez familiers dans vos Discours. Vous ne trouverez pas un seul mot scientifique dans les grands Maîtres de la Chaire. Rejetez donc, à leur exemple, toutes ces expressions bizarres qui cacheraient vos pensées au lieu de les énoncer; et n'élevez point de nuages entre la Vérité et votre Auditoire. Quintilien éclaircit ce précepte de goût par une comparaison très-ingénieuse, quand il dit, que *les Orateurs doivent regarder les mots d'une langue comme autant de pièces de monnaie, qu'il faut rejeter, lorsque le peuple ne les reçoit point* (1).

Les expressions techniques réservées aux Sciences et aux Arts ne sauraient donc jamais se transporter avec succès dans le genre Oratoire. Ce jargon scientifique mésallierait l'Eloquence de la Chaire, qu'on vit si long-temps étouffée parmi nous par l'étalage d'une vaine érudition aussi barbare que l'ignorance. La seule langue qui lui convienne est celle d'un style analogue au ton et à la couleur du Sujet; d'un style simple, noble et mâle, ennemi de toute affectation

---

(1) Instit. lib. 4.

et de toute obscurité ; d'un style qui toujours en harmonie avec la matière qu'on traite , se montre tour-à-tour précis et coulant dans les récits , nerveux et serré dans les preuves , vif et rapide dans les mouvements , pompeux et magnifique dans les descriptions , sans vaine parure , sans jeux de mots , sans images outrées , sans recherche de bel esprit et surtout sans cette bouffissure qui ne fut et ne sera jamais le symbole de la force. On n'aperçoit , je veux le redire , aucune trace de ce mauvais goût , dans nos modèles immortels du grand Siècle. L'élocution de leurs Sermons les plus admirés à la Cour est encore aujourd'hui à la portée du Peuple ; et leur exemple prouve que s'il faut être savant pour exercer avec empire le Ministère de la Parole , un Orateur Sacré ne doit jamais du moins vouloir le paraître dans son langage.

XLIV.  
De la noblesse du Style.

Cette popularité d'élocution ne dispense assurément point les Prédicateurs de n'employer jamais dans leurs Discours que des expressions nobles. Rien n'est plus opposé à la dignité du Ministère , que les mots bas , les allusions indécentes , les amphibologies , les alliances de termes équivoques , les tournures ou les images irréfléchies qu'un esprit de corruption peut expliquer ou travestir avec la plus perfide , la plus scandaleuse et la plus honteuse facilité. Cicéron descend à des peintures dégoûtantes dans ces accusations contre Verrès , et dans les détails de l'intempérance de Marc-Antoine. Massillon dont le langage est ordinairement très-réservé , n'a peut-être pas assez respecté la délicatesse de la Chaire , dans son Panégyrique de Sainte Agnès. *Le style le moins noble a*

*pourtant sa noblesse*, dit Boileau, et à plus forte raison le style Oratoire, le plus noble, et, par là même, le plus difficile de tous.

Le moyen, en effet, de se soutenir sans une extrême attention, à la juste hauteur de l'Eloquence, dans une langue qui abonde en expressions équivoques, en rencontres de syllabes qui par leur réunion offrent un nouveau et quelquefois, un mauvais sens, en tournures familières ou ignobles, et dont le caractère a tellement besoin du talent de l'Ecrivain, qu'on ne peut ni l'écrire comme on la parle, sans trivialité, ni la parler comme on l'écrit, sans pédanterie !

Mais avons-nous bien le droit d'excuser notre faiblesse, en déprimant cette même Langue que Bossuet, Fénelon, Massillon et tant d'autres grands Hommes ont consacrée par des Ouvrages dont la tribune de Démosthènes et de Cicéron aurait pu s'honorer dans les plus beaux jours de leur Eloquence ? On connaît cet ancien et interminable procès des Ecrivains contre les Langues. Montaigne réduit à un idiôme naissant que son imagination avait le droit de trouver si pauvre, et qu'elle eut la gloire d'enrichir de tant de mots nouveaux également clairs, harmonieux et nécessaires qu'il eût fallu adopter, au moins en grande partie (1), Montaigne loin d'accuser son

---

(1) Ainsi le substantif *Art* n'a pas tous ses dérivés dans la Langue française : il manque spécialement de son verbe. Montaigne avait proposé très-heureusement ce nouveau mot dont aucun Ecrivain ne s'est ensuite servi, lorsqu'il dit si bien en censurant les méthodes trop artificielles des Instituteurs de son temps : *Si j'étais du métier je naturaliserais autant l'Art comme ils ARTIALISENT la Nature.*



*langage natal* de lui *mal servir de truchement*, *cuidait* au contraire que *toute récolte d'idées provenait plus de cultivation et semence que d'ingrédients du sol.*

Les Orateurs et les Poètes ne sont jamais contents de leur Langue. La Langue latine nous inspire aujourd'hui autant d'admiration que de regrets et quelquefois d'envie. Cependant depuis que Lucrèce avait su l'élever à la magnificence de la plus haute Poésie, tout en déplorant la primitive indigence de son origine, *Patrii Sermonis egestas*, jusqu'au règne de Domitien, où l'on imputait au besoin de dissimuler et de voiler ses pensées durant la tyrannie de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron, et les ténèbres de Perse, et les obscures allégories de la fiction attribuée à Pétrone, et les profondeurs cachées de Tacite, on ne cessait de se plaindre à Rome de la stérilité du Vocabulaire, ainsi que de la monotonie, du trop petit nombre et de la dureté des terminaisons du latin, en le comparant à la Langue si riche et si harmonieuse des Grecs dont nous reconnaissons tous la prééminence.

Quintilien nous a transmis les plaintes unanimes des Ecrivains de son temps contre cette belle Langue du Siècle d'Auguste, qui était dès-lors en possession de tous ses trésors; et Quintilien ne désavoue dans son *Institution classique de l'Orateur* (1) aucun de

---

(1) Dans le préambule du quatrième livre de son *Institution Oratoire*, Quintilien choisi par l'Empereur Domitien pour présider à l'éducation de ses Neveux, eut le malheur ou plutôt le tort que je m'abstiens de caractériser par le mot propre, d'honorer, de louer, d'invo-

ces reproches : il n'en dissimule et n'en réfute pas un seul : il avoue formellement l'infériorité du Dialecte de ce *Peuple-Roi*; et un si habile Rhéteur excite uniquement l'émulation de ses Disciples à lutter avec une courageuse persévérance contre la magie de la Langue d'Homère, pour contrebalancer par les équivalents du génie, du goût et du travail les immenses avantages qu'elle offrait à l'Eloquence et à la Poésie.

» Moins notre Langue, dit-il, nous fournit de  
 » secours, plus nous devons redoubler d'efforts pour  
 » y suppléer par l'invention des idées. Tirons de  
 » notre Sujet des pensées sublimes qui puissent  
 » plaire par leur noblesse et leur variété. Animons  
 » nos Discours de tous les grands mouvements de  
 » l'Eloquence : embellissons-les par l'éclat des méta-  
 » phores. Nous ne pouvons atteindre à la simplicité  
 » et à la délicatesse des Grecs? eh bien! ayons plus  
 » de force et d'énergie. Ils l'emportent sur nous par  
 » la finesse et la légèreté? Donnons plus de poids et  
 » de majesté à nos paroles. Enfin la propriété des  
 » termes se trouvant sous leurs mains est-elle chez  
 » eux mieux déterminée? Surpassons-les donc par  
 » la richesse et la pompe de notre élocution (1). »

---

quer même comme un DIEU ce même Prince justement flétri dans l'Histoire, et reconnu indigne de conserver le nom d'homme. Cet éloge auquel il prostitua son talent est détestable sous tous les rapports; mais il ne méritait pas d'être meilleur.

(1) *Nam quo m'nus adjuvat sermo, rerum inventione pugnandum est. Sensus sublimes variique eruantur. Permovendi omnes affectus erunt: Oratio translationum nitore illuminanda; non possumus esse tam graciles? Simus fortiores. Subtilitate vincimur? valeamus pondere. Pra-*

Cette Doctrine de Quintilien s'adapte également à nos besoins et à nos ressources. Notre Langue, il faut l'avouer, est à-la-fois la plus dédaigneuse dans son style noble, la plus dépendante du talent qui l'emploie, la plus rebelle, la plus difficile et peut-être la plus incomplète de toutes celles qui ont une Littérature. Plus on l'approfondit, plus on la cultive, plus on a de goût, de justesse d'esprit, de talent, plus aussi l'on éprouve de difficultés pour lui faire exprimer ce qu'on veut dire, de la manière dont on prétend le dire. Elle parvient à se distinguer par sa clarté, précisément parce qu'elle est sans cesse exposée par ses pronoms à l'amphibologie ; elle a de la précision, parce qu'elle ne permet à la mélodie elle-même aucun mot explétif qui ne soit absolument nécessaire au sens de la phrase : sa richesse et son harmonie sont des présents qu'elle reçoit de l'imagination et du goût de l'Ecrivain. Elle est par la multitude et l'embarras de ses règles, comparativement aux autres Langues, ce que serait le rythme de la poésie, rapproché des mouvements libres de la prose. Quand on a bien étudié sa métaphysique et sa grammaire, on est également effrayé de tout ce qu'elle exige, de tout ce qu'elle refuse, de tout ce qu'elle défend, de tout ce qu'elle rejette et de tout ce qui lui manque. Cependant si l'on songe ensuite aux Chefs-d'œuvre immortels qu'elle a produits, on se prosterne d'admiration devant tant de gloire ; et l'on est tenté dans un accès d'enthousiasme de la

---

*prietas penes illos est certior ? Copia vincamus. Inst. Orat. lib. 12, cap. 10.*

proclamer la première des Langues, sinon par ses éléments, sa richesse originelle, les familles complètes de son Vocabulaire, du moins par le mérite éminent de ses grands Ecrivains qui ont su l'orner en tout genre, excepté dans l'épopée, de monuments du premier ordre, la doter de tous les dons du génie, l'enrichir enfin d'une Littérature si variée, si vaste et tellement prédominante, que non seulement on ne pourrait lui opposer dans son ensemble les trésors littéraires d'aucune autre Nation, mais encore qu'elle soutiendrait seule glorieusement un parallèle unique avec les Littératures réunies de tous les Peuples anciens et modernes.

Il est constant en effet que cette même Langue française obéit très heureusement au génie, et sait également s'abaisser et s'élever, quand on s'approprie toutes ses richesses, et qu'on a l'Art de relever des expressions populaires, en les environnant de termes nobles, indépendamment même du talent d'y substituer des équivalents et des métaphores. Racine n'est-il point parvenu à peindre en très-beaux vers, dans le prologue d'Esther, la pieuse humilité de Louis XIV, qui baisait la terre toutes les fois qu'il sortait de l'église, après avoir assisté à l'office divin ?

Tu le vois tous les jours devant toi prosterné,  
 Humilier ce front de splendeur couronné,  
 Et confondant l'orgueil par d'illustres exemples,  
 Baiser avec respect le pavé de tes Temples.

Ce mot *pavé*, si populaire et si effrayant pour un Poète, se trouve si heureusement enchassé dans la contexture du vers de Racine, qu'on ne s'aperçoit

point qu'il ait fallu du courage et du talent pour le transporter dans la langue poétique, où il cesse d'être ignoble, où il devient même une nouvelle beauté. On ne songe plus à l'expression populaire de *pavé* dans une telle période : on est frappé d'un bien plus grand intérêt que de la noblesse du style. Il y a ici tout autre chose qu'un vers admirable pour le Spectateur : c'est l'orgueil humain que le Poète a voulu faire descendre si bas pour mieux le confondre. Racine ne vous laisse plus voir que ce qu'un pareil hommage offre de majestueux à votre imagination, en absorbant vos pensées sur cet abaissement auguste d'un Roi qui *humilie son front couronné de splendeur et de gloire*, en présence du Dieu devant qui *tout n'est rien*, selon le langage de Bossuet, et aux yeux duquel toute grandeur se rend justice quand elle s'anéantit. Mais un goût éclairé ne manquera pas d'observer que de telles hardiesses d'expressions doivent toujours être habilement placées au milieu de la phrase, soit dans la prose, soit dans la poésie; elles dépareraient étrangement l'élocution, au début ou à la fin d'une période, à l'hémistiche ou à la rime d'un vers, en appelant et en fixant trop périlleusement l'attention et la délicatesse du Lecteur.

Racine n'aurait fait peut-être qu'un vers ridicule et burlesque, en le commençant ou en le terminant par le mot *pavé*; mais en l'entourant de si près des paroles pompeuses de *respect* et de *Temple*, il a voilé pour ainsi dire ce terme abject et l'a couvert de tout l'éclat des expressions augustes qui l'environnent. On peut donc employer et ennoblir les mots

les plus bas, pourvu qu'on les sache lier à des idées qui les relèvent ou cachent en quelque sorte ce qu'elles ont de choquant, et les placer avec art dans une période, de manière que ni l'esprit ni l'oreille ne puissent jamais se reposer sur ces termes roturiers, au milieu d'une si heureuse alliance de pensées et d'un alliage si adroit de paroles.

L'Eloquence partage avec la Poésie le privilège de revêtir d'expressions nobles, des objets et des images qui, sans cet artifice, ne sauraient appartenir au genre Oratoire. Bossuet excelle dans ce talent ou dans cette magie d'assortir les récits les plus populaires à la majesté de ses Discours. Le songe de la Princesse Palatine eût embarrassé, sans doute, un autre Orateur; et il faut avouer que l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère, n'était pas aisée à ennoblir dans une Oraison funèbre, où la narration d'un pareil songe ne semblait guères pouvoir être admise. Bossuet lutte avec gloire contre la difficulté de son Sujet; et d'abord il se hâte d'imprimer un respect religieux à son Auditoire. « Ecou- » tez, s'écrie-t-il, et prenez garde, surtout, de n'é- » couter point avec mépris l'ordre des avertissements » divins, et la conduite de la grâce. Dieu, qui fait » entendre ses vérités sous telles figures qu'il lui » plaît, continue à instruire la Princesse comme au- » trefois Joseph et Salomon; et durant l'assoupisse- » ment que l'accablement lui causa, il lui mit dans » l'esprit cette parabole, si semblable à celle de l'E- » vangile : elle voit paraître ce que Jésus-Christ n'a » pas dédaigné de nous donner comme une image de

» sa tendresse, une poule devenue mère, empressée  
 » autour de ses petits qu'elle conduisait. »

Voyez avec quel art admirable l'Orateur rapproche toutes ces allégories d'une imagination riche et brillante, l'intervention de la divinité, la préparation Oratoire d'un sommeil mystérieux, *le songe de Joseph, celui de Salomon, la parabole de l'Évangile*. Il vous familiarise d'avance avec le merveilleux dont il vous rapproche, en vous environnant d'un horizon qui vous présente de tous les côtés de pareils prodiges; et par ces ornements accessoires, il vous prépare, il vous amène ainsi à entendre sans surprise les détails d'un rêve où il n'est question que d'une poule, dont il semblait impossible, ou pour mieux dire, presque ridicule de parler. Rien ne prouve mieux que cet exemple, qu'un grand talent parviendra toujours à adapter avec succès au style de l'Eloquence presque tout ce qu'on pourrait se permettre dans les entretiens de la Société.

Dans cette même Oraison funèbre, Bossuet n'hésite point d'employer des locutions vulgaires, qu'un Orateur médiocre eût rejetées d'un pareil éloge, sur lequel néanmoins elles répandent le plus touchant intérêt; il dédaigne toutes les faciles périphrases capables d'altérer la simplicité naïve du trait qu'il veut faire admirer. Mais aussitôt il déploie l'autorité la plus imposante de son Ministère; et il fait bien sentir que ce n'est nullement par défaut de goût qu'il descend à un langage si familier. Ecoutez-le bien. Loin de s'en excuser comme un bel esprit délicat n'y eût pas manqué, il s'en félicite, il s'en glorifie, il subju-

gue votre admiration par la sienne propre ; et il s'afflige sérieusement dans l'enthousiasme de cette conquête Oratoire, de n'avoir plus devant lui d'écueil semblable à braver.

« On ne peut retenir ses larmes, dit-il, quand on » voit cette Princesse épancher son cœur sur de » vieilles femmes qu'elle nourrissait. *Otons vite-ment,* » disait-elle, *cette bonne femme de l'étable où elle » est, et mettons-la dans un de ces petits lits.* Je » me plais à répéter ces paroles, malgré les oreilles » délicates ; elles effacent les Discours les plus magni- » fiques, et je voudrais ne plus parler que ce langage. » Malheur à moi, si dans cette Chaire j'aime mieux » me chercher moi-même que votre salut, et si je » ne préfère à mes inventions, quand elles pourraient » vous plaire, les expériences de cette Princesse, » qui peuvent vous convertir ! Je n'ai regret qu'à ce » que je laisse. »

On a droit de tout dire quand on sait tout relever par un langage si majestueux. Il ne reste donc aucune excuse aux Orateurs dont le style est abject et rampant dans des détails beaucoup moins bas et moins difficiles à ennoblir. On échoue, on se brise contre cet écueil d'une élocution populaire, quand on veut descendre en Chaire aux désordres particuliers de chaque Condition, au lieu d'attaquer les vices communs à tous les hommes. Dès qu'un Prédicateur cesse de généraliser la Morale, il ne peut plus parler à ses Auditeurs une langue qui les intéresse tous. Une partie de l'Assemblée rit de se voir spectatrice du combat, tandis que l'autre est accablée de repro-



ches ou livrée à la honte du ridicule. Tout est noble dans la peinture des passions qui agitent le cœur humain : tout devient bas dans le tableau des excès réservés aux différents états qui partagent la Société.

XLV.  
Des Transitions.

Moins vous multiplierez ces détails extérieurs ordinairement étrangers au cœur de l'Homme, et qui n'ont même entre eux aucune relation, plus aussi votre Discours aura d'unité, plus les parties en seront liées et suivies. Cet Art des transitions est aussi difficile à soumettre à des règles, qu'à réduire en pratique. On cite avec raison, comme un Chef-d'œuvre dans cette partie du talent d'écrire, l'*Histoire des Variations*, où le grand Bossuet réunit toutes les branches divergentes de son Sujet par le seul lien de sa logique, et rapproche ainsi sans confusion les questions les plus abstraites et les plus disparates. Les transitions qui ne sont fondées que sur le mécanisme du style, et qui consistent uniquement dans une liaison apparente entre le dernier mot du paragraphe qui finit, et le premier mot du paragraphe qui commence, ne sont point, à proprement parler, des transitions naturelles, mais des rapprochements forcés.

Les véritables transitions Oratoires sont celles qui suivent le cours du raisonnement ou du sentiment, sans contrainte, avec assez d'art pour ne montrer aucun effort, et dont l'Auditeur n'aperçoit point la liaison; celles qui unissent les masses, au lieu de suspendre seulement quelques phrases les unes aux autres; celles qui enchaînent tout le Discours, et dispensent le Prédicateur de faire un nouvel exorde

à chaque sous-division qui lui présente son plan ; celles que le développement des idées fournit et place , pour ainsi dire , à l'insu de l'Orateur , avec ordre et méthode ; celles qui s'appellent et se correspondent par une connexion naturelle , et non par une rencontre imprévue ; celles enfin que la méditation engendre en inspirant de suite et presque à-la-fois plusieurs grandes pensées , et non pas celles que la plume fait coïncider en saisissant des rapports combinés. Des idées nettes et précises se prêtent mutuellement à des transitions faciles et heureuses. *Les pierres bien taillées* , dit Cicéron , *s'unissent d'elles-mêmes sans le secours du ciment.*

L'imagination des Anciens brille ainsi avec autant d'éclat que de mesure jusque dans l'aridité du genre didactique. Quintilien nous fournit aussi sur la même matière d'admirables imitations de cette méthode qu'il avait apprise à l'école de Cicéron. Boileau est celui de tous les Modernes qui se montre à cet égard le plus digne rival de l'Antiquité , en présentant sans cesse avec le goût le plus ingénieux , dans son immortel *Art poétique* , tous les préceptes de chaque genre , en exemples et en images.

» Les pensées ingénieuses trop multipliées , dit  
 » Quintilien , rendent aussi le Discours trop coupé ;  
 » car toute sentence renferme un sens complet , après  
 » lequel un autre sens commence ; d'où il résulte  
 » que l'Ouvrage paraît décousu , plutôt formé de  
 » pièces et de morceaux que composé de plusieurs  
 » membres analogues ; il manque alors de liaison ,  
 » parce qu'il en est de ces traits d'esprit isolés comme

» des corps de figure ronde qui ne peuvent jamais ,  
 » quelqu'effort qu'on fasse , s'emboîter parfaitement ,  
 » et cadrer juste les uns avec les autres (1). Nos  
 » idées , ajoute Quintilien , doivent non-seulement  
 » être placées avec beaucoup d'ordre , mais encore  
 » être si bien liées ensemble , qu'on n'en démêle pas  
 » la jointure : en sorte qu'elles forment un seul corps ,  
 » et non pas simplement des membres épars (2). »

Cette lumineuse Doctrine des Anciens sur les transitions du style , se retrouve en action au degré le plus parfait dans les Discours de Massillon. Jamais Orateur n'a mieux , et même si bien justifié le bel emblème sous lequel les Anciens ont peint la marche de l'Eloquence , qu'ils comparent au cours non interrompu d'un ruisseau. Il n'emploie aucun de ces mouvements brusques , aucun de ces tours forcés , aucune de ces transitions artificielles qu'on imagine pour couvrir le vide , ou pour masquer la discordance des idées. La connexion et l'unité de sa composition sont le triomphe de son grand talent dans l'Art d'écrire ; mais que dis-je ? Il semble n'y avoir point d'art , point d'efforts , point de prétention à l'esprit dans la liaison , disons mieux , dans l'effusion continue de ses sentiments ou de ses pensées qui se

---

(1) *Facit res eadem concisam quoque orationem subsistit enim omnis sententia : ideoque post eam utique aliud est initium. Unde soluta fere oratio , ei e singulis non membris , sed frustis collata , structura caret , cum illa rotunda et undique circumcisa insistere invicem nequeant.* Lib. 8 , cap. 5.

(2) *Sensus non modo ut sint ordine collocati , elaborandum est , sed ut inter se juncti , atque ita cohærentes , ne commissura pellucéat : corpus sit , non membra.* Lib. 7 , cap. 10.

rencontrent et s'enchaînent aussitôt, sans avoir besoin d'aucune combinaison pour s'allier sur leur route, où elles tendent et se poussent vers le même but, en suivant la pente de la progression Oratoire et en obéissant au mouvement rapide qui les réunit et les entraîne. Rien n'est isolé et vague dans sa composition. Une pensée ne s'y montre que pour en engendrer une autre. Ses idées semblent s'appeler et se répondre, se suivre au lieu de se chercher. Chaque *alinea* y forme autant de tableaux; et ses Sermons où ils se trouvent tous placés à leur plus beau point de vue comme dans une riche galerie, présentent à notre admiration sans cesse renaissante, une suite continue de propositions Oratoires qu'il développe sans s'arrêter, sans hésiter, et surtout sans divaguer jamais.

Ce beau caractère d'Eloquence que Massillon déploie dans les vastes et magnifiques peintures dont son génie anime sans cesse la marche de ses discours, est encore rehaussé par ce style périodique et pompeux qui en donnant tant de charme à ses transitions, assouplit également son langage à la majesté, à la grâce et à la variété du nombre. Or si toute autre élocution sautillante, si une suite de phrases trop courtes, si les petites idées ne peuvent jamais se lier ainsi étroitement, hâtons-nous donc de les rejeter de nos Discours. Un style sans cesse coupé et sentencieux ne fera jamais de puissantes impressions sur la Multitude. L'Eloquence demande un genre de diction étendue, majestueuse, sublime, pour développer les mouvements de l'âme, et don-

XLVI.  
Du style  
nombreux.

ner à la pensée tout son essor. Quiconque recommence à penser de ligne en ligne, est toujours froid, lent, monotone et superficiel. Le vrai sublime n'est autre chose que ce que le génie découvre par de-là les premières idées ordinaires. Creusez donc vos pensées; ne vous arrêtez point à ramasser des grains brillants de sable sur ce terrain qui couvre une mine d'or; élanchez-vous bien loin des conceptions vulgaires, et vous trouverez au-delà ce même vrai sublime entre ce qui est commun et ce qui serait exagéré. Libre dans votre marche, ne vous renfermez point dans les limites étroites de ces phrases incidentes qu'on voit tomber à chaque instant avec l'idée qui s'évapore; et déployez dans leur vaste étendue ces formes nombreuses et imposantes, qui donnent au style de l'Eloquence sa force, son élévation, sa véhémence, sa grandeur, ses richesses d'harmonie, par le roulement continu d'un style nombreux et rapide dont l'effet nécessaire est d'accélérer la gradation des pensées et des mouvements de l'Orateur. « Les traits foudroyants de Démosthènes, disait » Cicéron, frapperaient beaucoup moins s'ils n'étaient » lancés avec toute la force et l'impétuosité du nombre (1). »

On appelle *nombres* dans le style, les repos de la phrase indiqués par la ponctuation, les syllabes coupées et senties ou accentuées dans la manière de débiter, l'espace, la mesure d'une période ou enfin

---

(1) *Demosthenis non tam vibrarent fulmina illa nisi numeris contacta ferrentur.* Orator. 131.

le mode de la terminer par une chute finale et harmonieuse. Voilà tous les nombres Oratoires. Les Rhéteurs ont employé avec raison pour désigner ces intervalles ou repos du style, un nom qui suppose leur pluralité, *nombre*. En effet l'unité de temps, de mot ou du mouvement, ne peut jamais former seule des nombres, non plus que des mesures ou des séries de cadence qui se forment nécessairement du concours combiné de plusieurs unités et d'éléments distincts, en établissant un rapport de pluralité.

Cicéron définit donc très-bien le *nombre* dans l'élocution, *une étendue cadencée, divisée en portions tantôt égales, tantôt inégales, et marquées par des pulsations plus ou moins sensibles. Nous pouvons compter ces intervalles*, dit-il, très-ingénieusement, *dans les gouttes d'eau qui tombent d'un toit, d'espace en espace, et non pas dans le murmure d'un ruisseau qui coule sans interruption* (1). Mais convaincu avec raison qu'il n'existe point de véritable Eloquence sans un style nombreux et même une verve à demi-poétique, ce grand Législateur du goût Oratoire ajoute : *il faut que le nombre, au lieu de paraître recherché, semble suivre naturellement l'arrangement des mots, et que le Discours soit soutenu par la régularité des nombres, sans usurper cependant jamais la mesure ou le mètre*

---

(1) *Distinctio et æqualium sæpe variorum intervallorum percussio numerum conficit; quem in cadentibus guttis, quòd intervallis distinguuntur, notare possumus: in omni præcipitante non possumus.*  
Orator. 17.

*propre des vers. Il n'est point de nombre sans un repos qui coupe la continuité du son* (1).

Au lieu de m'arrêter à cette théorie élémentaire des nombres, je veux montrer ces repos mélodieux de prononciation, notés dans la période par le talent de l'Orateur, comme on désignerait les temps séparés des mesures musicales. Je préfère à dessein pour cet effet l'exemple déjà choisi par l'Abbé Batteux dans Bourdaloue, qu'on suppose trop légèrement s'être peu occupé de l'harmonie du Style. Il y a plus ici qu'un heureux instinct : on découvre un goût très-fin et très-délicat dans la combinaison des nombres Oratoires qu'il étale au commencement de son magnifique Sermon pour le jour de Pâques. A la suite de ce texte, *surrexit, non est hic*, il est ressuscité, il n'est plus ici, Bourdaloue procède par une exposition cadencée, dans laquelle les espaces des nombres sont si manifestement indiqués, qu'un simple signe de repos va les faire marquer par le Lecteur, s'il veut prononcer à haute voix le début de cet Exorde.

« Ces paroles sont bien différentes de celles que  
 » nous voyons communément gravées sur le tom-  
 » beau des hommes. Quelque puissants qu'ils aient  
 » été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges  
 » qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces su-  
 » perbes mausolées que leur érige la vanité humaine?  
 » à cette inscription : *hic jacet*. Ce grand, ce con-

---

(1) *Ut non quæsitus esse numerus videatur, sed secutus. Censeo enim numeris astrictam orationem esse debere, carere versibus. Numerus in continuatione nullus est. Orator. 17.*

» *quérant*, cet Homme tant vanté dans le monde  
» est ici couché sous la pierre, sans que tout son  
» pouvoir et toute sa grandeur l'en puissent tirer. Il  
» en est bien autrement à l'égard de Jésus-Christ.  
» A peine est-il renfermé dans le sein de la terre,  
» qu'il en sort dès le troisième jour victorieux et  
» triomphant. Au lieu donc que la gloire des Grands  
» du Siècle se termine au tombeau, c'est dans le  
» tombeau que commence la gloire de ce Dieu-Hom-  
» me. C'est pour ainsi parler dans le centre de la  
» faiblesse qu'il fait éclater toute sa force, et jus-  
» qu'entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa  
» propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. »

Voilà bien les nombres ou les repos du style. La prononciation exige ces intervalles plus ou moins courts, afin que l'esprit de l'Auditeur jouisse au gré d'une oreille musicale du développement et de l'harmonie de la période. Bourdaloue se conforme dans la fixation des nombres à toutes les règles que le goût créateur de Cicéron avait établies sur l'harmonie du style ; et il les consacre par toute l'autorité de son exemple, de son talent et de sa gloire.

Ce même Cicéron insiste avec d'autant plus de raison sur l'importance de rechercher une si mélodieuse variété dans le monologue du Discours, que c'est manifestement le genre le plus exposé à la monotonie. Il sacrifie quelquefois à la crainte d'y tomber lui-même, son admirable talent d'arrondir et de balancer des périodes pompeuses et sonnantes, en employant de préférence le style périodique, mais souvent aussi, dit-il, le style coupé qui a plus d'éclat



et de vivacité. Son excellent goût fait même de cet Art de diversifier les mouvements, tantôt prolongés, tantôt rompus de son élocution, une règle de la composition Oratoire (1). Il compare d'abord, pour mieux graver sa Doctrine dans tous les esprits, une suite de phrases coupées à un mur de cailloux sans ciment; et il nous présente ensuite la structure des périodes Oratoires sous l'image d'une voûte spacieuse dont les arcs se combinent pour en dessiner et en soutenir les compartiments. Il fixe enfin l'étendue de chaque période à quatre vers hexamètres, ou de six pieds, qu'on peut prononcer d'une seule haleine (2).

Mais avons-nous de véritables périodes dans notre Langue, au moins en comparaison du Grec et du Latin, qui se pliaient à tous les mouvements de l'âme avec la plus grande flexibilité, nous que chaque conjugaison assujettit à la traînante et monotone prolixité des verbes auxiliaires; nous dont tous les noms substantifs et adjectifs, loin de désigner par les désinences de leurs déclinaisons le cas grammatical, comme dans les Langues anciennes, ont toujours des terminaisons uniformes; nous pour qui la construction commandée de nos phrases, gêne sans cesse l'ordonnance, la saillie, les circuits harmonieux et pittoresques de l'arrangement des mots; nous qui pouvons si rarement employer l'inversion; nous qui réduits à

---

(1) *Neque semper utendum est perpetuitate et quasi circuita verborum; sed sæpè carpenda membris minutioribus oratio est. De Oratore, 35.*

(2) *E quatuor igitur quasi hexametrorum instar versuum circulo constat fèrè plena comprehensio. Orat. 20.*

lier le tissu de notre élocution par des fils si courts, si minces et si croisés, sommes obligés de présenter un sens, sinon complet, du moins toujours très-clair, à quelque mot de la phrase que le Lecteur veuille s'arrêter; nous qui nous trouvons assujettis à une marche forcée et languissante, où le *nominatif* touche presque toujours le *verbe* qui précède le *régime*, et qui nous plaignons avec toute justice d'être continuellement embarrassés par la répétition ou par l'équivoque de nos *pronoms*, parmi lesquels un si petit nombre a son accusatif (1); nous qui ne pouvons écrire sans être surchargés d'articles, de deux mots pour en composer nos négatifs, *ne*, *pas*, de particules, de prépositions, d'auxiliaires continuels, embarrass beaucoup moins multipliés dans le Latin, et qu'ils appelaient encore pourtant *impedimenta*. La théorie de nos *participes* est encore si abstraite, nos *conjonctions* sont tellement insuffisantes, nos *cas*, en supposant que notre Langue en ait, tellement effacés par cette uniformité du son final qui leur ôte tout relief, qu'il faut sans cesse, en écrivant, rappeler le *nominatif* ou le *pronom* qui le représente, et sacrifier la rapidité, la précision, le nombre à la clarté. Les Anciens comparaient la période à une fronde qui lance plus loin la pierre après plusieurs circuits; et notre phrase ne paraît le plus souvent, sans le génie et le travail de l'Orateur, qu'un langage diffus ou décousu, ampoulé ou terne, semblable à la

---

(1) Ce sont nos seuls pronoms *moi*, *toi*, *soi*, *lui*, *elle*, et notre *qui* relatif. On dit à l'accusatif, *me*, *te*, *se*, *le*, *la*, et *que*.

traduction servile et lâche d'un interprète qui rendrait littéralement peut-être, mais sans esprit et sans goût, sans vigueur et sans harmonie, sans images et sans ornements, la plus riche élocution d'un bel idiôme qu'il croirait reproduire.

Bossuet déploie néanmoins dans ses Oraisons funèbres toute la majesté et la puissance du nombre. Massillon nous en fait goûter la facilité et le charme dans la beauté des périodes qui forment l'enchaînement de son style. Fléchier en étale dans sa diction toute la pompe et la richesse; mais il recherche cette cadence jusqu'à l'affectation et même jusqu'à l'excès que Cicéron appelle si bien le luxe du nombre, *numerus luxurians*. Son tableau de la mort de Turenne, à commencer par ces mots, *je me trouble, Messieurs*, forme sous sa plume une série de vingt-quatre repos ou demi-repos qui sont autant de vers d'inégale mesure, quand on les prononce comme la prose, sans faire sonner les E muets. On peut le vérifier en les séparant, ligne par ligne. L'Orateur n'y songeait peut-être pas; et c'est probablement son oreille qui l'a trop bien servi, sans lui coûter aucun effort, par son penchant habituel pour la symétrie, l'antithèse et le contraste de son élocution et de ses idées (1).

XLVII.  
De l'harmonie  
du Style.

Sans ce nombre périodique, qui ne doit cependant pas, ou du moins très-rarement, former un vers, et surtout jamais une suite de vers d'une égale me-

---

(1) *Antitheia numerum oratorium, necessitate ipsa, efficiunt.* Cicer. Orator. 37.

sure, le style est lourd et sans harmonie. Un Orateur Chrétien ne doit donc pas dédaigner de plaire à ses Auditeurs par une mélodie qui les rende plus attentifs à ses instructions, et qui par là fasse concourir les agréments de l'Art au succès de son Ministère. Nos grands Maîtres ont souvent déployé dans la Chaire le beau talent de peindre par les sons, et de créer par l'harmonie imitative des images auxquelles la Poésie s'éleverait à peine. Ainsi Bossuet voulait dire dans l'Oraison funèbre de Le Tellier, que ce Magistrat avait rendu le dernier soupir en récitant ce verset du Pseaume 88° : *Misericordias Domini in æternum cantabo, etc.* Voici comment l'Orateur rend, pour ainsi dire, présente à tout son Auditoire cette circonstance de la mort du Chancelier, en écrivant toutefois selon son usage, avec enthousiasme et comme disaient les Latins, *impetu*, lors même qu'il fait le plus briller son esprit. « Ravi de pouvoir » pousser ses RECONNAISSANCES jusqu'au dernier sou- » pir, il commença l'hymne des divines Miséricordes, » *Je chanterai*, dit-il, *éternellement les Miséricor-* » *des du Seigneur.* Il expire en disant ces mots, et » continue avec les Anges le sacré Cantique. »

Voulez-vous fixer vos regards et votre admiration sur une autre image non moins sublime du même Orateur, quand il représente par la plus savante combinaison de style, la retraite profonde dans laquelle s'ensevelit Madame de La Vallière, au couvent des Carmélites? « Déçue, dit-il, par la liberté dont elle » a fait un mauvais usage; l'âme songe à la contrain- » dre de toute part. Des grilles affreuses, une re-

» traite profonde, une clôture impénétrable, une  
 » obéissance entière, toutes les actions réglées, tous  
 » les pas comptés, cent yeux qui nous observent....  
 » encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour  
 » l'empêcher de s'égarer; elle se met de tous côtés  
 » sous le joug; elle se met des bornes de tous les  
 » côtés; et ainsi resserrée de toute part, elle ne peut  
 » plus respirer que du côté du Ciel. » Cette dernière  
 perspective ainsi préparée et restreinte effraie l'ima-  
 gination; et l'on croit voir Madame de La Vallière  
 enfoncée par sa pénitence au fond d'un gouffre d'où  
 elle ne peut plus découvrir que le firmament.

C'est le génie seul qui forme ces grands tableaux.  
 L'art de les produire est supérieur et inaccessible à  
 toutes les règles. Mais il n'en est pas moins vrai que  
 les préceptes du goût sont la boussole de l'Orateur,  
 en lui révélant ces profonds secrets du talent, qui  
 sont devenus ceux de l'Art, pour démêler le beau  
 idéal du coloris et de l'harmonie. Vous apprendrez à  
 l'école de nos Maîtres en Eloquence à ne terminer  
 jamais vos phrases, comme Chapelain aurait pu finir  
 ses vers, par le très-petit nombre de nos monosyl-  
 labes féminins, tels que *je, le, etc.* à moins cepen-  
 dant qu'un effet savant de style, dans ces moments  
 où *souvent un beau désordre est un effet de l'Art*,  
 n'exige une finale brusque et brisée, n'appelle l'ac-  
 cent sourd et lugubre d'un cri plaintif et étouffé, ou  
 que des désinences ainsi heurtées ne soient encore  
 alors plus propres à frapper l'oreille et à soutenir la  
 chute d'une période. Gardez-vous également de mul-  
 tiplier les mots dont les terminaisons uniformes in-

introduisent des consonnances, et même des rimes que la prose doit toujours rejeter. C'est une attention de mélodie qu'on peut observer aisément en étudiant la diction de Fénelon; il s'en montre dans toutes les phrases du Télémaque le plus parfait modèle.

Une heureuse liaison de mots rend le style doux et coulant, quand on sait en marier les sons par des élisions fréquentes et bien assorties, sans se permettre aucun des hiatus qui gêneraient la prononciation. Il faut marcher avec précaution entre ce double écueil des baillements provoqués par la fréquence des voyelles, et des chocs durs qu'entraîne l'enchaînement des consonnes. Il faut empêcher les voyelles finales de se heurter avec d'autres voyelles initiales, comme dans cette phrase, *il a existé un Henri*. Il faut enfin consulter la délicatesse de l'oreille pour allier tour-à-tour les voyelles finales à des consonnes initiales, et les voyelles initiales aux consonnes finales qui les précèdent. On peut rendre plus sensible la théorie de ces préceptes élémentaires sur l'harmonie du langage, en citant comme un exemple frappant d'un style dur et rocailleux dans lequel les consonnes finales d'un mot choquent rudement la consonne initiale du mot suivant, ce vers très-ridicule où les nombres sont rompus à chaque syllabe, et les membres de la phrase jetés au hasard plutôt que placés avec quelque discernement de goût. Le Lecteur croit marcher sur des pointes de clous, en prononçant un vers si baroque. On a même besoin d'en compter les syllabes avec attention, pour s'assurer qu'il n'exécède point la mesure du mode Alexandrin :

Bouche , œil , sein , port , teint , taille , en elle tout ravit.

Vous trouverez dans le matériel de chaque Langue une espèce d'harmonie mécanique , dont on ne saurait trop faire usage. Ainsi , dans la langue française , les E muets sont une source très-abondante de mélodie ; plus ils sont multipliés dans les dernières syllabes des mots dont la phrase est coupée , plus ils s'élident avec le mot suivant , plus aussi l'oreille est satisfaite des accents et des repos harmonieux du style.

Me sera-t-il permis d'ajouter à ces observations familières à tout homme qui écrit , une autre réflexion que j'ai souvent faite dans mes lectures ? Il me semble donc que le style devient sensiblement plus harmonieux , lorsque les repos de chaque phrase sont alternativement variés par des terminaisons masculines et féminines. Tous nos grands Orateurs ont suivi plus ou moins cette méthode , en se livrant à l'instinct d'un goût naturel , sans y penser peut-être , par le seul besoin de transporter dans la prose cette jouissance de l'un des charmes de notre poésie , et de satisfaire l'habitude ou la délicatesse de l'oreille. L'Art d'écrire tient souvent à des précautions si fines , et en apparence si minutieuses , que rien n'est à négliger en ce genre. Massillon surtout s'est conformé si fidèlement dans tous ses Discours à la cadence et à la variété dont je parle , qu'il me paraît presque impossible que le hazard l'ait toujours si bien conseillé , à l'insu de son esprit. Je n'en citerai ici qu'un exemple. J'invite le Lecteur à vérifier lui-même dans les Discours de l'Evêque de Clermont , qu'on y observe

cette manière presque à chaque page. La citation qui se retrace à ma mémoire est le tableau du Juste mourant, dans son Sermon sur la Mort du Pécheur.

« Il me semble, dit-il, que le Juste est alors comme  
» un autre Moïse mourant sur la montagne Sainte,  
» où le Seigneur lui avait marqué son tombeau. Avant  
» d'expirer, il tourne la tête du haut de ce lieu sacré,  
» et jetant les yeux sur cette étendue de royaumes  
» qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui,  
» il y retrouve les périls innombrables auxquels il  
» est échappé; les combats de tant de Nations vain-  
» cues; les fatigues du désert; les embûches de Ma-  
» dian; les murmures et les calomnies de ses frères;  
» les rochers brisés; les difficultés des chemins sur-  
» montés; les dangers de l'Égypte évités; les eaux  
» de la mer Rouge franchies; et touchant enfin au  
» terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin  
» de loin cette patrie promise à ses pères, il chante  
» un cantique d'actions de grâces, et regarde la  
» montagne sainte où il va expirer, comme la récom-  
» pense de ses travaux, et le terme heureux de sa  
» course. » Je le répète encore, il est bien difficile  
de croire que Massillon écrive ainsi sans une inten-  
tion constante de flatter l'oreille par la mélodie et la  
variété des intervalles de sa phrase, en empruntant  
le procédé et la mélodie de la versification. Quiconque  
voudra le lire ou plutôt l'étudier avec cette attention  
scrupuleuse, trouvera dans cette méthode trop d'Art,  
et sans doute aussi trop de suite pour n'apercevoir  
que du bonheur, dans le mélange de ces terminaisons  
si habilement et si régulièrement variées.



XLVIII.  
De la variété  
dans le Style.

Si la variété est nécessaire jusque dans les terminaisons des mots, elle est bien plus indispensable encore dans la coupe et principalement dans le tour de chaque phrase, lequel a la même importance pour faire ressortir les pensées et les figures de l'Orateur, que l'attitude des Personnages dans les Ouvrages de sculpture ou de peinture, pour déterminer l'effet qu'on veut produire. Cicéron appelle avec autant de vérité que d'imagination dans l'expression, ces différentes tournures des périodes, une espèce de geste du Discours, *quasi gestus orationis*. Des formules monotones supposent toujours des pensées lâches. Êtes-vous donc embarrassé pour varier vos phrases et vos périodes? quittez la plume, revenez à la méditation; et chaque trait de la pensée reprendra bientôt son mouvement, son caractère et sa couleur. Les répétitions des mêmes tournures et des mêmes mots, au commencement de plusieurs alinéa, réussissent toujours dans le style de la Chaire. C'est précisément dans le développement de ces morceaux de détail qu'il importe de faire contraster sans cesse les tableaux de terreur ou de pitié, d'onction ou de menace, d'allégresse ou de douleur, et de varier les tours, les expressions, les figures et les nuances de chaque phrase, si l'on veut préserver ses Auditeurs de l'ennui qui accompagne l'uniformité (1). Les Sermons de M. l'Abbé Poulle, que nous avons entendus avec beaucoup de plaisir, semblent se distinguer surtout

---

(1) *Variare orationem magnoperè oportebit, nam omnibus in rebus similitudo satiétatis est mater.* Cicer: de invent. lib. 1, cap. 76.

par cette variété de pinceau, et paraissent dignes d'être cités d'avance comme des modèles sous ce rapport de l'Art Oratoire. Ce qui relève principalement son éloquence, c'est cette heureuse fécondité qui diversifie sans cesse ses peintures, ses mouvements, son langage, et qui, montrant à chaque instant l'esprit de l'Orateur sous des formes diverses, n'altère cependant jamais la simplicité du vrai talent.

Evitons néanmoins de sacrifier la clarté à la variété ; et ne devenons point vagues, obscurs et intelligibles à force de chercher des équivalents, des synonymes et des périphrases, pour éviter la répétition des expressions ou l'uniformité des tournures. On ne parle que pour être entendu. Les Grecs, dont la Langue peignait à l'esprit, et souvent aux yeux, le sens et, pour ainsi dire, les fonctions de chaque mot (1), appelaient la voix *lumière*. C'est peut-être par réminiscence d'une semblable allusion, que Denys d'Halicarnasse compare Démosthènes à un brâsier allumé au milieu des places publiques d'Athènes, pour éclairer et échauffer un Peuple également aveugle et insouciant sur ses plus grands intérêts.

XLIX.  
De la Clarté.

Telle doit être en effet la clarté de l'Eloquence, quelle se répande par une propagation soudaine, comme la lumière, dans tous les esprits. *Non-seulement*, dit Quintilien, *il faut que l'on comprenne ce que nous disons, mais encore qu'on ne puisse ja-*

---

(1) Ainsi en Français *circonférence* est un terme abstrait dont les éléments étrangers à notre Langue ne peuvent nous fournir l'explication. C'est pour les Grecs au contraire une simple image composée de deux mots qui signifient *tourner autour*,

*mais ne pas nous comprendre.* Un Orateur ne saurait donc se demander trop souvent à lui-même, je ne dis pas quand il compose, mais quand il revoit à loisir ses productions : *Qu'ai-je voulu dire ? L'ai-je dit ?* Plus l'expression est simple, plus elle est claire ; et cette simplicité double toujours sa force. C'est le goût qui indique la propriété du mot, et c'est surtout cette propriété de l'expression qui en fait la clarté ; mais il faut être profondément instruit de la matière qu'on veut traiter, avant d'en faire le sujet d'un Discours, pour pouvoir y coordonner clairement ses pensées. L'Écrivain qui est obligé d'apprendre à mesure qu'il écrit, hésite et vacille ordinairement dans une élocution sans fermeté comme sans appui. Celui au contraire, qui a laissé long-temps mûrir ses connaissances dans son esprit où elles ont contracté une alliance intime avec ses idées, est assez maître de sa composition pour pouvoir écarter de son style le verbiage et la déclamation qui exposent à l'équivoque et à l'amphibologie (1). L'obscurité provient du défaut de logique ou de réflexion, quand la phrase est vide de sens ; de la prétention, lorsque l'expression est recherchée ; de la négligence, s'il y a de l'embarras dans la construction ; de la complication ou de la confusion des objets, pour peu que l'idée directe se trouve surchargée d'idées collatérales, enfin du mauvais goût, toutes les fois que le mot est plus abstrait que la pensée. Le style de l'E-

---

(1) On distingue en fait d'obscurité deux espèces de galimathias, le *simple* quand ce qu'on écrit ne s'entend pas, le *double* quand en écrivant on n'a pas pu s'entendre soi-même.

loquence Sacrée doit être net et en quelque sorte transparent. La rapidité du débit, qui ne laisse jamais le loisir de l'examen, exige dans un Sermon toute la clarté du langage le plus familier.

L'obscurité qu'on a reprochée avec tant de raison à quelques Orateurs de nos jours, était une juste punition de leur mauvais goût. Ils avaient trop de penchant pour le jargon et pour les abstractions de la métaphysique. Ils étaient habituellement disposés, selon l'observation de Quintilien en parlant de leurs devanciers, à être contents d'eux-mêmes, pourvu qu'ils fissent parade d'esprit, et qu'ils fussent applaudis quand ils parlaient (1). Ils aspiraient surtout, disait très-bien l'Abbé d'Olivet, *à paraître penser jusque dans la ponctuation; et ils croyaient briller en finissant des phrases tronquées, par deux ou trois points d'admiration ou par d'autres points alignés qui ne sont pas des figures de rhétorique, mais plutôt des figures de typographie.*

Cette clarté ne nuit jamais ni à la profondeur ni à l'énergie. Plus un trait est frappant, plus l'expression doit être lumineuse. On aime à trouver dans un Sermon quelques-unes de ces idées grandes et neuves dont on est ravi, comme si l'on venait de les créer soi-même; car *la vérité entre si naturellement dans l'esprit*, dit Fontenelle, *que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir.* (2).

L.  
Des Traits  
frappants.

---

(1) *Modo sit materia ingenii mereaturque clamorem.* Lib. 12 cap. 9.

(2) *Pluralité des Mondes.* Seconde soirée.

Mais ne confondons jamais les idées purement ingénieuses avec les traits frappants de l'Eloquence. *Les pensées brillantes*, dit Quintilien, avec son grand sens et son excellent goût, *les pensées brillantes sont comme les yeux de l'Eloquence : ils sont beaux*, ajoute-t-il, *mais je ne voudrais cependant pas qu'ils couvrissent tout le corps, de peur qu'ils ne fissent perdre leurs fonctions à ses autres membres* (1). La prétention de montrer à chaque instant de l'esprit, c'est-à-dire, de faire toujours de l'effet, est pour un Orateur un moyen infallible de n'en produire aucun. Ce même Quintilien qui proscriit si justement la manie de briller sans cesse par des traits ingénieux, nous fournit l'exemple de ces grands mouvements d'Eloquence qui exercent tout leur empire sur les Hommes assemblés, et que la Postérité consacre ensuite par de longs souvenirs. *Lorsqu'Antoine, dit-il, plaidant pour Aquilius déchira l'habit de l'Accusé, et montra les blessures que son Client avait reçues en combattant pour la Patrie, Antoine se fia-t-il à la force de ses raisons ? Non sans doute. Mais il fit violence, il arracha des larmes au Peuple Romain qui ne put résister à un tel spectacle ; et c'est parmi nous une tradition constante, qu'il profita de ce transport soudain de compassion pour faire absoudre son Client* (2).

---

(1) *Ego verò lumina orationis velut oculos quosdam esse eloquentiæ credo ; sed neque oculos esse toto corpore velim, ne cætera membra suum officium perdant.* Lib. 8, cap. 5,

(2) *Nam Aquilium defendens Antonius cum scissâ veste cicatrices quas pro patriâ pectore adverso suscepisset ostendit, non orationis*

Je me plais à rapprocher de ces traits frappants des Orateurs Anciens (1), les élans Oratoires de Bossuet. Rien n'est plus propre à former le goût que des leçons vivantes fondées sur de pareilles comparaisons. Avant de choisir des citations très courtes en ce genre parmi les innombrables exemples qu'on en trouve dans les Chefs-d'œuvre les plus connus de l'Évêque de Meaux (2), je veux lui faire hommage

---

*habuit fiduciam, sed oculis populi Romani vim attulit: quem illo ipso aspectu maximè motum, in hoc ut absolveret reum creditum est.*  
Lib. 2, cap. 25.

(1) Les Poètes de l'Antiquité sont encore plus riches en ce genre que les Orateurs. Horace et Virgile en fournissent trop d'exemples pour qu'on puisse les détacher de leurs écrits, à moins de les copier presque entièrement. Je ne citerai donc ici que la quatrième satire de Juvénal, dans laquelle il rend la mémoire de Domitien si odieuse et si méprisante au moment où ce Prince délibère dans sa maison de campagne d'Albano, avec toute sa Cour, sur la manière la plus exquise d'apprêter un énorme turbot, *spatium admirabile rhombi*. Après avoir employé dans ses vers une si belle locution, le Poète y grave avec le burin du génie le portrait des Courtisans, dont le pâle visage annonçait les déplaisirs mortels attachés à l'amitié des Grands. Quoi de plus cruel, ajoute-t-il, que l'oreille d'un monstre, avec lequel on risquait sa propre vie en parlant selon sa pensée de la pluie et du beau temps :

*In quorum facie miseræ magnæque sedebat*

*Fallor amitiæ.*

*....., Sed quid violentiùs aure tyranni,*

*Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimbo*

*Vere locuturi fatum pendebat amici!*

(2) Je m'abstiens d'en indiquer des exemples dans son grand Chef-d'œuvre du *Discours sur l'Histoire Universelle*. Chaque page y en fournirait des modèles uniques à notre admiration. C'est ainsi qu'en exaltant les pyramides d'Égypte comme des monuments faits pour braver la mort et le temps, il observe tout-à-coup que ce sont autant de tombeaux qui proclament plus hautement le néant de l'homme.

ici pour sa gloire de deux lignes seulement qui ornent ses sublimes *Méditations sur l'Évangile*, pour le 169<sup>e</sup> jour. Bossuet y considère comment le *grand secret du Ciel*, dit-il, le mystère de la Trinité, nous est révélé par une allégorie admirable dans le 17<sup>e</sup> chapitre de l'Évangile selon saint Jean.

Bossuet expose d'abord d'une manière haute et ravissante, ce que la Foi nous enseigne sur la parfaite égalité et l'origine éternelle des trois personnes Divines. On croirait qu'il va s'applaudir ensuite d'une telle explication, et se féliciter d'un si beau triomphe de son talent. Point du tout; il s'en humilie au contraire : il se prosterne, il s'anéantit de confusion et de respect devant la Majesté Divine, en s'écriant avec une éloquente humilité qui rehausse la magnificence de ce tableau. *Pardonnez, Seigneur! ces expressions : ce sont des Hommes qui parlent.* Quand on se place dans la situation, je dirais presque, dans l'extase d'admiration que vient de faire éprouver la lecture de Bossuet au moment où une excuse si étonnante et cependant si juste échappe à son génie, on est tenté de croire qu'il n'existe rien de plus frappant en genre d'Eloquence.

Voici un autre élan plus développé de ces coups de génie si fréquents dans Bossuet. Je le découvre dans quelques débris d'un de ses Sermons dont il ne nous reste que des fragments.

« Dieu se moque dans les Livres Saints, s'écrie » Bossuet, des idoles qui portent le titre de dieux.  
 » *Où sont vos dieux*, dit-il aux Peuples, *ces dieux*  
 » *dans lesquels vous avez mis votre confiance?*

» *qu'ils viennent à votre secours, et qu'ils vous pro-*  
 » *tégent dans vos besoins* (1). Remarquez, mes  
 » Frères, que ce grand Dieu, ce Dieu véritable et  
 » seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre,  
 » a dessein de nous faire entendre que c'est une in-  
 » dignité insupportable de porter le nom de Dieu,  
 » sans soutenir un si grand nom par de grands bien-  
 » faits. Cette noble idée de puissance est bien éloi-  
 » gnée de celle que se forment, dans leur esprit,  
 » les Puissants du Monde; ils s'imaginent que leur  
 » grandeur éclate plus par des ruines que par des  
 » bienfaits : de là les guerres, de là les carnages, de  
 » là les entreprises hautaines de ces ravageurs de  
 » provinces que nous appelons conquérants (2). »

Bossuet signale aussi l'originalité de son Eloquence, par sa manière neuve et imposante de louer les hommes dont il exalte la gloire, selon leur caractère, leur état et leur vertu dominante. Ses Discours offrent à notre admiration une foule de traits frappants qui constituent la propriété et la majesté de ses Eloges, en ralliant d'une manière neuve les rapports des vertus humaines avec les perfections de Dieu. On serait, par exemple, tenté de croire en général, sur la foi d'un vers charmant de La Fontaine, que *l'or se peut partager, mais non pas la louange* (3).

---

(1) Deutéron. 32, 37.

(2) *Fragment d'un Sermon* sur les moyens de sanctifier la grandeur, pour le IV<sup>e</sup> Dimanche du Carême. Je copiai très-exactement ce passage de Bossuet lorsque je rapportai pour la première fois dans cet *Essai*, il y a plus de trente ans, tel qu'on vient de le lire. On l'a beaucoup altéré depuis dans quelques Recueils.

(3) On trouve dans les OEuvres diverses de la Fontaine une Lettre



L'Évêque de Meaux prouve le contraire dans son fameux parallèle entre Turenne et le Grand Condé, et peut-être encore mieux dans son Oraison funèbre du Chancelier Le Tellier, au moment où il célèbre la liaison intime de ce Chef de la Magistrature, auquel l'Histoire a fait deux diverses réputations, avec le premier Président de Lamoignon qui, heureusement pour sa gloire, n'en a jamais eu qu'une seule. Le langage des anciens Législateurs ou plutôt des Prophètes eux-mêmes ne se retrouve-t-il pas dans la bouche de l'Orateur, quand il dit ? « La Justice leur » commune amie les avait unis. Et maintenant ces » deux âmes pieuses touchées sur la terre du même » désir de faire régner les Lois, contemplant ensemble à découvert dans leur source les Lois éternelles » d'où les nôtres sont dérivées; et si quelque légère » trace de nos faibles distinctions paraît encore dans » une si simple et si claire vision, elles adorent Dieu » en qualité de Justice et de Règle. » En admirant une pensée si ingénieusement noble et élevée, on appliquerait volontiers à Bossuet ce que Virgile disait du Prince des Poètes, qu'il serait *plus difficile d'emprunter un vers d'Homère, que de prendre à Hercule sa massue.*

---

adressée à Madame la Duchesse de Bouillon. En lui parlant de Madame de Mazarin sa sœur, le Poète dit :

« Vous vous aimez en sœurs : cependant j'ai raison

« D'éviter la comparaison.

« *L'or se peut partager, mais non pas la louange.*

« Le plus grand Orateur, quand ce serait un Ange,

« Ne contenterait pas en semblables desseins,

« Deux belles, deux héros, deux auteurs ni deux saints. »

Vous croiriez ne rien connaître de plus *Bossuétique* dans l'Eloquence de ce grand Homme, si votre admiration ne redoublait peut-être encore à la vue du magnifique tableau qu'il nous retrace du calme que la Religion répandit sur les derniers moments du Prince de Condé, avec une simplicité et une sobriété d'expressions qui pouvaient seules rendre la vérité et la sublimité d'une pareille image. « Tout » retentissait des cris, tout fondait en larmes : le » Prince seul n'était pas ému, et le trouble n'arrivait » pas dans l'asile où il s'était mis. »

J'augurerais avantageusement du goût d'un jeune Candidat de la Chaire qui sentirait et développerait de lui-même tout ce qu'il y a d'admirable dans ce contraste d'émotion et de sérénité.

Massillon ne s'élève pas si haut. Voici néanmoins un trait frappant de son Eloquence, qu'on peut citer avec honneur après tous ces insignes élans de Bossuet. Je vais l'indiquer avec d'autant plus d'intérêt, qu'il est impossible de le démêler à la lecture, quand on n'est pas instruit de l'effet mémorable qu'y ajouta l'Action de l'Orateur.

Massillon prit pour texte de sa médiocre Oraison funèbre de Louis XIV, ces paroles de Salomon : *Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avait que vanité et affliction d'esprit* (1). Après avoir pro-

---

(1) *Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia, qui fuerunt ante me in Jerusalem. . . . et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritûs. Ecclesiastes, cap. 1, vers. 16 et 17.*

noncé lentement un passage si remarquable par le contraste que le commencement forme avec la fin, et si heureusement adapté au grand effet qu'il voulait produire dès l'ouverture de son discours, il parut frappé lui-même des réflexions que toutes ces idées divergentes de grandeur et de misère suggéraient à son esprit. Il voulut entrer en méditation pour se recueillir dans ses tristes pensées. L'émotion visible qu'il éprouvait devint une heureuse préparation Orationnaire pour faire partager à ses Auditeurs le sentiment profond de la douleur muette dans laquelle il était absorbé. Son silence étonna, et inspira le plus vif intérêt.

Avant de proférer un seul mot de son exorde, Massillon avec la stupeur de l'abattement, la tête baissée et les mains appuyées sur la Chaire, resta immobile et taciturne durant quelques instants dans cette attitude. Ses yeux à peine entr'ouverts se fixèrent d'abord sur le deuil de l'Assemblée qui l'environnait ; il en détourna bientôt la vue, pour chercher avec anxiété dans cette enceinte sépulchrable d'autres objets moins tristes et moins lugubres : il n'aperçut de tous les côtés sur les murs du Temple que les trophées et les emblèmes de la mort. Ses regards ainsi contristés se réfugièrent vers l'Autel encore plus surchargé de symboles et de décorations funèbres. Il semblait accablé d'un pareil spectacle, quand se tournant avec effroi pour se distraire des doubles angoisses de cet appareil et de ses noires pensées, il découvrit la représentation funéraire élevée au milieu du Temple, comme le sanctuaire de la mort.

Consterné de ne voir autour de lui que des sceptres ou des diadèmes couverts de crêpes, et une image universelle du néant dans l'anéantissement de toutes les grandeurs humaines, Massillon voulut rendre compte à l'Assemblée du résultat de son silence, lui faire partager la même impression qu'il avait éprouvée, et dès son point de départ se montrant déjà très-loin des idées vulgaires, s'enfoncer dans son Sujet, mettre ainsi par l'irrésistible ascendant de ces premières paroles, tout son Auditoire dans la confiance et à l'unisson des mêmes réflexions solitaires que venait de lui inspirer le monologue secret de sa douleur, en s'écriant au milieu de tous ces débris qui succédaient à tant de gloire : *Dieu seul est grand, mes Frères !* Tel fut son début : il excita une émotion extraordinaire ; et l'Eloquence de ce genre n'en fournit aucun d'une semblable énergie.

Après de si justes hommages qu'il faut rendre à part au génie transcendant des Evêques de Meaux et de Clermont, il est heureux de pouvoir citer avec honneur, à côté de ces noms illustres, un Missionnaire de nos jours, qui s'est quelquefois signalé par les traits de la plus véhémence Eloquence. Lorsque Bridaine donna une Mission dont le succès inoui parut un prodige à Grenoble, où il fit assister le Parlement en robes rouges à la procession de clôture pour l'inauguration d'une nouvelle Croix, la guerre de la France contre le Duc de Savoie rassemblait dans cette ville une garnison très-nombreuse. Les troupes accouraient en foule aux Sermons de Bridaine. Son zèle Apostolique enflammé et souvent très-

heureusement inspiré par leur présence lui suggéra un nouvel aperçu, d'un très-grand effet Oratoire, dans son Sermon sur le Pardon des Ennemis. Après s'être élevé contre le duel avec l'Eloquence la plus pathétique, il s'arrêta un moment; et d'un ton de voix plus calme il poursuivit ainsi son Discours :

« Mais n'y aurait-il pas dans cet Auditoire quelque  
 » brave militaire impatient de m'interrompre ici pour  
 » me dire : Père Missionnaire, savez-vous bien ce  
 » que c'est qu'un soufflet, selon nos principes d'hon-  
 » neur ? — Oui, mon Frère, je crois le savoir par-  
 » faitement. — Vous pourriez vous tromper, s'il  
 » vous plaît. Où l'avez-vous donc appris ? — Dans  
 » un Livre qui m'enseigne tout ce qu'il importe le  
 » plus d'apprendre; dans un Livre qui me rend un  
 » pareil affront exécrationnable, et pour le moins aussi  
 » infâme qu'il peut l'être à vos yeux : c'est dans l'E-  
 » vangile. J'y trouve donc que Notre Seigneur JÉSUS-  
 » CHRIST n'a jamais fait le moindre reproche à ses  
 » Bourreaux et à ses Juges, au milieu des tourments  
 » de sa Passion, tant qu'il n'a été qu'insulté, calom-  
 » nié, flagellé, crucifié; et que l'attentat d'un souf-  
 » flet est le seul outrage qu'il n'ait pu endurer sans  
 » se plaindre. Voilà l'idée que m'en donnent les Livres  
 » Saints : je doute que le Monde vous en inspire plus  
 » d'horreur. Ecoutez maintenant les propres paroles  
 » du texte sacré. *L'un des Officiers qui était pré-  
 » sent donna un soufflet à Jésus en lui disant : Est-  
 » ce ainsi que tu réponds au grand Prêtre ? Jésus  
 » lui répondit : Si j'ai mal parlé, faites voir le mal  
 » que j'ai dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me*

» *frappez-vous* (1)? » Cette observation très-fine et très-juste de Bridaine est un trait sublime

A la suite et très-loin de Bridaine, je ne saurais indiquer et préconiser les traits frappants dans le genre Oratoire, dont la Chaire a été illustrée par nos Contemporains, sans rappeler une phrase singulièrement remarquable du Père de Neuville dans la péroraison de son Panégyrique de Saint Augustin. « Pour détruire, dit-il, un Empire qui perd la Religion, Dieu n'aura pas besoin de déployer sa puissance en lançant la foudre; et le Ciel pourra se » reposer sur la terre du soin de le venger et de la » punir. »

Enfin M. de Beauvais Evêque de Senes auquel une pareille énergie n'était malheureusement pas ordinaire, sut mériter un tribut encore plus distingué d'admiration, justement décerné par toute la France à une très-belle idée de ce Prélat dans son Oraison funèbre de Louis xv : « Le Peuple, dit-il » n'a pas sans doute le droit de murmurer; mais sans » doute aussi il a le droit de se taire, et son silence » est la leçon des Rois. »

De pareils traits vivifient un Sermon, et laissent dans l'esprit de l'Auditeur une impression ineffaçable. Plus on les multiplie dans sa composition, plus aussi l'on s'élève au-dessus de ces Ecrivains diserts dont les productions dénuées de génie ne sont qu'un amas

LI  
Des lieux  
communs.

---

(1) *Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens: Sic respondes Pontifici? Respondit ei Jesus: Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo. Si autem benè, quid me cædis?* Joan. cap. 18, vers. 22 et 23.

de lieux communs. Par lieux communs je n'entends nullement les sources principales de l'invention Oratoire que les Anciens ont quelquefois désignées sous une pareille dénomination, pour exprimer cette abondance de raisons et d'idées, qui donne de la verve et de la plénitude au Discours, *copia rerum et sententiarum*; mais j'entends les détails vagues qui s'adaptent indifféremment à tous les Sermons, et qui dès-lors n'appartiennent à aucun. Chaque sujet a néanmoins ses lieux communs, qui en deviennent les idées propres dans la bouche d'un Orateur énergique et original. Entrez dans une Eglise au milieu d'un Sermon. Si dans peu de minutes, vous ne distinguez point l'objet du Discours; si vous êtes obligé d'attendre la fin d'une division pour deviner le Sujet que traite le Prédicateur, affirmez hardiment qu'il s'égare hors de sa matière; qu'il se perd dans un labyrinthe de lieux communs; qu'il n'a point écrit de verve dans un moment d'inspiration; et qu'il s'est tourmenté pour suppléer par l'abondance des mots, à la stérilité des idées. Aussi que trouverez-vous dans son intarissable loquacité? des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres, des plagiats ou des imitations, l'orgueilleuse indigence du verbiage et des antithèses, une incurable facilité à symétriser des phrases stagnantes et inanimées, de tristes preuves d'une médiocrité dont on ne peut rien attendre, et des Discours dont on connaissait tous les détails avant de les avoir entendus. De là ces énumérations fréquentes qui ne sont qu'une redondance de paroles aussi insipides à la lecture qu'éblouissantes au débit.

Je veux m'abstenir charitablement d'en citer des exemples.

Cette figure puérile a été long-temps applaudie par un grand nombre d'Auditeurs qui regardaient, comme le plus glorieux effort du talent Oratoire, le mécanique talent de rassembler dans une période des substantifs superflus, des épithètes oiseuses, des paradoxes abstraits, des antithèses soporifiques, des métaphores communes ou forcées, l'écho des répétitions, l'affluence des synonymes, le luxe des pléonasmes, la symétrie des figures et des tours, l'affectation et la manie des contrastes..... Mais on a enfin compris que ce ramage fatigant n'était point du tout la véritable Eloquence ; et on en a fait expier cruellement le succès aux Harangueurs diserts dont ce style déclamatoire avait fondé et a détruit la réputation. Méfiez-vous donc de ces longues énumérations qui coûtent tant de tourment à la mémoire, et qu'on oublie aussitôt ; car au moment où l'Orateur étudie un Sermon, il en est lui-même le premier juge. L'expérience lui apprend tous les jours que les morceaux qu'il a le plus de peine à apprendre, sont précisément ceux qui méritent le moins d'être appris : comme les meilleurs Discours sont incontestablement au contraire ces instructions naturelles et coulantes dont les Auditeurs retiennent le plus aisément le plan, les citations, les mouvements et un plus grand nombre de tableaux ou de pensées.

Des raisonnements suivis se gravent plus aisément dans la mémoire que ces vains amas de mots vides d'idées, surtout lorsque les développements de l'E-

LII.  
Des préparations Ora-  
toires.



loquence sont gradués et amenés par l'ordre et l'accroissement des preuves. Cet Art si difficile et si nécessaire des préparations Oratoires, dans la carrière de la Chaire surtout, décide toujours de l'effet d'un Discours. Le trait soudain n'est le plus souvent qu'une saillie brusque : s'il est bien préparé, il peut devenir une figure sublime. Une similitude tirée des diverses impressions que produit sur nous la variété d'un météore assez fréquent dans la Nature, va rendre ma pensée plus claire et plus sensible.

Vous vous promenez seul à la campagne un jour d'été, en vous abandonnant tour-à-tour aux sentiments divers que vous inspirent l'aspect des champs et le silence de la Nature. Tandis que votre imagination se livre à ces douces rêveries, vous entendez tout-à-coup le tonnerre qui gronde sourdement dans le lointain. Ce bruit imprévu peut vous étonner d'abord : cependant le Ciel est serein, l'air calme, tout paraît tranquille autour de vous ; et cette première impression de surprise s'efface aussitôt de votre esprit. Mais que l'horizon se rétrécisse peu à peu et se cache enfin sous des nuages sombres ; que le soleil disparaisse ; que l'ouragan roule des tourbillons de poussière ; que l'éclair brille, que l'atmosphère s'enflamme ; et qu'ensuite la foudre éclate en déchirant deux nuées qui s'ouvrent sur votre tête, vous serez consterné ; et votre âme préparée par des émotions graduées à l'explosion du tonnerre, sentira plus vivement alors les secousses de ces longs ébranlements. Il en est de même dans l'Eloquence : il faut, par une foule d'idées préalables et accessoires, disposer les

esprits à partager tous les transports d'effroi ou de confiance, de pitié ou d'indignation, d'amour ou de haine, dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs palpitants d'émotion, et comme ouverts aux impressions de la grâce. Nous allons voir en action la Doctrine indiquée dans cette allégorie.

Voici un morceau de Massillon signalé avec raison par Voltaire entre les plus beaux mouvements qui aient jamais honoré l'Eloquence. C'est, à mon avis, le modèle et le triomphe des préparations Oratoires. Massillon en a fait le principal monument de sa gloire dans son fameux sermon sur *le petit nombre des Elus*, où loin de disserter froidement et sans fruit sur les Décrets du Ciel, son excellent esprit explique uniquement par la conduite des Hommes les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des Prédestinés dans le seul petit nombre des Justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence. Ce Sermon également travaillé dans toutes ses parties me paraît le plus bel ouvrage de Massillon, et le plus parfait de tous les Discours de Morale. Je le place avec confiance, en première ligne, à la tête de tous ses autres Chefs-d'œuvre, avec son Sermon sur la Divinité de Jésus-Christ, et le second de l'Avent sur la Mort des Pécheurs et la Mort des Justes, quoiqu'on puisse reprocher à ce dernier une duplicité manifeste de Sujet.

» Je m'arrête, dit-il, à vous mes Frères qui êtes  
» ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hom-  
» mes. Je vous regarde comme si vous étiez seuls

» sur la terre ; et voici la pensée qui m'occupe et  
» m'épouvante. Je suppose donc que c'est ici votre  
» dernière heure et la fin de l'Univers ; que les Cieux  
» vont s'ouvrir sur vos têtes ; que Jésus-Christ va  
» paraître dans sa gloire au milieu de ce Temple , et  
» que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre  
» comme des criminels tremblants , à qui l'on va  
» prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de  
» mort éternelle ; car vous avez beau vous flatter :  
» vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui. Tous  
» ces désirs de changement qui vous amusent , vous  
» amuseront jusqu'au lit de la mort : c'est l'expérience  
» de tous les Siècles. Tout ce que vous trouverez  
» alors en vous de nouveau , sera peut-être un compte  
» un peu plus grand que celui que vous auriez au-  
» jourd'hui à rendre ; et sur ce que vous seriez , si  
» l'on venait vous juger dans ce moment , vous pou-  
» vez presque décider de ce qui vous arrivera au  
» sortir de la vie.

» Or je vous demande , et je vous le demande  
» frappé de terreur , ne séparant pas en ce point mon  
» sort du vôtre , et me mettant dans la même dispo-  
» sition où je souhaite que vous entriez ; je vous de-  
» mande donc : si Jésus-Christ paraissait dans ce  
» Temple , au milieu de cette Assemblée , la plus  
» auguste de l'Univers , pour vous juger , pour faire  
» le terrible discernement des boucs et des brebis ,  
» croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce  
» que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-  
» vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-  
» vous qu'il s'y trouvât seulement dix Justes , que le  
» Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes

toutes entières? Je vous le demande? vous l'igno-  
 » rez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon  
 » Dieu! connaissez ceux qui vous appartiennent.  
 » Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui ap-  
 » partiennent, nous savons du moins que les Pécheurs  
 » ne lui appartiennent pas. Or qui sont les fidèles  
 » ici assemblés? Les titres et les dignités ne doivent  
 » être comptés pour rien : vous en serez dépouillés  
 » devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beaucoup de  
 » Pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore  
 » plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur con-  
 » version; plusieurs autres qui ne se convertissent  
 » jamais que pour retomber; enfin un grand nombre  
 » qui croient n'avoir pas besoin de conversion :  
 » voilà le parti des Réprouvés. Retranchez ces quatre  
 » sortes de Pécheurs de cette Assemblée Sainte; car  
 » ils en seront retranchés au grand jour : paraissez  
 » maintenant, Justes! Où êtes-vous? restes d'Israël,  
 » passez à la droite : froment de Jésus-Christ, démê-  
 » lez-vous de cette paille destinée au feu. O Dieu!  
 » où sont vos Elus? et que reste-t-il pour votre  
 » partage? »

Le trait sublime qui fait brèche et porte l'Elo-  
 quence à son comble frappe dans toute sa force, à  
 ces derniers mots : *ô Dieu! où sont vos Elus? et  
 que reste-t-il pour votre partage?* C'est là que la  
 mine fait son explosion; mais elle avait été chargée  
 plus haut. Isolez cette phrase, ou jetez l'exclamation  
 à la fin d'un tableau moins effrayant : vous en dé-  
 truirez tout l'effet; elle étonnera tout au plus si elle  
 est jetée sans préparation et sans art; mais elle ne

pourra ni entraîner ni transporter l'Auditoire. Remettez en action ce même mouvement à la place où Massillon a su lui assurer tant de vigueur ; et décomposez-en tous les éléments Oratoires. Voyez cette force, cette énergie, cette véhémence qui vont toujours en croissant dans ce phénomène d'Eloquence, ainsi que dans tout le Discours, depuis le commencement de l'exorde jusqu'à la fin de la péroraison. Voyez ces peintures affreuses qui s'engendrent, se succèdent rapidement, et ne s'offrent qu'un instant à votre imagination pour l'enflammer et la bouleverser, dans cette solitude où l'Orateur vous a isolés sur les débris de l'Univers, par cette supposition de votre Mort et de la fin du monde. Voyez ces Cieux ouverts, cette apparition soudaine de Jésus-Christ au milieu de l'Assemblée, ce spectacle du dernier Jugement qui va fixer votre éternité, en vous environnant d'avance de tous ces témoignages d'une expérience universelle qui vous annoncent qu'au terme de la Vie votre conscience se retrouvera dans le même état où elle est au moment où l'on vous parle. Voyez l'effroi du Prédicateur qui se met en scène avec son Auditoire pour en partager les frayeurs, comme il partage avec chacun des Pécheurs qui l'écoutent, la plus invincible ignorance sur sa propre destinée. Voyez l'explosion de désespoir que préparent ces conjectures et ces résultats évidents qui restreignent à une si lamentable minorité le très-petit nombre des prédestinés déjà réduits au-dessous de la majorité, au-dessous même de la moitié des Auditeurs, et que Massillon n'ose pas étendre seulement à dix Justes

vainement cherchés autrefois par le Seigneur dans cinq villes entières. Voyez l'effet soudain de tous ces raisonnements péremptoires dont on vous laisse le soin de tirer les conséquences; cette énumération des quatre classes de Pécheurs qui composent l'Assemblée, et parmi lesquels il ne se trouve aucun Auditeur qui ne soit forcé de se reconnaître et de se ranger, quand il entend sa propre sentence dans la conclusion d'un tel dénombrement, dont l'infinité lui rend si terribles ces paroles où se trouve renfermée son éternelle Réprobation. *Voilà le parti des Réprouvés!* Cette apostrophe si désespérante après une division qui ne laisse peut-être plus un seul Elu autour de vous ne devient-elle pas votre arrêt? *Patruissez maintenant, Justes! où êtes-vous?* Cette interrogation sublime à Dieu, et à laquelle votre conscience frémit de répondre, au moment où lui seul peut démêler encore quelques rares héritiers de ses promesses dans cette multitude, ne retentit-elle pas en détonations redoublées au fond de votre âme glacée d'effroi, quand dans ce vide immense, il ne vous reste plus de place, que parmi les Réprouvés? *ô Dieu? où sont vos Elus? et que vous reste-t-il pour votre partage?* Supposez, à la simple lecture de ce Sermon, la Religion vivante dans tous les cœurs, pour bien juger le triomphe d'une pareille Eloquence; et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'elle produisit dans l'Eglise de Saint Eustache, où l'Auditoire entier se leva par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout-à-coup au

milieu du Temple; enfin vous concevrez et vous éprouverez peut-être vous-même la commotion excitée par le même trait de ce Sermon dans la Chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon qu'on vit aussitôt changer de visage, et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'Assemblée rendirent l'Orateur muet pendant quelques instants; et il parut lui-même encore plus consterné que toute la Cour (1).

LIII.  
Des bien-  
séances Ora-  
toires.

C'était une réaction soudaine que devait faire éprouver à la pieuse sensibilité de Massillon l'impression profonde de son Discours sur l'âme de ses Auditeurs. Il serait resté au-dessous de son Ministère et de son talent, s'il se fût montré simple spectateur de l'émotion qu'il venait de produire. Que dis-je? il l'aurait refroidie, en ne l'éprouvant pas dans cette même Chaire d'où venait de partir la foudre. Son silence et son attitude achevèrent son triomphe. Massillon n'eut besoin sans doute d'aucune combinai-

---

(1) » La première fois, dit Voltaire, que Massillon prêcha son  
» fameux Sermon sur le *petit nombre des Elus*, il y eut un endroit  
» (*c'est précisément la citation sublime qu'on vient de lire*), où un  
» transport de saisissement s'empara de tout l'Auditoire. Presque tout  
» le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire. Le mur-  
» mure d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'Orateur;  
» et ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau.  
» Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée et en même  
» temps *la plus à sa place*, est un des plus beaux traits d'Eloquence  
» qu'on puisse lire chez les Nations anciennes et modernes; et le  
» reste du Discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant. De  
» pareils Chefs-d'œuvre sont très-rares. » *Dictionnaire philosophique*  
à l'article *Eloquence*, tome 39, pages 529 et 530 de l'édition  
de Beaumarchais.

son pour céder à ce premier mouvement de terreur que devait lui inspirer sa propre foi. Mais le sentiment seul des bienséances Oratoires, dont il se montre ordinairement un si parfait modèle, aurait suffi pour le mettre aussitôt en unisson avec la religieuse frayeur de son Auditoire. Il était né avec un instinct de goût trop prompt et trop délicat, pour blesser sous aucun rapport cette haute et sacrée dignité des convenances qui, dans l'exercice de tout Ministère public appartiennent éminemment à la morale du genre.

Un Prédicateur ne saurait donc respecter avec trop de scrupule les bienséances de la Chaire, afin que tout convienne également dans sa bouche au Sujet, au lieu, aux circonstances et aux Auditeurs. Dans le chapitre premier du livre onzième de ses *Institutions Oratoires*, chapitre qui est l'un des plus beaux de l'Ouvrage, et que les Ministres de la Parole ne sauraient assez méditer, Quintilien dit : *J'insiste spécialement sur l'importance de parler de tout d'une manière convenable en dirigeant son attention non-seulement vers l'utilité, mais encore vers la bienséance. Je n'ignore point qu'elles se trouvent le plus souvent réunies ; car ce qui est bienséant est presque toujours utile. Rien n'est plus propre aussi à concilier la faveur des Juges, que ce respect des convenances ; et si l'on y manque au contraire, on les prévient ordinairement contre soi. Cependant la bienséance et l'utilité peuvent être quelquefois en conflit ; et toutes les fois que cette opposition a lieu,*



*il faut sans hésiter sacrifier l'utilité à la bienséance* (1).

Les Anciens avaient la plus haute idée de la bienséance et des vastes rapports qu'elle doit embrasser, *quid deceat*. Cicéron la définit en général dans ses Offices, *l'Art de placer à-propos tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit* (1). Horace recommande en un seul vers l'assortiment convenable des mots, avec autant d'intérêt que la place et l'ordre des pensées :

*Singula quæque locum teneant sortita decenter.*

La bienséance Oratoire est donc un accord parfait, des idées, des sentiments, du langage, de l'action, du silence même de l'Orateur, avec le sujet, les circonstances et l'Auditoire, c'est-à-dire, de l'ensemble d'un Discours public avec tous les objets qui peuvent y avoir rapport.

Cicéron s'en était imposé le joug avant d'en prescrire les règles. Il nous en offre un exemple frappant dans sa harangue pour la Loi Manilia. Son Eloquence venait de tonner, mais sans désigner personne, et avec cette mesure qui ajoute à la force, contre les dilapidateurs du Trésor public. Ces misérables enhardis par sa modération, se flattèrent que pour lui

---

(1) *Illud est diligentius docendum eum demum dicere apte, qui non solum quid expediat, sed etiam diceat, inspexit. Nec me fugit hæc esse dlerumque conjuncta, nam quod decet, fere semper prodest: neque alio magis animi iudicium conciliari, aut si res in contrarium tulit, alienari solent. Aliquando tamen et hæc dissentiant; quoties autem pugnant, ipsam utilitatem vincet quod decet. Lib xi, cap. 1*

(2) *Scientia earum rerum quæ agentur aut dicentur, suo loco collocandarum. Offic. lib. 1, cap. 40.*

fermer la bouche, il leur suffirait d'interrompre le fil de son Discours, en lui prodiguant les huées les plus bruyantes. Cicéron s'arrêta durant le tumulte qui reposait ses poumons, et laissa tranquillement passer l'orage. Mais dès que le calme fut rétabli, il sut profiter des clameurs de ses adversaires pour les écraser, en dénonçant aussitôt ces hurlements de la rage, comme autant de témoignages solennels du remords excité dans leur âme par le double ressort de la peur et de la honte. *Les murmures qui s'élèvent dans cette enceinte, dit-il, m'annoncent que les Auteurs de ces brigandages ne vous sont pas inconnus. Quant à moi je n'accuse personne en particulier. Mon Discours ne peut donc soulever contre moi que des déprédateurs, déterminés, en s'accusant eux-mêmes, à faire une confession publique de leurs dilapidations* (1).

Tous nos grands Ecrivains se signalent à l'envi par la délicatesse des bienséances du style. Il n'en est aucun dont il ne me fût facile de produire en ce genre de très-beaux exemples. Je ne puis du moins m'empêcher de décerner sous ce rapport un hommage particulier d'admiration au goût parfait de Racine. Ce grand Poète du cœur humain osa dans sa tragédie de Britannicus faire rappeler par Agrippine à l'ingratitude de son fils Néron qui devint dans la suite son Bourreau, que pour l'élever sur le Trône,

---

(1) *Vestra admurmuratio facit, quirites, ut agnoscere videamini qui hæc fecerint. Ego autem neminem nomino : quare irasci mihi nemo poterit, nisi qui ante de se voluerit confiteri. Pro Lege Mani-  
liâ, n° 37.*

elle avait empoisonné l'Empereur Claude son époux. Un tel reproche qui n'est plus qu'un aveu dans cette situation, eût révolté les Spectateurs, si en se reconnaissant coupable d'un pareil forfait, Agrippine n'avait, en quelque sorte, demandé et presque obtenu grâce par ce vers qu'elle articule à demi-voix, avec l'accent de la confusion et du remords :

Il mourut : mille bruits en courent à ma honte.

Racine venge ainsi par la torture d'une confidence expiatoire, l'infamie du crime dont le souvenir fait horreur à la mère du monstre qui en jouit.

Mais c'est spécialement pour les Orateurs Sacrés que j'écris. Après avoir ainsi exposé la Doctrine des Anciens sur cette matière, et du plus illustre émule de l'Antiquité parmi les Poètes de notre Nation, je puis donc me borner aux seules bienséances Oratoires de la Chaire. Je vais en citer deux exemples dans un sens contraire, pour faire mieux ressortir le contraste du bon et du mauvais goût. Le premier est d'un ton qui par sa discordance même avec cet Ouvrage pourra mieux signaler la leçon, en montrant de quel abîme d'indécence et de grossièreté, il fallut tirer l'Eloquence parmi nous, je ne dirai pas à une époque bien reculée, mais simplement un demi-siècle avant l'aurore de notre véritable Littérature. Le second conservera la tradition d'une beauté cachée dans l'un des plus étonnants Chef-d'œuvres de Bossuet, en nous révélant l'extrême réserve avec laquelle il sut respecter les bienséances Oratoires les plus délicates et les plus difficiles, après s'être engagé à

parler de lui en public dans l'occasion la plus solennelle.

Voici d'abord ce qu'on peut lire dans le Journal de l'Etoile, sous le règne de Henri III, l'année 1583, deux jours après la Procession burlesquement scandaleuse à laquelle ce Prince fit assister avec lui ses Mignons, les principaux Seigneurs de la Cour, agrégés à sa nouvelle Confrérie de Pénitents.

« Le Dimanche 27 mars, le Roi fit emprisonner  
» le Docteur Poncet, Religieux Bénédictin, Curé  
» de S. Pierre-des-Arcis, en la cité de Paris, qui  
» prêchait le Carême à Notre-Dame, pour ce que  
» trop librement il avait prêché le samedi précédent  
» contre cette nouvelle Confrérie, l'appelant la Con-  
» frérie des Hypocrites et des Athéistes. Eh! qu'il  
» ne soit vrai, dit-il en ces propres mots, j'ai été  
» averti de bon lieu qu'hier soir vendredi, jour de  
» leur Procession, la broche tournait pour le souper  
» de ces bons Pénitents, et qu'au retour ils mangé-  
» rent le gras chapon.... Ah! malheureux Hypocrites!  
» vous vous moquez donc de Dieu sous le masque,  
» et portez par contenance un fouet à votre ceinture!  
» Ce n'est pas là, de par Dieu! où il faudrait le por-  
» ter : c'est sur votre dos et sur vos épaules, et vous  
» en étriller très-bien. Il n'y a pas un de vous qui  
» ne l'ait bien gagné..... Le Roi sans vouloir autre-  
» ment parler à lui, disant que c'était un vieux fou,  
» fit conduire Poncet, en son coche, par le Cheva-  
» lier-du-guet, en son Abbaye de Saint *Pierre*, à  
» Melun, sans lui faire autre mal que la peur qu'il  
» eut qu'on ne le jetât dans la rivière. »

Loin de montrer un meilleur goût dans leurs prêches, les Ministres de la prétendue Réforme renchérisaient tellement alors d'emportement et de violence sur nos Prédicateurs, que ce même Philippe Mélancthon, dont Bossuet parle toujours dans ses Ouvrages de controverse avec estime ou plutôt avec le plus touchant intérêt, comme de l'Ecrivain le plus éclairé, le plus raisonnable et le plus éloquent de leur Secte, au seizième siècle, ne put jamais obtenir aucun succès Oratoire parmi les Protestants, uniquement parce que sa modération l'empêchait de partager leur frénésie et leur fanatisme.

Bossuet qui doit à jamais nous servir en tout de guide et de modèle, vint bientôt nous dédommager du ton barbare de ses premiers Contemporains. Toutes nos traditions Oraires sont menacées de s'engloutir dans le vide qu'ont laissé parmi nous les deux générations dont les talents viennent d'être détournés d'une si belle carrière, pendant quatre lustres consécutifs. Pour ne rien perdre au moins des trésors que nous devons à l'immortel Evêque de Meaux, il faut préserver d'un plus long oubli un trait mémorable de son goût relativement aux bienséances de la Chaire. Cet exemple n'a encore été relevé par aucun de nos Ecrivains; et il importe à la gloire de l'Eloquence Sacrée d'en conserver le souvenir. On ne doit supprimer aucun détail de ce récit historique. L'intérêt qu'inspire le grand nom de Bossuet excuserait plutôt quelque superfluité, qu'une seule omission importante dans la narration de cette précieuse anecdote Oratoire.

Le fonds de tout ce que je vais développer est appuyé sur une citation littérale d'une Oraison funèbre de Bossuet. On en trouve d'ailleurs la preuve et les détails dans l'*Histoire abrégée de la Mort des Personnes à l'occasion desquelles ces Discours ont été prononcés*, qui sert de préface pour tous les Recueils des Oraisons funèbres de Bossuet, à chacun de ces Eloges; dans la *Notice spéciale* sur la Vie de Madame Henriette Anne d'Angleterre Duchesse d'Orléans; dans la *Relation de la Mort de Madame Henriette d'Angleterre*, publiée par Madame de La Fayette, sa Dame d'honneur, qui ne la quitta pas un seul instant durant les neuf dernières heures de sa Vie; dans le *Précis historique* ou la Préface de l'Oraison funèbre de la même Princesse, par l'Abbé Feuillet qui lui administra les derniers Sacrements; enfin dans la *Vie de Bossuet* par Burigny, édition de 1777. Tous ces témoignages sont uniformes sur la substance des faits que je vais raconter, et ne varient que dans la manière d'en exposer les dernières circonstances.

Madame Henriette d'Angleterre Duchesse d'Orléans fut attaquée dans sa vingt-sixième année, au Palais de Saint-Cloud, le 29 juin 1670, à six heures du soir, d'une colique bilieuse si violente qu'elle se crut empoisonnée, et qu'aucun remède ne put en ralentir les continuels assauts. Elle annonça aussitôt sa mort comme très-prochaine. Cette prédiction sinistre ne fut que trop bien justifiée après neuf heures des souffrances les plus cruelles. Les médecins aussi effrayés qu'elle-même conseillèrent d'abord l'admi-

nistration des Sacrements. La Princesse qui en fut avertie, se souvint d'avoir entendu avec attendrissement, l'année précédente, auprès du lit de mort de sa Mère, Reine de la Grande-Bretagne, M. Bossuet Evêque de Condom, qui avait singulièrement consolé son agonie par le langage de la piété la plus douce et par le charme de la plus touchante Eloquence; et elle demanda qu'on le fit prier avec les plus vives instances de ne pas perdre un instant pour venir lui rendre ce dernier Office. MONSIEUR lui expédia courrier sur courrier; mais quelque diligence qu'on leur prescrivit, Bossuet ne put arriver à Saint-Cloud qu'entre dix et onze heures du soir.

Durant cet intervalle, Madame Henriette dont les tranchées convulsives augmentaient sans cesse et ne laissaient plus aucune espérance, fit sa confession générale à l'Abbé Feuillet Chanoine de Saint-Cloud, Directeur honoré de l'estime publique, mais homme d'un caractère et d'une Morale sévères jusqu'à la dureté. Les symptômes les plus alarmants obligèrent la Princesse d'accepter provisoirement son Ministère dans ce premier moment de trouble et d'épouvante où Louis XIV se plaignit avec raison de ce que toute la Cour et les Médecins eux-mêmes avaient *entièrement perdu la tête*.

Cet impitoyable Confesseur que sa propre relation ne fait nullement aimer, lui administra donc les derniers secours spirituels. Il ne répondait jamais aux cris lamentables de MADAME, qu'en les lui reprochant comme autant de signes de rebellion contre la Divine Providence, et en lui répétant avec amertume que

Dieu ne punissait pas encore ses péchés avec assez de rigueur. MADAME s'humiliait devant lui avec une douceur angélique ; mais au milieu de ses convulsions les plus déchirantes, elle se tournait quelquefois du côté de Madame de La Fayette pour lui demander tout bas si l'on ne voyait pas arriver l'Évêque de Condom qu'elle attendait avec la plus pénible impatience, et qu'elle eût été *inconsolable de ne pas entendre*, disait-elle, *avant de mourir*.

Enfin Bossuet arriva au moment où après avoir reçu l'extrême-onction, Madame Henriette s'étant écriée dans l'excès de ses tourments : « *Mon Dieu ! ces grandes douleurs ne finiront-elles pas ?* » L'abbé Feuillet venait de lui répondre avec sa rudesse ordinaire : « *Quoi, Madame, vous vous oubliez ! Mais quoique vous deviez être dans la disposition d'en souffrir davantage, je puis vous assurer que vos peines finiront bientôt.* » ( Histoire abrégée. )

La présence de Bossuet causa autant de joie à la Princesse, qu'il éprouva lui-même de saisissement et d'affliction, en la trouvant dans une crise si affreuse. Dès qu'elle l'aperçut, elle exigea de lui la promesse de ne plus la quitter jusqu'à son dernier soupir. Dignement inspiré par une situation si propre à électriser son âme et son génie, Bossuet *se prosterna contre terre*, dit la Notice, *et resta toujours à genoux, en s'appuyant sur le lit, le Crucifix à la main*. Il invita MADAME, les yeux baignés de pleurs, et la voix à demi-éteinte par son émotion, à s'unir simplement aux réflexions, aux prières, aux actes



de contrition, de foi, d'espérance et de charité, qu'il allait successivement adresser à Dieu pour elle et en son nom. Il était profondément attendri : il se surpassa lui-même dans cet exercice d'un Ministère où il montrait en assistant les mourants, une piété, un génie et une onction extraordinaires. Toutes les personnes de la Cour qui étaient présentes à ce spectacle, dont elles ne nous ont malheureusement transmis qu'un simple souvenir plein de la plus haute admiration, fondaient en larmes et partageaient sa compatissante douleur. M. Feuillet déclare dans le *Précis* imprimé à la tête de son Oraison funèbre, qu'il en fut lui-même charmé.

Bossuet, dit-on, n'avait jamais paru plus sublime. Je le crois aisément. Aussi son Eloquence ne remporta-t-elle jamais de plus touchante victoire. Il ne cessa de consoler ou plutôt de distraire de ses intolérables tortures Madame Henriette pendant les quatre dernières heures de sa vie. La Princesse l'écoutait avec une sensible satisfaction et la plus ferme présence d'esprit. S'il s'arrêtait un moment, elle le pria aussitôt de continuer, en l'assurant qu'elle entendait toutes ses paroles et qu'elles étaient pour elle d'une urgente nécessité, comme d'un prix infini. Une soumission si parfaite aux Décrets du Ciel augmentait encore aux yeux du Prélat l'intérêt et le mérite d'un si grand sacrifice. La malheureuse et mourante victime le conjurait de ne pas laisser retomber un seul instant sur elle-même son âme abattue dont il était le dernier appui. Bossuet lui fit la recommandation de l'âme et lui expliqua les prières des agonisants,

qui n'avaient pas encore été et ne seront probablement jamais enrichies d'un si beau Commentaire. On voyait avec attendrissement que dans un combat si terrible, l'Eloquence de ce grand Homme triomphait de la douleur et de la mort, en remplissant le cœur de la Princesse de foi, de componction, de confiance, de paix, de résignation et d'amour; en l'environnant du crépuscule de cette seconde vie où elle ne découvrait que repos et félicité; en écartant de ses regards inquiets l'image du trépas par le charme puissant avec lequel il les attirait et les fixait sur le principe éternel de son existence; en l'absorbant comme en extase dans la contemplation de la Divinité; en l'endormant enfin, au passage de la mort, du sommeil de l'espérance, sur le sein maternel de la Religion

Bossuet n'est donc qu'Historien, ou plutôt il cache la vérité par modestie, quand il s'efface lui-même du récit de cette agonie; quand il attribue tout le prodige de son propre talent aux belles et touchantes prières de l'Eglise; quand il rappelle dans son Oraison funèbre, toujours comme témoin, jamais comme acteur, l'héroïsme de la foi de cette Princesse dont la Religion seule eut, selon lui, la gloire de *suspendre les douleurs* les plus aiguës, en lui faisant même *oublier la mort*. Nous entendrons dans un instant son témoignage.

Madame Henriette reconnut sur-le-champ dans les mains de Bossuet le Crucifix qu'il avait présenté à la Reine Régente Anne d'Autriche en la préparant à la mort, et plus récemment encore à la Reine d'Angle-

terre sa Mère durant son agonie. Aussitôt la Princesse l'ôta de ses mains pour le coller sur ses propres lèvres, et ne le quitta plus jusqu'à son entrée dans l'éternité. C'est Bossuet qui nous raconte dans son Eloge funèbre les détails d'une scène si pathétique, où il n'oublie que lui seul et le triomphe le plus intéressant que sa sensibilité ait jamais procuré à son Eloquence. « Elle demande, dit-il, le Crucifix sur lequel elle avait vu expirer sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété que cette âme chrétienne y avait laissées avec ses derniers soupirs. Elle écoute l'explication de ces prières apostoliques qui par une espèce de charme divin suspendent les douleurs les plus violentes et font oublier la mort, *je l'ai vu souvent*, à qui les écoute avec foi. »

*Pleine d'estime pour M. Bossuet, et de reconnaissance pour les services spirituels qu'il lui avait rendus, Madame Henriette ordonna en sa présence une heure avant sa mort, mais en anglais, afin qu'il ne l'entendît pas, qu'on lui offrît de sa part après son décès une bague d'une superbe émeraude entourée de très-beaux diamants, et que le Prélat a toujours portée depuis.* On ajoute à ces détails de la Notice historique, qu'à trois heures du matin, le 30 juin 1670, au moment où l'infortunée Princesse venait d'expirer, l'anneau dont il s'agit fut remis par Madame de La Fayette à Louis XIV, en lui annonçant la mort de sa belle-sœur. Le Roi se chargea de le présenter dans la matinée à M. Bossuet qu'il attendait pour apprendre de lui toutes les particularités relatives aux

derniers moments de Madame Henriette ; il voulut mettre lui-même cette bague au doigt de Bossuet ; il lui dit qu'il l'invitait à la porter durant toute sa vie en souvenir de MADAME ; et il ajouta qu'il ne croyait pas pouvoir mieux témoigner son intérêt à la mémoire de cette Princesse, qu'en le chargeant de prêcher son Oraison funèbre à Saint-Denis.

Certes un pareil choix fut magnifiquement justifié ; car il a fait époque dans les fastes de l'Eloquence. Le Sujet n'était rien ou ne paraissait rien. Une pareille création n'en devint que plus glorieuse pour le génie de Bossuet qui renouvela dans cet Eloge, et même surpassa par un succès encore plus éclatant le prodige que Madame Henriette avait obtenu du talent de Racine, en proposant à ce Poète immortel la composition impossible pour tout autre que pour lui, de la tragédie de Bérénice : Sujet stérile en apparence, qui présentait au moins autant de difficultés, puisqu'il ne fournissait qu'une scène intéressante, et dont Racine sut tirer une superbe pièce de théâtre qui embellit singulièrement la Collection de ses Ouvrages, mais qu'il faut placer néanmoins, parmi les merveilles de la carrière dramatique, bien loin du rang éminent assuré dans l'Eloquence à l'Eloge funèbre de Madame Henriette, l'un des plus beaux Chefs-d'œuvre de Bossuet, et par conséquent de l'Art Oratoire lui-même (1).

---

(1) L'Oraison funèbre du Grand Condé pourrait lui disputer, je l'avoue, la prééminence, par les beautés du premier ordre dont elle étincelle d'un bout à l'autre, si la magnificence même du Sujet qui ne laissait rien à désirer, n'eût en quelque sorte affaibli le triomphe

Bossuet avait été profondément ému de la mort si imprévue et si cruelle de Madame Henriette. Il crut avec raison qu'il fallait en reproduire sans cesse le Spectacle dans son Discours pour qu'elle fît la même impression sur tout son Auditoire. Il ne fut pas trompé dans son attente : il ne perdit jamais de vue , en prononçant cet Eloge , une fin si terrible dans un âge si tendre : il rendit ce tableau plus intéressant que la plus longue vie ; et il épuisa tout ce qu'il pouvait inspirer de tragique et de sublime à l'Eloquence.

Le rapprochement du présent fait à l'Evêque de Condom , et de l'heureuse inspiration du Roi , qui le chargea de l'Oraison funèbre , frappa tous les esprits. On félicita Bossuet du don si touchant destiné à sa personne , et plus encore du nouveau triomphe si justement offert à son génie , en lui exprimant seulement quelques regrets de ce que les bienséances de la Chaire ne lui permettraient peut-être point de rappeler dans cet Eloge un legs aussi honorable pour la Princesse que pour l'Orateur. *Eh ! pourquoi pas ?* dit-il , dans un premier mouvement de reconnaissance. Je rapporte cette dernière circonstance sans prendre la peine de fonder sur des preuves écrites une tradition indifférente ou plutôt absolument étrangère au principal objet de la narration , et dont je n'ai d'ailleurs nul besoin pour garantir une explication

---

de l'Orateur , en offrant d'immenses avantages à son Talent. Cependant une matière d'Eloge si riche à tant d'autres égards , ne pouvait pas permettre à Bossuet de développer une sensibilité aussi touchante et aussi vive que celle qu'il fit éclater , en déplorant la Mort soudaine et prématurée de Madame Henriette.

littéraire que je justifie jusqu'à l'évidence par la certitude incontestable du fait et par les paroles de Bossuet lui-même.

La réponse de Bossuet fut bientôt répandue. On s'entretint souvent dans la Société durant l'intervalle qui s'écoula entre la mort de Madame Henriette et la cérémonie de ses obsèques, de l'extrême difficulté de remplir un pareil engagement. Les Lettres et les Mémoires du temps attestent que chaque Sermon dont il était chargé devenait pour cette capitale la nouvelle du jour. Voltaire s'est montré juste envers ce grand Homme, lorsqu'en reconnaissant hautement la suprématie de son Eloquence entre tous les autres Orateurs simplement diserts ; il a prononcé et ratifié plusieurs fois ce jugement à jamais mémorable : *le sublime Bossuet que j'ai appelé et que j'appelle encore LE SEUL HOMME ÉLOQUENT parmi tant d'Écrivains élégants* (1). Il est donc aisé de se figurer l'impatience d'admiration qu'une telle renommée et une semblable promesse durent exciter dans tous les esprits. On attendait cette épreuve avec intérêt, et même avec quelque inquiétude, comme le dénouement d'un défi périlleux. Toute la Cour en était préoccupée quand l'Evêque de Condom parut en Chaire. On lui connaissait une étonnante concision de style : on était curieux de voir comment il abrégèrait sans le rendre obscur ce récit qu'il ne pouvait faire en détail ; mais on ne se flattait pas sans doute qu'après en avoir

---

(1) Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article *Esprit*, première section, tome 40, page 204, édition de Beaumarchais.

contracté l'obligation en trois mots, *eh! pourquoi pas?* il n'emploierait aussi que trois autres mots pour tenir parole.

L'Orateur sut justifier et même excéder sa promesse ; mais il ne se pressa nullement de remplir l'attente de ses Auditeurs. Ce ne fut que vers la fin de son Discours qu'il acquitta sa dette, sans recourir ni à aucune explication, ni même à aucun préambule, au milieu de l'Eloge si vrai et si touchant des vertus morales, telles que l'affabilité, la franchise, la solide amitié, l'indulgence, la générosité, la reconnaissance qui distinguaient éminemment Madame Henriette, « dans laquelle, ajouta-t-il, tout était esprit, tout » était bonté. Que dirai-je de sa libéralité? elle don- » nait non-seulement avec joie, mais avec une hau- » teur d'âme qui marquait tout ensemble et le mépris » du don et l'estime de la personne. Tantôt par des » paroles touchantes, tantôt même par son silence » elle relevait ses présents ; et cet art de donner » agréablement qu'elle a si bien pratiqué durant sa » vie, l'a suivie, JE LE SAIS, jusqu'entre les bras de » la mort. »

Trois syllabes relevées par un cri déchirant au milieu du récit le plus calme, *je le sais*, suffirent ainsi à Bossuet pour retracer avec autant de dignité que de mesure l'histoire généralement divulguée de cette bague qu'on voyait briller à son doigt. C'est le triomphe des bienséances Oratoires. Ces trois mots fondus pour ainsi dire dans une narration où ils ne figurent pas moins par leur précision que par leur clarté, mais dont on ne peut deviner le vrai sens,

et bien moins encore soupçonner toute l'énergie, quand on les lit dans ce Discours, sans être instruit de l'anecdote qui les motive; ces trois mots que la vue de l'Eglise de Saint-Denis a souvent rappelés à ma mémoire sous ces mêmes voûtes où mon admiration croyait les entendre encore éclater et retentir; ces trois mots enfin si simples et si frappants par un trait sublime de situation unique en Eloquence, attendrirent et enthousiasmèrent tout l'Auditoire, qui se montra digne de les sentir et de les apprécier, en les répétant plusieurs fois avec un transport unanime, dans la première explosion de son ravissement.

Outre ces bienséances que le respect dû à un si auguste Ministère défend de blesser jamais, il est aussi des précautions Oratoires qu'il est de la plus haute importance de ne pas négliger pour assurer le succès d'un Discours et l'effet des plus beaux mouvements d'Eloquence; précautions de modestie pour se concilier la bienveillance et la confiance de son Auditoire; précautions de condescendance pour préparer avec art et tempérer des idées neuves qui pourraient révolter les esprits par une apparence de hardiesse ou de dureté, si elles heurtaient trop brusquement les préjugés qu'on veut combattre; précautions de retenue: affectez quelquefois, pour mieux exciter une honte secrète, en feignant de regarder comme impossibles des vices et peut-être même des crimes malheureusement trop communs, affectez, dis-je, par une adroite réserve, de n'oser pas même soupçonner vos Auditeurs de certains excès dont ils peuvent être coupables; et modérez tellement

LIV.  
Des précautions Oratoires.



vos expressions, que les remords de leur conscience aillent toujours plus loin que les reproches de votre zèle. *Développez-vous des vérités amères ?* dit Cicéron, *il faut que vous paraissiez y avoir été contraint* (1). Ce même Cicéron qui s'était montré un juge si délicat et un modèle si parfait dans l'Art des précautions Oratoires, en est devenu lui-même un objet piquant dans les Institutions de son plus fidèle Disciple. Les préventions de l'Histoire semblent inspirer en effet une extrême méfiance à Quintilien, relativement au courage de l'Orateur Romain, dont la fin héroïque racheta un peu tard, il est vrai, mais avec éclat, les pusillanimités reprochées de sa vie. Après avoir reconnu que le célèbre Consul de Rome *ne se montrait pas timide pour affronter de près le danger, mais uniquement quand il le prévoyait de loin, comme il le prouva par sa mort qu'il subit avec beaucoup de constance et de fermeté* (2), Quintilien n'en a pas moins fait de ce prétendu manque de courage le sujet d'une de ses leçons sur les Précautions Oratoires. « Si vous conseillez à Cicéron, » dit-il (comme Sénèque dans ses Déclamations), » de soustraire sa tête à la hache du Licteur, en » ayant recours à la clémence de Marc-Antoine, ou » même en brûlant ses Philippiques pour obtenir sa

---

(1) *Si quid persequare acrius, ut invitus et coactus facere videare.*  
De Oratore, 37, 51.

(2) *Marcus-Tullius parum fortis videtur quibusdam, quibus optimè respondit ipse, non se timidum in suscipiendis, sed in providendis periculis: quod probavit morte quoque ipsâ, quam prestantissimo suscepit animo.* Lib. 12, cap. 1.

» grâce que le Triumvir lui offre à ce prix , gardez-  
 » vous bien de l'y engager par l'amour de la vie ;  
 » car si ce motif doit le toucher , il produira son effet  
 » sans que vous le fassiez valoir. Vous pourrez donc  
 » l'exhorter simplement à conserver ses jours pour  
 » l'intérêt de la République ; il aura besoin d'un pré-  
 » texte pareil pour n'avoir pas à rougir de semblables  
 » prières (1) ; » précautions de convenance : il faut  
 jeter un voile transparent sur les considérations ou  
 sur les faits que vous voulez énoncer sans les articuler  
 plus clairement , et surtout sans les approfondir. Bos-  
 suet ne veut pas dire en termes formels dans son  
 Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre , que Char-  
 les 1<sup>er</sup> est mort sur un échafaud. Sa délicatesse ré-  
 pugne à proférer ce mot infâme en présence des en-  
 fants de ce malheureux Prince et de toute la Cour.  
 Mais pour rappeler un si horrible événement par  
 une heureuse citation des Livres Saints, il se con-  
 tente de mettre dans la bouche de la Reine ces pa-  
 roles du Prophète Jérémie , qui seul , dit-il , est  
 capable d'égaliser les lamentations aux calamités :  
*Voyez , Seigneur , voyez mon affliction. Mon en-  
 nemi s'est fortifié , et mes enfants sont perdus. Le  
 cruel a porté sa main sacrilège sur ce qui m'était  
 le plus cher. La Royauté a été profanée , et les  
 Princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi ; je  
 pleurerai amèrement : n'entreprenez pas de me*

---

(1) *Quare et cum Ciceroni dabimus consilium ut Antonium roget , vel etiam ut Philippicas (ita vitam pollicente eo) exurat , non cupiditatem lucis allegabimus : hæc enim si valet in animo ejus , tacentibus quoque nobis etiam valebit ; sed ut se Reipublicæ servet hortabimur.*

*consoler* (1); précautions de goût; écrivez selon votre talent, et quelquefois aussi contre votre talent. Est-ce l'onction qui vous caractérise? craignez d'être languissant et monotone. Est-ce l'énergie qui vous distingue? préservez-vous avec soin de l'obscurité et de l'enflure. Voyez quel est le genre auquel vous êtes le plus propre, pour vous attacher à le suivre, et quel est aussi l'excès vers lequel penche votre esprit, pour apprendre à l'éviter; précautions dans les chûtes des phrases et surtout des alinéa : l'Auditeur vous juge chaque fois que la fin de votre période lui laisse un instant de repos; et son attention se relâche si vous négligez de la ranimer et de la fixer en terminant fréquemment vos sections Oratoires par des idées saillantes ou par des images pittoresques; enfin précautions de courage : il est des Sujets qui présentent des écueils où l'on vous attend avec autant d'impatience que de sévérité. Jetez-vous d'abord au milieu du danger, pour mieux déployer la puissance de votre génie, et attaquez toujours en vous défendant.

On n'a toute sa force en effet, on ne retrouve tout son talent que dans le danger qui l'augmente toujours, quand il ne l'éteint pas. Il en est de l'esprit comme de la bravoure. Le péril auquel on s'expose donne aussi à l'Eloquence une vigueur qui l'élève au-dessus de ses mouvements ordinaires. L'Orateur ( qu'on me pardonne cette comparaison ) éprouve alors en lut-

---

*Hæc illi opus est occasione ne eum talium precum pudeat. Lib. 3 cap. 8.*

(1) Jérem., *Lament.* 1, 16, etc.

tant contre les difficultés et les obstacles, la même exaltation dont avait été transporté ce brave soldat, qui disait, à la vue de la citadelle de Namur, le lendemain de l'assaut : « J'escaladai hier ce rocher au milieu du feu ; et aujourd'hui je ne pourrais plus y grimper. » *Vraiment, je le crois bien*, lui répondit un de ses camarades, *ni moi non plus : on ne nous tire plus des coups de fusils de là haut.*

On voit que dans ces occasions périlleuses, la grande précaution d'un Orateur consiste à ne paraître en prendre aucune, en s'abandonnant à l'impulsion de son génie. C'est aussi une excellente méthode que de choisir un tour fin et ingénieux pour faire entendre ce qu'on ne veut pas dire. L'hypothèse est très-propre à donner ce ressort à l'Eloquence. Cicéron emploie souvent cette figure dans ses plaidoyers, principalement dans ses *Verrines*, où il imagine à chaque instant des suppositions plus frappantes que les faits, pour rendre les exactions de Verrès encore plus odieuses au Peuple Romain. Il va jusqu'à supposer par une condescendance apparente, qu'il consent à prendre pour arbitre dans cette cause le Père même de Verrès ; et il démontre que si cet oppresseur bourreau de la Sicile avait son propre Père pour Juge, il ne pourrait pas se soustraire à la Peine Capitale que provoquent ses forfaits.

Bossuet que je cite de préférence, parce que je ne connais point de si riche modèle, a fait un usage admirable de l'hypothèse dans son Oraison funèbre de Le Tellier. On ne saurait lire sans émotion cette apostrophe à laquelle le ressort de la fiction donne

LV.  
De l'Hypothèse.

tant de véhémence. « Dormez votre sommeil, riches » de la terre, s'écrie-t-il, et demeurez dans votre » poussière. Ah ! si quelques générations, que dis-je ? » si quelques années après votre mort, vous reve- » niez, hommes oubliés au milieu du Monde, vous » vous hâteriez de rentrer dans vos tombeaux pour » ne point voir votre nom terni, votre mémoire » abolie, et votre prévoyance trompée dans vos amis » et dans vos créatures, et plus encore dans vos hé- » ritiers et dans vos enfants. Est-ce donc là le fruit » du travail dont vous vous êtes consumés sous le » soleil ?

LVI.  
De l'égoïs-  
me dans les  
Orateurs.

Comptons encore parmi les précautions et les convenances de la circonspection Oratoire, l'attention de ne parler jamais ou presque jamais de soi, ni en bien, ni en mal, dans les Chaires Chrétiennes. L'orgueil révolte toujours ; et l'humilité, pour me servir d'une locution vulgaire, est trop souvent prise au mot.

J'avoue cependant qu'un Orateur peut inspirer quelquefois un vif intérêt, en se mettant lui-même en scène avec l'Auditoire dans un Sermon, pourvu qu'il n'excede pas la mesure et ne blesse jamais la dignité qu'exige son Ministère. On en trouve quelques exemples dans nos grands Maîtres. Massillon attendrit la Cour qui lui témoigna l'estime la plus touchante, par un murmure soudain d'acclamation, quand il prit congé d'elle pour toujours, en annonçant à la fin de son Sermon de Pâques, le jour de la clôture du Petit Carême, que sa nomination à l'Evêché de Clermont ne lui permettrait plus de re-

paraître dans cette même Chaire où il s'était illustré par tant de succès immortels. « Grand Dieu ! dit-il, » ces prières seront les dernières sans doute que mon » Ministère attaché désormais par les Jugements secrets de votre Providence au soin d'une de vos » Eglises, me permettra de vous offrir dans ce lieu » auguste, etc. » Ces paroles simples et touchantes émurent sensiblement l'Auditoire qui manifesta par des regrets unanimes son admiration pour un si beau talent relégué désormais dans les montagnes de l'Auvergne.

Avant Massillon, Bossuet avait parlé aussi de lui-même dans la Chaire de son Eglise de Meaux, où il fit entendre le chant du cygne, la dernière fois qu'il y parut, vers la fin de sa vie, en disant à ses Diocésains que s'ils étaient jamais assez malheureux pour se séparer après sa mort alors très-prochaine, de la foi qu'il leur avait si long-temps prêchée, ils le verraient sortir aussitôt de son tombeau pour faire justice à Dieu de leur infidélité. Mais son triomphe le plus éclatant en ce genre se trouve dans ces dernières lignes de l'Oraison funèbre du Grand Condé, où il mit le comble à l'intérêt qu'il venait d'inspirer à son Auditoire, en lui présentant dans le lointain l'image touchante de sa propre mort. « Jouissez, Prince, de » cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce Sacrifice. Agréez ces derniers » efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettez fin à tous ces Discours. Au lieu de déplorer » la mort des autres, grand Prince ! dorénavant je » veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte.

» Heureux si, averti par ces cheveux blancs du  
 » compte que je dois rendre de mon Administration,  
 » je réserve au troupeau que je dois nourrir de la  
 » parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et  
 » d'une ardeur qui s'éteint (1). »

Il s'en faut de beaucoup que les autres Orateurs

---

(1) Le Grand Condé Gouverneur de la Province de Bourgogne avait témoigné à Bossuet, dans la ville de Dijon sa Patrie, une Bienveillance spéciale, dès son enfance qui annonça de très-bonne heure l'éclat de ses talents. Ce Prince avait tellement l'habitude et l'ardeur de vaincre, comme aussi le sentiment et l'ambition de toute espèce de gloire, qu'il fut tenté, a-t-il dit souvent, de lutter en Public contre un athlète aussi redoutable que Bossuet dans le pugilat théologique. Bossuet avait toujours vécu, dès l'âge de vingt ans, dans la société privée de ce grand Homme. « Il soutint dit l'Abbé de Choisy, à la cinquième page de l'Eloge de Bossuet qu'on trouve dans le Recueil des Discours de l'Académie Française en 1704; il soutint sa première thèse de Bachelier à Navarre, sous les auspices et même sous les yeux du Grand Condé qui supérieur aux autres hommes par l'esprit et le savoir aussi bien que par le courage, fut tenté, à ce qu'il a dit lui-même plus d'une fois, d'attaquer un répondant si habile et de lui disputer les lauriers même de la Théologie; et depuis lors ce grand Prince qui ne résistait point au vrai mérite, lui a toujours accordé son estime et sa tendresse. Le Prélat s'en est montré reconnaissant au-delà même du tombeau, en consacrant à sa mémoire l'un de ces Discours funèbres qui lui ont attiré tant d'acclamations. »

L'Evêque de Meaux ne pouvait s'acquitter en effet plus noblement envers l'auguste Protecteur de sa jeunesse, qu'en lui consacrant cette magnifique Oraison funèbre qui par sa liaison nécessaire avec les études de toute éducation soignée, a rendu la renommée de son Héros en quelque sorte classique pour toutes les générations suivantes, et qui par là même garantit encore mieux l'immortalité de son nom, que n'aurait pu faire le souvenir de ses victoires. Il faut avouer, en l'honneur de l'Eloquence, que Condé et Turenne sont redevables d'un grand accroissement de gloire à Bossuet et à Fléchier leurs Panégyristes.

Sacrés ayent parlé d'eux-mêmes d'une manière si propre à leur concilier l'intérêt de leur Auditoire. On pourrait citer plusieurs Prédicateurs qui ont fait une funeste expérience du danger de se rendre ridicule, en se mêlant eux-mêmes à leurs Discours, et en subissant ainsi le jugement sévère d'une Assemblée à laquelle c'est bien assez de livrer son talent, sans lui soumettre jamais son état ou sa personne. Une telle imprudence n'est heureusement point assez commune pour en faire ici l'objet d'une leçon spéciale. Mais en laissant à part ces mécomptes de la vanité dans un Sermon, il peut être utile d'en montrer la maladresse et les inconvénients, par un singulier exemple que nous fournissent les Œuvres d'un Orateur très-célèbre qui du moins ne s'est pas donné ce tort dans l'exercice du Ministère Sacré. Fléchier nous offre donc le plus étrange phénomène de vanité, dans une Lettre imprimée par l'imprudence d'un zèle aveugle pour sa gloire, à la tête de ses *Oraisons funèbres*. Il y fait lui-même son portrait. On croirait qu'il envoie à son Correspondant les matériaux d'un Panégyrique : disons mieux, c'est un Eloge tout fait, où son admiration pour ses propres talents et son orgueilleuse modestie s'efforcent de relever tour-à-tour par la symétrie de ses antithèses, le tableau et le contraste de tous ses genres de mérite. Voici comment l'Evêque de Nismes se peint et s'apprécie dans le délire de son amour-propre.

« Il a, dit-il, un caractère d'esprit capable de » tout ce qu'il entreprend ; pour son style, la Nature » y approche de l'Art, et l'Art y ressemble à la Na-



» ture. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans  
 » y mettre du superflu, et l'on n'en peut rien re-  
 » trancher sans y ôter quelque chose de nécessaire.  
 » Il sait jeter quelques grains d'un encens odoriférant  
 » qui récréé et n'étourdit pas; aussi n'en reçoit-il  
 » pas qui ne soit aussi fin que celui qu'il donne. On  
 » voit dans ses yeux je ne sais quoi qui répond de  
 » son esprit. Enfin il vaudrait mieux s'il pouvait  
 » s'accoutumer au travail, et si sa mémoire un peu  
 » ingrate, sans être cependant infidèle, le servait  
 » aussi bien que son esprit; mais il n'y a rien de  
 » parfait au Monde, et chacun a ses endroits faibles. »

En supposant que la Postérité eût ratifié ce jugement qu'osa porter de ses talents et de son goût l'Évêque de Nismes, il resterait encore aux Admirateurs de Fléchier à désirer pour sa gloire qu'il eût eu assez de pudeur pour ne pas le prononcer lui-même.

On ne doit pas craindre sans doute que jamais un Orateur Chrétien puisse porter le délire et l'aveuglement de l'amour-propre, jusqu'à se permettre en Chaire une phrase qui approche d'un tel excès d'orgueil. La risée publique lui apprendrait bientôt combien il serait choquant et maladroit, je ne dirai pas seulement de se louer, mais encore d'oser simplement parler de soi devant une grande Assemblée. On évite même ce ridicule dans la Société. C'était le bon goût, autant que l'humilité chrétienne, qui avait banni le *moi* des Ecrits de Port-Royal. L'Abbé Fleury dit que l'Historien lui-même doit toujours se cacher dans sa narration (1); « en sorte que le Lecteur n'ait jamais

---

(1) Premier Discours sur l'Histoire de l'Eglise.

» le loisir de penser si les faits sont bien ou mal  
» écrits, s'ils sont écrits, s'il a un Livre entre les  
» mains, s'il y a un Auteur au monde. C'est ainsi  
» qu'Homère écrivait. »

Or s'il n'est pas permis à un Historien de se faire remarquer dans ses récits, un Prédicateur doit être assurément plus attentif encore à se laisser oublier de son Auditoire. Il est néanmoins quelques occasions où un Orateur Chrétien peut se prendre modestement lui-même pour sujet d'un développement de Morale qui intéresse la multitude. Mais ce n'est point pour appeler sur lui l'attention de l'Auditoire, qu'il se donne alors en spectacle : c'est au contraire pour concentrer en lui seul les faiblesses, les illusions, les écarts et les inconséquences de l'esprit ou du cœur humain ; et dans une telle vue plus il parlerait de lui, moins on le trouverait personnel. Massillon excelle dans cette humble méthode de se mettre ainsi à la place des Pécheurs, en déplorant ses propres contradictions, ses erreurs, ses angoises et ses remords. Il excite le plus touchant intérêt, il attendrit ses Auditeurs jusqu'aux larmes, toutes les fois que les peignant eux-mêmes dans sa personne, avec la vérité la plus frappante, quand il dévoile les profondeurs de sa conscience, il se dénonce à Dieu comme *un ingrat*, comme *un misérable*, comme *un insensé*. Je ne citerai aucun de ces monologues fréquents et souvent sublimes. J'aime mieux pour généraliser une règle de goût, retracer ici cette confusion salutaire d'un esprit qui s'arme de toute sa force quand il veut se combattre lui-même, et transcrire simple-

ment sans commentaire un passage brillant de Fontenelle, dans son *Traité du Bonheur*. Cet Ouvrage est écrit avec une précision ingénieuse et quelquefois profonde. Les idées y occupent beaucoup plus d'espace dans l'esprit du Lecteur que sous la plume de l'Auteur; et nous le lirions avec encore plus de charme, comme tous les autres Ouvrages de cet Académicien, sans même en excepter ses *Eloges*, s'il y alliait plus souvent l'intérêt de la sensibilité à la finesse de l'esprit.

» D'abord, dit-il, il faut examiner, pour ainsi  
 » dire, les titres de ce qui prétend ordonner de  
 » notre bonheur. Pourquoi cette dignité que je  
 » poursuis m'est-elle si nécessaire? c'est qu'il faut  
 » être élevé au-dessus des autres. Eh! pourquoi le  
 » faut-il? c'est pour recevoir leurs respects et leurs  
 » hommages. Et que me feront ces hommages et ces  
 » respects? ils me flatteront très-sensiblement. Et  
 » comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai  
 » qu'à ma dignité, et non pas à moi-même? »

En développant et en s'appliquant ainsi à lui seul une maxime générale, l'Orateur Chrétien peut raisonner et s'émouvoir très-utilement pour subjuguier son Auditoire : tout autre égoïsme lui est interdit. Bossuet m'attendrit jusqu'au fond de l'âme, quand il parle de ses *cheveux blancs*. Bourdaloue me pénètre d'un saint respect lorsqu'il est réduit à faire l'apologie de son Sermon *sur l'Impureté*, dans son homélie de *la Magdeleine*. Mais c'est le privilège de ces grands Maîtres, de hasarder de pareilles licences, avec la certitude d'en éviter les écueils; et encore ne se les

permettent-ils jamais sans une nécessité qui excuse tout, ou sans y déployer une vigueur de génie qui fait tout admirer.

Bourdaloue en fournit un exemple remarquable. Cet Orateur immortel eut assez de confiance en sa renommée, et d'ascendant sur l'opinion publique, non-seulement pour oser parler de lui en Chaire, mais encore pour pouvoir attribuer, en quelque sorte, à son Ministère avec l'approbation universelle, dans l'Oraison funèbre du Grand Condé, le premier éveil de conscience et les soudains mouvements de piété qui excitèrent ensuite ce Prince à consacrer à la Religion les dernières années de sa vie, en lui entendant prononcer l'Eloge de Henri de Bourbon son auguste Père. Il rend d'abord un digne hommage au génie supérieur de l'Evêque de Meaux : il reconnaît hautement qu'il ne lui appartient plus de peindre l'héroïque fermeté de son Héros, aux approches de la mort, après le magnifique tableau que venait d'en tracer Bossuet. « Ce don était réservé, » dit-il, à une bouche plus sacrée et plus éloquente » que la mienne. L'illustre et savant Prélat qui vous » a parlé avant moi a déjà épuisé cette matière ; et » après ce que vous avez oui, c'est à moi de me » taire. »

Voici maintenant avec quelle dignité et quelle Eloquence Bourdaloue rappelle ensuite sans orgueil et sans fausse modestie l'impression extraordinaire que la grâce avait fait produire à l'un de ses Discours sur l'âme du Prince de Condé, qui avait enfin résolu de s'occuper sérieusement de sa Conversion, en écoutant

l'Eloge de son Père au milieu de ses obsèques, dans la bouche du même Orateur.

» Le dirai-je, Chrétiens? Dieu m'avait donné  
» comme un pressentiment de ce miracle, et dans  
» le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans  
» une cérémonie semblable à celle pour laquelle vous  
» êtes ici assemblés, le Prince lui-même m'écoutant,  
» j'en avais non-seulement formé le vœu, mais comme  
» anticipé l'effet, par une prière qui parut alors tenir  
» quelque chose de la prédiction. Soit inspiration ou  
» transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'é-  
» tais promis, Seigneur! ou plutôt je m'étais assuré  
» de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand  
» homme, avec un cœur aussi droit que celui que  
» je lui connais, dans la voie de la perdition et de  
» la corruption du Monde. Lui-même dont la pré-  
» sence m'animait, en fut ému. Et qui sait, ô mon  
» Dieu! si vous servant de mon faible organe, vous  
» ne commençâtes pas à l'éclairer et le toucher de  
» vos divines lumières? Quoiqu'il en soit, mes vœux  
» et mes souhaits n'ont pas été vains. Il vous a plu,  
» Seigneur, de les exaucer; et j'ai eu la consolation  
» de voir ma parole accomplie. Ce Prince qui m'avait  
» écouté, a depuis écouté votre voix secrète; et  
» parce qu'il avait un cœur droit, il a suivi l'attrait  
» de votre grâce. »

Ce pieux et beau mouvement de Bourdaloue qui se tourna vers Dieu au moment où il parle de lui-même à son Auditoire, est d'autant mieux placé, qu'en se prosternant alors devant la Majesté du Créateur, le Ministre de parole s'efface du tableau, ou

du moins éloigne de lui tout soupçon de vanité, par son attention à ne célébrer que le seul triomphe de la grâce. Voilà une des citations innombrables de ses discours qu'on peut soumettre avec confiance à l'examen de la critique la plus sévère, et à la délicatesse du goût le plus exquis. Elles montrent combien le talent de ce grand homme était éminemment propre au genre oratoire, et combien il lui eût été facile d'y produire encore de plus grands effets, s'il avait voulu se livrer plus souvent à une sensibilité si pathétique et si sublime.

L'intérêt et le souvenir que consacre cette éloquente apostrophe, en forme de prières, doivent exciter naturellement le désir de la comparer aux ardentes supplications que Bourdaloue avait adressées au ciel, en faveur du grand Condé, dans l'Oraison funèbre de Henri de Bourbon son père. Je vais donc les mettre ici sous les yeux du lecteur; et en voyant cet Orateur célèbre, plein de zèle et de verve, beaucoup plus animé et plus touchant dans ses éloges que dans ses instructions morales, on regrettera sans doute que Bourdaloue n'ait pas voulu faire un plus fréquent usage de son rare talent pour émouvoir et attendrir les cœurs.

« Laissons-là, *s'était donc écrit Bourdaloue, à la*  
 » *fin de cette ancienne Oraison funèbre, en parlant*  
 » *du grand Condé, laissons-là ces exploits de guerre*  
 » *dont la France a retenti, et ces prodiges de valeur*  
 » *qui ont fait taire devant lui tout l'univers. Il est*  
 » *ici aux pieds des autels pour en faire hommage au*  
 » *Dieu des armées; et il n'assiste à cette funèbre cé-*

» rémonie que pour apprendre où doit aboutir enfin  
» tout l'éclat de sa renommée. C'est pour ce fils et  
» pour ce héros que nous faisons continuellement  
» des vœux ; et ces vœux , ô mon Dieu ! sont trop  
» justes , trop saints , trop ardents , pour n'être pas  
» enfin exaucés de vous. C'est pour lui que nous  
» vous offrons des sacrifices : il a rempli la terre de  
» son nom ; et nous vous demandons que ce nom si  
» comblé de gloire soit encore écrit dans le ciel.  
» Vous nous l'accorderez , Seigneur ! et ce ne peut  
» être en vain que vous nous inspirez pour lui tant  
» de désirs et tant de zèle. Répandez donc sur sa  
» personne la plénitude de vos lumières et de vos  
» grâces. Répandez-la sur ce Prince , le fondement  
» de toutes les espérances de sa maison , l'héritier de  
» son courage et toutes ses héroïques qualités , de  
» sa hardiesse à entreprendre de grandes choses ,  
» de son activité à les poursuivre , de sa valeur à  
» les exécuter ; des rares talents de son esprit , de  
» la délicatesse et de la finesse de son discernement ,  
» de sa pénétration dans les affaires , de son génie  
» sublime pour tout ce qu'il y a dans les sciences de  
» plus curieux et de plus recherché... Remplissez-le,  
» ô mon Dieu ! de cet esprit de religion dont je viens  
» de lui proposer un modèle si propre à le toucher  
» et si capable de le convaincre. Ajoutez à toutes  
» les grandeurs qu'il possède dans le Monde , celle  
» d'en faire un Prince prédestiné , puisque hors de  
» là toute grandeur n'est que vanité et que néant.  
» Que sert-il , dit un Père , d'avoir une croyance  
» catholique et de mener une vie païenne ? *Quid*

*» enim prodest si quis catholicè credat et gentilenter  
» vivat? »*

Ce qui me ravit, ce qui ne saurait assez préconiser dans les Sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le Ministère apostolique, cet Orateur plein de génie s'est presque toujours oublié lui-même pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses Auditeurs; c'est que dans un genre trop souvent livré à la déclaration, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son Sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du Christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques, et que sa morale constamment réglée par la sagesse, éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours à la tactique d'un général qui range une armée en bataille; (1) c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et sacrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement, qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction, où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'Orateur qui tend tou-

---

(1) *Est velut imperatoria virtus.*



jours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer; c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif qu'on ne voit guères que dans ses Sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au lecteur, par-de-là chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces Sermons il faut donner la préférence; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique ni rampante: c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet, c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec Saint Augustin et Bossuet pour saisir dans l'Évangile et y embrasser, d'un coup d'œil, les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouve-

ments, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la Religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des Pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux que n'a jamais fait aucun Orateur chrétien. Enfin je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même, en y désirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrâsait l'âme de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination : voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, j'usqu'où le génie de la Chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense ! Je ne connais rien de plus étonnant et de plus inimitable dans l'Eloquence religieuse que les premières parties des Sermons de Bourdaloue, sur la *Conception*, sur la *Passion*, dei virtutem, etc., et sur la *Résurrection*. C'est la borne de l'art, comme c'est la borne du genre. Je le crois fermement ; et je le dis avec confiance sur la foi et l'autorité du dix-septième siècle, de ce grand siècle dont le jugement sera l'oracle éternel du goût. « A peine eut-il paru dans cette capitale, » selon la *Notice historique de sa vie*, qu'une foule » innombrable d'Auditeurs et l'élite de toute la France » accoururent à ses Sermons. Chacun de ses discours » paraissait supérieur aux précédents et était écouté » avec une satisfaction toujours renaissante. Il ne » fut pas moins admiré à la cour où il prêcha devant » Louis XIV plus souvent qu'aucun autre Prédica-

» teur. Ce Monarque, auquel on ne peut contester  
» un rare discernement, disait qu'il *aimait mieux*  
» *entendre plusieurs fois les mêmes Sermons de*  
» Bourdaloue *que les Sermons nouveaux de tout*  
» *autre Orateur.* »

FIN DU PREMIER VOLUME.

---

# TABLE

## DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

|                                                                                                         | Pages.       |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| Premier Discours de réception à l'Académie française.                                                   | 1            |
| Réponse de M. le duc de Nivernois.                                                                      | 30           |
| Essai sur l'Éloquence de la Chaire.                                                                     | 39           |
| i. Objet de cet Ouvrage.                                                                                | <i>Ibid.</i> |
| ii. Image de l'Éloquence de la Chaire.                                                                  | 40           |
| iii. Des moyens de convaincre une grande assemblée.                                                     | 2            |
| iv. Des avantages de l'Orateur qui s'étudie lui-même.                                                   | 44           |
| v. De la manière de préparer les compositions Ora-<br>toires.                                           | 46           |
| vi. Du plan d'un Discours.                                                                              | 49           |
| vii. Des plans tirés du Texte.                                                                          | 52           |
| viii. De la progression du plan.                                                                        | 54           |
| ix. Du tort que l'esprit fait à l'Éloquence.                                                            | 57           |
| x. De l'exorde.                                                                                         | 59           |
| xi. De l'exposition du sujet.                                                                           | 62           |
| xii. De la propagation des idées.                                                                       | 63           |
| xiii. De l'Éloquence du barreau.                                                                        | 67           |
| xiv. De Cicéron.                                                                                        | 73           |
| xv. De Démosthènes.                                                                                     | 78           |
| xvi. De Bossuet.                                                                                        | 83           |
| xvii. De la priorité et de l'influence de la poésie sur le<br>style Oratoire.                           | 87           |
| xviii. De la révolution opérée par Bossuet dans la<br>Chaire.                                           | 93           |
| xix. De l'interrogation.                                                                                | 102          |
| xx. De l'Éloquence de M. Bridaine.                                                                      | 107          |
| xxi. Du choix des sujets.                                                                               | 120          |
| xxii. Des causes de la décadence de la Chaire.                                                          | 124          |
| xxiii. Du Petit Carême de Massillon.                                                                    | 130          |
| xxiv. Des Prédicateurs célèbres depuis Massillon.                                                       | 136          |
| xxv. Du père de Neuville, jésuite.                                                                      | 143          |
| xxvi. De la justice du dix-huitième siècle envers les<br>Orateurs et les Écrivains du siècle précédent. | 151          |
| xxvii. Des Panégyriques.                                                                                | 154          |

|                                                              | Pages. |
|--------------------------------------------------------------|--------|
| xxviii. Des Panégyriques de Bourdaloue.                      | 159    |
| xxix. De nos autres Panégyriques, et des règles de ce genre. | 175    |
| xxx. De l'Oraison Funèbre de Turenne par Fléchier.           | 179    |
| xxxi. De Saint-Vincent de Paul.                              | 219    |
| xxxii. Des Panégyriques de la Sainte-Vierge.                 | 233    |
| xxxiii. Des Portraits.                                       | 253    |
| xxxiv. Des Compliments.                                      | 267    |
| xxxv. Du Style direct et du Dialogue.                        | 278    |
| xxxvi. De la chaleur du Style.                               | 287    |
| xxxvii. Des Epithètes.                                       | 291    |
| xxxviii. De la nécessité de travailler son Style.            | 299    |
| xxxix. Du discours de Buffon sur le Style.                   | 309    |
| xl. Des mots heureux.                                        | 322    |
| xli. Des Métaphores.                                         | 325    |
| xlii. Des comparaisons.                                      | 331    |
| xliii. Des expressions techniques.                           | 336    |
| xliv. De la noblesse du Style.                               | 338    |
| xlv. Des transitions.                                        | 348    |
| xlvi. Du Style nombreux.                                     | 351    |
| xlvii. De l'harmonie du Style.                               | 358    |
| xlviii. De la variété dans le Style.                         | 364    |
| xliv. De la clarté.                                          | 365    |
| l. Des traits frappants.                                     | 367    |
| li. Des lieux communs.                                       | 377    |
| lii. Des préparations Oratoires.                             | 379    |
| liii. Des bienséances Oratoires.                             | 386    |
| liiv. Des précautions Oratoires.                             | 403    |
| lv. De l'hypothèse.                                          | 407    |
| livi. De l'égoïsme dans les Orateurs.                        | 408    |
| lvii. De Bourdaloue.                                         | 415    |





